

Schweizerische Zeitschrift für Soziologie

herausgegeben von der Schweizerischen Gesellschaft für Soziologie
mit Unterstützung der Schweizerischen Geisteswissenschaftlichen Gesellschaft
(Schweizerische Akademie der Geisteswissenschaften)

Revue suisse de sociologie

publiée par la Société suisse de sociologie
avec l'aide de la Société suisse des sciences humaines
(Académie suisse des sciences humaines)

Inhaltsverzeichnis/Table des matières

F. GRETILLAT, J.P. KELLER, J. KELLERHALS & L. VONÈCHE
Une relation sans échange 1

C. RYFFEL-GERICKE
Veränderungen in Familien mit einem Kleinkind 25

W. FISCHER & L. GILLIOZ
Comment faire des humains 41

R. HETTLAGE
Vergenossenschaftlichung in kultursoziologischer Sichtweise 85

E. WEEDE
Militär, Multis und Wirtschaft 113

V. BORNSCHIER
Weltwirtschaft, Wachstum und Verteilung 129

R. HETTLAGE
Status und Statuswandel der Frau 137

Buchbesprechungen/Bibliographie critique 151

Summaries in English 159

EP 330
G

Editions Georgi



Schweizerische Zeitschrift
für Soziologie
Revue suisse de sociologie

Contents of Volume 7 (1981) Number 1

- F. GRETILLAT, P. KELLER
J. KELLERHALS & L. VONÈCHE
Relationship Without Exchange 1
- CH. RYFFEL-GERICKE
The Changes in Attitude and
Behaviour of Couples
after the Birth of the First Child 25
- W. FISCHER & L. GILLIOZ
How to Form Humans:
Strategies for Normalisation
and Class Destiny 41
- R. HETTLAGE
“Cooperatization” seen from
the Perspective of Cultural Sociology 85

E. WEEDE
The Military, the Multinational
Corporation and the Economy:
A Cross-National Study with Particular
Reference to Developing Nations 113

V. BORNSCHIER
World Economy, Growth,
and Distribution 129

R. HETTLAGE
The Evolution of the Status of Women:
a Selective Bibliography 137

Book Review 151

~~Index to Volume 6 (1980)~~ 163

© 1981 Schweizerische Gesellschaft für Soziologie
Société suisse de sociologie.

ISSN 0379-3664

Erscheint dreimal jährlich
Publiée trois fois par an
Published three times per year.

Verwaltung, Abonnements, Werbung:
Administration, abonnements, publicité:
Administration, subscriptions, advertising:
Editions Georgi / Georgi Publishing Company
CH-1813 Saint-Saphorin (Suisse/Switzerland)
Printed in Switzerland.



UNE RELATION SANS ECHANGE Rituels du couple dans un genre de littérature populaire

F. Gretillat, J.P. Keller, J. Kellerhals, L. Vonèche

Département de Sociologie et CETEL, 5, rue Saint-Ours, 1205 Genève, Suisse.

RÉSUMÉ

Par rapport au mouvement de privatisation de la famille et de valorisation du couple, il devient primordial d'étudier mieux les modèles culturels qui régissent aujourd'hui cette relation. Sur la base d'un matériel constitué par un large échantillon de romans populaires illustrés (dont la proximité avec d'autres genres de littérature sentimentale est notable), cet article tente de définir les dimensions normatives constituant une "grammaire" idéologique de la relation de couple. Par le biais d'une méthode où l'on met en rapport des systèmes d'appellations et des systèmes d'attitudes ainsi que des "opérateurs" de l'évolution narrative, on insiste particulièrement sur des processus tels que l'abstraction, la privatisation du sens et sur les formes de la causalité. Ces processus relèvent de figures très générales des idéologies. Aussi peut-on esquisser des homologies frappantes — malgré une apparente distance — entre les formes de *l'homo oeconomicus* et celles régissant *l'homo amans*.

ZUSAMMENFASSUNG

Im Zusammenhang mit dem Prozess der Rückbesinnung auf die Familie und der Aufwertung der ehelichen Beziehungen wird es äusserst wichtig, eingehender die kulturellen Maßstäbe zu studieren, die heute diese Beziehung bestimmen. Auf der Grundlage einer umfassenden Auswahl von Populärromanen (die eine bemerkenswerte Ähnlichkeit mit anderen Gattungen mentaler Literatur aufweisen) versucht dieser Artikel, das Normensystem innerhalb der ehelichen Beziehungen zu definieren. Auf dem Umweg über eine Methode, die zwischen Systemen von Bezeichnungen, erzählerischen Mitteln und inneren Haltungen Beziehungen setzt, wird der Akzent besonders auf Vorgänge wie die Abstraktion, die Rückbesinnung auf die ehelichen Werte und die Formen der Kausalität gelegt. Diese Prozesse sind Teile ideologischer Systeme ganz allgemeiner Art. Darüberhinaus lassen sich, trotz scheinbarer Unterschiede, auffallende strukturelle Übereinstimmungen zwischen dem Wesen des *homo oeconomicus* und dem des *homo amans* feststellen.

1. INTRODUCTION

Nombre d'études se sont attachées à montrer combien la relation de couple s'est, historiquement, constituée comme lieu décisif de sens et de sociabilité (Ariès, 1973; Donzelot, 1977; Flandrin, 1976; Métral, 1977; Pillorget, 1979; Shorter, 1977). On a de même souvent cherché à mettre en rapport cette espérance de conjugalité et divers traits de la société industrielle (cf. les courants socio-logiques représentés par Burgess, Goode, Parsons, etc.): transformation des fonctions de la famille, perte de substance des groupes primaires, modification des rôles masculin et féminin, etc.

Il est par contre nettement plus rare de voir les analyses sociologiques porter sur le modèle culturel de la relation conjugale. On a fréquemment critiqué la structure idéologique de *l'homo oeconomicus*; seules quelques analyses, brillantes mais partielles (p. ex. Rougemont, 1939, ou pour un point de vue différent, Veyne, 1978), nous disent ce que la culture occidentale qualifie d'*homo amans*, et comment peut-être envisagée la genèse de ses traits.

Certains textes récents (Kruithof, 1978) sur l'état amoureux laissent, malgré d'intéressantes analyses de processus, à peu près entière la question des dimensions culturelles du "devoir être" amoureux. Pourtant, chacun sait bien que l'"espérance d'autrui" se moule dans des codes culturels, que l'on apprend progressivement à reconnaître (ou nommer) le fait que l'on est amoureux, que l'on constitue un couple, que tels gestes ou attitudes "collent" ou non avec cette étiquette, etc.

Quelle définition — forcément normative — trouve-t-on de la relation de couple dans les codes culturels contemporain ? Plus précisément, comment la conjugalité est-elle définie dans ce lieu privilégié d'élaboration et/ou de transmission des schèmes culturels que constituent les magazines illustrés à diffusion massive : telle est la question que l'on aimerait aborder dans ces quelques pages. A travers l'analyse des récits d'un corpus de romans-photos (on en trouvera plus bas le mode de constitution), on aimerait caractériser l'espace idéologique de l'*homo amans*, c'est-à-dire voir quel sujet est défini, quelle finalité est attribuée à son action, de quels outils il dispose dans l'accomplissement de sa relation au monde et à autrui.

Sachant, comme on vient de le dire, l'importance de la relation de couple dans la vie quotidienne contemporaine, il est central de définir les dimensions (on précisera ce terme) que la culture assigne à cet échange. On peut se demander par contre s'il n'est pas étrange de porter l'attention sur des publications (les romans-photos) aussi "particulières". Plusieurs éléments légitiment pourtant cette entreprise. D'abord, c'est précisément la *stéréotypie* des situations, progressions et dénouements mis en scène par ces récits illustrés, qui nous pousse à les analyser, pour dégager plus aisément le type idéal de la relation amoureuse véhiculé par la culture contemporaine.

L'idée méthodologique est ainsi, tout simplement, que le banal, pour peu qu'on le traque ou le dérange, révèle l'univers normatif d'une relation. Ensuite, on soutiendra l'hypothèse que les récits ou chroniques plus savants, s'ils se démarquent de la configuration analysée ici par une moindre prévalence du *happy end* (Morin, 1975), se réfèrent à un schème très voisin de relation lorsqu'ils exposent ou décortiquent les difficultés, impasses et bruits de la relation amoureuse. Enfin — et même si la tâche ne devait être que partielle — l'importance quantitative du genre (Saint-Michel, 1979), le caractère assez typé de son ou ses publics, la proximité assez nette des récits analysés avec d'autres formes de romans populaires (Delly, G. des Cars, la *Trivialliteratur*, etc.), conduisent à penser que *l'analyse entrepise est bien celle des représentations populaires de la relation de couple plutôt que celle d'un genre iconographique très spécifique*.

Pourtant, avant d'évoquer plus avant ces questions de méthode, il convient d'envisager deux limites bien nettes de ce travail. La première est que nous savons peu de choses des conditions de production de ces produits culturels. Quelques rares travaux sur ce thème (Anelli et al; 1979; Saint-Michel, 1979), ne lèvent pas toutes les interrogations. La seconde est que nous connaissons encore moins — ampleur approximative des ventes mise à part — les modes de lecture de ces messages. Bien sûr, on ne prétendra pas ici que les romans-photos définissent réellement les

attentes et les espérances du lecteur, ni, à l'inverse, qu'ils ne soient qu'opium, moyen d'évasion à usage d'une population frustrée dans sa vie quotidienne. Mais cela dit, on sait fort peu de choses sur la réception de ce "message", ou sur l'interaction production-réception.

Notre objectif est donc étroitement circonscrit à l'analyse des dimensions représentationnelles présentes dans les récits. Une telle problématique s'insère bien sûr – et tire une grande partie de son intérêt – dans le champ d'études des idéologies, et elle en exige certains outils conceptuels.

En examinant les fonctions d'un système de représentations ainsi que les mécanismes sur lesquels il repose (Althusser, 1976; Ansart, 1974 et 1977; F. Dumont, 1974; L. Dumont, 1977; Gabel 1962; Roig, 1977; Ruyer, 1950), il apparaît que les idéologies (quel qu'en soit le mode d'expression, à dominante mythique, religieuse, sociale, etc.) constituent une "grammaire" de l'action humaine, fournissant un ensemble de repères, moyens d'orientation, définissant tant les buts à atteindre que la nature du sujet humain. Pour ce faire, un tel système doit proposer une reconstruction symbolique des choses et des événements, un principe d'intelligibilité en quelque sorte. Plus précisément, les grandes catégories de cette grammaire ont trait à :

- *la finalité* : désignation d'un ensemble de valeurs dignes d'être recherchées, donnant le sens de l'action et évitant la dispersion des "gestes" en une histoire éclatée;
- *le sujet* : corollaire logique de la finalité, l'interpellation – selon le mot d'Althusser – de l'individu en sujet est la fonction idéologique qui désigne les acteurs de l'histoire et précise les conditions auxquelles ils peuvent en somme exister;
- *la scène* : caractérise l'espace-temps dans lequel s'inscrivent les sujets et indique – fournissant par là un principe d'intelligibilité – les événements significatifs, à savoir ceux qui sont susceptibles d'orienter les comportements. Elle précise, en somme, leur mode d'insertion dans l'environnement.
- *l'action* : désigne les moyens par lesquels le couple "sujet-finalité" peut fonctionner : il s'agit de la définition de processus de causalité, de relation des êtres et événements entre eux dans un déroulement historique.

Ces grandes catégories de l'analyse des idéologies constituent notre plan d'exposé de l'idéal type de la relation de couple.

Cela dit, précisons, en trois points, les grandes lignes de notre méthode.

1.1 Autrement qu'une analyse de contenu *stricto sensu*, au-delà d'une analyse thématique recensant de manière descriptive l'importance comparée de différents faits isolés, nous utilisons une analyse de récit. En somme, les romans illustrés (comme bien d'autres "romans") articulent le déroulement dramatique autour d'un *système d'appellations* et d'un *système d'attitudes*. Le premier ensemble "qualifie" une relation : elle est présentée comme heureuse ou malheureuse, normale ou pathologique, amoureuse ou professionnelle, etc. A cet ensemble d'appellations sont associées des attitudes, si l'on prend ce terme non pas dans son sens

psychosociologique précis, mais si l'on comprend par là les postures émotionnelles, les comportements très concrets, les modes d'expression (gestuels, verbaux, etc.) des acteurs. Le récit — et là réside son caractère didactique — a pour but de dire quelles appellations doivent être normalement associées à des attitudes données. La grande richesse heuristique de ces romans, c'est qu'ils définissent, par l'intermédiaire de l'évolution narrative, les conditions auxquelles les protagonistes deviennent "sujets", acquièrent une consistance. Plus concrètement, le déroulement dramatique est souvent réductible au tryptique suivant :

- (a) un "désordre" initial (désarroi intérieur d'une personne, conflit dans une relation, etc.) est associé à un ensemble de caractéristiques de la personne ou de la relation; lui succède :
- (b) un événement dramatique ou extraordinaire, extérieur aux protagonistes, qui fonctionne comme *opérateur* de la situation (a), c'est-à-dire qui a pour vertu de la transformer en :
- (c) une relation finale "ordonnée", harmonieuse, éternelle, en ce sens qu'aucun déséquilibre ne l'entache (figure classique du *happy end*).

C'est ainsi à travers la comparaison *intradiscursive* de types de situations appelées "vraies" ou "fausses" (il y a nombre d'équivalents) que nous pouvons dégager les caractéristiques de la relation amoureuse. Pour être complète, l'analyse devrait proposer :

- une qualification du système des appellations par rapport à des lexiques de référence (quelles appellations sont exclues, quelles ambivalences n'apparaissent pas, etc.);
- une qualification du système des attitudes et
- une compréhension structurelle des rapports entre l'événement dramatique, fonctionnant comme opérateur, et la nature des situations initiales.

Nous serons plus modestes dans ces pages : elles se veulent une première analyse de ce qui est appelé une "vraie" relation de couple et des moyens préconisés pour y parvenir. C'est donc essentiellement à une comparaison des associations entre appellations et attitudes que nous nous livrons, négligeant, très provisoirement, l'analyse plus détaillée des opérateurs.

1.2 Parlant de l'idéal type d'une relation, on entend par ce terme un ensemble de dimensions (ou axes) interdépendants qui précisent la forme de l'échange (Kellerhals, Perrin, Steinauer, Vonèche, Wirth, 1981). Tout échange s'organise autour des axes suivants : L'*extension* qui lui est assignée, à savoir le nombre de domaines de la vie qui sont (pour combien de temps, et avec quelle ampleur ou saturation) défréés au "nous" (cf. aussi Gurvitch, 1963); les *normes de répartition* — aux extrêmes communautaires ou sociétaires — qui définissent le rôle de l'échange particulier considéré dans l'ensemble des échanges que chacun des acteurs tisse avec son environnement (principe du "chacun pour soi" ou principe du "don"); les *normes de production*, définissant quel acteur doit produire quelles "valeurs" pertinentes

à l'échange ; les *normes de transformation*, précisant quelles modalités doivent suivre les changements que l'on "veut" apporter aux règles qui précèdent (c'est ici, par le biais des pôles d'endo-déterminisme et d'exo-déterminisme, la catégorie de la causalité qui est en jeu) ; les *normes d'identité*, définissant si les partenaires de l'échange appartiennent ou non aux mêmes catégories sociales.

Définir l'idéal type de la relation amoureuse revient dès lors à appliquer au paradigme particulier de l'échange (dyadique) les catégories générales de l'analyse des idéologies (finalité, sujet, causalité, scène) envisagées plus haut. On pourrait, en principe, retenir dans le système des attitudes, une multitude indéfinie de traits. Le paradigme de l'échange, avec cet avantage qu'il nous relie à des analyses très classiques (Mauss, 1969; Levi-Strauss, 1947), nous permet d'opérer une sélection raisonnée en cette matière.

1.3. Quelques mots maintenant sur le roman-photo et le *corpus* analysé (cf. Anelli et al. 1977 et Saint-Michel, 1979). Même si l'idée remonte au 19e siècle et si des réalisations isolées voient le jour dans l'entre-deux-guerres, le roman-photo, en tant que phénomène culturel de grande envergure, prend son essor en Italie, en 1947, avec l'hebdomadaire *Grand Hôtel*, lancé par les frères del Duca et qui, dans ses premiers numéros, se contente de bandes dessinées à épisodes. Ce sont les revues *Sogno* et *Bolero* qui publient, les premières, des romans-photos, bientôt imitées par *Grand Hôtel*. Del Duca fait paraître en France, en 1947, un périodique d'abord bimensuel : *Nous Deux*, comprenant des bandes dessinées, dont les dessins sont faits au lavis. Il rachète ensuite tous les romans-photos et les passe en premier en France, dans *Festival*, *Secrets de femmes* enfin dans *Nous Deux*, où l'on abandonne le lavis pour la photo.

Bien sûr, le roman-photo, dont le succès a été foudroyant, ne s'est pas cantonné à ces deux pays. Il a conquis d'autres marchés : Espagne, Amérique de Sud, Afrique, Canada, Grèce, Turquie, et même la Scandinavie (Anelli et al. 1979).

En tant que genre spécifique, le roman-photo offre toutes sortes de virtualités (en Italie, *Famiglia Cristiana* a publié des romans-photos racontant des histoires religieuses ; par ailleurs, le roman-photo pornographique a connu un certain essor, bien qu'éphémère) et il faudrait se demander pourquoi seules des histoires d'amour relativement stéréotypées, dont le canevas n'a pas beaucoup changé en 30 ans, ont assuré son succès, au point que le genre soit souvent confondu avec le contenu.

Une grande prudence s'impose si l'on désire tracer le profil du lecteur de romans-photos, et les chiffres doivent être considérés avec réserve. Toutefois il semble que les hebdomadaires français publient des romans-photos ont une clientèle dont l'instruction en majorité ne dépasse pas le niveau primaire, et que 70 % environ des lecteurs sont des femmes.

Venons-en maintenant au choix du *corpus* analysé : il est composé de 30 romans-photos complets, détachables, de la revue *Intimité*, échantillonés de manière systématique sur une série complète allant de I 1630 à I 1735 (1977-1978), et de 30 romans-photos de *Nous Deux*, tirés de 15 exemplaires de cette revue, prélevés dans un *corpus* s'étendant entre les Nos 1578 et 1645 (1977-1978). Chaque exem-

plaide de *Nous Deux*, comprend deux romans-photos complets, dont un détachable. Afin d'éviter toute confusion, lorsque nous nous référerons à un roman-photo de *Nous Deux*, nous indiquerons le numéro de la revue et le titre du récit, tandis que pour *Intimité*, le numéro suffit à l'identification.¹

Nous reprendrons maintenant les quatre grandes catégories qui nous paraissent fonder tout système idéologique (finalité, sujet, action, scène) pour les appliquer à l'analyse des récits du roman-photo. Nous verrons se dégager progressivement, bien que de manière encore peu systématisée, les grandes règles sous-tendant l'évolution narrative des récits, sorte de matrice générant la multiplicité des périphéries de surface.

Commençons par la finalité :

2. FINALITÉ : PRIVATISATION ET ISOLEMENT

L'évolution narrative a pour but de faire passer les protagonistes d'une situation problématique — où le héros se sent insatisfait, malheureux, insignifiant — à *l'ordre et à la plénitude identifiés à une relation amoureuse réussie*. C'est là le sens de la figure générique du *happy end* (55 cas).

De ce point de vue, les romans analysés proposent deux stratégies complémentaires :

— l'élimination, grâce à la relation amoureuse, des difficultés et des problèmes individuels.

— le rejet de tout élément "perturbant" cette relation, à savoir l'annulation progressive de tout échange entre le couple final et le champ qui l'environne. Convergence des sujets vers un état autarcique et privatisé (où tout le sens de l'existence se ramène à la relation amoureuse elle-même).

Examinons plus en détail ces deux types d'évolution narrative (qui le plus souvent s'imbriquent, dans les récits concrets, pour donner naissance à des structures "de surface" compliquées, souvent longues à résumer).

2.1. Dans la moitié des récits, les protagonistes centraux sont aux prises avec des problèmes individuels. 19 histoires nous présentent au moins un des partenaires comme orphelin (et en souffrant). Les infirmités ou handicaps physiques ne sont pas absents (5 cas), ni les problèmes dits "sociaux", chômage et passage de la campagne en ville avec les difficultés d'adaptation que cela comporte (5 cas); réinsertion sociale et professionnelle au sortir de prison (4 cas). Or ces problèmes et difficultés, lot d'individus isolés, sont présentés comme compensés par la relation. Une fois que chacun a trouvé le partenaire amoureux convenable, ils s'estompent

¹ Les exemplaires échantillonnes sont :
I. 1632, 1635, 1639, 1642, 1646, 1649, 1653, 1656, 1659, 1663, 1666, 1670, 1673,
1677, 1680, 1683, 1687, 1690, 1694, 1697, 1701, 1704, 1708, 1711, 1714, 1718,
1721, 1725, 1728, 1732.
N.D. 1578, 1583, 1587, 1592, 1596, 1601, 1606, 1610, 1615, 1619, 1624, 1629,
1633, 1636, 1638, 1642.

et disparaissent. La relation amoureuse permet ainsi de combler le "manque", et ce dans la mesure où les partenaires tournent sur elle toute leur attention, mobilisent à son profit toute leur énergie.

Dans le cas de protagonistes infirmes, la relation amoureuse leur fait oublier leur état et leur redonne la joie de vivre (désmantisation du problème) ou alors leur offre la force et le courage d'affronter une opération médicale délicate, qui toujours réussit (disparition du problème).

Le récit entend ainsi montrer l'inconsistance des difficultés individuelles, leur abolition par la relation amoureuse. Ce premier processus de repli autarcique sur le couple permet au roman-photo de nous présenter le bonheur comme un droit, droit d'individus qui ont beaucoup souffert, à une sorte de *justice réparatrice*.

2.2. Toutefois les déroulements sont rarement aussi simples que le seul passage d'une situation où les protagonistes souffrent de problèmes personnels à un état où ils se rencontrent en une relation amoureuse compensatrice. Souvent, les relations elles-mêmes sont présentées comme momentanément problématiques, sources de tension pour les partenaires. Ici, l'évolution narrative consiste à transformer ces relations déséquilibrées pour les amener (soit par le remplacement d'un des partenaires, soit par la modification des "termes" de la relation) à une situation de stabilité et d'harmonie. Examinons alors les différentes "figures" du déséquilibre et par opposition, les caractéristiques nécessaires à l'état final qualifié d'harmonieux.

2.2.1. Relations utilitaristes.

Il s'agit de récits où l'un des partenaires manifeste la volonté d'utiliser la relation "amoureuse" à des fins professionnelles (par exemple parce que l'autre, venant d'une famille riche, apporte de l'argent; dans certains cas, il s'agit d'une jeune actrice qui, rêvant d'une brillante carrière, épouse un producteur ou un metteur en scène). *Dans l'évolution narrative, ces relations utilitaristes se terminent toujours par un échec.* Soit les protagonistes se transforment et abandonnent leurs ambitions professionnelles ou leurs rêves de gloire, soit ils sont éliminés de la relation amoureuse finale présentée comme "vraie" et pour laquelle ils constituent un obstacle.

Voici deux exemples :

I 1677 : Une jeune fille est catapultée presque par hasard dans le monde du cinéma. Ses ambitions lui font épouser un producteur qui rêve de gagner, grâce à elle, beaucoup d'argent. Cette situation toutefois constitue un obstacle pour la relation amoureuse véritable avec un jeune agent de publicité, qu'elle redécouvre en fin de récit lorsque l'héroïne apprend fortuitement que des actrices jalouses menacent de la tuer...

I 1697 : Un homme d'affaires épouse une riche héritière américaine. Mais la jeune femme se sent délaissée par un mari qui se préoccupe beaucoup de son travail. Elle se rend donc chez son beau-frère. Ils tombent secrètement amoureux l'un de l'autre. Plus tard, le mari est assassiné par sa maîtresse; la jeune

femme apprend alors qu'il ne l'avait épousée que pour son argent et peut donner libre cours à son amour pour son beau-frère.

L'idée centrale est ainsi que la relation ne doit avoir qu'elle-même pour finalité. *Elle ne peut pas être simple médiation dans un rapport de l'individu à ses "autres" objectifs.* Plus fondamentalement encore, ces récits nous disent que la sphère de l'intimité, de la vie privée, de l'amour, doit échapper à tout rapport marchand, qu'on ne peut la monnayer en vue d'un profit ou d'une gratification quelconque.

2.2.2. Relations amoureuses non fusionnelles

Par ailleurs, la divergence dans les projets des partenaires d'une relation amoureuse, ou l'intérêt absorbant que l'un d'eux accorde à sa profession, sont également présentés comme des facteurs de déséquilibre et de désordre. Ici encore, l'évolution narrative consiste soit à éliminer le protagoniste dont les pôles d'intérêts sont autres que la seule relation amoureuse, soit à rencentrer cette relation, pour en faire l'unique lieu d'investissement des partenaires.

I 1635 : Un couple est partagé entre le désir de la femme de vivre en ville et celui de l'homme, ingénieur agronome et propriétaire terrien, qui veut rester en campagne pour faire fructifier ses terres. La jeune femme réussit à convaincre son ami; ils se marient, mais leur vie de couple est un échec; ils décident alors de se séparer; la femme pourtant attend un enfant qu'il ne veut pas reconnaître. Elle et lui se retrouvent à l'occasion d'une maladie grave de l'enfant, qui provoque chez eux une "*catharsis*". La femme, notamment, comprend qu'elle a eu tort de rêver à la ville. Ils repartent à zéro.

Ainsi, une relation n'est considérée comme réussie, harmonieuse, stable, que si les partenaires renoncent à tout "objectif" personnel. *La norme d'extension assignée à l'échange est donc maximale.* Toute la vie des protagonistes doit transiter par le couple; rien ne peut être laissé à l'appréciation individuelle de chacun des partenaires. A cet égard, la finalité du roman-photo se présente comme une véritable ascèse : un renoncement au monde au profit d'une relation amoureuse qui s'alimente de sa seule existence. Dans ce type de discours, le rapport à autrui n'est pas fonction du dialogue ou des échanges qu'il permet, il ne s'enrichit guère de l'apport spécifique de chacun des partenaires, puisque le récit en vient à annuler, *et non à gérer*, tout élément extérieur. Dans l'optique du roman-photo, la relation amoureuse est extrêmement statique et fragile. Elle ne tolère aucun conflit, aucune négociation, aucune structuration progressive. Elle se donne dans l'absolu, en elle-même et pour elle-même.

Soulignons à ce propos que lorsque s'opère la recentration d'une relation, la modification des modalités de l'échange, comme dans l'exemple cité plus haut (I 1635), le moteur de l'évolution est toujours un événement ponctuel brusque (dans ce cas, la maladie de l'enfant) qui fait irruption dans la conscience des protagonistes et provoque des conversions de nature cathartique. *En aucun cas, nous n'avons affaire à un travail des partenaires sur eux-mêmes et sur la relation, à un effort progressif ou à une négociation.*

Ce processus de repli autarcique va très loin, puisque les protagonistes doivent se débarrasser de leur propres *souvenirs*, susceptibles de venir hanter leur amour au moment du récit. 6 récits du *corpus* sont construits de cette manière. En voici un exemple significatif :

N.D. 1587 : (Un caprice de Bettina)

Bettina doit épouser Pierre, un notaire. Mais elle apprend que son amie Véronique est sur le point de divorcer d'avec son mari Fabien, que Bettina avait secrètement aimé avant de connaître Pierre. Elle pense que, puisqu'il sera libre, elle pourra le conquérir. Elle annule donc son mariage avec Pierre, rencontre Fabien, mais constate que celui-ci est un homme très ennuyeux, qu'il ne parle que de Véronique et l'aime toujours. Bettina et Pierre se retrouvent et découvrent alors qu'ils s'aiment vraiment. On lit dans la dernière image :

Pierre : "Ne pouvais-tu pas le comprendre avant et ne pas retarder notre mariage ?

Bettina : "Il y avait un obstacle entre nous ! Je devais m'en libérer. Maintenant il n'existe plus. Il y a toi, moi et notre amour !"

Ici, le récit a pour but de rendre maximale la fusion dans le temps. Non seulement, la relation doit être durable, mais encore elle doit gommer tout ce qui la précède. En ce sens, elle se veut bien renaissance, rupture avec le passé, avec le temps historique.

2.2.3. Contingences extérieures perturbatrices

Alors que les deux figures précédentes attribuent la perturbation à la personne même des héros, un troisième procédé localise le désordre dans l'environnement de la relation. C'est pourquoi une relation dite "vraie" doit évoluer hors des contingences perturbatrices du monde extérieur, annuler tout échange avec le champ environnant. C'est assurément une des raisons pour lesquelles, comme nous le verrons dans la suite, l'espace social et quotidien est aseptisé et présenté de façon non contraignante. Toute la scène est symboliquement construite de manière à permettre à une relation privilégiée, exclusive, de se soustraire à tout échange avec l'extérieur, à toute contingence problématique.

N.D. 1592 : (*Le taxiphone était en dérangement*)

Le récit met en scène un jeune couple hétérogame : une fille de bonne famille et un étudiant pauvre, orphelin, travaillant comme mécanicien dans un garage. Ils se marient malgré l'interdit des parents de la jeune fille, qui considèrent son mari comme un "coureur de dots". La fille rompt avec sa famille. Le couple doit vivre dans la misère, d'autant plus que le jeune homme perd son emploi, son patron (un ancien ami de ses parents maintenant décédés) désapprouvant lui aussi ce mariage. Dans une obscure affaire de chantage contre la famille de sa femme, le mari aura l'occasion de prouver à ses beaux-parents qu'il est vraiment honnête et vertueux. Dès lors, l'interdit est levé et les difficultés du couple disparaissent.

Dans cet exemple, la perturbation vient du milieu familial de l'un des partenaires. Le refus parental se fonde non sur le fait structural de la mésalliance, mais sur un quiproquo, en l'occurrence sur l'idée fausse qu'ils se font de l'ami de leur fille. Il suffit dès lors que cette idée soit infirmée pour qu'ils lèvent l'interdit. On gardera cet exemple en mémoire lorsqu'on examinera le traitement des problèmes sociaux dans le roman-photo (ici la pauvreté et le chômage) et des relations de travail (un employeur licencie son ouvrier car il n'approuve pas le mariage que celui-ci contracte !)

En résumé, les récits tendent vers un état final harmonieux, où les partenaires se consacrent entièrement à la relation, au détriment de tout projet extérieur ou de tout domaine d'intérêt personnel. Le rapport à autrui se donne en soi et pour soi, indépendamment de tout objectif autre, sinon celui de vivre ensemble et souvent, bien qu'implicitement, de se marier (38 cas). Par ailleurs, il faut noter que les enfants sont singulièrement absents des objectifs des protagonistes. Une rapide analyse des commentaires accompagnant la dernière image montre que cet état amoureux final apparaît comme une transcendance des vicissitudes de la vie quotidienne : abolition du temps, ouverture sur un avenir mythique effaçant le passé. Une fois atteint le stade de la plénitude, il ne saurait y avoir de retour en arrière, de dégradation ultérieure. Le *happy end* met fin aux tribulations des héros. Par ce biais, le drame (au point extrême, la mort) est finalement nié. Un décrochage s'opère par rapport au temps de la narration.

Notons bien qu'un tel mécanisme d'abolition du temps dans un état "final" supposé éternel n'est évidemment pas propre au roman-photo. R. Ruyer y voit même un trait caractéristique de toutes les grandes utopies occidentales : l'arrêt, chez Hegel, du mouvement dialectique dans l'Etat prussien; l'état de communisme après la révolution prolétarienne chez Marx (Ruyer, 1950) sont des exemples du fait que l'utopie ne croit pas au temps. Et que dire du libéralisme économique où les processus d'échange, d'après la théorie classique, convergent vers un état optimal stable ? Mais, par différence, il faut noter que l'état idéal présenté par le roman-photo est un *idéal situé, n'impliquant aucune transcendance des formes et des normes de la société existante* (le mythe se fait projet, espoir concret d'une réalisation dans l'immédiat du quotidien) et privatisé (où tout élément extérieur à la relation amoureuse est évacué). Voyons maintenant comment ces deux traits, apparemment contradictoires (privatisation et conformisme) s'articulent dans le roman-photo, essentiellement à travers un processus de désémantisation du quotidien et des normes sociales, ainsi que par un mécanisme d'universalisation des individus.

3. LE SUJET : PROCESSUS D'ABSTRACTION ET D'UNIVERSALISATION

Une des corrélations structurelles de la norme de privatisation et de repli autarcique du couple consiste dans le *phénomène d'abstraction*. L'absence de référence au monde extérieur dans la finalité proposée par le roman-photo s'accompagne d'une absence parallèle de déterminations sociales des protagonistes. L'idée est en sorte que la relation ne peut fonctionner en vase clos que si rien, dans les com-

portements, les attitudes, les désirs des partenaires n'évoque le monde extérieur, par le biais de marques ou d'empreintes sociales susceptibles d'exercer une influence sur le champ amoureux.

Nous appelons ici abstraction une représentation de l'individu fondée sur l'absence de déterminations socio-culturelles des attitudes et comportements. A l'abstraction correspond un processus d'universalisation : il existe une *orthodoxie relationnelle* qui ne dépend pas des groupes d'appartenance ; tous les individus réagissent à la condition amoureuse de la même manière, selon la même dynamique. Comment, alors, cette abstraction se manifeste-t-elle dans les récits analysés ?

3.1. Un premier indicateur d'abstraction réside dans le *genre d'insertion socio-professionnelle des protagonistes*. Indiquons brièvement la liste des professions des membres de 67 couples centraux de notre corpus. Pour les hommes, 48 ont une profession indiquée ; 8 sont étudiants ; dans 11 cas, la profession n'est pas mentionnée. Les catégories les plus représentées sont les directeurs d'entreprises (6), les artistes (5), les médecins (4), les ingénieurs agronomes (3) et les architectes (3). Les autres se répartissent de manière diverse. Il faut noter que les professions occupant une place inférieure dans l'échelle sociale sont très minoritaires et ceux qui les occupent ne le font parfois que temporairement ; ainsi cet ouvrier manœuvre travaillant dans l'entreprise de son frère, usine dont il deviendra en fin de récit le directeur associé ! (ND 1636 *Pour toujours*).

PDG, médecin, propriétaire foncier cultivant sa terre (tel se présente l'ingénieur agronome), châtelain, architecte, artiste : voilà le portrait masculin du héros du roman-photo. Professionnellement sûr de soi, détenant un pouvoir, libre de ses mouvements, toujours disponible.

Pour les hommes, l'abstraction réside non pas tellement dans l'absence d'indication sur la profession, mais dans le fait que celle-ci ne peut être lue comme caractérisée par des contraintes (salaires, horaires, tâches, cadences, niveaux de pouvoir ou de prestige) précises. La "plasticité" est maximale — chaque lecteur peut imaginer ce qu'il veut des conditions professionnelles des protagonistes masculins.

Pour les femmes, cette abstraction prend des formes différentes. D'abord, dans 32 cas, aucune profession n'est indiquée ; de plus, 5 sont héritières, 9 étudiantes. Se proposent ensuite des qualifications professionnelles vagues (comme pour les hommes) : architecte, journaliste.

Reste un dernier lot où l'hypothèse d'abstraction semble à première vue infirmée : deux vendeuses, 2 institutrices, 8 secrétaires. Mais ce qui caractérise ces dernières, comme dans les deux exemples qui suivent, c'est que leurs relations professionnelles ne sont pas bureaucratiques (rapports de fonction à fonction dans de grands pools de secrétariat) mais "personnalisées" :

I 1694 : Ce récit met en scène une jeune secrétaire qui, le dimanche, s'occupe des enfants de son patron, veuf, lorsque celui-ci s'absente pour un congrès ou une conférence.

I 1701 : Quatre amis décident de monter une petite agence de presse, financée par le beau-père de l'un d'eux, directeur d'un groupe de presse influent.

Alors que les garçons sont journaliste et photographe les deux filles fonctionnent comme secrétaires.

Ainsi, les contraintes de la vie professionnelle sont-elles, par l'un ou l'autre de ces biais, gommées. La profession n'imprègne que peu la vie des protagonistes : elles n'est source ni de contraintes, ni de déterminations, ni de gratifications précises. 7 récits seulement présentent la profession comme source de plaisir ou de contraintes. Dans les 7 cas, cette "prégnance" du domaine professionnel s'avère néfaste pour le couple (cf par exemple ND 1636 et ND 1615). Elle exerce un effet dissolvant sur la vie amoureuse des partenaires. La fragilité de la relation s'y voit confirmée. En effet, seuls des événements fortuits et extraordinaires permettent de la sauver de la rupture et de la restituer dans sa plénitude initiale.

Il apparaît donc bien qu'une des conditions assignées à la réussite de la relation amoureuse est l'absence d'empreintes liées à l'insertion socio-professionnelle des protagonistes. Cette abstraction des réalités du travail se traduit presque nécessairement par une mise entre parenthèses de l'impact possible des clivages de classe sur les comportements et désirs des protagonistes.

3.2. Le mode de traitement de l'hétérogamie – deuxième indicateur d'abstraction – le montre bien. A propos des 9 couples hétérogames représentés dans le corpus, nulle mention n'est faite des difficultés possibles, présentes ou futures, liées aux héritages socio-culturels différents des conjoints. Mais plus encore ces héritages divers sont présentés comme purement superficiels : les héros, comme dans les deux exemples qui suivent, peuvent s'en détacher aisément :

I 1639 : Un directeur craint de révéler son statut à son amie, vendeuse dans un magasin de jouet, car il a peur que la jeune fille se détourne alors de lui. Comme il roule dans une voiture luxueuse, il se fait passer pour chauffeur.

Le cas est intéressant d'une part, la différence de classe est marquée, l'hétérogamie mise en évidence; pourtant cette inscription sociale différentielle n'imprègne guère les comportements individuels, sinon on ne pourrait masquer aussi facilement son statut (simplement en changeant de chemise et en ôtant sa cravate, comme le montre explicitement le récit). Différenciation statutaire marquée, mais absence d'impact sur les comportements individuels, négation de ses conséquences.

I 1663 : Une jeune fille, d'un milieu très modeste d'ouvriers agricoles, venue en ville chercher du travail, tient compagnie à un étudiant infirme : ils jouent ensemble aux échecs, la fille l'aide à préparer ses examens. La mère de l'étudiant constate avec plaisir que les deux jeunes gens éprouvent les mêmes goûts littéraires.

3.3. Un troisième indicateur d'abstraction tient au langage utilisé dans les photos-romans. Ce qui frappe, c'est qu'il est le même pour tous les protagonistes, quel que soit leur milieu d'origine ou d'appartenance. C'est un langage parfaitement *figatif* en ce sens qu'il ne saurait, dans aucun milieu social, caractériser une conversa-

tion courante : il est marqué par une hypercorrection manifeste, par l'absence de fantaisie ; il est figé, hiératique. En voici des formes typiques :

Les étudiants s'expriment ainsi : "Il y a dans l'air un avant-goût de l'été. Sens-tu ces délicieux effluves parfumés?" (I 1680). "Florence, si je connais bien "Roméo et Juliette" et Marivaux également, je ne veux pas me prêter au jeu du flirt qui amuse tant les jeunes filles" (ND 1592 (*le taxiphone* ...)). Voici comment parle une fillette de 10 ans : "Puis-je savoir ce que tu trouves inépte"? Les protagonistes appartenant à des milieux inférieurs utilisent le même langage : une fille dont les parents sont métayers, pense en ces termes, quand elle arrive devant la villa où elle vient chercher du travail : "Un joli jardin... Une propriété somptueuse... Cela doit être un rêve de vivre dans cette atmosphère paisible" (I 1663).

Incontestablement, un tel langage universalise les individus et, partant, le champ des relations amoureuses.

3.4. Un quatrième indicateur d'abstraction-universalisation tient aux gestes, aux poses, des protagonistes. Quelques rythmes gestuels très simples reviennent systématiquement. Il existe – mais on peut mal le montrer sans images – une *stéréotypie* du geste (le Baiser, le Désarroi, le besoin de Protection, la Jalousie, la Confiance) que l'on retrouve dans tous les romans-photos, chez tous les genres de protagonistes, et qui répond parfaitement à la fiction – hypercorrection du langage. Les protagonistes n'inventent pas leurs mouvements : ils obéissent, pour la haine ou l'amour, à des poses prescrites, "orthodoxes", qui ne laissent dans leur emphase ou leur dépouillement, aucune place aux déterminations personnelles – psychologiques ou sociales – des personnages.

3.5. De même qu'est notée/niée la relation professionnelle, il y a abstraction des contraintes de la vie quotidienne hors travail. Faire le ménage, préparer un repas, chauffer du café : autant d'activités de production qui ne sont pas montrées. L'espace de la production domestique (la cuisine par exemple) est caché. La quotidienneté ne fait qu'apparaître "entre" les images, temps mort, sans problème.

Cela double ce que l'on note pour le monde professionnel : les protagonistes sont certes dans leurs bureaux, mais les moments privilégiés, les temps forts du récit ne sont que rarement ceux du travail lui-même.

La question des *normes de production* ne se pose pas. Les biens de la quotidienneté ne sont pas réellement produits. On les a, on ne les a pas ; ils sont donnés. Dès lors, on comprend que la manière dont ils doivent être échangés (sous une forme communautaire ou individualiste) n'apparaîsse jamais comme un problème, c'est-à-dire comme un moment significatif du récit.

En résumé, l'abstraction-universalisation tient en ceci que les goûts, modes d'expression et sentiments ne varient pas (sauf occasionnellement ou superficiellement) en fonction des coordonnées socio-culturelles des protagonistes. Mais cette abstraction n'est pas anarchie. L'absence de détermination sociale n'ouvre pas sur l'invention ou la liberté. Elle se caractérise et se traduit tout à la fois dans l'identification du sujet à un *rituel* (verbal, gestuel et sentimental) unique qui le transcen-

de et le fonde. L'amour n'est pas invention d'une relation; il n'est pas poésie. Il est obéissance scrupuleuse à un *code*.

Parallèlement, pour que ce code puisse s'inscrire sans heurts dans la réalité quotidienne, le roman-photo élude la question des conséquences et des contraintes de ce quotidien sur les partenaires de la relation, à travers un processus général d'abstraction (du travail, de la production domestique, de la gestion familiale).

Nous allons retrouver un tel mécanisme à propos du traitement par les récits du cadre macro-social.

4. LA SCÈNE : PROCESSUS D'ABSTRACTION DES CADRES MACRO-SOCIAUX.

Nous n'avons pas rencontré dans notre corpus de romans-photos historiques. Tous les récits se passent dans la société contemporaine, mais en des lieux non précisés. Généralement urbain, le contexte géo-politique n'est jamais indiqué. A l'exception d'un seul cas, il n'est nullement fait mention de situations historiques ou politiques par rapport auxquelles les protagonistes se définiraient ou qui infléchiraient le cours du récit de manière décisive.

Les personnages évoluent dans un vide sociétal, vide encore accentué par le type de photographies que le roman-photo présente. Nous avons en effet affaire presque exclusivement à des gros plans et à des plans américains. Pas de plans d'ensemble susceptibles de localiser une région, une ville, une atmosphère, un climat géo-social.

A travers ce mécanisme, le lieu du sens se concentre sur la proximité immédiate, en faisant abstraction de toute détermination globale extérieure.

Le roman-photo ne met pas en scène d'espaces qui pourraient être familiers au lecteur. Les intérieurs sont ceux des couches sociales supérieures ou alors de catégories "marginales" : artistes, étudiants vivant dans de petits studios.

Un autre indicateur d'abstraction réside dans la manière par laquelle les récits traitent les problèmes sociaux des protagonistes. Nous avons vu plus haut que deux types de difficultés apparaissaient de manière récurrente : ceux de la réinsertion sociale à la sortie de prison et le spectre du chômage, lié à la migration vers la ville. De tels problèmes se dissolvent soit dans des quiproquos soit dans les méandres de relations interindividuelles :

ND 1583 : (*La menace des ténèbres*)

Un médecin a été condamné à deux ans de prison pour erreur professionnelle. A sa sortie, il est abandonné par tous. Il rencontre une jeune fille que ses proches et elle-même croient atteinte d'une folie incurable; ils tombent amoureux l'un de l'autre. Non seulement le médecin aura l'occasion de prouver qu'il est vraiment un bon médecin en faisant un diagnostic juste à propos de la jeune fille mais encore il sera pleinement réhabilité lorsque la justice apprendra que la faute pour laquelle on l'avait condamné incombait en fait à un médicament imparfait. *Par ce biais, la stigmatisation sociale est donc finalement niée.*

I 1690 : Une jeune fille pauvre, sans travail, vole dans un super-marché pour se nourrir. Par bonheur, un architecte faisant ses achats la voit, lui paie sa marchandise, l'amène chez lui, lui fournit un travail de gouvernante chez la soeur d'une amie et tombera amoureux d'elle...

Dans tous les cas, la prégnance de la réalité sociale est niée. Le roman-photo nous présente la société sous un angle rassurant : absence de conflits, absence de froideur dans les rapports hiérarchiques. Les protagonistes qui recherchent sciemment le profit sont éliminés, mais ceux qui, pauvres et vertueux, acceptent leur condition, sont en général récompensés, socialement et financièrement : ils font un héritage miraculeux (intervention d'une causalité magique, cf ND 1538 *Calomnie* ou ND 1596 *Il y a presque vingt ans*) ou alors ils tombent vraiment amoureux d'un protagoniste riche; toutefois, ils doivent préalablement fournir la preuve de leur vertu. Plusieurs récits obéissent à un tel principe et nous pouvons aisément voir là une des grandes figures du roman-photo, une des règles idéologiques en constituant la matrice (cf par exemple ND 1592 *le taxiphone...*)

La société mise en scène par nos récits est une collection d'individus atomisés, où toute médiation institutionnelle et organisationnelle est absente, rappelant donc par certains côtés la vision sociale du libéralisme économique classique. Pourtant, dans le monde du roman-photo, contrairement à celui du discours économique, les rapports sociaux et professionnels ne sont pas des relations marchandes concurrentielles, mais des relations paternalistes, de personne à personne.

Par ailleurs, dans le roman-photo, nous sommes en présence de la petite entreprise, du petit atelier où le patron connaît personnellement ses employés, les aide au besoin et réciprocement.

Encore une fois, les réalités structurelles de la vie économique sont ramenées à des questions interindividuelles.

En fait, ce discours nous met en présence d'un monde mou, sans consistance. La naïveté du réalisme de la photographie nous fournit toutes les apparences de la réalité, bien que celle-ci n'en soit que l'ombre fantomatique, un peu comme des objets réels qui évolueraient dans un univers sans pesanteur.

A l'abstraction micro-sociale correspond donc un processus global d'abstraction du monde dans lequel vivent les protagonistes, processus répondant aux mêmes fonctions que le précédent : le roman-photo entend dans un même mouvement ancrer son utopie amoureuse dans le réel et désincarner ce réel de toutes les contraintes structurelles qu'il pourrait imposer.

5. ACTION ET CAUSALITÉ : SURSATURATION ET CAUSALITÉ MAGIQUE

Ayant défini la finalité, le sujet et la scène, il nous faut examiner maintenant les règles de causalité à l'oeuvre dans le récit. La question précise est de savoir quels genres d'*opérateurs* font évoluer les sujets d'une situation initiale – entropique – à l'harmonie finale. C'est donc la question des normes de transformation. On sait déjà que le récit identifie la plénitude du bonheur à la relation (à condition que les sujets s'y dédient entièrement). Reste alors à définir les voies de cette plé-

nitude. Quel est le processus de transition de la souffrance (ou de manque) au bonheur? L'analyse systématique des récits fait émerger une double règle de causalité :

- c'est dans la mesure où les sujets ne cherchent pas, *volontairement*, à transformer leur destin que celui-ci leur sera finalement favorable; les individus n'ont pas (ne doivent pas avoir) de prise sur la nature et l'évolution d'une relation;
- le monde des hommes est guidé par une Volonté qui veille au sort de chacun.

A la centration du sens sur la seule relation (exclusion de toute finalité externe) et à la définition du sujet en termes d'abstraction correspond (ou s'applique) un principe de causalité de type *magico-phénoméniste* (Piaget, 1966). On entend par là que les événements sont vus comme essentiellement réversibles : *toute action peut s'annuler dans une autre, qui lui est pourtant radicalement hétérogène*. N'importe quoi peut produire n'importe quoi.

Ce principe général peut être appliqué à quatre cas de figure fondamentaux.

5.1. *Le coup de foudre*

Le premier de ces cas de figure tient à ce que l'amour vient — ou s'en va — sans que les sujets soient pour rien dans cette expérience cathartique. Seuls deux "états" sont jugés stables : celui d'amour et de non-amour (absence de transition) et l'appartenance à l'un de ceux-ci ne dépend pas de l'action du sujet.

Les phrases du type suivant abondent dans les récits : "Pour Marina, ce baiser n'est pas plus une feinte qu'un mouvement de pitié, mais un élan instinctif qui lui révèle une vérité fulgurante" (I 1663), ou encore "Tout son amour réprimé semble vouloir exploser. Elle a un geste de désarroi et les papiers s'échappent de ses mains. Tous deux se penchent au même instant pour les ramasser et leurs visages se trouvent près l'un de l'autre...Comme par magie jaillit l'étincelle du destin. Et... naturellement, ils se serrent l'un contre l'autre dans un élan désespéré" (I 1670)

Dans plus de la moitié des récits, la relation amoureuse concrétisant le *happy end* est présentée comme le fruit d'un tel coup de foudre, tandis que dans 14 cas on trouve exprimée explicitement l'idée d'un destin, d'un bonheur inscrit de toute éternité comme fatalité nécessaire.

On peut noter par ailleurs que chaque fois que le roman-photo prend la peine d'expliquer la genèse d'une relation amoureuse, il le fait dans ces termes de fatalité plus ou moins brusque et jamais comme un processus "progressif" de maturation. *La volonté des protagonistes n'intervient pas ou, plutôt, chaque fois qu'elle intervient, c'est en tant qu'instance perturbatrice, instigatrice de bruits dans le rapport amoureux*. Un protagoniste pauvre désire-t-il "exploiter" une relation amoureuse pour améliorer sa position sociale ou professionnelle? La relation nous est présentée comme un échec, se terminant soit par une rupture, soit par une transformation radicale. Pourtant, curieusement, les forces aveugles de la passion exercent toujours des effets bénéfiques. On y revient.

5.2. La sursaturation causale

Le roman-photo enserre souvent ses héros dans une trame de rencontres et d'événements dont la conjonction n'a qu'une faible probabilité d'occurrence. Dans la mesure où les configurations tendent finalement au *happy end*, il présuppose un destin, un *deus ex machina* organisateur des relations humaines. 33 récits mettent en scène de telles conjonctions d'événements rares (qui définissent pour nous la sursaturation causale). En voici quelques exemples : Une étudiante de bonne famille est kidnappée par trois hommes, à la sortie de l'université. Or il se trouve que l'un des ravisseurs, entraîné par hasard dans cette affaire (un mécanicien pauvre venant de rompre avec sa fiancée), avait déjà rencontré la jeune fille et qu'ils étaient secrètement amoureux l'un de l'autre ! (ND 1619 *Le dernier échec*). Un chirurgien de renom, rentrant chez lui après la mort de sa femme, renverse un jeune garçon sur la route, mais ne s'arrête pas. Or, neuf ans plus tard, sa fille tombe amoureuse d'un étudiant infirme; celui-ci s'avère être le même garçon, Orphelin pauvre, il n'avait pu être soigné et était resté estropié. Ainsi, neuf ans après l'événement, le chirurgien l'opère pour que sa fille puisse épouser un homme "normal" (I 1721). Ici, et cela est fréquent, le phénomène de sursaturation causale permet de gommer une situation d'injustice. La passion, moteur de la rencontre entre les deux jeunes gens, tout en frappant en apparence au hasard, aveuglément, fait bien les choses : elle contribue au triomphe de la justice réparatrice.

Deux principes régissent cette sursaturation causale, deux règles idéologiques qui recouvrent ce que le roman attribue en surface au destin.

5.2.1. Le principe du monde juste

Entendons par là le fait que les protagonistes "positifs" sont toujours récompensés et les personnages dépeints négativement, les contre-héros, éliminés de l'état final. Malhonnêteté, mensonge, hypocrisie, cupidité suffisent à écarter purement et simplement un protagoniste, entre deux images, sans commentaire. Dès que ces "vices" sont démasqués chez un des personnages du récit, plus personne ne s'intéresse à lui.

Supposons que A aime B, et que ce dernier se révèle brusquement sous des traits négatifs. A cesse immédiatement d'en être amoureux. Que la logique de la passion puisse induire le contraire, le roman-photo ne l'envisage jamais. Certes, il présente, de temps à autre, des petits délinquants, mais aussi longtemps qu'il nous les montre comme entraînés par des camarades malveillants, il ne les décrit pas de manière négative.

On pourrait renvoyer le lecteur à de nombreux récits illustrant cette élimination des personnages négatifs; citons particulièrement ND 1601 (*Une mise à l'épreuve*) I 1642, ND 1610 (*Le salaire du courage*).

5.2.2. Le conformisme

Le caractère "aveugle" de l'amour pourrait se traduire – en principe – par la constitution de couples "scandaleux" si l'on entend par là des relations qui ne respectent pas les normes sociales "élémentaires". Le deuxième principe régissant la

sursaturation causale est celui de l'identification entre *conformisme et bonheur*. Cela signifie que :

- (a) Il n'y a pas de bonheur hors du conformisme; réciproquement,
- (b) Le conformisme entraîne, tôt ou tard, le bonheur.

On privilégiera pour montrer ce genre d'opération, le cas particulièrement révélateur des relations "adultères".

Qu'arrive-t-il donc lorsque l'amour frappe des protagonistes par ailleurs déjà mariés?

Dans 13 cas, on rencontre des relations amoureuses impliquant un partenaire déjà marié avec un tiers ou sur le point de se marier. Dans 9 cas, ces relations échouent et, à l'exception de deux situations, ne nous sont pas présentées comme un "vrai" amour. Dès lors, en fin de récit, les protagonistes déjà mariés retrouvent leur époux ou leur épouse avec bonheur, sans regret.

Dans 4 cas, néanmoins, de telles relations réussissent. Toutefois, ici, systématiquement, le conjoint du partenaire marié est dépeint sous des traits extrêmement négatifs: arrivisme, malhonnêteté, arrogance, intransigeance, et est finalement écarté du récit soit à la suite d'un divorce (2 cas) soit qu'il est purement et simplement assassiné par un personnage marginal de l'histoire. Cette élimination permet alors la réussite de la relation amoureuse "adultère".

Tout se passe en quelque sorte comme si le roman-photo, lorsqu'il présente une relation impliquant un protagoniste déjà marié, instituait, avant de dire s'il s'agit d'un "vrai amour", une sorte de tribunal où le conjoint du partenaire marié est jugé:

- Si le verdict acquitte celui-ci, la relation "adultère" cesse et les conjoints se retrouvent.
- Si la culpabilité est démontrée, le conjoint du partenaire marié est éliminé (rupture de la relation institutionnelle préexistante) et la relation adultère nous est présentée comme un vrai amour.

Par rapport à cette règle, il resterait à expliquer deux cas déviants, ne se terminant pas par un *happy end*, et qui se rapprochent du modèle culturel de la tradition amoureuse occidentale : une relation venant se briser contre les normes sociales, en l'occurrence celles du mariage.

Cas déviants ou explicables par d'autres règles du roman-photo? Les histoires qui ne se terminent pas par un *happy end* classique sont trop rares pour que nous puissions encore le dire de façon sûre.

A travers ces deux règles idéologiques (qui ne sont évidemment pas propres au roman-photo), le principe du monde juste et la conformité aux normes matrimoniales, la sursaturation causale organise en quelque sorte les relations humaines : elle aménage une fin heureuse pour les protagonistes positifs, élimine les protagonistes négatifs, respecte les normes du mariage (à moins précisément qu'un des conjoints ne soit présenté de manière négative) et corrige les injustices dont sont victimes les héros.

On peut noter dans le roman-photo d'autres formes de conformisme (mais il s'agit ici moins de conformisme social au sens strict que d'une conformité à un modèle vu comme abstrait et universel de l'amour) : la passion ne frappe que des personnes jeunes et du même âge (les différences d'âge, présentes dans une dizaine de récits, sont liées à des situations entropiques) ; les relations amoureuses, toujours hétérosexuelles, sont épurées de toutes formes de perversions et, plus généralement, de toute expression idiosyncratique.

5.3. *La causalité magique*

On peut définir le troisième genre d'opérateurs par l'intervention de *demi-dieux*, héros intéressés au destin des hommes du vulgaire, et dotés de forces tout-à-fait exceptionnelles.

Plusieurs cas typiques :

- Le chirurgien (cf. plus haut) apte à opérer (!) un cas jugé unanimement perdu et qui transforme brusquement la condition d'un jeune homme qui se croyait infirme à vie ;
- Le vieil homme richissime léguant secrètement sa fortune à une jeune fille qui ne sait même pas son nom (ND 1538, *Calomnie*)
- La vieille aristocrate anglaise découvrant qu'une jeune employée d'un salon de coiffure londonien est en fait sa petite fille illégitime, alors que celle-ci se croyait fille d'émigrés italiens. La vieille dame la fait changer de condition d'un jour à l'autre (ND. 1596, *Il y a presque vingt ans*).

5.4. *Le quiproquo*

Les trois genres d'opérateurs précédents sont en somme des forces extérieures s' "appliquant" sur la relation ou l'un de ses termes. Il existe dans les récits un quatrième genre de causalité (encore que ce terme convienne mal ici). Le passage d'un état de désordre à l'harmonie finale consiste quelquefois dans le simple dévoilement de l'identité véritable d'un des protagonistes. Voici quelques exemples :

- Lors d'un hold-up, l'accusé, contre qui s'acharnent mille preuves de culpabilité, se révèle innocent, (I 1718 p. ex.)
- Voulant se camoufler, les protagonistes se "déguisent" en personnages opposés à leur vraie nature : riches ou miséreux, directeurs ou serveurs de café (ND 1578, *Marivaudages*). Le moteur de l'évolution narrative consiste alors dans la révélation de leur vraie identité.

L'idée (ou la morale, si l'on veut) est en somme que l'identité n'a pas de consistance. Comme les choses, les sujets sont réversibles. Il n'existe pas d'inertie. Chacun peut devenir — si les circonstances s'y accordent — radicalement autre. Notons bien toutefois que la découverte, en soi-même, d'un autre n'est pas le fait d'un travail psychologique des personnages sur eux-mêmes, d'une lente prise de conscience, mais d'événements extérieurs, de nature cathartique, dont ils sont en quelque sorte les jouets. Ainsi, dans le roman-photo, les individus sont-ils entièrement soumis aux

aléas de la fatalité. C'est par la soumission à leur destin (une providence insondable dont ils ne connaissent pas par avance les tenants et les aboutissants) qu'ils parviendront au bonheur final.

Cette intuition d'un destin, réglant au mieux les relations humaines, appelle évidemment une analogie avec l'idéologie libérale et la main invisible d'Adam Smith, analogie renforcée par le fait que les deux discours mettent en scène un individu fondamentalement abstrait et universel.

Le libéralisme se fondait sur le concept d'intérêt, qui se voulait un paradigme universel, valable pour tous les hommes et assurant la prévisibilité du comportement, au contraire des passions obscures (cf. Hirschman, 1980). A ce concept d'intérêt répondait l'idée d'un échange rationnel, fondé sur des principes abstraits et, au niveau juridique, la notion de contrat, conclu entre des hommes formellement libres et égaux entre eux. C'est exactement le même processus d'universalisation que présente l'*homo amans* du roman-photo. La fatalité y remplace l'intérêt, le "pacte amoureux" (expression faisant elle-même partie du langage du roman-photo) ne pouvant engendrer une relation harmonieuse et stable que si n'intervient aucune considération extérieure à la destinée de l'amour. Dans la théorie du libéralisme économique, il est dit que lorsque des facteurs autres que les intérêts particuliers des échangistes structurent les activités économiques, l'échange n'optimise pas ses potentialités.

Une des caractéristiques paradoxales les plus marquantes du roman-photo consiste en fait à aligner la passion sur un paradigme de l'abstrait, de l'universel, du prévisible. Un tel alignement permet de comprendre pourquoi, dans la logique du roman-photo, l'amour ne frappe pas aveuglément et pourquoi la fatalité se trouve elle-même régie par des règles universelles (paradigme du monde juste et conformisme institutionnel).

6. CONCLUSIONS : UNE RELATION SANS ÉCHANGE

Risquons une synthèse des dimensions que nous avons dégagées.

L'élément essentiel du système d'action défini par le roman-photo reste incontestablement l'idéal privatisé et autarcique, l'*exclusion du tiers*, la valorisation d'une relation amoureuse transparente à elle-même, non conflictuelle et dépourvue d'ambivalence; l'ambivalence et le conflit étant justement le fruit de l'intervention de l'élément tiers.

Jusqu'ici, rien de bien spécifique au roman-photo : le thème de l'amour-passion scande la culture occidentale depuis au moins le XII^e siècle; le mythe d'un âge d'or hante probablement toutes les sociétés. On rappellera ici la belle conclusion de Levi-Strauss à ses *Structures élémentaires de la parenté* : "Jusqu'à nos jours l'humanité a rêvé de saisir et de fixer cet instant fugitif où il fut permis de croire qu'on pouvait ruser avec la loi d'échange, gagner sans perdre, jouir sans partager." Quête toujours recommencée d'une "douceur, éternellement déniée à l'homme social, d'un monde où l'on pourrait vivre entre soi" (Levi-Strauss, 1967, 569-570)

"Ruser avec la loi d'échange", tel est bien l'objectif du roman-photo : en ef-

fet, l'*extension maximale* assignée au couple a pour propriété de transformer toutes les ressources des sujets en capitaux "spécifiques" à la relation (cf. Becker, 1973), à savoir que ces atouts n'ont pas de sens en dehors d'elle. Dès lors, les enjeux normatifs de la *production* et de la *répartition* des biens se confondent : les capitaux n'ayant de valeur que dans la relation, le problème, toujours lancinant dans la pratique de leur attribution aux "je" ou au "nous" perd toute son actualité.

Toutefois, ce que le mythe ou l'utopie "adresse à un passé ou à un futur également hors d'atteinte", le roman-photo, dans le sillage de la culture de masse et de l'hédonisme du présent qu'elle véhicule, l'indique comme programme de vie, *hic et nunc*, éliminant ainsi toute transcendance.

La photographie, ici, prend sa pleine valeur : elle constitue bien cet "avoir-être-là" (Barthes) attestant à la fois la véracité et l'absence, l'abstraction.

Nous avons dit comment le roman-photo inscrivait son utopie dans les cadres du quotidien :

- en conjurant l'aléatoire de la passion pour en faire une force uniforme et universalisante, tendant non à l'anarchie, mais au conformisme social,
- en désmantisant les déterminants quotidiens de la relation amoureuse.

L'inscription dans l'historique d'un idéal d'où le tiers perturbateur est absent, a pour corollaire une exclusion similaire du tiers dans la description du sujet (absence de déterminations) et de la scène (histoires et géographies sans contraintes). C'est ici bien sûr que le roman-photo se démarque radicalement de la tradition amoureuse occidentale où se dessine, à l'instar du *Roman de Tristan*, l'incompatibilité entre la destinée des amants et l'ordre social (Rougemont, 1939).

De l'exclusion du tiers à tous les niveaux du modèle présenté par le roman-photo se dégage une leçon : l'inutilité, pour les protagonistes, d'un langage, c'est-à-dire d'une monnaie d'échange qui agence les relations interindividuelles et médiatisé les rapports au monde. Le paradoxe des récits analysés est que le négociation de la relation est assimilée purement et simplement à l'assujettissement à un code postural. Le "narcissisme" implicitement présent dans l'extension maximale assignée à l'échange se confond (ou se fond) dans l'obliviance des sujets à quelques "bonnes formes" préétablies.

Mais il convient ici de faire le départ entre un conformisme restreint et un conformisme généralisé. Le conformisme restreint tient à la prédominance de certains moules sociaux (le mariage, le respect des liens matrimoniaux, l'absence d'obscénités, de perversions). Mais tout cela reste superficiel et l'on trouverait certainement des changements en étudiant l'évolution du genre depuis la guerre. Plus profondément, le conformisme généralisé tient à ce que l'amour est présenté comme la copie la plus fidèle possible d'un modèle — qu'importe son contenu — qui pré-existe aux protagonistes et sur lequel ils n'ont pas prise².

² Il faudrait pousser plus loin l'analogie formelle avec les notions de mythe et de rite.

Absence de voies particulières, idiosyncratiques, de modalités individuelles dans l'expression de l'amour (ou de tout autre sentiment figurant au lexique du roman-photo).

Dès lors, si "être amoureux" revient à se conformer à un code, cette conformité attestera en retour, tant pour le partenaire que pour le lecteur, que l'on est bien amoureux. Le fait de se mouler dans un rituel fonctionne donc comme preuve ou vérification de telle ou telle appellation. Comme on l'a dit plus haut, il resterait à faire une sémiotique des deux systèmes et de leurs rapports.

Mais, objectera-t-on, n'est-ce pas le propre de l'amour de ne s'intéresser qu'à la vérification de son existence, par des gestes et des paroles plus ou moins stéréotypés? N'existe-t-il pas toute une rhétorique amoureuse, débordant de loin le roman-photo,³ dont les partenaires usent et abusent, à travers une répétition incantatoire de formules types, afin de se prouver mutuellement qu'ils sont bien amoureux?

En d'autres termes, le roman-photo ne se contente-t-il pas de pousser à l'extrême un phénomène somme toute banal et universel?

Pour répondre brièvement à ce point, on pourrait faire référence aux *Fumetti di Mao* (Chesnaux, Eco, Nabiolo, 1971), bandes dessinées chinoises où on voit le couple acquérir une consistance non pas tant dans l'observance d'un code abstrait et universel, mais par son ancrage historique et géographique.

Là où nos récits éliminent tout ce qui est étranger à la relation, on voit au contraire ici "l'extérieur" prendre une importance primordiale et donner au drame de l'amour une tout autre dimension que celle qu'il reçoit dans la culture occidentale. Si le désir amoureux plonge ses racines dans l'indicible, il est probable que les diverses sociétés lui apportent des "réponses" multiples, dans la manière de le canaliser et de lui assigner une place, ou, tout simplement, de le désigner.

Au terme de cette investigation, pouvons-nous dire que le roman-photo offre une vision naïve de l'amour? Il nous paraît plutôt que la réussite de la relation amoureuse est soumise à des conditions très contraignantes. Il existe bien une "ascèse" de la poursuite amoureuse et les conditions auxquelles est soumis le *happy end* en indiquent toute la fragilité potentielle. Imaginons un instant que, à la différence des solutions magiques entrevues ci-dessus, l'*altérité/perturbation* demeure. Le roman-photo se différencierait-il alors beaucoup des discours où l'on évoque les difficultés et impasses du couple contemporain? L'attente d'autrui, dans les deux cas, n'est-elle pas fondamentalement la même?

³ cf une remarque de S. Saint-Michel (1979, p. 160) où l'auteur montre que les annonces matrimoniales du *Nouvel Observateur* utilisent le même langage que le roman-photo.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHUSSER, L. (1976), "Positions" (Ed. sociales, Paris).
 ANELLI, M.T.; GABBRIELLI, P.; MORGAVI, M. & PIPERNO, R. (1979), "Fotoromanzo: Fascino e Pregiudizio" (Savelli Editori, Perugia).
 ANSART, P. (1974), "Les idéologies politiques" (PUF, Paris).
 ANSART, P. (1977), "Idéologies, conflits et pouvoir" (PUF, Paris).

- ARIÈS, P. (1973), "L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime" (Seuil, Paris).
- BALINT, M. (1977) "Le défaut fondamental" (Payot, Paris).
- BECKER, G. (1973), A theory of marriage, *J. Polit. Econ.* 81 (1973) 813-846.
- DARDIGNA, A.M. (1978), "La presse féminine, fonction idéologique" (Maspéro, Paris).
- DONZELLOT, J. (1977), "La police des familles" (Minuit, Paris).
- DUMONT, F. (1974), "Les idéologies" (PUF, Paris).
- DUMONT, L. (1977), "Homo aequalis" (Gallimard, Paris).
- FLANDRIN, J.L. (1976), "Familles: parenté, sexualité, maison dans l'ancienne société" (Hachette, Paris).
- GABEL, J. (1962), "La fausse conscience" (Minuit, Paris).
- GRUNBERGER, B. (1975), "Le narcissisme" (Payot, Paris).
- GURVITCH, G. (1963), "La vocation actuelle de la sociologie" (PUF, Paris).
- HIRSCHMAN, A.O. (1980), "Les passions et les intérêts" (PUF, Paris).
- KELLERHALS, J.; PERRIN, J.F.; STEINAUER, G.; VONECHE L. & WIRTH, G. (1981), "Classes sociales et styles matrimoniaux" (à paraître).
- KRUITHOF (1978), L'amour, phénomène social, *Rev. Inst. Sociol. ULB*, 1-2 (1978) 7-73.
- LÉVI-STRAUSS, C. (1947), "Les structures élémentaires de la parenté" 2ème éd. (Mouton, Paris, 1967).
- MAUSS, M. (1969), "Oeuvres complètes" (Minuit, Paris).
- MÉTRAL, M.O. (1977), "Le mariage; les hésitations de l'Occident" (Aubier, Paris).
- MORIN, E. (1975), "L'esprit du temps", tome I : "Névrose" (Grasset, Paris).
- PIAGET, J. & INHELDER, B. (1966), "La psychologie de l'enfant" (PUF, Paris).
- PILLORGET, R. (1979), "La tige et le rameau" (Calmann-Levy, Paris).
- ROIG, C. (1977), "Symboles et société" (Lang, Berne).
- DE ROUGEMONT, D. (1939), "L'amour et l'Occident" (Plon, Paris).
- RUYSER, R. (1950), "L'utopie et les utopies" (PUF, Paris).
- SAINT-MICHEL, S. (1979), "Le roman-photo" (Larousse, Paris).
- SHORTER, E. (1977), "Naissance de la famille moderne" (Seuil, Paris).
- TRISTAN, A. (1979), "Histoires d'amour" (Calmann-Levy, Paris).
- VEYNE, P. (1978), L'amour et la famille à Rome (Annales ESC).

VERÄNDERUNGEN IN FAMILIEN MIT EINEM KLEINKIND

Christiane Ryffel-Gericke

Soziologisches Institut der Universität Zürich, Zeltweg 63, 8032 Zürich, Schweiz.

ZUSAMMENFASSUNG

In verschiedenen Studien sind im Zusammenhang mit der Übernahme der Elternrollen Einstellungs- und Verhaltensänderungen von Paaren nach der Geburt des ersten Kindes untersucht worden. Die folgenden Ausführungen beziehen sich nun auf eine zeitlich etwas weitergreifende Untersuchung der Dynamik innerfamilialer Prozesse, indem mithilfe eines Quasipanels Einstellungen und Verhaltensweisen miteinander verglichen werden, die bei den gleichen Probandinnen zu zwei verschiedenen Zeitpunkten nach der Geburt des ersten Kindes erhoben worden sind. Die Ergebnisse lassen die Vermutung zu, dass eine längere Dauer der Mutterschaft weniger zu einer Verfestigung traditioneller Vorstellungen von der eigenen Rolle führt und mehr mit einem Infragestellen stereotyper Bilder von Mutterschaft und einer Distanzierung vom traditionell orientierten Rollenkonzept verbunden ist.

RÉSUMÉ

Des changements d'attitude et de comportement de couples après la naissance du premier enfant ont fait l'objet de divers travaux étudiant les processus selon lesquels les rôles parentaux sont endossés. Les considérations suivantes se réfèrent à une recherche qui couvre une période plus longue et qui analyse les processus de la dynamique intrafamiliale en comparant – à l'aide d'un quasipanel – des attitudes et des comportements relevés chez les enquêtées à deux époques différentes suivant la naissance du premier enfant. Les résultats permettent de supposer qu'une durée plus longue de la maternité ne conduit pas nécessairement à un renforcement des représentations traditionnelles du rôle propre mais qu'elle est davantage liée à une mise en question d'images stéréotypées de la maternité et à une distanciation du concept de rôle d'orientation traditionnelle.

1. UNTERSUCHUNGSAVLAGE

In der Schweiz wird zur Zeit eine repräsentative Erhebung zum Thema "Soziodemographische Determinanten der Geburtenentwicklung in der Schweiz" durchgeführt.

Im Rahmen der Vorarbeiten zu diesem Projekt wurden von der entsprechenden Projektgruppe des Soziologischen Instituts Zürich im Sommer 1979 Intensivinterviews mit 34 Ehefrauen und 10 Ehemännern durchgeführt, die vor einem halben bzw. einem Jahr ihr erstes Kind bekommen hatten. Dabei waren die Ehefrauen zwischen 20 und 35 Jahren alt und etwa zu gleichen Teilen mit Arbeitern bzw. Angestellten verheiratet.

In dieser ersten Interviewphase standen vor allem das Erlebnis der Schwangerschaft und der Geburt im Zentrum, sowie Fragen der Rollenperformanz und -perzeption der Eltern. Außerdem wurden die Probanden zu ihrem Wunsch nach weiteren Kindern und ihrer Meinung zu den Vor- und Nachteilen von Kindern befragt. Die Analyse der Intensivinterviews ermöglichte es weitgehend, die Situation junger Elternpaare aus der Sicht der Betroffenen zu erfassen und mithilfe der teilweise retrospektiven Schilderungen Schlüsse inbezug auf Einstellungs- und Verhal-

tensänderungen durch die Geburt des ersten Kindes zu ziehen (Ryffel, 1980).

Ein gutes halbes Jahr später, nämlich im Dezember 1979, wurden dieselben Frauen noch einmal interviewt. Mit dieser Zweitbefragung wollten wir vor allem feststellen, inwieweit die zum ersten Zeitpunkt geäusserten Einstellungsweisen zur eigenen Rolle, zur Partnerbeziehung und zum Kind stabil geblieben sind bzw. sich verändert haben.

Von den 34 geplanten Interviews konnten schliesslich 30 durchgeführt werden. Bei den Ausfällen ist weder eine alters- noch eine schichtspezifische Systematik feststellbar.

2. WANDEL IN DEN EINSTELLUNGS- UND VERHALTENSWEISEN JUNGER ELTERN

Eine Möglichkeit, sich mit Wandel auf Individualebene auseinanderzusetzen, besteht darin, bei der Untersuchung von Stabilität und Veränderungen intrapersonaler Komponenten oder Werte von den sozialen Strukturen und ihrem Effekt auf die Erfahrungen des Menschen auszugehen.

In diesem Zusammenhang erwähnt Becker (1964) zwei zentrale Konzepte. Zum einen den Prozess der situativen Anpassung (*situational adjustment*) und zum anderen den Prozess der Bindung (*commitment*). Mit Anpassung an die Situation ist jener Vorgang gemeint, in dem Menschen Verhaltens- und Einstellungsweisen erwerben, die die Situation, an der sie partizipieren, erfordert. Hier wird das Phänomen des Wandels angesprochen. Der Prozess der Bindung, in dem sich der Mensch die in einer bestimmten Situation adäquaten Handlungsweisen so zu eigen macht, dass er sie auch auf andere Situationen überträgt, berührt das Problem von personaler Stabilität angesichts wechselnder Situationen.

Was bedeuten diese beiden Konzepte nun inbezug auf die Situation junger Eltern?

Die für sie massgebliche Struktur, die ihr Handeln prägt und die ihrerseits durch ihr Handeln gestützt oder verändert wird, ist vor allem die familiale Interaktionstruktur, aber auch deren gesellschaftliches Umfeld, das den Eltern unterschiedliche Rollen im Familiensystem zuweist und konkrete Möglichkeiten zu einer Neudefinition dieser Rollen nur in begrenztem Masse bereitstellt.

Wie die Analyse der ersten Serie von Tiefeninterviews zeigte, entsprach die Situation der meisten Frauen dem traditionellen, geschlechtstypisch variierenden Rollenverständnis. Bei einem ausgeprägten Grad der Arbeitsteilung zwischen Mann (Unterhalt der Familie) und Frau (Pflege des Kleinkindes und der häuslichen Gemütlichkeit) spiegelten auch die Antworten auf Fragen nach dem Selbstbild der Frau und Mutter häufig eine Orientierung an traditionellen Rolleninhalten.

Rollenperzeption wie -performanz entsprachen in den meisten Fällen nicht nur gesellschaftlich vorgegebenen Mustern sondern auch den Erfordernissen der aktuellen Situation: die Deckung der psychischen und physischen Bedürfnisse des Kleinkindes.

Entscheidende situative Anpassungsleistungen wurden insofern vor allem von der Frau vorgenommen, als fast ausnahmslos sie diejenige war, die ihre Berufs-

arbeit aufgab und ihren Tagesablauf den Bedürfnissen von Mann und Kind anpasste.

Da sowohl die normative Struktur des gesellschaftlichen Umfeldes als auch die eigene, geschlechtstypisch geprägte Sozialisation die Hauptlast an Anpassungsleistungen der Frau nahelegen, dürfte der Prozess der Adaptation umso weniger konfliktiv und schmerhaft verlaufen, je mehr die eigenen Einstellungen, Werte und Vorstellungen von Mutterschaft diesen Anforderungen entsprechen. Verschiedene Untersuchungen zeigen, dass der Prozess der Adaptation mit den grundsätzlich vorhandenen Entfaltungsmöglichkeiten von Individuen zusammenhängen. So ist beispielsweise die Festlegung auf ein traditionelles Rollenkonzept bei Frauen aus der Mittelschicht ganz besonders häufig mit Krisen verbunden (Beauchamp, 1969).

Allerdings bleiben auch dem Mann gewisse Anpassungsleistungen nicht erspart. Seine Rolle als Ernährer der Familie gewinnt nun besonderes Gewicht. Außerdem erfordert schon allein die Änderung des Familiensystems von der Dyade zur Triade auch von ihm neue Interaktionsmuster und neue Wertsetzungen, wenn es nicht zur Gefährdung der Gemeinschaft kommen soll.

Man kann also davon ausgehen, dass die Geburt eines Kindes den zentralen Anlass von Veränderungen in der Rollenperzeption und -performanz der Elternteile darstellt, wobei die neue Situation der Elternschaft vor allem mit entscheidenden Anpassungsleistungen der Frau angegangen wird (Hobbs, 1965, 1968, Rossi, 1968).

Im Hinblick auf die Situation während der zweiten Interviewphase lassen sich nun zwei unterschiedliche Hypothesen formulieren:

Erstens kann man annehmen, dass sich das (vornehmlich traditionelle) Rollenmuster im Laufe der Zeit konsolidiert hat bzw. dass Veränderungen in Einstellungs- und Verhaltensweisen in Richtung einer zunehmenden Orientierung an traditionellen Rolleninhalten weisen.

Mögliche Krisen der Umstellung könnten inzwischen bewältigt sein, die neue Rolle könnte zum normalen Alltag geworden sein, der als "Selbstverständlichkeit" erlebt und dementsprechend auch nicht problematisiert wird. Insbesondere der Wunsch nach weiteren Kindern könnte es der jungen Mutter nahelegen, sich in ihrer Situation als Hausfrau und Mutter einzurichten, sich das entsprechende Wertesystem zu eigen zu machen und das Kind zum Zentrum ihres Lebens werden zu lassen.

Besonders negative oder konfliktive Auswirkungen einer solchen Stabilisierung des Rollenverständnisses wären zu diesem Zeitpunkt wenig wahrscheinlich, da es zum einen völlig den Erwartungen des sozialen Umfeldes entspricht und zum anderen auch mit den unverändert starken emotionalen und physischen Bedürfnissen des (jetzt jährigen bzw. eineinhalbjährigen) Kindes kompatibel ist.

Nur wenige Jahre später würde sich allerdings zeigen, inwieweit von den Eltern und insbesondere von der Mutter entsprechend der wachsenden Selbstständigkeit des Kindes notwendige neue Anpassungsleistungen vollbracht werden konnten, oder inwieweit sie eine Strategie des *commitments* verfolgt, die im Extremfall zu schweren Entwicklungsstörungen beim Kind und einer Stagnation in der Persönlichkeitsentwicklung der Frau führen könnten.

Zweitens ist aber auch eine gegenläufige Entwicklung denkbar. Durch die nun längere Dauer der Mutterschaft und die damit verbundene wachsende Routinierung im Umgang mit den täglichen Anforderungen sind möglicherweise vorher gebundene Energien der Frau wieder frei geworden, die eine Distanz zur eigenen Rolle, vielleicht auch eine vertiefte Reflexion und Problematisierung des eigenen Rollenverständnisses ermöglichen. Zudem könnte auch die inzwischen ausgeprägte Persönlichkeit des Kindes, sein in diesem Alter besonders hoher Anspruch an die Geduld seiner Umwelt, mit dazu beitragen, dass idealisierte und romantisierende Vorstellungen von Mutterschaft relativiert werden, und damit auch gesamthaft eine mehr realitätsbezogene und längerfristig orientierte Perspektive eingenommen werden kann. Eine solche Entwicklung könnte sich schliesslich sogar in der wachsenden Ablehnung eines traditionellen Rollenbildes manifestieren.

Im folgenden werden nun die Dimensionen der Interviews, die einen Vergleich zulassen, im Hinblick auf ihre Konstanz bzw. ihre Veränderung im Laufe eines halben Jahres dargestellt. Einige Entwicklungen haben ausschliesslich beschreibenden Charakter, andere lassen sich mit den eben angestellten theoretischen Ueberlegungen verbinden.

2.1. Rollenperformanz und -perzeption der Mutter

Die Schilderungen der täglichen Aktivitäten zeigen, dass auch die wenigen Frauen, die bei der Erstbefragung angaben, ihren Tag mehr oder weniger spontan zu gestalten, inzwischen ihren *Tagesablauf* als recht genau strukturiert erleben:

“Um halb sieben stehen wir auf, dann bereite ich den Schoppen für das Kind. Wir gehen ihn wecken und so um sieben wird er gefüttert. Anschliessend frühstücken wir gemeinsam. Der Vater geht arbeiten um halb acht, das Kind spielt dann. Ich wickle ihn und um halb neun lege ich ihn wieder ins Bett, und dann schlafst er wieder bis gegen elf Uhr. In dieser Zeit erledige ich die Hausarbeit, gehe einkaufen und um elf Uhr beginne ich zu kochen. Um halb zwölf bekommt das Kind sein Essen, und der Mann kommt um 12 Uhr nach Hause. Um halb eins lege ich den Kleinen wieder ins Bett, und er schlafst dann wiederum bis zwei Uhr. Der Mann geht um eins arbeiten, und ich spüle das Geschirr und lese Zeitung. Wenn das Kind erwacht, gehe ich mit ihm spazieren und komme um fünf Uhr wieder nach Hause, da mein Mann nach Hause kommt und mit dem Kleinen spielen will. Und da muss ich halt schauen, dass ich möglichst zuhause bin”.¹

Trotz offensichtlich vorhandener und gesamthaft eher rigider werdenden Grenzen der freien Gestaltbarkeit des Tages wird diesmal eher noch häufiger als bei der Erstbefragung von vielen Frauen im Laufe des Gesprächs die Autonomie in der Zeiteinteilung als Vorteil ihrer Tätigkeit genannt.

Anderseits kommt bei einem grossen Teil der Mütter deutlich zum Ausdruck, dass der Tag inzwischen auch anstrengender geworden ist.

Insbesondere Frauen mit einem erst jährigen Kind, das in der Zwischenzeit die Schwelle vom Säugling zum Kleinkind überschritten hat, fühlen sich nun meist deutlich mehr vom Kind gefordert als es noch vor einem halben Jahr der Fall war.

¹ Die Zahlen hinter den Zitaten beziehen sich auf die der Probandin jeweils zugeordneten Interviewnummer.

Neben der Beschäftigung mit dem Kind werden unverändert fast ausnahmslos die Arbeiten im Haushalt von den Frauen ohne jegliche regelmässige Hilfe ausgeführt.

Die Einstellung zu diesem Teil ihrer Rolle scheint sich jedoch eher zum Positiven hin gewendet zu haben. Während noch vor einem halben Jahr etwa jede zweite Frau erwähnte, dass sie die Arbeiten im Haushalt nicht besonders gern mache oder dass sie einfach ein "Muss" darstellten, wird jetzt dieser Teil der Arbeit häufiger eher positiv eingeschätzt.

Andererseits wird jedoch öfter als vorher trotz eines zum Teil anstrengenderen Tagesablaufs eine gewisse Unterforderung festgestellt, die in zwei Fällen sogar dazu führte, dass diese Frauen begannen, Heimarbeit anzunehmen und nun den Eindruck haben, zufriedener als vorher zu sein.

Das vage Gefühl der leichten Unterforderung äussert sich etwa folgendermassen:

"Ich könnte nicht sagen, dass ich nicht gern putze, ich putze einfach. Die Hausarbeit gefällt mir nicht schlecht, aber ich langweile mich. Es ist mir zu wenig." (23)

Möglicherweise zeigt sich hier der in der zweiten Hypothese erwähnte Effekt der steigenden Routinisierung täglicher Arbeiten, der im Laufe der Zeit zu einer wachsenden Problematisierung und sinkenden Selbstverständlichkeit des eigenen Rollenhandelns führen könnte.

Auch im Freizeitbereich lassen sich einige Veränderungen feststellen. Gemeinsamhaft gesehen hat der überwiegende Teil der Probandinnen das Gefühl, dass die eigene *Freizeit* in den letzten Monaten eher abgenommen habe, bzw. inzwischen überhaupt nicht mehr vorhanden sei.

Diese Entwicklung hängt vor allem mit der erhöhten Aktivität des Kindes zusammen und äussert sich beispielsweise darin, dass die wenigen Stunden, in denen das Kind schläft und die früher zur freien Verfügung standen, nun häufig von den Frauen zur Erledigung von Hausarbeiten genutzt werden;

"Periodenweise finde ich, ich hätte gar keine Zeit mehr für mich selber. Da wäre einfach die Zeit über Mittag, die ich für mich hätte, aber eben auch nicht immer, weil ich da manchmal Sachen machen muss, die ich nicht machen kann, wenn er dabei ist. Wie Bügeln oder so. Oder Sachen, die ich am Morgen nicht mehr geschafft habe. Jetzt sehe ich auch zu, dass ich am Abend waschen kann, weil, das ist furchtbar mühsam, immer runter in die Waschküche gehen, und dann ist er auch unten und will nicht mehr hoch. Das Theater alle eineinhalb Stunden, das ist mühsam. Ich mach jetzt eben am Abend die Wäsche." (3)

Interessanterweise sind die Probandinnen zum überwiegenden Teil der Meinung, dass der Ehemann über mehr freie Zeit als sie selber verfüge. Besonders deutlich macht das z.B. folgende Bemerkung:

"Ja, durchaus hat er mehr Zeit für sich. Doch, das macht mir manchmal zu schaffen, und das sind Vorhaltungen, die ich ihm manchmal auch mache. Das ist vielleicht nicht schön, dass ich das mache, aber ich muss das, weil mich das nervt und mich verrückt macht. Weil ich mir sage "Mensch, Du kannst einfach gehen. Du fragst nicht, soll ich Dir mal hüten, damit Du mal gehen kannst, sondern Du sagst, ich muss mal schnell dies und das und jenes und so, und dann geht er. Das

sind so Punkte, wo ich ihn beneide, dass er sich einfach ins Auto setzen kann und sagen kann: 'Ich geh jetzt schnell'." (11)

Trotzdem wird gesamthaft gesehen die eigene Freizeit eher häufiger als ausreichend bezeichnet als vor einem halben Jahr. Die meisten Frauen arrangieren sich mit dem eher geringen Grad an Freizeit und empfinden es zum Teil auch als völlig normal, nur wenig Zeit für sich selber zu haben.

Lesen – insbesondere das Zeitunglesen – und Handarbeiten werden unverändert am häufigsten als Freizeitaktivitäten angegeben. Auf den häuslichen Bin nenbereich konzentrierte Freizeitbeschäftigungen, zu denen relativ oft auch das Schlafen oder Ausruhen gerechnet werden, überwiegen noch immer bei weitem ausserhäuslich orientierte Aktivitäten.

Trotzdem zeigt sich bei einzelnen Frauen, dass gerade in den letzten Monaten der Versuch gemacht wurde, eine gewisse Initiative im externen Bereich zu entwickeln. Einige ($n = 8$) besuchten einen Kurs über mehrere Abende hinweg oder begannen wieder, Sport zu treiben. Zwei Frauen sind einer Elterngruppe beigetreten.

Die wenigen Frauen, die zum Zeitpunkt der Erstbefragung noch berufliche Kontakte aufrechterhielten ($n = 7$), arbeiten mit zwei Ausnahmen auch noch heute einige Stunden beruflich (wobei allerdings die zeitliche Intensität des Engagements von etwa zwei Stunden täglich bis einige Stunden im Jahr recht weit gefächert ist).

Von den Frauen, die ihr berufliches Engagement in der Zwischenzeit aufgaben, hatte die eine vorher ihrem Mann bei der Arbeit geholfen und somit keinerlei Befriedigung extrinsischer Motivationen wie ausserhäusliche Kontakte oder einen eigenen Verdienst erfahren, während die andere Probandin inzwischen ein zweites Kind bekommen hatte und so aus zeitlichen Gründen auf die Aufrechterhaltung beruflicher Kontakte verzichten musste. Zusätzlich zu den Frauen, die bereits zum ersten Zeitpunkt der Befragung (hin und wieder) beruflich engagiert waren, haben in der Zwischenzeit vier weitere Frauen begonnen, mehr oder weniger regelmässig stundenweise zu arbeiten. Die Befriedigung scheint recht hoch zu sein, auch dann, wenn es sich – wie in den meisten Fällen – um eine Arbeit mit wenig Prestige handelt. Der grössere Teil der Frauen denkt jedoch weiterhin vorläufig nicht an eine Berufstätigkeit ($n = 20$). Sei es, weil kein Bedürfnis danach besteht, sei es, weil zu viele Hindernisse zu bewältigen wären.

Interessanterweise zeigte sich bei der Auswertung der standardisierten Fragen, dass der Forderung "Als Hausfrau und Mutter sollte man versuchen, nie ganz den Kontakt mit seinem Beruf zu verlieren" besonders häufig zugestimmt wurde ($n = 22$). Sechs Frauen waren teils-teils dieser Meinung, nur zwei lehnten sie ab.

Dieser normative Anspruch scheint im Gegensatz zur Realität der meisten Frauen zu stehen. Über mögliche, daraus resultierende innere Konflikte liesse sich allerdings höchstens spekulieren.

Eine relativ starke Bewegung spiegelt sich im Vergleich der Einstellungs muster bezüglich der Schaffung struktureller Voraussetzungen für eine Berufstätigkeit der Frau trotz Mutterschaft. Bei dem item "Es sollte mehr interessante

Halbtagsstellen geben, damit beide Ehepartner die Möglichkeit haben, berufstätig zu sein und beide für Kind und Haushalt sorgen können," ist die Zahl konstanter Antworten relativ gering ($n = 13$). Starke Diskrepanzen², die jedoch sowohl in Richtung wachsender Zustimmung als auch steigender Ablehnung weisen, finden sich relativ häufig ($n = 9$). Gesamthaft gesehen zeigt sich ein Trend zu erhöhter Skepsis inbezug auf die Schaffung struktureller Voraussetzungen für die Möglichkeit einer flexibleren Handhabung der Elternrollen.

Insbesondere Frauen aus Arbeiterfamilien mit einem bereits etwas älteren Kind neigen dazu, bei der zweiten Befragung diesem Item zunehmend skeptischer bis ablehnend gegenüberzustehen.

Die Einstellungen zur eigenen Rolle, die mithilfe weiterer standardisierter Fragen erhoben wurden, zeigen ebenfalls, dass in diesem Bereich einiges in Bewegung geraten ist:

Bei dem Teil standardisierter Fragen, der sich auf das *Selbstverständnis der Frau* bezieht, wird gesamthaft gesehen deutlich, dass im Vergleich mit der Erstbefragung eine leichte Wende zu einem weniger traditionell orientierten und mehr Flexibilität erlaubendem Rollenbild stattgefunden hat. So zeigt sich bei den Probandinnen eine eher sinkende Tendenz, die Sinnhaftigkeit ihres Daseins aus einem oder mehreren Kindern abzuleiten. Ein Vergleich der Antworten ergibt folgendes Bild:

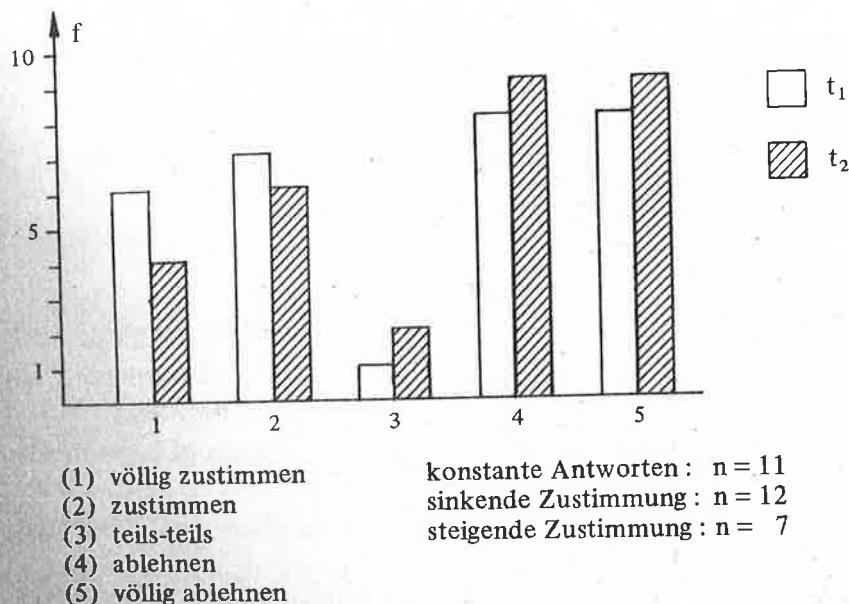


Abb. 1. Ohne Kinder hätte das Leben für mich keinen Sinn.

Stabile Antworten sind nur in elf Fällen festzustellen, bei den übrigen Frauen zeigen sich im Vergleich zur Erstbefragung Abweichungen, die in den meisten Fällen in Richtung einer zunehmenden Ablehnung dieses *statements* gehen.

² Als starke Diskrepanz wird eine Differenz von zwei Antwortkategorien und mehr beim Vergleich der zum Zeitpunkt t_1 und t_2 erhaltenen Werte bezeichnet.

Dieses Ergebnis könnte als Indikator für eine Relativierung der Mutterrolle und ihrer Bedeutung inbezug auf den gesamten Lebenszusammenhang interpretiert werden.

In eine ähnliche Richtung weist das folgende Ergebnis: Während bei der Erstbefragung etwa ein Drittel der Probandinnen der Meinung war, dass es zu einer Frau einfach gehöre, dass sie Kinder zur Welt bringt, sind ein halbes Jahr später nur noch einige wenige dieser Meinung:

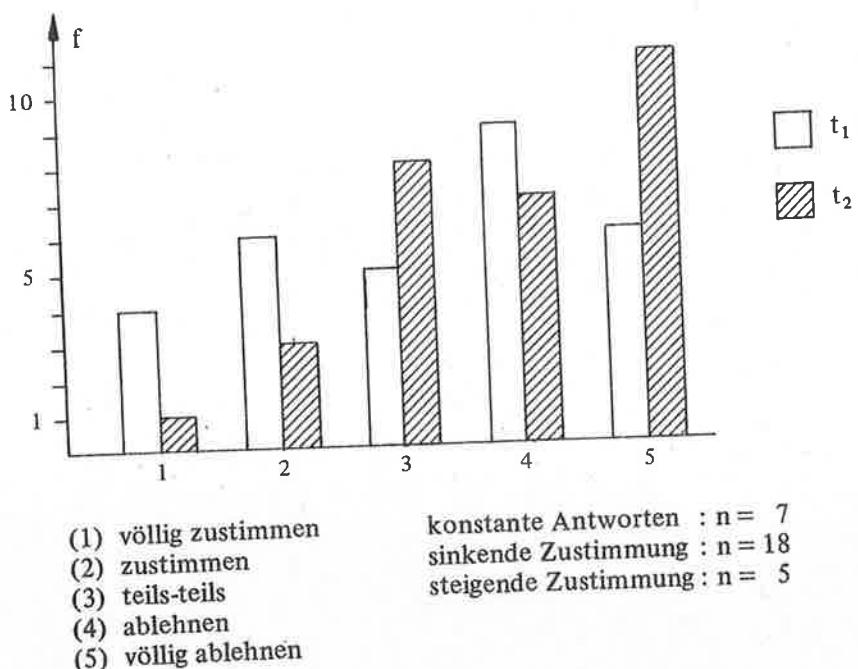


Abb. 2. Zu einer Frau gehört es einfach auch, dass sie Kinder zur Welt bringt.

Bei dieser Frage konnten die geringste Konstanz und gleichzeitig die häufigsten starken Diskrepanzen, d.h. ein eigentlicher Einstellungswandel von der ursprünglichen Zustimmung zur Ablehnung festgestellt werden (n = 5).

Diese Entwicklung ist insbesondere bei Müttern mit einem älteren Kind festzustellen.

Aus diesen Ergebnissen liesse sich die Hypothese generieren, dass mit einer längerwährenden Dauer der Mutterschaft eine weniger rigide Einstellung zur Frauenrolle verbunden ist, und Stereotype bezüglich des eigenen Geschlechts abgebaut werden können.

Auch der Vergleich der Einstellungsmuster bezüglich der "eigentlichen Bestimmung" der Frau weist in eine solche Richtung (Abb. 3).

Trotz einer recht häufigen Stabilität der Einstellungen in diesem Bereich zeigt sich gesamthaft gesehen doch eher ein Trend, der in Richtung einer zunehmenden Distanzierung von diesem traditionell orientierten Konzept der Frauenrolle weist. Auch hier lässt sich insbesonders bei Müttern mit älteren Kindern eine zunehmende Ablehnung dieser Fixierung auf den häuslichen Bereich feststellen.

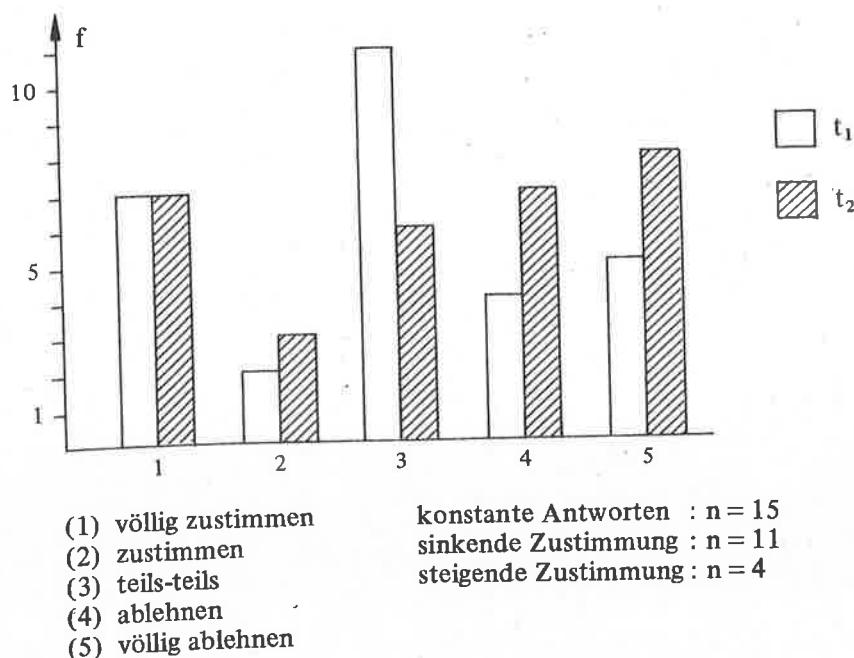


Abb. 3. Obwohl verheiratete Frauen auch im Beruf erfolgreich sein können, so ist ihr eigentlicher Platz doch das Heim.

Auch die Entwicklung der Einstellungen inbezug auf das folgende item weist daraufhin, dass ein traditionelles Bild von der Rolle der Frau, das vor allem durch die Mutterschaft definiert ist, zunehmend reflektiert wird:

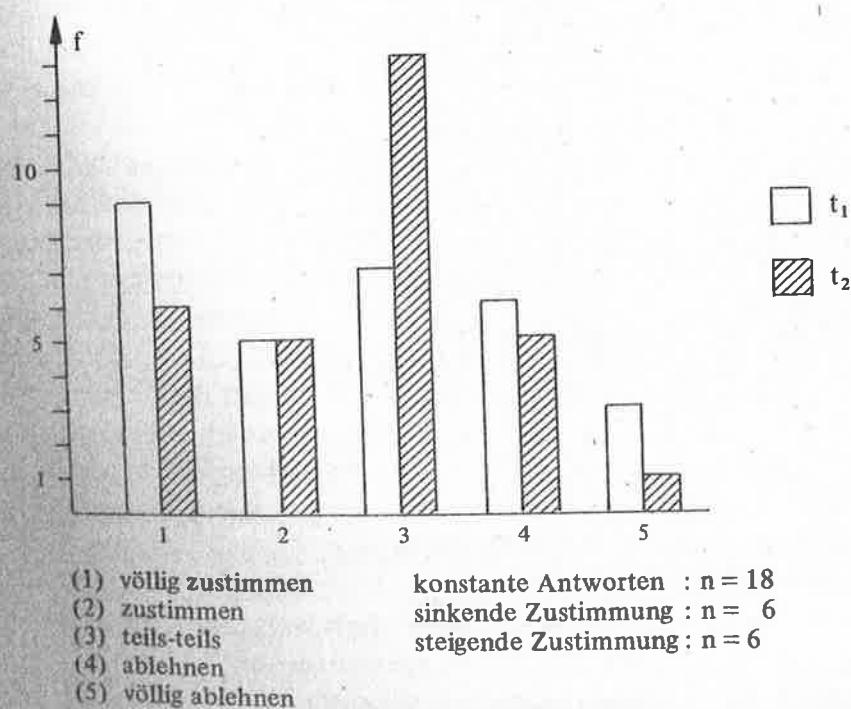


Abb. 4. Die Geburt und das Grossziehen von Kindern gibt dem Leben der Frau den eigentlichen Sinn.

Hier zeigen sich besonders deutliche Bewegungen in beide Richtungen. Die zum Zeitpunkt der Zweitbefragung besonders häufig gewählte Antwortkategorie "teils-teils" spiegelt eventuell eine gewisse Unsicherheit, die Verlagerung des Modalwertes von der ersten zur dritten Antwortkategorie könnte als Indikator für eine erhöhte Neigung zur Problematisierung der eigenen Rolle gedeutet werden.

Eine additive Indexbildung aus den eben behandelten vier Items ergab, dass gesamthaft gesehen traditionelle Konzepte der Frauenrolle, die das Selbstverständnis der Frau vor allem über ihre Mutterfunktionen definieren, zunehmend abgelehnt werden.

Entwicklung	N
konstante Antworten	13
stärkere Zustimmung	5
stärkere Ablehnung	12

Abb. 5. Veränderungen in der Bewertung der Mutterrolle zwischen t_1 und t_2 .

Somit dürfte die Auswertung der Veränderungen von Einstellungsmustern bezüglich der eigenen Frauenrolle gesamthaft gesehen eher die zweite Hypothese stützen, nach der eine längere Dauer der Mutterschaft nicht so sehr zu einer Verfestigung traditioneller Vorstellungen führt, sondern mehr mit einem Infragestellen stereotyper Bilder verbunden ist.

Inwieweit dieses Muster stabil bleibt oder eventuell Schwangerschaft und Geburt eines zweiten Kindes bei der Mutter traditionelle Rollenstereotype wieder aufleben lassen, bliebe nachzuprüfen.

2.2. Die Beziehung zum Kind

Die folgenden Ausführungen beziehen sich im ersten Abschnitt auf die Interaktion zwischen Mutter und Kind. Anschliessend wird darauf eingegangen, inwie weit sich Stabilität oder Wandel in den Meinungen der Probandinnen feststellen lassen, die sich auf Gründe beziehen, die für eigene Kinder sprechen.

Dass das Kind nun deutlich mehr Zuwendung und Aufmerksamkeit als noch vor einem halben Jahr fordert, wurde bereits erwähnt. Diese erhöhte Inanspruchnahme wird jedoch in vielen Fällen aufgewogen durch die Freude und den Stolz, mit dem die Fortschritte des Kindes beobachtet werden. Das Kind nimmt nicht nur mehr Zeit in Anspruch als noch vor einem halben Jahr, sondern nach den Ausserungen der Interviewpartnerinnen gibt es auch mehr und wird für die Mutter zunehmend zu einem Interaktionspartner.

Gesamthaft gesehen nehmen nun eher weniger Frauen als zum Zeitpunkt der Erstbefragung regelmässig die Gelegenheit wahr, ihr Kind der Grossmutter, Nachbarn oder Bekannten zum Hüten anzuvertrauen. Die Frauen, die sich in ihre Mutterfunktionen entlasten lassen ($n = 9$), nutzen die Zeit z.T. für berufliche Arbeit und Weiterbildung, vor allem aber, um bestimmte dringende Besorgungen in Ruhe erledigen zu können.

Bei den Frauen, die ihr Kind nur sehr selten oder gar nicht von anderen Personen hüten lassen ($n = 20$), wird relativ häufig die Begründung genannt, man wolle "den anderen nicht zur Last fallen" oder das Kind sei zu "mühsam", um es anderen Leuten geben zu können.

Beim Vergleich der Antworten auf die standardisierte Frage zur emotionalen Bindung der Mutter an das Kind ("Ich liebe mein Kind so sehr, dass es mir schwer fällt, auch nur wenige Tage von ihm getrennt zu sein") kommt gesamthaft gesehen zum Ausdruck, dass die sehr enge Bindung an das Kind aber etwas nachgelassen zu haben scheint.

Verlässt man jedoch die Aggregatebene und vergleicht die verschiedenen Werte der einzelnen Probandinnen, so zeigt sich hier ein besonders widersprüchliches Bild. Nur in neun Fällen bleibt die Antwort über die Zeit konstant, bei den übrigen weist die Entwicklung – besonders bei starker Diskrepanz in den Antworten – in beide Richtungen.

Daraus lässt sich schliessen, dass auch während des Kleinkindalters die häufig postulierte starke Mutter-Kind-Bindung nicht unbedingt eine unverrückbare Konstante darstellt, sondern ein Beziehungsmerkmal ist, das wie jedes andere auch, gewissen Schwankungen unterliegt.

Die Bedeutung eigener Kinder im allgemeinen wurde mithilfe eines standardisierten Fragenkomplexes erhoben, der sich auf die Wichtigkeit bezog, die verschiedenen Gründe, die für Kinder sprechen, von den Probandinnen beigemessen wurde.

Nur wenige Gründe haben im Laufe der Zeit an Bedeutung gewonnen, die Mehrzahl hat inzwischen eher an Wichtigkeit verloren. Als relativ unverändert wichtig zeigen sich expressiv orientierte Argumentationen, die für Kinder sprechen, weil sie "Liebe und Zuneigung schenken" oder "Freude bereiten". Insbesondere das erstere wird etwas häufiger als bei der Erstbefragung als wichtig bezeichnet, was plausibel erscheint, wenn man sich die wachsende Initiative des nun älteren Kindes vergegenwärtigt.

Verschiedene andere Gründe, die für Kinder sprechen könnten, werden jedoch bei der Zweitbefragung als weniger wichtig eingestuft als es noch bei der Erstbefragung der Fall war:

So sinkt beispielsweise die Wichtigkeit der Begründung für Kinder "weil ich bestrebt bin, ein Kind nach meinen Vorstellungen zu erziehen".

Dieses Argument verliert insbesondere bei Müttern mit einem älteren Kind an Bedeutung. Möglicherweise drückt sich hier die zunehmende Erkenntnis aus, dass am Erziehungsprozess mehr als nur eine Person beteiligt ist. Vielleicht lässt aber auch der Alltag eine gewisse Diskrepanz zwischen ursprünglichen Erziehungskonzepten und ihrer tatsächlichen Brauchbarkeit deutlich werden, so dass dieses Argument an Wichtigkeit verliert.

Auch die Argumente, dass ein wichtiger Grund für Kinder die Möglichkeit darstellt, dass man dadurch "eine Lebensaufgabe, einen Lebensinhalt" erhalten oder dass man dann jemanden habe, der "einen braucht" werden nun deutlich häufiger als bei der Erstbefragung als unwichtig eingestuft.

Diese Tendenz ist durchaus kompatibel mit den Veränderungen, die sich bezüglich der Einstellungen zur eigenen Frauenrolle herauskristallisierten. Sie kann als weiterer Indikator für ein Infragestellen des traditionellen Konzepts betrachtet werden, nach dem Mutterschaft zu einem Faktor wird, der die Identität einer Frau für ein Leben lang bestimmt.

Keinerlei starke Diskrepanzen zeigen sich bei der Beurteilung von Argumenten, die ein traditionelles Familienbild beinhalten. Die Meinung, dass ein Grund für Kinder darin läge, dass sie "später einmal der Familie helfen können", "das Weiterbestehen der Familie sichern" oder dazu beitragen, dass man "im Alter nicht allein ist", werden immer noch besonders häufig als unwichtig bezeichnet. Wenn Veränderungen bei der Antwortzahl stattfinden, so weisen sie grösstenteils in Richtung einer verstärkten Ablehnung des betreffenden Arguments.

Besonders häufige starke Diskrepanzen lassen sich jedoch in der Beurteilung der Meinung feststellen, nach der die Möglichkeit "eine noch engere Verbindung zum Ehepartner zu erhalten" für eigene Kinder spricht. Sowohl starke Diskrepanzen als auch schwache Abweichungen im Vergleich mit den Antworten der Probandinnen zum Zeitpunkt der Erstbefragung zeigen, dass dieses Argument deutlich seltener als wichtiger Grund bezeichnet wird, der für Kinder spricht.

Hier könnte möglicherweise zum Ausdrück kommen, dass entgegen ursprünglicher Vorstellungen Kinder nicht unbedingt zu einer Vertiefung der Beziehung beitragen sondern häufig auch hohe Anforderungen an die Belastbarkeit und Flexibilität der Partnerbeziehung stellen (vergl. Hoffman/Manis, 1978).

In der Tat hat sich allerdings seit dem Zeitpunkt der Erstbefragung in der artikulierten Wahrnehmung der Befragten nicht allzuviel an ihrer Beziehung zum Ehemann geändert.

2.3. Die Beziehung zwischen den Ehepartnern

In einem Fall liessen sich die Ehepartner in der Zwischenzeit scheiden. Diese Entwicklung wurde von der Frau vor einem halben Jahr noch keineswegs vorausgesehen. Als Begründung für diese überraschende Entscheidung gibt sie an, dass ihr Mann keine Gefühle mehr für sie habe aufbringen können und immer wieder davon geredet hätte, mehr Freiheit haben zu wollen um Reisen machen zu können. "Da, wo er gearbeitet hat, hat er immer Studenten in den Semesterferien erlebt und hat sie bewundert, wie die Freiheiten hätten und ungebunden sind." Nach einem Versuch ihrerseits, noch einmal schwanger zu werden, gab sie schließlich auf und reichte die Scheidung ein.

Hier handelt es sich natürlich um einen besonders krassen Ausnahmefall. Trotzdem mag er illustrieren, dass die Realität der Elternschaft keineswegs dem Stereotyp ungetrübter Wonne entspricht und durchaus auch mit Belastungen der Partnerschaft verbunden ist, die insbesondere dann eine Beziehung gefährden können, wenn sie schon vor der Elternschaft wenig stabil war.

In der Mehrzahl der Fälle sind allerdings die befragten Frauen der Meinung, dass keinerlei gravierende Probleme im Zusammenleben bestünden ($n = 14$), und

ein Teil berichtet sogar von einer deutlich positiveren Entwicklung in den letzten Monaten ($n = 7$).

Etwa ein Viertel der Probandinnen kämpft hingegen mit mehr oder weniger starken Schwierigkeiten in der Partnerbeziehung, die zum Teil auch mit dem Kind in Zusammenhang gebracht werden:

"Die grösste Gefahr für eine Ehe liegt im Geld. Wenn nicht genug da ist, gibt es viel Aerger und wir sind nervös. Der Mann reklamiert dann immer, dass er dieses und jenes haben möchte – und das gibt dann Streit. Besonders wegen des Jungen, der viel Geld kostet." (24)

Oder:

"Wenn Sie Kinder haben, dann geben Sie sehr, sehr viel (Zuneigung. Anm. Ch. R.) den Kindern und dann bleibt vielleicht nur noch ein kleiner Rest übrig. Man muss immer schön einteilen, dass alles gleich verteilt wird, und das ist schwer." (11)

Als wichtigstes Problem in einer Beziehung wird von den Befragten, z.T. aus eigener Erfahrung, z.T. antizipatorisch die Gefahr genannt, zu wenig Zeit füreinander zu haben, zu wenig miteinander zu reden, und sich aufgrund der unterschiedlichen Lebensbereiche mit der Zeit auseinanderzuleben.

Obwohl gesamthaft gesehen, im Vergleich zur Erstbefragung, das Ausmass an gemeinsamer Freizeit eher wieder zugenommen hat, und der überwiegende Teil der Probandinnen ($n = 18$) der Meinung ist, über genügend freie Zeit mit dem Partner zu verfügen, wird als Quelle potentieller oder aktueller Schwierigkeiten besonders häufig der unterschiedliche Lebensbereich und eine daraus resultierende Entfremdung der Partner genannt:

"Als Hausfrau muss man aufpassen, dass man sich nicht zu viel mit dem Kind abgibt. Ich habe das Gefühl, dass wenn man dann mit dem Mann zusammen ist, dann schwätzt man nur immer das Gleiche und das wird zu eintönig. Und ich finde, als Frau muss man da aufpassen. Ich habe Angst vor so etwas. Ich versuche, das zu verhindern, indem ich rausgehe und auch am Abend was mache. Ich hatte selber gemerkt, dass ich zu einseitig geworden war." (12)

Die Wurzel solcher möglichen Probleme, nämlich der hohe Grad an Arbeitsteilung zwischen Mann und Frau, ist bei sämtlichen Probandinnen relativ unverändert erhalten geblieben. Die beiden Frauen, die zum Zeitpunkt der Erstbefragung noch den am meisten engagierten und zeitlich intensivsten Kontakt zu ihrem Beruf aufrechterhalten hatten, haben inzwischen ihr berufliches Engagement recht reduziert, was sich auf ihre Zufriedenheit eher negativ auswirkt:

"Mein Mann sagt einfach: 'Schau, wir haben Kinder gewollt. Du bist die Mutter. Du musst Dich halt die Hauptzeit mit den Kindern abgeben.' Er versteht schon, dass mir das manchmal Mühe macht, dann sagt er einfach: Schau, ich kann da nicht viel machen. Ich kann Dir nicht die Kinder einen ganzen Tag abnehmen, ich kann sie Dir schon mal eine Stunde oder zwei abnehmen, aber mehr kann ich nicht. Er sieht das schon, aber er macht nicht viel dagegen. Er sieht es eher als mein Problem." (11)

Die Ergebnisse lassen es zu, die Hypothese zu generieren, dass insbesondere dann Konflikte bei Eheleuten mit kleinen Kindern zu erwarten sind, wenn einer der beiden Partner Schwierigkeiten hat, seine Verhaltens- und Einstellungsweisen der neuen Situation anzupassen.

Elternschaft erfordert also ein gewisses Mass an Flexibilität, dessen Richtung jedoch weitgehend strukturell vorgegeben ist. Vermutlich dürfte die Beziehung zwischen den Partnern dann am problemlosesten verlaufen, wenn bei beiden Teilen normative Erwartungen der gesellschaftlichen Umwelt (inklusive entsprechende strukturelle Möglichkeiten zur Gestaltung der Arbeitsteilung) und Einstellungen auf Individualebene einander entsprechen.

2.4. Die Beziehung zwischen Vater und Kind

Da lediglich die Ehefrauen zur Vater-Kind-Beziehung befragt wurden, geht es hier nicht so um die tatsächliche Qualität dieser Beziehung als vielmehr um Wahrnehmung und Interpretation der Vater-Kind Interaktion durch die Frau.

Der überwiegende Teil der Frauen hat den Eindruck, dass der Mann genügend Zeit für das Kind besitze und es trotz des meist starken beruflichen Engagements des Vaters einen zentralen Platz in seinem Leben einnehme.

Immerhin ist jedoch ein Drittel der Probandinnen der Ansicht, dass dem Vater aus beruflichen Gründen zu wenig Zeit für das Kind bliebe. In den meisten Fällen erwähnen diese Frauen, dass das nicht nur für sie sondern auch für ihren Mann ein Problem bedeute.

Besonders deutlich zeichnet sich ab, dass die Beziehung des Vaters zum Kind bedeutend enger geworden ist, seit das Kind grösser ist. Diese Entwicklung wird von den meisten Frauen damit begründet, dass das Kind ja nun auch viel aktiver und damit "interessanter" sei.

Die erhöhte Aufmerksamkeit, die der Vater nun im allgemeinen dem Kind gegenüber aufbringt, spiegelt sich auch darin, dass bei der Zweitbefragung sehr viel häufiger berichtet wurde, dass der Vater nicht nur mit dem Kind spiele, sondern es auch wickle, bade oder füttere. Das bedeutet, dass nun zunehmend nicht nur expressive sondern auch instrumentelle Funktionen vom Vater wahrgenommen werden. Trotzdem hat der überwiegende Teil der Frauen den Eindruck, dass das Kind zur Mutter eine sehr viel engere Beziehung habe als zum Vater.

Es wäre interessant zu erfahren, wie eigentlich der Mann selber seine Beziehung zum Kind, seine Rolle als Vater erlebt. Entsprechende sozialwissenschaftliche Forschungen sind auf diesem Gebiet erstaunlicherweise äusserst rar und zudem häufig methodisch unzulänglich (Green, 1977, S. 71). Zwar gibt es eine ganze Reihe von Untersuchungen, die sich mit dem problematischen Einfluss des "abwesenden" Vaters auf die Entwicklung des Kindes beschäftigen (vergl. Lamb, 1976, S. 15), wo aber der "anwesende" Vater seine Rolle erlebt, wie er mit etwelchen Rollenkonflikten umgeht, und was eigentlich für ihn die Kinder bedeuten, darüber herrscht weitgehend Unklarheit. So kommt auch Nash (1976, S. 84) zu dem Schluss:

"After all, it is difficult to believe that men have for generations been accepting the responsibilities and tribulations of fatherhood without some expectation of reward in that role... Research on fathers is of considerable social importance at this point in history."

2.5. Wunsch nach weiteren Kindern

Da sich sowohl in der konkreten Lebenssituation mit dem Kind als auch bei den Einstellungen im Verlauf einer relativ kurzen Zeitspanne einige Veränderungen feststellen liessen, liegt der Gedanke nahe, dass auch der Wunsch nach weiteren Kindern keineswegs eine Konstante darstellt, sondern sich entsprechend den in der Zwischenzeit gesammelten Erfahrungen verändert.

Wie bei der Erstbefragung wurde auch in der zweiten Interviewphase zwischen idealem und realem Kinderwunsch unterschieden, d.h. zwischen der Anzahl Kinder, die man unter optimalen materiellen Bedingungen gerne hätte und der Anzahl Kinder, die man sich ausgehend von der realen Situation wünscht.

Der reale Kinderwunsch bleibt relativ konstant. Veränderungen weisen sowohl auf eine zunehmende als auch abnehmende Zahl gewünschter Kinder.

Der ideale Kinderwunsch unterliegt hingegen deutlichen Veränderungen, die eindeutig zeigen, dass auch unter optimalen Bedingungen weniger Kinder als ideal betrachtet werden als zum Zeitpunkt der Erstbefragung.

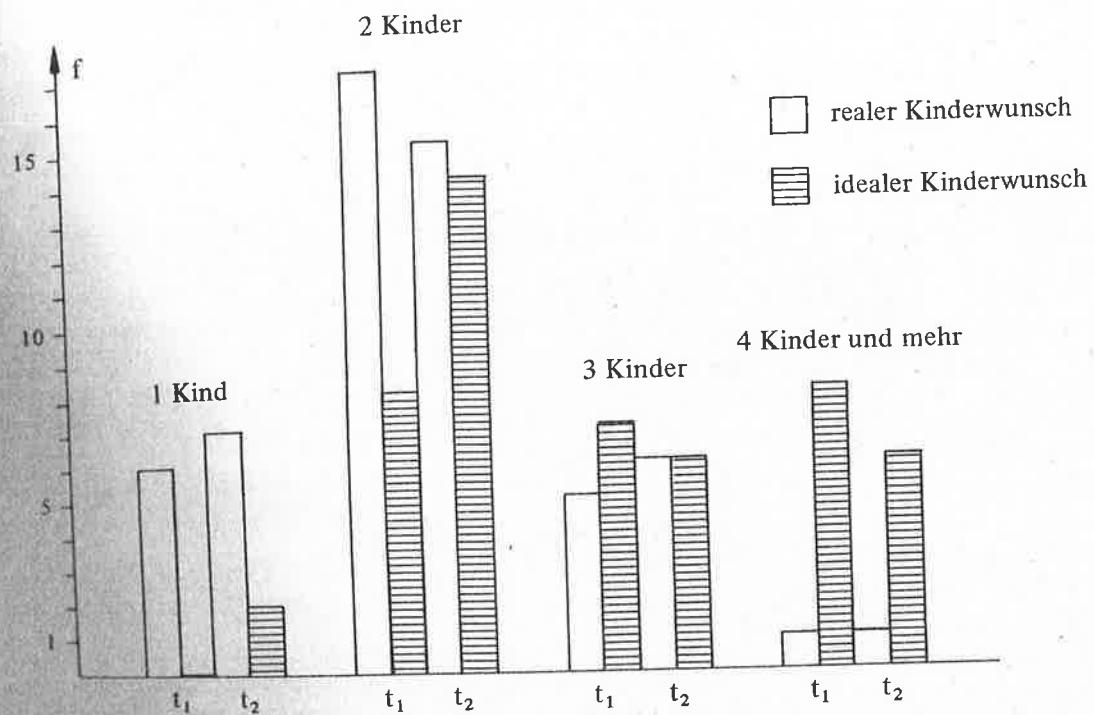


Abb. 6. Realer und idealer Kinderwunsch zum Zeitpunkt t₁ und t₂.

Möglicherweise stellt diese Annäherung zwischen idealem und realem Kinderwunsch des Resultat täglicher Erfahrungen dar, nach denen Kinder eine höhere psychische Belastung bedeuten als anfangs vermutet wurde.

Auch inbezug auf von der Frau wahrgenommene Diskrepanzen zwischen den Ehepartnern inbezug auf die Anzahl gewünschter Kinder lassen sich gewisse Annäherungen feststellen. Während bei der Erstbefragung noch in elf Fällen unterschiedliche Vorstellungen bezüglich der Anzahl weiterer Kinder bestanden, ist bei der Zweitbe-

fragung nur noch bei vier Paaren eine unveränderte Diskrepanz feststellbar. Die An-
gleichung der von den Partnern gewünschten Kinderzahl ($n = 7$) ergab sich mit einer
Ausnahme durch eine nun erfolgte Akzeptierung der geringeren Kinderzahl. Diese
Anpassung wurde in den überwiegenden Fällen von der Frau vorgenommen.

Allerdings ergaben sich in drei Fällen auch neu auftauchende Unterschiede im
Kinderwunsch von Mann und Frau, die alle auf einen gestiegenen Kinderwunsch der
Frau zurückzuführen sind.

Aufgrund der Ergebnisse von Untersuchungen zum Kinderwunsch kann man
vermuten, dass nach der Geburt des ersten Kindes tendenziell der Wunsch nach meh-
ren weiteren Kindern bei der Frau eher abnimmt, während er beim Mann konstant
bleibt (vergl. z.B. Höpflinger und Kühne, 1980, Tabelle 3).

Zusammenfassend zeigen die wichtigsten Ergebnisse dieses Quasi-Panels, dass
bereits in den ersten Jahren der Elternschaft eine gewisse Entwicklung im Selbst-
verständnis der jungen Mutter feststellbar ist, die eher den in der zweiten Hypothese
(vergl. Abschnitt 2) ausgeführten Erwartungen entsprechen.

Das bedeutet, dass mit der wachsenden Dauer der Mutterschaft und der durch
die Entwicklung des Kindes veränderten Interaktionsbeziehung zwischen Mutter und
Kind zunehmend eine Reflexion der eigenen Rolle stattfindet, die gesamthaft ge-
sehen in die Richtung eines Abbaus von Stereotypen und einer Distanzierung vom
traditionellen Konzept der Frauenrolle weist.

LITERATUR

- BEAUCHAMP, S. (1969), Parenthood as Crisis: an Additional Study, *J. Marr. Fam.*, 31 (1969)
720-727.
- BECKER, H.S. (1964), Personal Change in Adult Life, *Sociometry*, 27 (1964) 40-53.
- DYER, E.D. (1963), Parenthood as Crisis. A Re-study, *J. Marr. Fam.*, 25 (1963) 196-201.
- GREEN, M. (1977), "Die Vaterrolle" (Reinbek bei Hamburg).
- HOBBS, D.F. (1965), Parenthood as Crisis: A Third Study, *J. Marr. Fam.*, 27 (1965) 367-373.
- HOBBS, D.F. (1968), Transition to Parenthood: A Replication and an Extension, *J. Marr. Fam.*
30 (1968) 413-417.
- HÖPFLINGER, F. & KÜHNE, F. (1979), Die ideale Kinderzahl von Ehefrauen und Ehemän-
nern. Sekundärer Analyse einer Befragung von Schweizer Ehepaaren, *Z. Bevölkerungswiss.*, 3
(1979) 317-326.
- HOFFMAN, L.W. & MANIS, J.D. (1978), Influences of Children on Marital Interaction and
Parental Satisfactions and Dissatisfactions, *Child Influences on Marital and Family Inter-
action. A Life-Span Perspective* (Lerner, R.M., & Spanier, G.B., Eds.) (New York, London)
165-213.
- LAMB, M.E. (1976), The Role of the Father: An Overview, *The Role of the Father in Child
Development* (Lamb, M.E., Ed.) (1976) 1-61.
- NASH, J. (1976), Historical and Social Changes in the Perception of the Role of the Father,
The Role of the Father in Child Development (Lamb, M.E., Ed.) (1976) 62-88.
- ROLLINS, B.C. & GALLIGAN, R. (1978), The Developing Child and Marital Satisfaction of
Parents, *Child Influences on Marital and Family Interaction. A Life-Span Perspective*
(Lerner, R.M., & Spanier, G.B., Eds) (New York, London) 71-102.
- ROSSI, A.S. (1968), Transition to Parenthood, *J. Marr. Fam.*, 36 (1968).
- RYFFEL-GERICKE, CH. (1980), Die Geburt des ersten Kindes, *SZfS*, 1 (1980) 43-63.
- ZELL, G. (1977), "Geschlechtsrollendifferenzierung in Familien vor und nach der Gebur-
t des ersten Kindes" (Hauptdiplomarbeit, Johannes Gutenberg Univ. Mainz, Psycholo-
gisches Institut).

COMMENT FAIRE DES HUMAINS Stratégie de normalisation et destin de classe

Werner Fischer et Lucienne Gillioz

Centre psycho-social universitaire, 6, rue du XXXI-Décembre, 1207 Genève, Suisse.

RESUME

Cet article se propose d'apporter une contribution à l'analyse différentielle de catégories d'individus qui sont perçus et définis socialement selon des traits homogènes et génériques. S'il est vrai que, dans ce cas particulier, les déficients mentaux se distinguent par des propriétés biologiques, ce ne sont pas celles-là qui sont explicatives des différences observées ici. On peut en effet montrer que les conditions objectives et les représentations du handicap déterminent les stratégies familiales de correction et de normalisation, qui elles-mêmes conditionnent des cursus institutionnels et des niveaux de performances. Autrement dit, les principes généraux de différenciation et de hiérarchisation sociales s'appliquent – peut-être le plus – dans le champ de la marginalité humaine qui, loin d'être rivée à des mécanismes étrangers et étranges, obéit à la même logique fondamentale. L'étude d'un terrain "aux limites de l'humain", constitue le lieu stratégique pour observer l'action des processus sociaux quand ils s'exercent à la matière brute qu'il s'agit de transformer par acculturation, afin de réaliser, au moins, les propriétés minimales de la définition de l'humain caractéristique des différents groupes sociaux.

ZUSAMMENFASSUNG

Dieser Artikel versucht, einen Beitrag zu leisten zur differenziellen Analyse von sozialen Kategorien, auf Grund welcher Personen als homogen und gleichartig perzeptiert und definiert werden. Wenn es auch zutrifft, dass sich – in diesem Falle hier – die geistig Behinderten durch biologische Eigenheiten unterscheiden, so sind diese jedoch nicht Erklärungsfaktoren der beobachteten Differenzen. Man kann nämlich feststellen, dass die objektiven sozialen Bedingungen und die Vorstellungen über die Behinderung die Korrektur- und Normalisierungstrategien der Familie bestimmen, welche ihrerseits den institutionellen Kursus und den Leistungsgrad bedingen. Anders gesagt, die allgemeinen Kriterien der sozialen Differenzierung und Hierarchisierung fallen auch auf dem Feld der menschlichen Randphänomene – und vielleicht da am stärksten – ins Gewicht. Diese werden nicht durch fremdartige oder bizarre Mechanismen, sondern durch die gleichen sozialen Grundgesetze geregelt. Die Beobachtung und Analyse eines Feldes "an den Grenzen des Menschlichen" ergeben den Vorzugsort zur Erfassung von sozialen Prozessen, weil sie sich an der rohen Materie abspielen. Es geht nämlich darum, diese durch Akkulturation umzubilden, um wenigstens ein Minimum an menschlichen Eigenschaften zu formen, die der Definition des Menschseins entsprechen, welche den verschiedenen Gruppen spezifisch sind.

Il y a des domaines où la légitimité – ou seulement la prétention à la légitimité – de la question sociologique apparaît d'emblée comme problématique, voire inconcevable surtout aux représentants d'autres disciplines scientifiques qui détiennent dans ces champs une position monopolistique. Il en est ainsi de la quasi-totalité des faits liés à la biologie et plus particulièrement aux formes pathologiques du corps (déformations, stigmates), de ses expressions (mutité, surdité, cécité, capacités fortement diminuées, mouvements incontrôlés) et de ses usages sociaux (maladresse dans la présentation, activité professionnelle entravée, maniements symboliques dans les rapports sociaux). Ce refus de la pertinence de l'approche sociologique est plus tena-

ce encore quand des lésions cérébrales ou des déficits du fonctionnement du cerveau sont à l'avant-plan, comme c'est le cas de la déficience mentale¹.

Les connaissances biologiques et physiologiques — concernant le cerveau, les processus pathologiques, les effets répercutés sur les différentes parties du corps — les principes psychologiques et pédagogiques, les pratiques des spécialistes et des autres réparateurs ou correcteurs de déficits et plus généralement les représentations et les conduites sociales à l'égard des handicapés attestent l'idée que les divers faits observables découlent de manière univoque des altérations organiques et des particularités psychologiques des handicapés².

Le déficit intellectuel serait donc l'origine unique déterminant les autres "manques" et en particulier le niveau des performances dans les activités (parler, comprendre, saisir ou manier des objets, lire, écrire, calculer). Bien plus, ces niveaux de performances (degré d'autonomie dans l'existence, de complexité des opérations réalisables, genre d'activités possibles : travaux manuels stéréotypés ou occupation de type artisanal, créateur par exemple) sont mis en corrélation avec le degré du handicap mental et avec ce qui est appelé "les handicaps majeurs surajoutés". Ce modèle explicatif reste valable même si les spécialistes de la déficience mentale admettent que des différences au niveau des performances, de la sociabilité peuvent être dues

¹ Cette affirmation ne contredit pas les nombreux travaux de diplôme de travailleurs sociaux, éducateurs spécialisés et ergothérapeutes sur les problèmes des handicapés mentaux. En tant qu'acteurs directs — et le plus souvent subordonnés — du champ de la réparation et de la normalisation des déficiences, ils adhèrent, au moins dans leur pratique, aux présupposés essentiels des spécialistes, médecins, psychologues et pédagogues. Cette alliance est par ailleurs marquée par la reprise des catégories fondamentales des détenteurs légitimes des savoirs et des principes d'action : classes des handicaps, degré de gravité, relations entre les diverses atteintes, systèmes des actions réparatrices ou correctrices. La reconnaissance de l'approche fondamentale de la déficience constitue le critère de l'accès à ce champ. Il en est de même pour toutes les études sociologiques réalisées dans le cadre de la médecine parce qu'elles se heurtent moins à des barrières étroitement surveillées que celles qui prennent la médecine pour objet.

² Définie par les spécialistes comme "les aspects d'encéphalopathies comportant par ailleurs un aspect neurologique, morphologique, etc.", la déficience mentale ou la "débilité mentale" est cependant attribuée à des causes très diverses ("atrophie corticale", "anomalie endocrinienne", "perturbations métaboliques") déterminées génétiquement ou par d'autres mécanismes. Les facteurs psychologiques et sociaux ("anomalies affectives, perturbation de la relation mère-enfant, hospitalisme, instabilité pendant les premières années") sont aussi censés causer des déficits intellectuels — déficit d'intégration, inerties particulières. Quelles que soient les raisons fondamentales avancées, c'est le degré du handicap qui est considéré comme explicatif des troubles et des incapacités observés. Cela est vrai même pour des aspects très éloignés. Ainsi "des états psychotiques aigus, (...) des troubles thymiques, des accès confusionnels" sont rattachés à "la débilité évolutive liée à un processus encéphalopathique qui procède par poussées successives", même si ces états et ces troubles ne sont absolument pas spécifiques de la débilité mentale puisqu'ils sont de loin plus fréquents dans les maladies mentales; les formes de "mauvaise adaptation sociale : vols, manifestations agressives ou anti-sociales, perversions sexuelles, le glissement vers la prostitution, les tendances paranoïaques..." sont expliquées par "la difficulté à surmonter les pulsions instinctives" et par la défaillance "du développement affectif" (A. Porot, A.M. Clarke and A.d.B. Clarke, principalement la première partie : "Biosocial Factors"). Tout se passe donc comme si le déficit mental façonnait des attributs différents sur tous les plans du handicapé en le constituant complètement en une nature différente.

à des stimulations plus ou moins intenses et diversifiées durant l'éducation des handicapés³. Cette réserve n'entame pas la conviction généralement partagée — aussi en sociologie de la médecine et de l'éducation — que les déficients mentaux, les handicapés obéissent à des régularités autres que sociales comme si, faiblement ou pas socialisés, ils faisaient partie de la seule nature physique, biologique ou d'une "nature anormale, asociale" où les hypothèses et les cadres sociologiques ne s'appliquent pas.

Notre but est précisément de montrer que les divers faits liés à la déficience mentale fournissent un objet de recherche particulièrement apte à l'observation de processus sociaux⁴. En effet, l'impossibilité des pratiques médicales, éducatives habituelles, l'inopérabilité des représentations relatives à l'homme ont pour effet de désocculter, de désarticuler l'évidence quotidienne de ces processus en les livrant ainsi à une saisie spécialement pregnante. Confrontés à l'impasse — figurée par le déficient mental — de la reproduction biologique, les parents sont conduits à élaborer et à mettre en œuvre des stratégies de reproduction familiale de recharge.

Plusieurs dimensions sont donc impliquées dans cette problématique. La première est celle des modifications rendues impérieusement nécessaires pour tout ce qui concerne l'éducation et l'avenir. En outre, de quelles ressources les parents disposent-ils pour des ajustements pertinents à des problèmes difficilement prévisibles ? Quelles sont les représentations du handicap et du handicapé, qui structurent les tentatives de réparation, de correction et de normalisation ? Quels sont les investissements pédagogiques qui déterminent les différences importantes constatées sur le plan des performances, des comportements, des attitudes des sujets handicapés ? Ces différences sont-elles purement aléatoires ou superficielles ou, au contraire, sont-

³ Il faut préciser que ces stimulations sont envisagées principalement du point de vue behavioriste du conditionnement, les effets étant considérés comme des greffes réussies et non comme des produits d'intériorisation. Les techniques familiales et institutionnelles du dressage, de la discipline sont en affinité étroite avec le behaviorisme, sorte de taylorisme psychologique : manipulations par lesquelles l'ordre et la conformité sont obtenus ; principes pédagogiques qui sont à la base des pratiques éducatives : répéter plusieurs fois, fractionner les messages et les actes en unités minimales, stimuli identiques transférés à des domaines proches, contrôle de l'efficacité, etc. ("Guérie pour normaliser, l'arsenal thérapeutique pour rectifier les comportements", *Autrement*). On pourrait ajouter que des ateliers d'intégration et d'occupation professionnelles se situent dans ce sillage behavioriste en faisant effectuer avant tout des travaux de conditionnement simple. Les pratiques et leurs objectifs ont-ils radicalement changé depuis l'introduction de la psychanalyse dans le champ de la déficience ? On peut en douter. Le nombre de handicapés bénéficiant de ces approches prestigieuses est nécessairement faible, une partie seulement des psychoses infantiles déficitaires qui représentent au total 5 à 15 % (selon les estimations) de l'ensemble des déficients. Il faudrait de plus préciser que le but visé, "l'obsessionnalisation des psychotiques" reproduit très étroitement la domestication, un peu plus intériorisée.

⁴ Ces résultats, données statistiques et extraits d'entretiens cités, proviennent de trois études faites entre 1970 et 1978. La première portait sur un échantillon représentatif de parents d'enfants déficients mentaux (tous les degrés de handicap) à Genève ($n = 141$). La deuxième approche visait à approfondir, à l'aide d'entretiens semi-directifs ($n = 41$), les principales dimensions de la problématique. Le troisième travail de recherche avait pour objet la population complète ($n = 224$) des déficients mentaux "modérés, sévères et profonds" (selon la classification de l'OMS : QI inférieur ou égal à 50) âgés de 10 à 30 ans.

elles régies — selon notre hypothèse — par la logique de la différenciation et de la distinction des classes et des groupes sociaux ? Autrement dit, les handicapés mentaux, comme tous les individus, sont soumis à des inculcations — on pourrait dire à des acculturations — dépendant directement des conditions objectives de leur milieu d'origine et de leur trajectoire scolaire et institutionnelle, ainsi que des représentations qui leur assignent des natures, des destins différents; aussi sont-ils caractérisés par des attributs en affinités étroites avec les propriétés distinctives de leur groupe social. C'est parce qu'ils visualisent la menace constante de la confusion entre homme — animal — monstre qu'ils sont dotés par ces inculcations des caractéristiques qui, selon les codes des différents groupes sociaux, tracent la définition minimale de l'humain.

1. REPRODUCTION FAMILIALE SPECIFIQUE

Quelles que soient leurs conditions objectives, tous les parents vivent une expérience semblable lors du constat du handicap. Pour tous, cet événement constitue un incident dramatique, totalement inattendu qui déjoue tous les projets secrètement forgés. Même si un temps relativement long peut séparer les premiers soupçons ("il tournait bizarrement les yeux", "sa tête ne tenait pas droite, elle retombait sur mes épaules quand je la levais", "il criait autrement que les autres enfants, surtout la nuit, il n'avait jamais de larmes", "sa langue épaisse", "il ne mangeait pas, il était toujours crispé, contracté") et la confirmation par les médecins, les parents gardent des souvenirs précis qui attestent la dimension tragique et l'importance cruciale de cette "révélation".

"Le lendemain, le garçon qui avait pleuré dans le parc était blanc. Il avait 38,9 de fièvre. J'ai fait venir le médecin. Il croyait que c'est une pneumonie. Il m'avait dit d'aller à l'hôpital. Tous les médecins étaient présents autour. Le Dr X m'a dit : 'Pour moi, c'est une méningite extra-foudroyante'. Il m'a dit qu'il va faire une ponction lombaire. Avant qu'ils arrivaient pour la faire, il était mort... Je suis allée chez ma cousine, avec l'autre jumeau, celui qui restait. Je lui ai montré le petit et je lui ai dit : 'Qu'est-ce que tu dis de ce gosse ?' Elle m'a dit d'aller chez sa marraine qui m'a envoyée ensuite chez la Doctoresse Y. Celle-ci m'a dit qu'il a une hémorragie cérébrale et une hydrocéphale dans la tête, qu'il a de l'eau dans la tête. Seulement le Dr Z m'a dit qu'il a un sérieux retard : il n'entend pas, il ne voit pas et tout. Enfin, il a dit qu'il est aveugle, sourd et idiot."
(Ouvrière, mari a fait "un peu tous les métiers")

"C'est un enfant qui nous a jamais donné des doutes. On le vantait sur l'autre, son frère aîné, qui était très vif, jamais tranquille, tandis que celui-là s'occupait tranquillement lui-même. Lors du changement de classe le mal a commencé à se manifester. C'était très rapide. D'un jour à l'autre, on se trouvait devant le désastre. Une chose j'ai remarqué 15 jours avant, il posait toujours les mêmes questions pendant la prière du soir. Mais c'est la seule chose que j'ai remarquée avant le véritable désastre."
(Journaliste, épouse employée de bureau, actuellement sans profession)

Le "véritable désastre", dont la portée s'impose progressivement aux parents contre leur croyance obstinée en un retourment miraculeux de la situation ("... viendra avec le temps, il y en a toujours qui sont en retard et qui rattrapent après") est bien entendu d'avoir un enfant malade, malformé, anormal qui "posera toujou-

des problèmes”, qui “ne sera jamais comme les autres”. Mais, plus fondamentalement, les parents ressentent que cet enfant ne pourra pas être investi du projet familial. La conscience rarement exprimée d’avoir donné naissance à un être qui ne comptera pour rien ou seulement pour très peu dans la transmission de l’héritage biologique, social, culturel de la famille et de la société (un mauvais produit fait à perte) est à l’origine de la révolte initiale des parents.

“Au début je me suis révoltée, je ne pouvais pas comprendre pourquoi j’ai un enfant comme ça, surtout que c’est la seule fille. J’ai encore deux fils qui sont grands, qui sont bien... Ils nous racontent tout. C’est la principale des choses qu’on peut leur donner, ce que nos parents nous ont donné également.”
(Mère de famille, auparavant culottière, mari technicien, avant artisan)

Ainsi, l’impossibilité de pouvoir donner, transmettre au déficient mental “ce que nos parents nous ont donné également” constitue l’impasse fondamentale : ne pas pouvoir reproduire à travers l’enfant la famille et les divers projets individuels et collectifs.

1.1. Etre provisoire et conduites hésitantes

Cette conviction est assortie d’incertitudes et d’insécurités qui empêchent les parents de structurer, d’organiser des représentations, des attitudes et des pratiques cohérentes et échelonnées dans le temps⁵. Différents faits interdisent même l’ébauche d’un dessein à long terme.

En premier lieu, l’incertitude quant à la survie du handicapé engendre des hésitations et des conduites provisoires. Ayant failli mourir à la naissance ou lors d’une maladie, de santé fragile et vulnérable, exposé à des dangers nombreux, l’enfant handicapé – craignent ou espèrent les parents⁶ – ne survivra peut-être pas longtemps : “Il vit tellement sur ses nerfs qu’il ne durera pas longtemps”, “on ne sait jamais com-

⁵ Une des différences les plus importantes, expérimentée rapidement par les parents, entre les déficients mentaux et les enfants normaux réside dans le fait que ces derniers sont l’objet de processus de socialisation dont les séquences, les filières et les niveaux sont objectivement inscrits dans un déroulement temporel et dans des instances qui jalonnent le parcours. L’accomplissement de l’itinéraire (scolaire par exemple) est donc largement prévisible, au moins jusqu’à l’accomplissement de la scolarité obligatoire; les différences des *cursus modals* selon l’appartenance sociale et culturelle augmentent cette possibilité d’anticipation. Au contraire, aucune filière clairement structurée dans le temps n’existe pour les déficients mentaux. Et même si certaines institutions ont certains mandats bien délimités, elles sont très rarement connues des parents qui ne peuvent pas souvent les intégrer dans la construction difficile d’une autre temporalité et d’autres modes de socialisation du handicapé.

⁶ L’espoir secret corrélatif de la crainte de voir disparaître l’enfant handicapé n’est évidemment jamais exprimé ouvertement. D’une façon ou d’une autre, il est énoncé lorsque les tentatives d’investissements éducatifs visant à une relative normalisation se sont soldées par des échecs patents ou n’ont eu qu’un rendement très faible et lorsque des difficultés matérielles et familiales ont eu une incidence forte sur la situation dans son ensemble.

“Si je devais de nouveau passer par là, je vous ai dit, je ne pourrais pas. Je n’ai plus rien à donner, parce que j’ai presque tout perdu pour lui. Et au fond, ça servirait à quoi? Il faut être réaliste. Il réagit aux autres, comme il a fait à moi. Il n’y a pas de différence chez lui... Le seul progrès qu’il a fait, c’est de s’asseoir de la 4e à la 10e année. Puis c’était fini pour toujours. Il s’amuse avec ses mains comme un bébé. Des fois il rit, il

bien de temps il va vivre". De plus, la grande majorité des déficients exigent une attention constante et particulière, sans certitude pour autant que "tout ceci a un sens".

En deuxième lieu, le secret espoir en une réversibilité complète du handicap ("tout cela peut peut-être s'arranger un jour", "ça se débloque parfois tout à coup") et la croyance en l'efficacité des événements naturels (la nature, la montagne, la croissance physique, la puberté) soulignent la nature différente du handicapé qui, sauf circonstance exceptionnelle, voire miraculeuse⁷, "ne sera jamais comme les autres enfants". La croyance dans les progrès éventuels de la médecine et l'ambivalence par rapport à certains traitements (médicaux, chiropratiques) ou certaines méthodes éducatives (les techniques d'éveil par exemple) renforcent le caractère provisoire de tout ce qui touche le handicap. Les manifestations contradictoires de la déficience y contribuent également: par exemple l'alternance imprévisible entre la gentillesse calme et les explosions de colère, la violence de destruction; les "brèves visions de normalité suivies de réactions bizarres et d'"états de stupeur où rien ne la touche".

L'incompétence face aux problèmes spécifiques que pose le handicapé mental dans tous les domaines est une autre donnée qui empêche des conduites assurées et des projets structurés. Le recours aux spécialistes ne fait souvent qu'accroître le sentiment de mystère, d'incompréhension devant la déficience mentale et qu'engendre l'impression que les manières de faire et d'être spontanées avec le handicapé sont inadéquates. Les parents sont par conséquent exposés à une double faille: d'une part l'impossibilité de la reproduction familiale représentée par le déficient mental, et d'autre part l'inconsistance par rapport aux spécificités du handicap des modèles d'éducation habituellement pertinents.

1.2. Les effets de ségrégation et de désstabilisation familiales

Cette situation présente des conséquences nombreuses sur plusieurs plans. Le fonctionnement de la famille et ses rapports avec l'extérieur se trouvent modifiés:

crie, on ne sait pas pourquoi. Ils sont très bien soignés, ça prolonge la vie de beaucoup de malades. Il serait loin depuis longtemps on ne le soignait pas aussi bien." C'est dans les mêmes contextes que les idées d'euthanasie active ou passive prennent forme. L'élimination physique du handicapé est évoquée de multiples manières: "faire un examen pendant la grossesse, et prévenir à ce moment", "leur donner une piqûre à la naissance", "arrêter les soins indispensables", "qu'elle serve au moins pour des expérimentations avec des médicaments", "pour étudier des nouvelles méthodes", l'exposition à des dangers patents qui ébranlent la santé ou qui facilitent "son égarement en promenade dans un lieu solitaire". Les interdits sociaux, religieux, mais plus encore le travail de banalisation ou d'idéalisatoin des expériences dramatiques vécues empêchent la réalisatoin de pratiques d'euthanasie que certaines personnes enquêtées connaissent en dehors de démarches dans le but d'avoir une action bienfaisante ou réparatrice, toutes sortes de charlatans tout à fait étonnantes, recours à tout moyen de prédiction d'avance⁸. Il n'est en effet pas rare que des parents entreprennent, en désespoir de cause, toutes sortes de promesses de conversion religieuse ou de donation à des œuvres; mais aussi quelques consultations chez tels professeurs réputés en Europe ou sur d'autres continents, recherches philosophiques du sens profond du handicap, etc. L'ensemble de ces pratiques, irrationnelles, lorsque tous les autres moyens se sont révélés inefficaces pour la normalisation du déficient.

⁷ On pourrait supposer — comme nous l'avons fait au début de notre étude — que la naissance d'un enfant handicapé affecte le taux de fertilité du couple; les nombreux pro

De tous les contextes d'interactions sociales, les rituels de la présentation du jeune enfant signalent le plus directement l'exclusion dont le handicapé et ses parents font l'objet. Les particularités physiques de l'enfant, ses manifestations bizarres et désordonnées engendrent d'emblée l'évitement comme s'il fallait échapper au danger de la contamination physique ou symbolique. Dans ces rapports interindividuels l'enfant déficient est le premier visé.

"Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir un enfant handicapé. Si vous voulez le savoir, prenez la petite dans la chaise roulante, allez avec elle en ville et vous verrez comme on vous regarde. Vous êtes immédiatement au centre de l'attention des gens, pas parce que c'est vous, mais parce que vous promenez votre enfant. Ils le regardent comme si c'était un singe, comme on regarde une de ces bêtes qui font des choses extraordinaires dans un cirque."

(Père, technicien)

"Entre mères, on se parle beaucoup sur les enfants. On regarde l'enfant dans son berceau, dans la poussette. Ça se fait comme ça. Mais quand les autres mamans voyaient qu'il est mongole, elles ne demandaient plus comment il va; elles ne regardaient pas s'il a grandi. Ou bien, elles regardaient quand elles croyaient que je ne ferai pas attention; non, plus jamais. On fait comme si la poussette était vide."

(Femme d'artisan)

"J'ai vu que tout à coup les autres mamans étaient toujours pressées. Elles me disaient: 'j'ai pas le temps, j'ai quelque chose sur le feu', ou 'on m'attend à la maison' ou autre chose. Avec le temps, je voyais que c'est à cause de lui."

(Femme d'ouvrier)

"Avec ma mère, on n'en parle jamais. Elle ne pose jamais de question. Je sais que cela la gêne. Elle ne veut pas que c'est comme ça."

(Femme de cadre moyen)

On pourrait multiplier les exemples des conduites d'évitement et de ségrégation dont le handicapé et ses parents font l'objet: exclusion de l'enfant des places de jeu, impossibilité d'organiser des gardes d'enfants alternatives avec des amis ou des connaissances, difficultés à trouver quelqu'un pour le garder le soir, etc. Avec l'expérience quotidienne que les autres (voisins, parents, gens anonymes, représentants d'organismes sociaux) bâissent une théorie, une idéologie du stigmate postulant qu'une personne qui a un stigmate "n'est pas tout à fait humaine" et supposant, sur la base de la chaî-

mes pratiques et le sens de la déficience ainsi que la crainte de donner vie à un autre handicapé feraient diminuer le nombre d'enfant. Des résultats d'autres études confirmeraient cette hypothèse (R.L. Tips et al.). Cependant nos données, ainsi que celles d'autres études (A.T. Sigler et al., F.C. Fraser and A. Latour, M. Keller et E. Guyot-Noth) ne montrent aucune différence de la fertilité parmi les couples ayant un enfant handicapé. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce fait: dans 38% des cas, l'enfant handicapé est le cadet d'une fratrie de deux enfants ou plus, c'est-à-dire qu'il occupe la position du dernier d'une fratrie correspondant au nombre modal d'enfants. Par ailleurs, la détection tardive du handicap ne peut engendrer qu'une limitation relativement faible de la fertilité, étant donné les intervalles entre les naissances. De plus, les informations et les réassurances prodiguées (accident, faible probabilité d'un autre handicapé) par différentes instances peuvent lever aussi des obstacles à une procréation ultérieure. Enfin, un nouvel enfant peut combler la faille de reproduction et constituer la preuve de la normalité parentale.

ne d'attributs proches, toute une série d'autres imperfections⁹, les parents sont particulièrement exposés à l'incertitude de la réaction des non-initiés et exercent une surveillance étroite sur leurs rapports sociaux afin de minimiser autant que faire se peut l'envahissement de la vie privée. Cette inhibition forcée par rapport à l'extérieur les conduit aussi à l'isolement social objectif ("nous ne sommes plus sortis depuis des mois...", "nous prenons les vacances toujours au même endroit parce qu'on nous connaît et on n'a pas de problèmes") et à la restriction des interrelations et des liens de connaissances aux "initiés" regroupés dans des Associations de parents d'enfants déficients, qui ont à cet égard une fonction de solidarité sociale et de réassurance psychologique évidente¹⁰.

Les dangers de la contamination sont aussi perçus par les frères et sœurs lorsqu'ils sont obligés de s'occuper de celui dont les "autres se moquent", de limiter les invitations de camarades à la maison, d'obéir aux exigences parentales pour manifester une compréhension et une patience particulières à l'égard du handicapé, d'accepter que les problèmes et les intérêts soient presque exclusivement centrés sur lui. Et les parents n'échappent pas à la contamination rétroactive qui les met en question : "On peut aller avec lui au restaurant. Il se tient tranquille, parfois il a des crises. Mais ce qui est le plus désagréable, c'est que les autres regardent d'abord l'enfant. Et puis ils vous examinent sous toutes les coutures pour voir si vous êtes normal. Enfin, avoir un enfant pareil, ça veut quand même pas dire que vous êtes fou vous-même." (*Employée de bureau, mari employé de banque*)

Les parents perçoivent le même jugement social négatif quand les gens se retournent sur leur passage ou chuchotent entre eux, par exemple lorsqu'ils font la queue au bureau de poste avec leur enfant handicapé. S'ils s'y montrent aussi sensibles et s'ils y attachent une telle importance, c'est bien parce qu'ils sentent leur propre normalité mise en doute quand les autres les scrutent pour déceler une tare ou une faute cachée (péché, alcoolisme, anormalité personnels ou transmis par hérédité) qui serait éventuellement à l'origine du handicap¹¹.

Ce danger est aussi perçu lorsqu'ils se trouvent devant les spécialistes de la déficience qui les interrogent sur les antécédents familiaux, le déroulement de la grossesse et de l'accouchement, le développement du handicapé et sur l'état des autres

⁹ Comme le remarque I.Goffman, un groupe social peut difficilement définir et défendre des normes et des valeurs d'identité différentes de celles du système culturel ambiant en attribuant une valeur positive à ce que les autres discriminent négativement. "Les codes d'honneur isolés sont sur le déclin" et "l'individu stigmatisé tend à avoir les mêmes idées que nous sur l'identité". Même si les parents ont le sentiment profond que leur enfant, au fond, est une personne semblable à toutes les autres (une partie infime seulement d'entre eux aboutissent à cette conviction et ceci au bout de plusieurs années d'oscillation entre la révolte et l'acceptation), il n'en reste pas moins que les "autres" ne le perçoivent pas sur un pied d'égalité et qu'au contraire il est l'objet d'ostacismes de différentes parts.

¹⁰ L'essor des mouvements et des groupements du "self-care" obéit à cette même logique (M.L. Moeller, 1978; W. Fischer [1980]).

¹¹ Concernant les notions de stigmate "discrédité", "discréditable", "détectable" et les mécanismes du "contrôle de l'information et identité personnelle": (I. Goffman, 1975).

enfants. Ils retirent une expérience semblable des différents contacts avec des services d'orientation et de conseil, surtout lorsque leurs pratiques éducatives et leurs attitudes par rapport à l'enfant sont jugées "peu adaptées" ou "nuisibles" à son épaulement. L'empressement avec lequel ils font état de tout ce qu'ils ont entrepris pour leur enfant a pour but premier de démontrer à l'enquêteur qu'ils ont "tout fait" pour son bien. S'ils n'observent aucun progrès, voire constatent une régression, c'est que "son cerveau continue à se désagréger" et qu'on ne peut les mettre en cause.

La recherche d'un lien étiologique dans les deux familles d'origine (la croyance en la transmission d'une maladie, d'une tare), les soupçons réciproques des conjoints concernant une faute ou une maladie cachée, le poids énorme que constitue un enfant handicapé sur le fonctionnement familial et sur la vie du couple sont sans doute à l'origine des tensions importantes et des ruptures familiales fréquentes¹². L'enfant handicapé révèle matériellement la faille de la reproduction et jette le doute sur le potentiel reproducteur des géniteurs, des pères principalement, ce qui conduit à l'abandon brusque de la famille et au reniement définitif du mauvais produit procréé. Presque tous les parents, les mères surtout, mentionnent les dommages qu'ils ont subis eux-mêmes à cause des problèmes et des privations engendrés par le handicapé : dépression, maladie des nerfs, épuisement, tentative de suicide, existence appauvrie et meurtrie, isolement.

Ces atteintes à la santé des parents et les perturbations de la vie familiale et conjugale sont les conséquences d'un ensemble d'impossibilités et de décalages auxquels ils doivent nécessairement s'ajuster. En effet, l'enfant handicapé exige un travail d'adaptation spécifique considérable portant sur les processus et les niveaux des pratiques éducatives, les représentations, les manières d'agir, de penser, de sentir et les projets. Les moyens matériels et symboliques rendant possibles et influençant ces ajustements, dépendent directement des conditions objectives qui caractérisent ces parents.

2. CONDITIONS OBJECTIVES ET RAPPORTS A LA DEFICIENCE MENTALE

Si, comme nous l'avons mis en évidence, les parents d'enfants handicapés mentaux se trouvent dans une condition anthropologique commune et ceci en vertu d'une problématique qui, par ses traits généraux, s'impose à tous, cela ne veut pas dire qu'ils constituent une catégorie homogène. Plus précisément, le volume des ressources économiques, l'étendue des relations sociales, le niveau des capitaux culturels et symboliques, l'espace de l'habitat, le temps disponible pour "instruire" le handicapé, le pronostic le concernant — bref, les conditions objectives qui caractérisent les familles —

¹² En effet, si l'on tient compte du couple géniteur du handicapé, le taux de divorce est pratiquement quatre fois plus élevé parmi les parents d'enfants déficients mentaux que dans la population en général. Même si des améliorations sur le plan de la prise en charge médicale et sociale ont pu alléger le fardeau d'un tel enfant et donc diminuer les facteurs de rupture, les risques de divorce sont encore plus importants et tiennent principalement à la signification symbolique de la déficience pour le couple. (Les résultats cités se réfèrent, sauf mention contraire, à la première étude portant sur un échantillon de l'ensemble des parents d'enfants handicapés mentaux.)

produisent des différences considérables quant aux solutions possibles pour résoudre les divers problèmes posés par les handicapés.

2.1. Familiarité ou distance sociale avec les spécialistes

De tous les déterminants, les relations sociales et plus encore le fait d'entretenir ou non des rapports étroits avec le monde spécialisé de la déficience mentale, de la médecine et de la pédagogie, sont les faits les plus décisifs. Alors que 60% des représentants des classes supérieures (professions libérales, cadres supérieurs, etc.) ont au moins un médecin dans la parenté, 66,7% un ou plusieurs enseignants et 30,8% des infirmiers, ce n'est le cas que de respectivement 5,0%, 15,2% et 15,5% des membres des classes populaires (ouvriers, personnel de service); les classes moyennes (employés, petits indépendants, cadres moyens) se situent dans une position intermédiaire (cf. tab. 1). De plus, la très grande majorité des membres des classes supérieures comptent des médecins (80,8%), des infirmiers (69,2%) et un peu moins de travailleurs sociaux (45,8%) parmi leurs connaissances personnelles avec lesquelles ils entretiennent des relations suivies empreintes de familiarités, ce qui leur permet un accès immédiat au champ des spécialistes lorsque la situation l'exige. C'est le cas d'un peu plus d'un tiers, voire moins, en ce qui concerne les employés et les artisans-commerçants, tandis que les ouvriers, les manœuvres n'ont qu'exceptionnellement parmi leurs relations étroites des médecins (8,3%), des infirmiers (11,7%) ou des travailleurs sociaux (8,6%). Des différences semblables, bien que moins accentuées, sont observées en ce qui concerne l'appartenance et la participation à l'Association des parents qui pendant longtemps a été le seul organisme réalisant des solutions pratiques (homes, ateliers d'occupation ou de préapprentissage, information et orientation des parents, etc.) (cf. tab. 2).

Tableau 1. Proportion des personnes, selon la classe sociale, ayant des représentants du champ médical, pédagogique et social dans la parenté ou parmi leurs connaissances personnelles ($n = 182$).

	Dans la parenté			Connaissances personnelles		
	Méde-cins	Infir-miers	Ensei-gnants	Méde-cins	Infir-miers	Travailleurs sociaux
Classes populaires	5,0	15,5	15,2	8,3	11,7	8,6
Classes moyennes	20,5	28,2	36,8	34,0	39,1	21,7
Classes supérieures	60,0	30,8	66,7	80,8	69,2	45,8
Total	17,5	21,8	29,5	31,6	32,6	20,3

Ces différences de rapports aux spécialistes de la déficience mentale se répercutent sur plusieurs plans. Le fait de posséder des relations étroites dans le champ médical permet d'échapper aux rouages du système institutionnel, d'approcher les personnes qui y occupent des positions centrales et de vivre la situation privilégiée ainsi créée comme coopération particulièrement efficace.

Tableau 2. Appartenance à l'Association des parents et participation régulière à ses assemblées et ses réunions (n = 182).

	Sont membres de l'Association	Participant régulièrement aux assemblées annuelles	Participant régulièrement ou occasionnellement aux réunions
Classes populaires	61,2	30,0	53,8
Classes moyennes	70,3	31,1	82,2
Classes supérieures	88,2	76,6	96,7
Total	69,3	41,6	79,0

“Quand il fallait l'opérer, j'ai obtenu à la clinique de pédiatrie que j'ai pu rester avec lui toute la journée à la clinique. Et je l'ai fait chaque jour pendant tout le temps qu'il était à la clinique... J'ai obtenu de nouveau la même chose quand il a eu son accident à 8 ans... Et puis il fallait quand même un home. J'ai eu le Dr X qui est directeur de Y. C'est par l'intermédiaire de l'Association que j'ai pu le rencontrer. Il m'a dit que tout était occupé. Mais peu après, il m'a téléphoné pour me dire qu'une place était libre. Alors on l'a mis tout de suite, et il y est resté pendant 5 ans. Vous savez, normalement, ils les prennent jusqu'à 15-16 ans. Mais il a encore pu profiter beaucoup de cet institut. On l'a laissé 3 ans de plus.”

(Femme de cadre supérieur)

Les connaissances personnelles, les spécialistes dans la parenté peuvent précisément fonctionner comme intermédiaires pour les parents possédant ces capitaux sociaux afin de contacter tel ou tel professeur à Londres, Paris, New-York, obtenir d'un professeur de logopédie qu'ils assistent aux leçons particulières et prolonger au-delà des limites instaurées un placement institutionnel qui leur convient spécialement.

Les barrières institutionnelles se dressent au contraire de manière presque infranchissable devant les membres des classes populaires¹³.

“La première crise (de convulsion), il l'a eue un dimanche en plein après-midi. On a téléphoné à 8 médecins, 7 ont refusé de venir parce que c'était dimanche. Enfin le 8ème, un vieux docteur, est venu tout de suite parce qu'il a dit qu'avec des enfants on ne sait jamais. Il était le seul à venir. Les autres ont refusé probablement parce que nous étions pas de leur clientèle. Mais comment voulez-vous, nous étions à Genève depuis un an seulement. Je prenais le bottin de téléphone et je téléphonais aux médecins au hasard. Je ne connaissais personne ici. Mais mon enfant a failli mourir dans son berceau.”

(Femme de manœuvre)

Ce n'est pas seulement l'installation récente de cette famille dans la localité qui est à l'origine de sa conduite de panique. Aucun parent de classes populaires, ou des fractions inférieures des classes moyennes, ne peut constituer un projet d'avenir pour l'enfant handicapé : “on ne sait pas ce qu'il va devenir, pour le moment il est à X,

¹³ A propos des différences d'accès à la médecine et aux positions clé du champ médical (L. Boltanski, G. Stimson and B. Webb et H. Noack).

mais après ? ” ; “ je crois qu'il faudrait bien trouver quelque chose pour lui, mais c'est tellement difficile.”

En deuxième lieu, l'efficacité des capitaux sociaux se vérifie aussi par rapport à l'école et aux différentes instances. De façon générale, les ouvriers, manœuvres, employés non-qualifiés ainsi que les artisans et les commerçants sont plus fortement soumis aux décisions prises par des instances officielles que ne le sont les membres des classes moyennes-supérieures possédant des ressources sociales et culturelles capables d'infléchir les mesures qui leur seraient défavorables. Ainsi le handicap de l'enfant des classes populaires est détecté avant tout au moment de l'entrée dans l'enseignement enfantin ou primaire : 39,2% ; cette proportion s'abaisse à 24,6% pour les classes moyennes et à 14,8% pour les classes supérieures¹⁴. Ces dernières réussissent précisément grâce à leurs relations privilégiées avec les enseignants et les inspecteurs (avec lesquels les problèmes et les modalités sont fréquemment discutés) à maintenir leur enfant à l'école (à un niveau inférieur à son âge) et à prolonger la durée de la scolarité au-delà des limites fixées. Les parents des classes supérieures réalisent ainsi un des objectifs centraux de leur stratégie de normalisation : faire bénéficier le plus longtemps possible le handicapé des contacts avec des enfants normaux ou au moins avec des enfants qui ont un niveau plus élevé. Les parents employés qualifiés ou cadres moyens peuvent obtenir les mêmes avantages, pas tellement grâce aux relations dont ils disposent mais parce que, obstinément, ils mettent tout en œuvre afin d'optimiser le rendement de la scolarisation qu'ils valorisent fortement.

A l'opposé, les membres des classes populaires vivent l'élimination rapide de leur enfant de l'école sans qu'une solution alternative, satisfaisante à leurs yeux, ne soit proposée. Ils prennent conscience à la fois de leur impuissance face aux mesures décidées et de l'inégalité de l'exclusion.

“ Je sais bien, c'est une autre maman qui me l'a dit, et la maîtresse aussi ; Henri n'était pas le dernier de sa classe. Et il n'y avait rien à faire, ils le voulaient comme ça. On était contre, déjà l'année avant. Mais ce sont eux qui l'ont décidé. On pouvait rien faire. Mais Y., ils l'ont laissé. Je sais qu'il est moins bien que le mien. Mais voilà, vous savez, c'est le fils de M.A. qui est bien placé. Mais là, on ne dit rien. Et ils peuvent se défendre. Nous on a tout fait. Ça servait à rien.”

(Femme d'ouvrier qualifié)

Le handicapé n'apprenant “plus rien à l'école, ni en français, ni en calcul”, ayant “déjà tout oublié parce qu'ils n'ont jamais des devoirs à faire”, les ouvriers ne voient qu'avec pessimisme l'avenir de leur enfant auquel il manquera tout pour “pouvoir se débrouiller après dans la vie”. Ils ont le sentiment que ses potentialités ne sont pas assez stimulées, ce qui redouble leur conscience des limites de leurs moyens et de

¹⁴ La détection du handicap par l'Ecole est davantage différenciée lorsqu'on la relie au niveau culturel du père, qui constitue un des indicateurs du rapport des parents au handicap. En effet, 43,6% des enfants ayant un père qui n'a fait que la scolarité obligatoire, sont détectés comme handicapés à l'Ecole, contre 31,8% de ceux dont le père a fait un apprentissage. Lorsque le niveau culturel est plus élevé (études secondaires ou supérieures) cette proportion n'est plus que de 15%. De façon générale, on constate une relation directe entre le niveau socio-culturel des parents et l'âge à la détection du handicap, les membres des classes supérieures étant plus précocement au courant du handicap, ce qui présente un avantage certain sur le plan des stratégies de répartition et de normalisation.

leurs ressources et renforce leur conviction que cette insuffisance est responsable de l'inertie du handicapé perçu comme expression des conditions défavorisées.

2.2 Les coûts économiques

“Ça me serre le cœur quand je pense que mon gamin ne parle pas, parce que j'ai pas de ronds. Il ne peut pas être dans un institut de rééducation parce que je n'ai pas de fric. Je suis absolument sûr qu'il arriverait à parler. J'ai peur que bientôt ça serait trop tard. C'est fou d'y penser. Il ne parle pas parce que je n'ai pas de ronds. Si j'avais de l'argent, je ferais tout ce que je pourrais; il serait dans le meilleur institut; mais je ne peux pas payer... Il aurait des cours spéciaux pour lui; vraiment je ferais tout pour lui. Il pourrait, je suis sûr. Quand il est ici deux-trois jours, il commence à imiter. Mais on peut pas le garder. On travaille tous les deux. C'est pas possible, il est trop turbulent.”

(Ouvrier qualifié)

Les limitations de ressources financières pèsent de tout leur poids sur les dépenses spéciales occasionnées par le handicap. Les membres des classes populaires, mais aussi la grande majorité des classes moyennes, sont rapidement confrontés à des problèmes financiers quand ils veulent faire bénéficier le handicapé d'investissements spécialisés: leçons particulières, traitements médicaux coûteux, institutions spécialisées, voyages soit pour rendre visite à l'enfant placé, soit pour demander conseil à un médecin ou à un pédagogue réputé. A l'opposé, les membres des classes supérieures et en général ceux qui possèdent des capitaux économiques peuvent faire suivre à leur enfant des cours et des séances spécialisés ou contribuer à leur création (rythmique, danse, mime, orthophonie, calcul, écriture, peinture, poterie, musique, conversation, culture générale, histoire, géographie), financer des interventions de réparation et de correction coûteuses et subvenir aux frais élevés de certains instituts. Même si ces dépenses grèvent le budget familial pendant des années, elles n'occasionnent pas les privations qu'une femme ouvrière a décrites et les démarches humiliantes qu'elle a dû entreprendre:

“Mon mari gagnait très peu... C'était une période très, très difficile. Ce n'était pas rose, pas facile, parce que tout était cher: le loyer, le train de vie, les pensions. Je me mets dans ces conditions. J'en ai tellement souffert de ces privations, que je ne pourrai plus jamais oublier... Si je l'avais placé à Lausanne, je ne l'aurais plus jamais revu parce que je n'avais pas l'argent pour payer le voyage. J'ai dû placer les autres enfants pour que je puisse travailler. Je voulais au moins payer le loyer. Le placement des enfants a été fait par Pro-Infirmis. La pension à X. (établissement où était mis le handicapé) a d'abord été payée par Pro-Infirmis. Puis c'est la commune qui m'a aidée. Je n'avais pas les moyens pour payer la pension. Nous devions nous priver de tout. Si je devais supporter ça encore, je crois que je m'écrouterais.”

(Ouvrière, mari manœuvre)

Le volume des ressources économiques a également des incidences importantes sur les modalités de la socialisation et de l'éducation. D'une part l'espace d'habitat, dans les cas favorables, permet d'aménager une sphère spécialement destinée au handicapé, le mettant à l'abri des visiteurs et garantissant un fonctionnement familial plus dégagé des problèmes immédiats liés à sa présence continue. D'autre part la

possibilité d'engager une aide ou du personnel permanent libère la mère des travaux de ménage les plus absorbants et facilite l'allocation du temps ainsi gagné à l'éducation et aux inculcations spécifiques du handicapé (répétition d'exercices de langage, travaux créateurs, pratiques psychomotrices, etc.). Cette condition n'est évidemment remplie que dans les classes supérieures, les membres des classes moyennes employant une femme de ménage surtout à temps partiel.

2.3. Niveau d'instruction et savoirs spécifiques

Les parents des milieux supérieurs et des fractions supérieures des classes moyennes retirent de leurs relations plus étroites avec l'univers des spécialistes et surtout avec les personnes occupant des positions élevées dans ce domaine, non seulement des conseils, des informations, des recommandations, des techniques éducatives particulièrement ajustés à l'enfant handicapé, mais aussi des systèmes de catégories concernant à la fois l'étiologie, les symptômes, les différents types de déficients mentaux, les expressions particulières de leurs émotions et de leurs sentiments, le développement physique et mental, les savoirs pédagogiques spécialisés.

Outre les conditions matérielles, ils possèdent les instruments symboliques capables de contextualiser et de mettre en pratique les discours et les actes des spécialistes. Et cela parce qu'ils partagent avec ces derniers le même niveau d'instruction, de connaissances en général, bref le même capital culturel. Ils ont subi des influences semblables dans les degrés supérieurs de l'Ecole, ils ont en commun les habitudes de pensée et des dispositions face aux événements. L'intention intellectuelle, transmise par l'Ecole les fait soumettre à l'interrogation critique et à la connaissance rationnelle, les problèmes liés à la déficience mentale. "Aussi la prolongation de la scolarité entraîne-t-elle un changement d'attitude face au monde et particulièrement à l'égard des sciences et des techniques en inculquant l'idée que tout peut devenir objet de sciences, qu'il est des choses vraies absolument qui ont fait l'objet d'une vérification expérimentale et des choses fausses absolument, enfin que le savoir est cumulatif et que la nouveauté est donc, toujours par là-même, un progrès"¹⁵.

Faisant partie du même milieu social et du même univers culturel, parents et spécialistes peuvent s'entendre sur les principales questions du handicap et s'accorder à propos des diverses pratiques adéquates. Ces faits sont directement repérables dans les entretiens avec les parents lorsque ceux-ci se réfèrent au diagnostic différentiel — comme le fait le médecin — quand ils sont questionnés sur les causes du handicap. Les principes scientifiques de la causalité régissent aussi les constatations sur les potentialités du handicapé et sur les méthodes et techniques favorisant son développement.

A l'opposé, les membres des couches des classes populaires se basent davantage sur la croyance en l'efficacité des manipulations du médecin que sur les fondements qui les justifient. N'ayant pas le niveau d'instruction approprié, ni d'autres connaissances qui pourraient éventuellement être transposées dans le champ médical, les ouvriers et les paysans ne peuvent porter aucun jugement — ni positif, ni négatif — sur

¹⁵ L. Boltanski.

le savoir proprement dit des spécialistes. Ils ont foi en leurs actions, mais en vérifient la validité en les comparant aux actes et aux effets obtenus par d'autres réparateurs de la médecine parallèle et populaire. Ils adoptent donc plus facilement une attitude critique face à la médecine et à sa pratique, non pas par examen rationnel, mais par méfiance foncière pour ces points invérifiables que sont les explications du médecin, les prescriptions médicamenteuses, les consignes données. Aussi, les membres des classes populaires sont-ils les plus nombreux à démentir les affirmations du médecin ou des autres spécialistes en recourant à des explications et à des pratiques populaires. En somme, les catégories du savoir médical (étiologie, type de la déficience mentale) partiellement reprises ne sont utilisées que dans les rapports sociaux avec les milieux extérieurs aux classes populaires et ne font pas partie du système explicatif indigène.

Très peu familiers avec les spécialistes qu'ils sont amenés à approcher, les membres des classes populaires repèrent avant tout dans les ordres et dans les directives qu'ils reçoivent l'illégitimité et l'indignité de leurs représentations et de leurs pratiques envers le déficient mental. Leurs convictions profondes et leurs manières de faire traditionnelles étant mises en question, leur insécurité et leur sentiment d'exclusion ne peuvent que s'étendre à tous les domaines du handicap.

“Et puis, je n'ai pas eu un seul médecin qui m'a expliqué qu'il y a des cours pour ces enfants et ceci et cela. J'ai tout le temps tâtonné. Je devais chercher moi-même, j'ai perdu beaucoup de temps. Il fallait surtout pas leur poser des questions. Ils ne disaient jamais rien... Beaucoup de dégâts auraient pu être évités si j'avais mieux su comment faire. J'ai essayé d'expliquer aux médecins comment il faisait dans ses crises. Je leur ai décrit ce qui se passe. Mais ils ne me prenaient jamais au sérieux. Quand je leur expliquais quelque chose, ils regardaient autre chose ou écrivaient quelque chose.”
(Mère s'occupait d'enfants, mari employé subalterne)

Qui plus est, les mères des classes populaires ont l'impression très nette — confirmée objectivement lorsqu'on se réfère à des dossiers de diverses instances¹⁶ — qu'el-

¹⁶ On aurait pu penser que les jugements moraux mobilisant la crainte diffuse des milieux populaires comme classes dangereuses appartiennent au passé. Tel n'est manifestement pas le cas. Toutes les mesures de placement prises par des organismes publics sont fondées sur des considérations soit de la famille perçue dans ce qu'elle a de plus spectaculaire ou scandaleux (“insalubre”, “négligence de la mère”, “mésentente entre époux”), soit de la “nature” du déficient mental, considéré comme produit et reflet de la “situation inadmissible à la maison”. Ces mesures visent donc à sauver les enfants handicapés du danger moral, parce qu'ils sont “irresponsables”, ce dont les parents ouvriers ou manœuvres sont censés ne pas être conscients. A titre d'exemple cet extrait d'un dossier : “Le problème social est presque aussi compliqué que le problème médical, à mon avis cet enfant est en danger moral lorsqu'il déambule dans les rues, il attire l'œil des individus sexuellement désaxés. Les formes extérieures et l'allure de cet enfant doivent bien attirer aussi bien les homosexuels que les hétérosexuels... J'ai pris contact avec l'assistance de la paroisse qui s'occupe de la famille. Nous essayerons peu à peu de persuader la mère qu'un placement de son enfant est indispensable”, ce qu'elle avait réussi à empêcher jusque-là. Le missionnarisme moral est aussi à l'œuvre, lorsque le Dr. J. Corlier déclare : “L'infériorité mentale est rarement le résultat de l'action d'un seul facteur (altérations chromosomiales ou accident obstétrical par exemple). Elle survient plus souvent dans des familles déjà tarées, misérables et s'aggrave à l'occasion d'un accident infectieux ou métabolique, facilité par la négligence ou les conditions d'existence.” Ces brèves citations renvoient à une autre problématique que l'on ne peut traiter ici, celle

les deviennent elles-mêmes l'objet de stigmatisations dérivées de l'enfant handicapé. La même personne enquêtée ajoutait en effet :

"L'un d'eux (des médecins) disait qu'il est normal, qu'il est seulement flemmard. Il disait que je suis plus malade que mon gosse, c'est le comble. Ils disent des choses comme cela. Ils ne savent pas que nous les comprenons mieux qu'eux parce que nous sommes tout le temps avec nos enfants. Pourtant ce que nous disons, on dirait que c'est bête pour eux."

La distance sociale élevée, les difficultés — si ce n'est l'absence — de communication avec les réparateurs et les correcteurs du déficit, le manque d'instruments matériels et sociaux obligent les membres des classes populaires et des couches inférieures des classes moyennes à recourir aux solutions de fortune et aux moyens du bord lorsqu'ils sont conduits à élaborer des représentations du handicap et des justifications de leurs pratiques, images et représentations qui déterminent avec les conditions objectives, les investissements éducatifs et qui structurent leurs attitudes et leurs projets.

3. LES REPRESENTATIONS DU HANDICAP COMME FIGURES DE COMPREHENSION ET PRINCIPES D'ACTION

Les représentations telles qu'elles sont envisagées ici — loin d'être des images mentales abstraites n'ayant aucune implication pratique — sont les produits de la nécessité impérieuse dans laquelle se trouvent les parents d'élaborer des catégories auxquelles le handicapé appartient (classes de déficients) et qui permettent de le différencier à la fois de l'animal, du monstre et du fou; de constituer des tableaux plus ou moins cohérents des causes du déficit, de ses signes, de ses effets; et de se forger les instruments de pensée et d'action en rapport direct avec l'éducation et l'avenir du handicapé. Mais l'observateur — qui enregistre et analyse le discours des parents sur ce qu'ils font, pensent, sentent, redoutent — est d'abord frappé par le caractère *partiel* (aucun informateur ne fournit un système de représentations complet), *provisoire* (les faits mentionnés sont régulièrement assortis de la condition que les choses peuvent encore changer considérablement), *contradictoire* (les causes mentionnées ou les signes observés s'excluent mutuellement si on se place du point de vue d'une logique extérieure) et *hésitant* (toute une série de circonstances sont évoquées qui toutefois ne produisent pas nécessairement les effets qu'elles sont censées expliquer). Les propriétés reflètent bien les fonctions de ces représentations : aider à vivre et — comme on dit — se faire une raison. Devant expliquer le pourquoi des événements et des situations qui surviennent et leur trouver un sens, elles ne sont jamais systématiquement et complètement élaborées, mais permettent seulement de satisfaire les impératifs pratiques de la pensée et de l'action¹⁷.

de la constitution de l'enfance anormale et de l'éducation spécialisée dont les effets se répercutent aussi sur les pratiques et les représentations des parents. (F. Muel "Actes de la Recherche" et "L'initiative privée").

¹⁷ Ce principe d'économie dans la constitution de représentations, mieux repérable dans ce contexte qui — comme on le montrera — met en cause l'intégrité physique et mentale des parents eux-mêmes, explique aussi les écarts de l'élaboration explicite des re-

Quelles que soient les explications (actions directement empruntées au discours médical, termes repris de la médecine parallèle ou populaire, interprétations traditionnelles invoquées en pareil cas), le corps apparaît comme le lieu privilégié du handicap parce qu'il en est porteur ou parce qu'il le matérialise et le visualise. En effet, c'est à partir des signes du corps que le handicap est détecté (déformation, incapacité de tenir la tête, regard bizarre, passivité, agitation). Ce sont ces indices aussi qui révèlent à toute personne extérieure l'existence du handicap. C'est enfin le corps que visent les principales interventions de réparation et de correction : canaliser le débordement des forces du corps sauvage ou fortifier le corps encore faible; façonner des expressions du corps socialement acceptables : bien parler, contrôler les gestes, communiquer adéquatement les émotions, les sentiments; dévier les manifestations brusques et violentes vers des modes d'exteriorisations symboliques par la parole, par le geste doux chargé de signifiants sociaux et affectifs¹⁸.

Cette unanimité selon laquelle le handicap mental réside dans le corps ne signifie pourtant pas que tous les parents confèrent le même statut et le même sens aux signes de la déficience mentale, ou qu'ils aient tous constitué des représentations obéissant à la même logique fondamentale.

3.1 La topographie du corps handicapé

On peut construire à partir des entretiens semi-directifs un premier système de représentations selon lequel le handicap se répartit sur l'ensemble du corps; les dimensions et les aspects propres du déficit sont dérivés des signes localisés ou détectables, des comportements et des expressions du monde intérieur¹⁹. La description des éléments constitutifs du handicap étant toujours liée à des pratiques propres ou à des actes de spécialistes, les indices situés en des lieux précis du corps tracent en

représentations entre les diverses dimensions du déficit et du handicapé. Les actions pédagogiques familiales et les catégories de représentations du travail éducatif sont de façon générale plus développées et plus différenciées que les explications étiologiques du handicap. Les résistances et les inerties que ce dernier oppose aux actions communément efficaces de l'inculcation exigent des adaptations et des raffinements de techniques bien plus que n'en exigent les notions étiologiques et physiologiques. Quant au caractère contradictoire des représentations, il n'est pas propre au discours des membres des classes populaires, mais est repérable chaque fois qu'on est en présence d'un système de pensée dont la construction n'obéit pas aux règles formelles de la cohérence d'ensemble (ce qui, à la limite, n'est possible que pour le discours scientifique).

¹⁸ On pourrait voir dans l'analyse qui suit, et avant tout dans l'étude des comportements inculqués aux déficients mentaux, l'application synchronique des analyses historiques de Norbert Elias.

¹⁹ Comme nous l'avons mentionné, aucun entretien ne livre un système de représentations complet qui intégrerait toutes les dimensions évoquées. Au contraire, les enquêtés, placés dans la situation de devoir fournir des réponses, mobilisent des parties de bribes, des morceaux dont les liens unificateurs sont souvent contradictoires. Plutôt que de les confronter à une systématisation extérieure (tableau clinique, physiologie du handicap) on a pris le parti, dans l'analyse du matériel, de construire — sur la base des éléments et de certains principes indiqués — des logiques de rapports entre les dimensions et les mécanismes, logiques qui n'excluent nullement la contradiction, mais qui peuvent traduire les représentations partielles et les pratiques des parents, compte tenu de leurs conditions objectives et avant tout de leurs rapports à l'univers de la déficience mentale.

quelque sorte une topographie corporelle de la déficience mentale. Les membres des classes populaires, les parents ayant un niveau d'instruction faible (scolarité obligatoire) avec éventuellement une formation professionnelle de type manuel, ainsi que ceux dont l'enfant est gravement atteint, sont les plus nombreux à identifier les différentes parties du corps et les relations entre elles qui forment le caractère fondamental de la déficience. Leurs représentations du handicap sont structurées selon un certain nombre de principes organisateurs, dont le premier concerne les lieux les plus directement observables du corps qui *font barrage* en entravant l'usage des différentes parties, leur coordination et leur communication entre elles. La nuque, le dos, la colonne vertébrale, le bassin, les bras, les jambes et les articulations (poignet, coude, genou, cheville) soit sont coincés, obstrués ou déformés, soit obstruent; ou bien ils sont endommagés, trop faibles ou paralysés.

"Une dame m'a conseillé d'aller chez le chiropraticien. Les médicaments du docteur ne faisaient plus rien. Je suis allée chez lui. Il m'a dit que la tête de Béatrice s'est déplacée à la naissance. Il lui a aussi mis en ordre le dos, le côté droit était presque paralysé. Il lui a massé la nuque; il a souvent tourné la tête et aussi pressé dans son dos. Après quelques consultations, elle n'avait plus ses yeux bizarres."

(Nettoyeuse, mari manœuvre)

La faiblesse des muscles de la nuque qui fait que "la tête est de travers", que "sa tête tombait toujours sur nos épaules" ou, au contraire, la rigidité des muscles qui "bloquent" à différents endroits du corps et qui entraînent l'incapacité de marcher, d'être assis, de manier des objets, sont ces deux indices qui possèdent une valeur signalétique primordiale pour cette catégorie de parents. Si les performances, de la marche en particulier (pour laquelle tout l'éventail des interventions de réparation est mis en œuvre), sont hautement valorisées, c'est qu'elles tracent la frontière entre un handicapé légèrement ou moyennement atteint et un grabataire complètement dépendant, resté au stade de bébé et dépourvu des attributs humains. Mais d'autres images y sont associées: la propreté n'est assurée que si les muscles sont en état d'exercer le contrôle sphinctérien; la position assise visualise aussi le petit enfant et le paraplégique dans sa chaise roulante (appelée "poussette" dans les couches populaires); l'impossibilité de se tenir droit engendre la confusion avec les animaux et les monstres: allongés, rampant, à quatre pattes. La colonne vertébrale revêt donc une importance particulière et les membres des classes populaires la font examiner plusieurs fois par des médecins et des guérisseurs²⁰.

Le même principe de barrage est appliqué au cerveau qui, contrairement aux théories médicales savantes, n'occupe par le statut de fait biologique explicatif fondamental. Les atteintes du cerveau sont mentionnées dans la même logique que les muscles bloqués ou la faiblesse des articulations. En effet, une première série de termes employés décrit la taille du cerveau (et de la tête) et les dégâts constatés par les médecins ("la moitié droite qui est paralysée" ou "qui manque"). D'autres se réfèrent au mauvais fonctionnement, au "cerveau bouché", qui "n'a pas l'intelli-

²⁰ A cet égard la ponction lombaire suscite un intérêt très grand parce qu'elle est censée révéler la raison des faiblesses constatées: position courbée, déformations, également de la tête.

gence de marcher". Enfin, un élément étranger ou trop abondant peut détruire en partie le cerveau parce qu'il pèse sur lui: "hémorragie cérébrale", "hydrocéphalie", "du gaz dans la tête". Il en est de même du "traumatisme crânien parce que la tête a été mal prise".

Ces lésions cérébrales ne sont pas considérées comme explicatives du handicap. Elles sont des atteintes au même titre que les déformations, les blocages, les faiblesses de ces parties qui assurent la verticalité et l'usage des parties du corps.

Le deuxième principe organisateur de ce système de représentations rend compte des *liens entre les parties extérieures atteintes et l'intérieur du corps*. Un fait surprenant dans le discours des parents de ce premier groupe est en effet l'association directe entre l'absence du langage, ou ses difficultés et ses défauts et le handicap de l'appareil moteur. L'absence de la parole peut être liée soit aux "muscles coincés derrière la tête" soit, plus généralement, à l'incapacité de marcher.

"Je connais une dame qui a un garçon qui ne parlait pas non plus. Elle est allée trouver une Sœur qui a décoincé quelque chose derrière la tête, et maintenant il parle très bien. Pour Anne je ne sais pas si cela donnerait quelque chose."
(Vendeuse, mari ouvrier)

Cette obstruction de la parole peut être représentée de différentes manières: "muscle de la parole bloqué", "les amygdales trop grosses qui pèsent sur la voix", "les vomissements quotidiens fréquents qui empêchent que les muscles intérieurs se développent", "la cellule de la parole abîmée", "les nerfs qui bougent trop". Les pratiques des membres des classes populaires confirment cette association entre la parole et l'appareil moteur. En effet, les actes des chiropraticiens impliquent un contact direct avec le corps; les vitamines et autres fortifiants sont censés remédier à la faiblesse des muscles et contribuer à l'essor de la parole.

Cette image de la relation entre le langage et les mouvements du corps doit sans doute aussi beaucoup à l'expérience de la fatigue qui peut même rendre incapable de parler, ainsi que l'exprime un ouvrier agricole :

"Nous ne savons pas affirmer nos raisons, nous ne savons pas protester contre trop de promesses jamais tenues. Nous pouvons pas avoir la parole comme vous pour la raison suivante : moi, tous les matins je pars dès qu'il fait jour, je vais aux champs toute la journée sur le tracteur, je n'ai pas le temps de lire, d'étudier, le soir je rentre à la maison, j'ai sommeil, je ne parle plus à personne, j'ai la langue paralysée tellement je suis fatigué."²¹

Des organes, à l'intérieur du corps, sont représentés comme étant atteints ou contaminés par le handicap: le cœur, qui restreint les mouvements, les intestins dont le mauvais fonctionnement est à l'origine des difficultés d'alimentation souvent mentionnées qui empêchent à leur tour la reconstitution de la force²². Même des maladies banales participent au handicap parce qu'elles s'accompagnent très souvent de complications inhabituelles.

²¹ Revelli N.

²² Evoquant la famine et les dangers de l'alimentation irrégulière, une des enquêtes de Nato Revelli décrit les intestins des gens affamés: "Nous avions les boyaux tout fins, fragiles, malades", (p. 76).

En troisième lieu, le principe de la verticalité, ou plus précisément de la *communication verticale* entre les différentes parties du corps met en évidence l'importance des coupures et des barrages. A l'intérieur du corps, le tube digestif est la voie de passage; l'obstruction peut être provoquée par des "amygdales qui ne laissent rien d'autre passer que des bouillies", ou bien par l'estomac et les intestins "qui ne supportent que les aliments spéciaux".

En bordure du corps, la colonne vertébrale constitue la voie de verticalité la plus saillante; elle est représentée comme le canal, l'ossature qui relie le bas et le haut du corps. Le passage peut — comme on l'a vu — être coupé ou obstrué par la faiblesse, la rigidité des différents lieux topographiques mentionnés. Les représentations les plus diverses sont à l'œuvre pour ce qui est ainsi entravé ou scindé : "les nerfs déraillés qui bougent trop"; les fibres musculaires qui seraient "trop tendues" (d'où l'agitation, les mouvements brusques, la violence) ou "trop lâches" (passivité, lenteur, paresse); un liquide qui peut être le sang, le liquide rachidien ou "la sève vivifiante qui monte surtout au printemps et au début de l'été... il fait le plus de progrès pendant ces mois"; le courant électrique qui provoque des brusqueries ou des explosions du comportement quand il est dévié par la faute d'un mauvais fonctionnement des différents relais intermédiaires.

Ces "explications" des relations et des communications entre les diverses zones handicapées conduisent ces parents à adopter un dernier principe organisateur qui concerne la *circulation de l'énergie* dans le corps. Les faiblesses et les obstructions sont en effet autant de lieux où la circulation des forces du corps est inhibée ou déviée vers des endroits où cette énergie est accumulée jusqu'au moment où le trop-plein provoque sa sortie explosive sous les différentes formes de violence, de destruction dangereuse. Le lieu de la concentration des forces — qui rend compte, par opposition, de la faiblesse dans d'autres parties du corps — peut être la tête (dans ces cas le handicapé "cogne la tête contre la fenêtre jusqu'à ce qu'elle éclate"), les jambes (ce qui se répercute par un besoin effréné de marcher, de bouger), les bras (ce qui lui confère une force pouvant devenir dangereuse). Si donc on arrive à réparer les branchements ou à aménager d'autres voies d'exteriorisations de l'énergie transformée, on peut penser que l'agitation motrice diminuera en conséquence :

"On ne comprend pas toujours ses idées; ça devient catastrophique. S'il pouvait dire au moins quelques mots, s'il pouvait s'exprimer un peu, ça le rendrait peut-être aussi plus calme. Il ne cognerait plus sa tête contre le mur et contre les vitres, il pourrait dire ce qu'il veut."

(Couturière, mari ouvrier)

Il s'ensuit que ces parents privilieront les pratiques pédagogiques qui, d'une part, répriment et canalisent ces débordements de forces et qui, d'autre part, aménagent d'autres issues pour l'énergie du corps, principalement la parole, même rudimentaire et réduite au minimum.

Les questions posées à ces parents sur les origines de la déficience mentale de leur enfant recueillent d'abord des réponses fortement vulgarisées par le champ médiatique et les instances spécialisées : accidents, modifications chromosomiques, incidents pendant l'accouchement, maladies pendant la prime enfance (méningite), ar-

rêt brusque du développement. Mais d'autres données permettent de montrer que les parents n'ont pas complètement repris ces explications et que pratiquement tous — dans ce premier groupe — se réfèrent à des événements de différentes sortes qui ont modifié la position du fœtus en gestation, d'où les difficultés de l'accouchement ("le cordon ombilical trois fois autour du cou", "le nouveau-né coincé"); altéré son développement par l'incidence de chocs, d'émotions ayant beaucoup affecté la mère et donné lieu à une naissance prématurée, donc à un enfant plus vulnérable "aux microbes de la méningite", "un enfant de santé fragile" dès le début, enfin transmis au fœtus des maladies (même si on les ignore pendant la grossesse), des tares invisibles héritées des ascendants, ou des ressources insuffisantes parce que la mère était "anémique pendant la grossesse" ou déjà "un peu âgée pour avoir des enfants".

Ainsi tout le vocabulaire désignant les "maladies héréditaires", le "handicap congénital" ainsi que les termes de "chocs", d'"émotions" font référence implicitement à des mécanismes de transmission qui se sont déroulés dans "la profondeur du ventre de la mère", même si aucun fait ne corrobore matériellement ces causes. Mais puisque le handicap mental se répartit sur toute la surface du corps et altère aussi le fonctionnement des parties intérieures, il doit avoir été constitué au fond du corps, dans son fondement, pendant la période de sa formation. Partout présent, il ne manque pas de s'exprimer dans les événements par ailleurs banals telles que les maladies infantiles qui sont toujours pour ces enfants des "affaires compliquées".

3.2 Déficiences partielles et fond de normalité

Les représentations du handicap dans les classes moyennes et plus précisément chez ceux qui possèdent un niveau d'instruction plus élevé, exercent des professions non-manuelles et entretiennent avec le monde médical des rapports plus étroits (sans pour autant compter des spécialistes parmi leurs relations) ont la même structure fondamentale et obéissent aux mêmes principes organisateurs, transposés toutefois sur un autre plan. En effet, les causes invoquées du handicap ainsi que les processus de sa constitution et de sa transmission sont identiques. Mais le déficit n'est pas censé envahir la totalité du corps. Ces parents énumèrent différents effets du handicap qui ne sont pas forcément liés entre eux et qui ne découlent pas nécessairement des atteintes constitutives de la déficience mentale. Ce n'est pas tout le corps qui est handicapé, mais certaines sphères distinctes qui posent des problèmes spécifiques, sans se conditionner réciproquement. Ainsi une mère — employée de banque comme son mari — décrit tour à tour le caractère de sa fille handicapée, ses difficultés occasionnelles de langage, ses intérêts pour la musique, ses besoins de contact avec la nature, ses marches dans les forêts, ses ennuis dentaires, son excellente santé par ailleurs. Même si les atteintes sont plus importantes, elles sont décrites comme juxtaposées et décalées dans le temps, commandant des actes de réparation davantage ponctuels et circumscrits.

Les principes organisateurs des représentations relevés chez les membres des classes populaires (la topographie du corps) sont appliqués ici à des domaines délimités de façon plus précise et spécialement au système nerveux : "il n'a pas l'intelligence de marcher", "c'est un moteur cérébral, il n'a pas d'intelligence", "le cerveau bou-

ché", le "traumatisme crânien" sont aussi envisagés en eux-mêmes et ne constituent pas — contrairement aux représentations populaires — l'équivalent d'autres parties du corps coincées, atrophiées ou faibles. L'idée du barrage est à l'œuvre lorsque ces parents décèlent par exemple "le manque d'intelligence", "le cerveau détérioré", "la surdité" ou "la lenteur dans tous les domaines", qui entravent l'expression des potentialités supposées existantes et qui empêchent en particulier la communication avec l'extérieur: "il vit dans un monde fermé", "elle est intelligente, mais elle est tellement lente".

Dans la même logique, la violence ou l'agitation n'est pas expliquée par un débordement des forces qu'une mauvaise circulation de l'énergie interne pourrait avoir accumulées à un endroit du corps. Elle découle directement de la fermeture par rapport à l'extérieur et de l'impossibilité de pouvoir canaliser l'énergie dans les rapports aux autres: "il ne peut pas s'ouvrir au monde, il ne peut pas participer; ça l'énerve tellement qu'il s'agit, qu'il devient parfois violent". Les occupations proches de la nature (jardinage, promenade, etc.) ou des animaux peuvent alors constituer un moyen de dériver ces forces en établissant un rapport rudimentaire, mais naturel avec l'extérieur.

Si les représentations des parents des classes moyennes (avant tout des employés qualifiés) incluent l'idée d'un fond de normalité (la bonne santé, les intérêts identiques à ceux d'enfants normaux, l'intelligence inhibée ou simplement "quelque chose en elle qui n'arrive pas à éclore"), cela est beaucoup plus développé dans le discours des membres des classes supérieures. Le handicap n'est pas censé submerger tout le corps, mais affecter seulement quelques zones précises (le bras, la main, "la stabilité émotionnelle", les difficultés d'abstraction et d'apprentissage en général, etc.), en laissant les autres sphères intactes.

Ces divers handicaps sont des effets physiologiquement liés aux causes, à l'étiologie spécifique (spina bifida, mongolisme, méningite). Parce que ces parents possèdent une compétence médicale plus élevée et parce qu'ils adhèrent de manière inconditionnelle à la vision médicale du handicap (irréversibilité des atteintes, possibilité de corrections sectorielles), ils relèguent au second plan toutes les considérations sur l'étiologie et sur les handicaps bien circonscrits — "seulement des symptômes" — même si, pris de doutes, ils énumèrent parfois les raisons savantes ou vulgaires (développement du fœtus, mais aussi le choc, les émotions, les maladies cachées, les tares familiales éventuelles) en leur déniant aussitôt toute pertinence explicative. Libérés des questions inquiétantes et sans fin sur les motifs fondamentaux des déficits, ils peuvent déceler et développer positivement ce fond de normalité qui subsiste selon eux dans tout handicapé de quelque niveau qu'il soit: potentiel de base intact dont l'essor est inhibé par certains mécanismes, "personnalité propre d'un être humain au sens plein du terme" dont les échanges et les expressions sont simplement limités²³. "Quand elle avait 4 ans et demi, elle est tombée malade; elle était paralysée du côté gauche... Vers 9 ans, elle a de nouveau marché. Elle avait longtemps un plâtre, puis

²³ La notion du fond de normalité préservé des atteintes du handicap est tout à fait cohérente avec la conception de la maladie des membres des classes supérieures, (C. Herzlich).

on lui a donné une chaise roulante. Maintenant elle arrive à marcher mais avec passablement de difficultés. Le bras gauche ne peut pas encore fonctionner... Je crois que son cerveau est normal. Elle est normale, c'est seulement à cause de son bras et de sa main qu'elle a des difficultés pour écrire, pour dessiner, pour coller. Elle a de grandes facilités pour les langues. A la maison, elle a une vie normale; aussi du point de vue mentalité, elle est normale."

(Mère de famille, mari ingénieur)

"Sa personnalité propre est beaucoup mieux stabilisée que lorsqu'il était plus jeune. Il a énormément d'initiatives du moment qu'il ne s'agit pas d'initiatives verbales... Mlle L. a su saisir le caractère profond de ces enfants et pousser jusqu'au fond. Il en a beaucoup profité pour le développement de sa personnalité."

(Mère de famille, formation universitaire, mari cadre supérieur)

Ce fond de normalité se traduit — selon le discours de ces parents et surtout chez ceux dont l'enfant est moins atteint — par "son intérêt pour l'histoire suisse", "la passion qu'il a pour le théâtre", "l'intelligence qu'il a, mais qu'on voit pas tout de suite puisqu'il est lent", "les réactions d'enfants normaux : écoute des disques de musique moderne, aime beaucoup la télévision", "la dextérité des mains qui pourrait faire d'elle une pianiste, parce qu'elle sera par ailleurs toujours clouée à sa chaise roulante".

Même une déficience mentale grave laisse subsister la personnalité propre du handicapé qui peut être développée précisément en agissant sur et avec les potentialités et les performances que le handicapé présente.

4. STRATEGIES FAMILIALES DE CORRECTION ET DE NORMALISATION

En analysant les déterminants des conditions objectives (ressources économiques, capital de relations sociales, niveau culturel) et leurs effets sur les rapports à la déficience mentale et au handicapé ainsi que les systèmes de représentations du déficit ou des handicaps, on peut s'attendre à ce que les membres des différents groupes sociaux — renforcés par les attitudes et les pratiques différentielles des instances — aient des stratégies différentes visant à corriger, à réparer et à normaliser les handicapés. Du fait aussi que l'ensemble de ces pratiques a pour but de doter ces sujets de caractéristiques qui les rendent reconnaissables en tant qu'hommes et de leur inculquer les attributs sociaux et symboliques spécifiques du groupe social auquel ils appartiennent, les actes de réparation seront mis en œuvre en suivant la sémiologie soit populaire, soit plus ou moins savante des atteintes décelées par les parents et leur entourage.

4.1 Les réparations du corps

Les pratiques et les attentes concernant les actes réparateurs du corps visent (chez les membres des classes populaires, chez ceux qui ont un niveau culturel bas et aussi chez les parents dont l'enfant est plus gravement atteint) d'une part à "décoincer", "assouplir", "détendre", "rendre plus élastique" des muscles rigides ou des nerfs raides afin d'ouvrir le passage, de faciliter la communication verticale et la circulation de l'énergie du corps ainsi que de calmer, de relâcher la violence. D'autre part,

lorsque la faiblesse (ou son corollaire moral : la paresse) est le trait dominant du handicapé, il faut fortifier et renforcer les parties faibles en vue d'obtenir qu'"il marche", qu'"il soit propre", qu'"il parle", et, lorsque le déficit est peu important, "le rendre apte à travailler", "à faire des gros travaux, éventuellement de faire le concierge avec son père".

"Maintenant il a encore une fois par mois une crise dans le dos. Les mains sont alors crispées. Il marche sur les pointes des pieds. Il est tout raide et il tombe. Je pense que c'est la fatigue. Ou est-ce que c'est un nerf qui coince ? On a fait des radios, mais ça ne semble pas être ça. Le médecin a dit qu'il a une déviation de la colonne vertébrale... Il a eu des massages chez le Dr D. Puis j'étais avec lui en France; c'est à 3 heures de Genève. C'était pour l'assouplissement de la colonne vertébrale."

(Ouvrière, mari ouvrier)

"Il ne savait pas encore bien marcher. Le docteur a dit qu'il n'a pas de volonté parce que ses chevilles ne sont pas faibles. Les pastilles qu'il a données ont fait qu'il a marché du jour au lendemain. Elles ont fortifié son cerveau. Maintenant il marche et il descend l'escalier seul et doucement."

(Ouvrière, mari manœuvre)

"J'avais demandé à un bureau de faire des exercices avec lui. Il est déjà tout bossu. On a dit qu'on écrira, mais je n'ai jamais rien reçu. Ce n'est pas bien pour ses poumons s'il fait toujours le dos courbé. Aussi à table, on pourrait s'asseoir sur son dos. Tous les jours, je lui dis 'tiens-toi debout'. Je crois qu'il y a des choses pour faire des exercices à la maison. J'aimerais beaucoup. Si je pouvais faire quelque chose pour son dos. Je lui ai payé un cours de natation l'année dernière, mais il faudrait peut-être une autre personne pour lui dire de se tenir debout et d'obéir."

(Ouvrière, mari ouvrier)

Des exemples que les parents citent abondamment, précisément pour souligner les tentatives multiples d'investissement sur le corps, montrent aussi la relation entre l'appareil moteur et la parole : décoincer le muscle derrière la tête libère par effet de proximité le muscle de la parole ; les fortifiants agissent contre la faiblesse et contribuent à l'émergence de la parole. En outre, toute activité physique (bouger la tête, les pieds, les jambes, mais aussi faire travailler les mains ce qui oblige la tête à les fixer, donc à exercer les muscles de la nuque et l'attention) est supposée tonifier la mollesse musculaire et la faiblesse du cerveau.

Si les membres des classes supérieures privilégiennent à peu près autant les interventions sur le corps capables de faire disparaître les stigmates qui rendent le handicap immédiatement détectable et s'ils entreprennent également des démarches nombreuses pour faire bénéficier leur enfant d'un apport normalisateur, ils se distinguent du premier groupe de parents sur plusieurs plans de leurs pratiques. En premier lieu, les actes de réparation sont davantage circonscrits à un organe ou une partie du corps et les effets attendus sont limités à cette région (le bras droit, les difficultés de la marche par exemple). Les interventions sont plus ponctuelles et plus souvent assurées par des médecins ou par d'autres spécialistes (physiothérapeutes, orthopédistes, psychomotriciens). Davantage situés dans un programme d'action qui série les priorités, les séquences et les effets attendus, ces investissements sur le corps s'avèrent aussi plus rentabilisés. Ce qui caractérise à l'opposé les membres des classes populaires surtout, ce sont leurs démarches et leurs demandes qui apparaissent comme désor-

données parce qu'ils sont obligés de réagir aux urgences les plus pressantes en n'ayant que des connaissances fragmentaires sur les prestations des diverses instances. Déseignantés, distants, voire méfiants à l'égard du monde de la médecine et des autres spécialistes haut placés, ils se fient davantage à la médecine parallèle ou populaire, même si elle occasionne des incidences financières plus élevées. En effet, le recours aux médecins (pédiatres, neurologues, psychiatres) est largement supplanté par des traitements demandés soit à des agents qui pratiquent la médecine par délégation (qui ne leur reconnaît pas la légitimité médicale proprement dite : physiothérapeutes, chiropraticiens), soit à une multitude de guérisseurs, spécialisés dans des pratiques diverses (masseurs, magnétiseurs, herboristes, etc.). La rythmique, la gymnastique, la natation, la marche, les différents sports en plus des exercices nombreux à la maison sont fréquemment cités par ces parents comme moyens correcteurs. Les fortifiants, les bains enrichis d'herbes et des substances diverses ainsi que d'autres remèdes naturels (séjour en montagne, promenade dans la nature) constituent d'autres moyens de pratiques des parents des classes populaires.

Les différences des attentes et du travail d'incultation selon les conditions objectives sont plus patentées quand il s'agit des performances d'ordre culturel et symbolique. Si tous les parents aspirent à ce que leur enfant puisse "parler, s'exprimer" le mieux possible ou, dans les meilleurs des cas, lire un peu, écrire, calculer, ces résultats ont des significations très différentes et sont ajustés à des impératifs variés. En effet, les membres des classes inférieures y attachent principalement une valeur affective et un sens pratique, les deux signalant le caractère fondamental de l'humain et la conformité aux normes du groupe social.

"Qu'il donne de temps en temps un son de contentement, qui ne soit pas de colère, mais de bonheur."

(Ouvrière, mari ouvrier)

"Qu'il arrive à parler deux, trois mots. Ça serait magnifique. Pour travailler, je ne pense pas qu'il pourra; j'aimerais beaucoup qu'il sache dire au moins 'bonjour maman, comment vas-tu ?' Seulement ça, qu'il me demande comment je vais, que je puisse lui dire que je vais bien. Quelques mots seulement où il peut me dire qu'il va bien lui aussi. Seulement ces quelques mots, j'aimerais tant. Parce que pour travailler, je ne pense pas qu'il arrivera, à moins qu'il fait des progrès inouïs."

(Ouvrière, mari ouvrier)

"Notez qu'il travaille bien. Dans notre jardin, il bêche, il fait tous les grands travaux. Je lui ai toujours dit qu'il est beaucoup mieux de travailler que de traîner dans des cinémas. Il doit comprendre qu'on doit travailler pour gagner sa vie. Et il travaille bien. Mais mon mari se tourmente parce qu'il pourra pas se tirer tout seul dans la vie... On a toujours peur que les autres profitent de lui, puisqu'ils voient qu'il ne sait pas rendre la monnaie. Son père n'est pas content du tout de cela. J'aimerais qu'il y ait un cours pour la question de rendre la monnaie."

(Ouvrière, mari concierge)

L'expression de l'affection, de la compréhension réciproque qui permet un échange entre deux personnes et qui est la base minimale de l'intégration familiale illustre la normalité des sentiments et des émotions, comme sur un autre plan la capacité de calculer, de rendre la monnaie garantit d'être quelqu'un parce qu'on ne

"se fait pas rouler par les autres" et on "ne passe pas pour un con". Même si ces parents ont parfois des doutes concernant l'intériorisation accomplie de ces modes d'expression et de ces savoirs ("à Noël, il a bien chanté, les mots et tout, mais c'est mécanique"; "il écrit un peu, mais il le fait sous commande, c'est mécanique"; "tout ce qu'il fait, c'est sur commande, il ne fait rien de lui-même") et qu'ils redoutent par conséquent la perte des performances et la régression ("ici, il parlait encore un peu, mais là-bas, il n'y a plus rien"), ces savoirs et ces savoir-faire minimaux permettent également d'envisager l'avenir avec moins d'angoisse : le handicapé pourra s'exprimer un peu, dire ce qu'il veut ou au mieux "se débrouiller un tant soit peu dans la vie".

Les buts visés par les membres des classes supérieures à travers l'inculcation et l'entraînement à des performances apparemment identiques, sont entièrement différents. Ils valorisent avant tout le développement de la personnalité et ses expressions ainsi que la bonne présentation dans les rapports interindividuels.

"Ce que j'aimerais avant tout, c'est qu'il puisse être là quand nous recevons des gens, qu'il puisse soutenir une conversation pendant dix minutes — quitte à se retirer après — sans que les autres s'aperçoivent qu'il est handicapé."

(Mère de famille, mari dirigeant d'une grande entreprise)

"Il y a eu partout des lenteurs chez elle... Les paroles étaient longtemps rudimentaires; un manque de compréhension, un manque d'abstraction, surtout dans le domaine du calcul. Encore maintenant elle calcule sur ses doigts."

(Couple, professions intellectuelles)

"Il faudrait probablement le mêler à des élèves d'un degré un peu inférieur (des classes "normales"). Il pourrait assister à quelques leçons : géographie, histoire ; cela ouvrirait l'esprit et contribuerait à son développement... Il avancerait certainement plus s'il avait d'autres disciplines, qu'il pourrait très bien emmagasiner, ne serait-ce qu'oralement. Et d'autre part, il y aurait un avantage moral, ça compte beaucoup. Quand ils sont moins touchés, ils peuvent se rendre compte de leur infériorité. Il est excessivement angoissé et inhibé parce qu'il est très conscient de ses problèmes."

(Mère de famille, mari cadre supérieur)

Outre les "disciplines scolaires", les pratiques d'instruments de musique ou du chant, la rythmique, la danse, le mime, etc., les activités manuelles — collage, poterie, travaux sur bois, tissage, etc. — sont entièrement au service de la culture de la personnalité et de ses expressions symboliques favorisant les actes créateurs artistiques²⁴.

Ces résultats mettent en évidence que l'éducation — déterminée par les conditions objectives, les instruments des pratiques familiales, les représentations et les visions du handicap — des déficients mentaux ne consiste pas simplement à les sociabiliser en vue de leur intégration à des positions sociales définies — marginales et ségrégées —. Elle reproduit auprès d'eux toutes les distinctions et les différences soci-

²⁴ Les membres des classes supérieures sont les seuls à stigmatiser ouvertement les avatars de la pédagogie spéciale des institutions publiques et à les rendre responsables de la perte des capacités créatrices de leur enfant, ainsi que le fait un père : "brodage sur cartons, le piqué à la ligne, la confection de petits animaux et de petites fleurs... stérilisent plus qu'ils n'éveillent l'imagination de ces enfants"; "son jeu de piano est devenu plus laborieux, j'oserais dire moins inspiré depuis qu'elle a des leçons".

ales, y compris les intérêts, goûts et expressions affectives. En effet, en nous tenant à une opposition extrême et simplifiée, les handicapés des classes ouvrières se distinguent autant de ceux des classes supérieures que ne le font, de manière générale, leurs membres respectifs. Les intérêts pour la musique classique, le genre de musique moderne dans le vent, pour l'histoire ou la géographie; le goût pour les langues, la conversation à table, l'occupation studieuse (feuilleter des atlas, des livres illustrés); l'intuition profonde des intentions et des pensées des autres; la préférence de tout ce qui est beau: tous ces attributs individuels, subjectifs, sont les produits du système culturel, symbolique, et du travail pédagogique des membres des classes supérieures; ils se différencient des effets homologiques des mêmes déterminants dans les classes populaires dont les enfants handicapés ont des intérêts pour la mécanique, pour tout ce qui est travail manuel, pour les tours de main du métier, des goûts prononcés pour la musique folklorique ("il hurle quand il y a de la musique classique à la radio, mais il se calme dès qu'il entend un accordéon et de la musique de chez nous"), pour les loisirs comportant des activités physiques et une préférence à être avec des enfants plus jeunes qu'eux, à condition qu'ils ne soient pas "violents et turbulents".

4.2. *Les instruments du travail pédagogique familial*

Les instruments des pratiques éducatives familiales présentent des caractéristiques similaires aux moyens déployés sur le corps visant sa réparation. Mis en œuvre pour la réalisation des projets, ils dépendent du niveau culturel et des conditions socio-économiques de la famille qui permettent à des degrés très variables de concevoir et de mettre en pratique des moyens pédagogiques spéciaux, cela d'autant plus que les rapports aux éducateurs, aux pédagogues, aux enseignants obéissent à la même logique que les relations au champ médical²⁵. Les illustrations suivantes mettent en évidence ces manières de faire familiales face aux problèmes particuliers, aux inerties et aux impossibilités que présente le handicapé mental.

"Depuis l'âge de deux ans, je la faisais marcher tous les jours. Je ne lâchais pas. Tous les jours je marchais avec elle; et plusieurs fois par jour, je la prenais, j'insistais qu'elle marche... Plus tard aussi quand elle ne comprenait pas quelque chose, je le répétais tout le temps, cent fois s'il fallait. Je lui redisais toujours la même chose. Je voulais qu'elle comprenne au moins quelque chose."
(Vendeuse, mari ouvrier)

"Quand elle ne comprend pas quelque chose, les autres (enfants) le font à sa place. Elle voit alors ce que j'ai voulu. Elle est lente pour se rappeler où elle doit chercher."

²⁵ La mise en œuvre d'instruments éducatifs est réduite à un volume très faible, voire nul, lorsque l'état du déficient mental ne permet aucun projet réalisable. En effet, quand l'enfant handicapé est perçu comme "animal", "bête féroce", "bout de bois", les pratiques se réduisent au maintien de la survie, agrémentées éventuellement d'aliments "qu'il aime beaucoup". Mais il faut préciser qu'aucun des parents enquêtés – même dans les cas les plus graves – n'abandonnent d'emblée toute visée d'éducation. La présentation du projet irréalisable et de l'absence de toute possibilité d'amélioration n'existe que si des instruments de différentes sortes n'ont produit aucun effet. Le sentiment profond que "tout ce que j'ai fait n'a servi à rien" rejoint par conséquent les idées d'euthanasie, qui, elles, éviteraient les dommages dont les parents, et surtout la mère, sont victimes.

Les autres le font sans que je le demande. Je suis contente que je l'ai; et je ne le remets plus et Anne ne va plus le chercher elle-même. Avec son frère et sa sœur elle a appris plus, et d'un autre côté quand même moins parce que les autres le faisaient à sa place. Si elle était seule, on aurait pu lui apprendre plus; mais elle aurait moins appris."

(Nettoyeuse, mari manœuvre)

"J'aimerais qu'il y ait un cours pour la question de rendre la monnaie. Il connaît encore la table de multiplication. Il a une mémoire prodigieuse. Mais son père le brusque parfois. Il lui a dit: 'tu es un con; tu ne sais même plus compter'. Je lui ai dit que cela le décourage. Il faut aller doucement avec lui. Je lui ai dit: 'prends tes livres de calcul et explique lui'. Mais il ne veut pas le faire. Mais je fais avec lui des exercices de calcul. Je lui corrige toujours les fautes de français. Il fait beaucoup de fautes dans l'emploi du temps. Il ne sait plus le futur. Il ne sait plus l'impératif. Avant il savait tout ça très bien. Je crois je vais demander à M. H. qu'elle lui donne des leçons. Elle est retraitée maintenant. Mais moi, je ne pourrais pas payer beaucoup. Peut-être elle le fera gratuitement."

(Couple de concierges)

Comme ce dernier exemple le montre, c'est à la mère que reviennent principalement les fonctions d'éducation dans les classes populaires. Tout à fait liés aux représentations du handicap (limitations et obstacles sur et dans tout le corps), les instruments éducatifs sont mis en œuvre afin de passer les barrages que le handicap oppose à l'instruction: répétition des exercices, "le dire cent fois", "refaire tout le temps la même chose". L'éducation spécialisée serait par conséquent le redoublement et le renforcement des contenus éducatifs "normaux", adaptés au handicapé par simple diminution des ambitions et des attentes. Mais fondamentalement, rien des contenus, ni des instruments, n'est spécifique, sauf leur répétition. C'est dans cet ordre des choses qu'il faut comprendre les bienfaits escomptés des techniques éducatives qui consistent à "faire avec lui" et "à sa place" soit par les parents, soit par ses frères et sœurs. Les activités faites pour son compte ou avec lui sont censées s'imprimer lentement, progressivement dans son esprit, le rendant, petit à petit, capable de les exercer à son tour. La discipline — contre les débordements violents des forces, contre la "paresse" et contre "son caractère instable et dissipé" — est représentée comme moyen de contention dans le but d'augmenter (au même titre que "l'exemple des autres") et de canaliser les effets de messages extérieurs sur le handicapé, en excluant radicalement les "choses qui ne sont pas pour lui"²⁶.

La référence éducative ne peut être — lorsque le niveau du handicap rend la comparaison crédible — que l'école ou les performances scolaires propres à certains

²⁶ Parmi les défauts les plus fortement stigmatisés par les membres des classes populaires qui tentent d'en "protéger" le handicapé figurent: "traîner dans les rues", "traîner dans les cinémas", l'inactivité qui augmente les penchants vers "les mauvaises habitudes" et "les vilaines choses" qui se rapportent avant tout à la sexualité, "boire de l'alcool, aller au bistrot". Au même titre, la conformité et la discipline sont exigées en déculpabilisant les velléités de participation syndicale et politique. Dans la même ligne, des parents ouvriers dénoncent le fait que des moniteurs prennent part au cortège du 1^{er} Mai, en donnant ainsi "le mauvais exemple", eux qui, précisément ont le rôle de l'enchaînement et de la domestication délégué par les parents et par les instances.

âges²⁷. L'utilisation du livre de calcul fait partie des comparaisons nombreuses faites entre les savoirs et les savoir-faire du handicapé et les niveaux auxquels scolairement ils correspondent, même dans les cas où la juxtaposition lui est complètement défavorable. C'est, par conséquent, avec un ressentiment considérable que les parents dénoncent l'élimination de l'école.

Cette adhésion aux critères scolaires est beaucoup plus forte et plus générale parmi les employés et les cadres moyens qui vont jusqu'à reprendre — presque caricaturalement — les instruments et les façons de les manier des instituteurs bienveillants et pleins d'encouragement pour les élèves faibles. A preuve, la conversation suivante entre les parents et leur fils handicapé à laquelle nous avons assisté et qui débute lorsque ce dernier fait rouler sur la table une petite voiture bleue de course.

- Père:* Qu'est-ce que c'est comme voiture ?
- Enrico:* ... (Il regarde furtivement son père, jette un coup d'œil sur la petite voiture, regarde d'un œil vide au plafond, mais ne dit rien).
- Mère:* Mais regarde, c'est certainement écrit dessus !
- Enrico:* ... (Prend la voiture et regarde en-dessous, il dit très bas) Peu.
- Père:* Mais c'est pas une Peu, regarde encore !
- Mère:* (Prend la voiture et cherche elle-même l'inscription de la marque). Tu vois ici. C'est écrit. C'est une BRM.
- Père:* Alors qu'est-ce que c'est maintenant ?
- Enrico:* BRM
- Père:* Quelles sont les autres voitures de course que tu connais ?
- Enrico:* ...Ferrari? ...
- Père:* Oui, Ferrari. Dis plus fort que Monsieur l'entend !
- Enrico:* Ferrari
- Père:* Et encore d'autres marques ! Quelles sont les autres marques ? Tu les connais ?
- Mère:* Les autres marques, Enrico ! Porsche, les Ford.
- Enrico:* Oui, Porsche.
- Père:* Mais les voitures ont quelle gamme de chevaux ? Ça peut aller de combien à combien de chevaux ? De deux à ... ?
- Enrico:* 100.
- Père:* Oui, ça dépend. Les Saurer les plus forts ont combien de chevaux ?
- Enrico:* ... 50?
- Père:* Un peu plus.
- Enrico:* ... 80?
- Père:* Encore un peu plus.
- Enrico:* 100?

²⁷ La référence scolaire est aussi une des raisons qui explique la proportion importante de handicapés des classes populaires, détectés comme tels à l'âge d'entrée à l'école. En effet, 44,5% des enfants de parents dont le père et la mère n'ont fait que l'école primaire sont détectés entre la 5e et la 7e année. Ce pourcentage est de 33% si l'un ou l'autre parent a accompli un apprentissage, et de 15,2% lorsque l'un des parents est diplômé d'une école professionnelle ou d'une formation supérieure.

Père: Encore un peu plus... Dis-le ! Tu me l'as dit toi-même. Combien de chevaux a le plus grand Saurer ?

Enrico: ... 300 ?

Père: Voilà. Je savais que tu le savais.

La transposition des modes d'acquisitions scolaires est quasiment généralisée parmi les membres des classes moyennes. Ils achètent des "livres imagés" pour apprendre des mots, des jeux éducatifs nombreux sur le conseil d'éducateurs spécialisés. Pour les cas moins atteints, les parents font l'apprentissage de la grammaire française à l'aide du livre pour étudiants avancés de l'Alliance Française; "l'étude de la botanique", de la zoologie à l'aide de séries publiées sur les plantes et les animaux, la géographie sur la base d'Atlas. Pour les autres matières de l'instruction dans laquelle ils rangent les séances de logopédie, de rythmique et les activités physiques, la même ferveur et la même bonne volonté d'acculturation prédominent. Tout permet de penser que ces parents (employés, cadres moyens) ont adopté le plus fortement les modèles de comportement, les règles d'éducation vulgarisées à l'intention des parents d'enfants handicapés. Et tout se passe comme s'ils avaient transposé le rigorisme éthique des classes populaires et des fractions traditionnelles des classes moyennes²⁸ sur le terrain de l'éducation, spécialement des déficients, en la transformant en instruction proprement dite.

Les investissements pédagogiques des cadres supérieurs et des représentants des professions libérales, tout en étant plus nombreux et visant avec la même intensité l'acquisition de savoirs et de savoir-faire, sont plus détachés de la référence scolaire directe et davantage ajustés — en tant que pratiques spécifiques — aux propriétés du handicapé mental. Les relations sociales étroites avec les spécialistes en pédagogie, le niveau culturel élevé qui permet une reprise circonstanciée des consignes et des savoirs de ces derniers, la disponibilité en temps et l'aménagement d'un espace spécial pour le déficient, sont les déterminants principaux de l'éducation spécifique, organisée en séquences progressives et cumulatives d'investissements diversifiés en vue de la réalisation d'un projet à moyen ou à long terme. Si ces parents prêchent aussi la sévérité, c'est moins en vue de contenir des écarts de violence ou de discipline que pour prévenir le manquement à la règle par la référence à la gravité et au sérieux de son observation. L'extrait suivant des règles d'éducation qu'une mère appartenant aux classes supérieures a consignées dans un cahier, met en évidence la démarche pédagogique rationnelle qui sous-tend ses pratiques qu'elle dit avoir rigoureusement suivies.

"— Eveiller la curiosité de l'enfant.

- Ne rien exiger de lui au point de vue parole. Il doit d'abord apprendre et utiliser le langage gestuel.
- Diminuer progressivement la compréhension de son langage gestuel, forcer à verbaliser. S'il désigne des objets par des gestes, ne pas comprendre, forcer qu'il le dise par des mots.
- N'utiliser que des mots isolés dans un premier temps : ne pas dire 'tiens-toi tranquille', mais seulement 'tranquille'.

²⁸ P. Bourdieu (1974).

- Toujours employer la même expression; ne pas utiliser des synonymes: par ex. souliers, chaussures.
- Faire précéder tout acte du mot qui le désigne: si on prend le manteau, d'abord dire 'manteau', puis le prendre et le donner.
- Etre énormément avec lui: ne pas le laisser isolé quelque part dans l'appartement.
- Faire connaître des milieux très différents, promenades très variées, jouets très variés, occupations très variées; lui procurer le plus de contact possible.
- Avoir une attitude très constante: une même cause ayant le même effet; régularité dans les comportements imposés.
- Une bonne humeur générale du milieu familial", etc.

De même, la liste des exercices comprend toutes les variétés d'apprentissages de gestes, de manipulations et d'objets: montage et démontage d'objets, souffler des bougies et souffler dans de petites trompettes, exercices de loto, exercices de réactions différentes, manipulation d'instruments de cuisine, jeux de balles, jeux de construction, etc.

"Je faisais des tableaux pour le noter. Je lui donnais des notes pour chaque exercice et je faisais la somme des points obtenus par jour. Et puis je comparais les notes partielles et les notes globales pour suivre son développement. Je lui ai donné progressivement des responsabilités; par exemple il a appris à porter des plats, à débarrasser des tables. Tant pis, s'il casse des assiettes ou des plats, pourvu qu'il apprenne. Et il a fait des progrès très nets."

En comparaison, l'extrait d'entretien d'une femme d'ouvrier qui met bien en évidence l'incidence financière et les limitations du travail pédagogique familial :

"Une doctoresse m'a dit qu'il faut laisser travailler les enfants handicapés, aider dans la cuisine, pour mettre la table ou pour débarrasser... Non, je ne le fais pas. Je ne peux pas acheter tous les six mois un nouveau service. On a déjà assez sans ça."

Le travail pédagogique familial est complété et diversifié par de nombreuses leçons particulières dans les domaines les plus variés qui s'inscrivent dans une stratégie éducative ajustée aux niveaux atteints dans différentes performances. Ces parents sont donc en mesure de mettre en place un dispositif éducatif différencié et des terrains sur lesquels les acquis déjà réalisés peuvent être exercés et renforcés afin de pouvoir développer au mieux et le plus harmonieusement possible le fond de normalité et la personnalité propre du handicapé. Cette optique ressort aussi lorsqu'on analyse la trajectoire de ces handicapés dans les diverses institutions plus ou moins spécialisées.

3. CURSUS INSTITUTIONNEL ET NIVEAUX DE PERFORMANCES

3.1. Relégation ou investissement éducatif en institution

La délégation à autrui, pour une durée plus ou moins longue, du travail d'éducation et d'éducation représente un enjeu important des stratégies familiales, concernant le handicapé. Etant donné l'impossibilité de maintenir les enfants déficients mentaux dans le système scolaire ordinaire — la relégation dans les classes spéciales étant par ailleurs difficilement acceptée par les parents et le plus souvent refusée

par ceux des classes supérieures — les parents se trouvent devant deux types de possibilités éducatives; d'une part, garder l'enfant dans la famille et lui assurer une instruction dans le cadre d'écoles spécialisées pour handicapés; d'autre part, le placer dans un internat qui prendra à sa charge le travail de l'éducation. S'il est vrai que le placement²⁹ dépend aussi du degré du handicap³⁰, celui-ci n'est pas le seul facteur explicatif (le degré du handicap étant d'ailleurs aussi déterminé par l'investissement pédagogique réalisé). Les pratiques du placement sont plus fréquentes pour les enfants des classes supérieures qui présentent des performances supérieures à la moyenne (80% ont été placés au moins une fois) que ceux des classes moyennes (71,4% placés) et des classes populaires (65,6% placés). Cette tendance à placer plus souvent avec l'élévation dans la hiérarchie sociale est vérifiée, quel que soit le niveau du handicap.

Tableau 3. Répartition du placement selon le degré du handicap et le niveau social des parents.

	Arriération profonde ou sévère				Arriération modérée			
	Jamais placés	Placés	Total	N	Jamais placés	Placés	Total	N
Classes populaires	27,8	72,2	100,0	54	44,4	55,6	100,0	36
Classes moyennes	16,0	84,0	100,0	50	43,9	56,1	100,0	41
Classes supérieures	11,1	88,9	100,0	18	27,3	72,7	100,0	22

Ayant fait des acquisitions de niveau plus élevé, les enfants des classes supérieures sont pourtant plus souvent placés et fréquentent moins une école spécialisée: 55,0% n'ont jamais passé par une école, contre environ 40% dans les autres milieux sociaux qui ne recourent pas aussi fortement au secteur d'éducation spécialisée.

La décision de placer le handicapé est fonction d'impératifs différents: éloigner l'enfant et par là diminuer sa visibilité sociale et les risques de stigmatisation que sa présence entraîne pour sa famille, transférer à autrui le travail lourd et pénible de la prise en charge et de l'élevage, ou réaliser un investissement éducatif par

²⁹ Par placement, nous entendons tout séjour à l'extérieur de la famille d'une durée d'un an au moins. Cette restriction temporelle vise à éliminer les placements de courte durée qui représentent souvent une mesure de dépannage et qui ne correspondent pas à un choix d'un lieu d'éducation. Elle peut cependant induire une sous-estimation des moyens — différents selon les milieux sociaux — permettant de réaliser avec plus de flexibilité les stratégies éducatives. L'ensemble des données représentées dans cette partie ont été obtenues par la troisième étude portant sur tous les déficients "modérés, sévères et profonds" du Canton de Genève.

³⁰ Le placement est plus fréquent lorsque le handicap est plus prononcé: 82,6% des handicapés profonds ont été placés au moins une fois; 78,2% des handicapés sévères et 60% des handicapés modérés. Nous nous réfèrons dans cette partie à la deuxième enquête qui comporte des données plus complètes sur les trajectoires, confirmant par ailleurs les résultats de la première étude.

délégation à des spécialistes des tâches d'éducation. Le placement effectif est fonction, en plus des conditions objectives (économiques, sociales), des stratégies professionnelles des mères, stratégies qui dépendent à leur tour de leur qualification. Plus le niveau de formation professionnelle des mères est élevé et plus forte est la tendance à placer le handicapé, c'est-à-dire à déléguer à autrui le travail d'élevage et d'instruction.

En effet, 63,4% des handicapés ayant une mère sans qualification et 55% de ceux dont la mère a une formation manuelle, ont été placés au moins une fois. Ce pourcentage s'accroît avec le niveau de qualification : 73,2% quand la mère a une formation non-manuelle menant à des emplois subalternes, 83,9% lorsque la mère a une formation pour un emploi non-manuel qualifié, et 92,3% des déficients sont placés lorsque la mère possède une formation universitaire.

Or, l'on sait que l'intérêt économique — mais aussi social et psychologique (satisfaction au travail, participation sociale, valorisation de soi) à prendre un travail à l'extérieur du foyer — croît avec l'élévation du niveau de qualification professionnelle. Dans le cas des mères de déficients, l'exercice d'un métier représente sans doute un enjeu particulièrement important parce qu'il permet, à travers la revalorisation professionnelle, d'échapper à la dévaluation attachée au statut de mère d'enfant handicapé. Les placements sont par conséquent une condition de possibilité d'un travail à l'extérieur.

Le nombre d'enfants dans la famille est un autre facteur qui pèse sur la décision des mères de rester au foyer ou de travailler à l'extérieur et donc d'envisager un placement. Celui-ci est le plus fréquent lorsque le handicapé est enfant unique (84,4% sont placés)³¹ : la situation de mère au foyer risque d'être la plus frustrante et la moins valorisante. La tendance à placer est plus faible lorsqu'il y a deux ou trois enfants (62,2% et 68,9% des déficients sont placés). Elle s'accroît à nouveau à partir de 4 enfants (79,6%) par le fait du surcroît de travail que constitue la prise en charge du handicapé dans une famille plus grande.

Les placements sont loin d'être homogènes et ne sont pas d'accès égal pour tous les parents. Comme le système scolaire, le champ des institutions compte des filières de relégation et des trajectoires d'investissement éducatif intenses. Si l'on distingue d'une part les placements en internats spécialisés pour déficients et d'autre part les placements faits dans des services non spécialisés (crèches, pouponnières, hôpitaux) ou dans des familles d'accueil, on observe que ces derniers, dont la finalité n'est pas l'investissement pédagogique, mais l'éloignement ou le transfert à autrui de la prise en charge, sont environ deux fois plus fréquents dans les classes populaires (22,2%) que dans les milieux moyens ou supérieurs (10%). Inversément, les placements spécialisés augmentent avec le niveau social des parents.

Les âges auxquels sont placés les déficients selon les milieux sociaux sont également révélateurs des stratégies des parents et des fonctions différentielles des placements. Alors que, dans les classes moyennes, ces derniers se répartissent plus ou

³¹ Dans un petit nombre de cas, il s'agit de mères célibataires contraintes de travailler, pour qui le placement est une nécessité inéluctable.

moins uniformément aux différents âges, on constate des variations importantes dans les couches populaires et supérieures. Ces dernières placent leur enfant le plus entre 4 et 6 ans (34,3% contre 13,6% des ouvriers), c'est-à-dire aux âges correspondant au début de l'entrée dans le système scolaire. L'objectif d'investissement éducatif du placement est donc à l'avant-plan. Les membres des classes populaires en revanche placent surtout avant l'âge de 3 ans (35,6% contre 9,4% des handicapés des classes supérieures) et entre la 7ème et la 9ème année (22%), âge qui se situe au moment de l'éviction des handicapés du système scolaire.

L'ensemble des données indiquent que les placements effectués par les membres des classes populaires répondent surtout à la nécessité de trouver un lieu de vie pour le handicapé en dehors du foyer familial (et ceci très tôt: 74,3% des placements non-spécialisés interviennent dans les deux premières années). Ce type de solution semble, au moins pour une certaine proportion des cas, imposé par les circonstances, plutôt que librement choisi: on trouve, parmi ceux qui y recourent, des mères seules, des familles nombreuses, des travailleurs étrangers qui placent l'enfant dans la parenté restée au pays d'origine.

Les inégalités d'accès aux différentes institutions sont encore plus marquées lorsqu'on tient compte des différences qualitatives entre les placements spécialisés. Il existe en effet un éventail très diversifié de services de prise en charge qui se distinguent par le taux en personnel d'encadrement, le degré de spécialisation des professionnels employés, la spécificité des méthodes utilisées, en un mot par l'importance et la qualité des investissements éducatifs ou correctifs. De ce point de vue, on peut opposer des établissements à fort coefficient pédagogique (comme Perceval à St-Prex) qui visent non seulement le développement des facultés intellectuelles, mais encore du corps, de la personnalité, du goût, de la créativité à travers un ensemble d'activités telles que gymnastique, physiothérapie, eurythmie, danse, dessin, peinture, tissage, poterie, émail (c'est-à-dire des activités fortement valorisées par les classes supérieures), à des institutions peu spécialisées et orientées principalement vers le gardiennage des handicapés (par exemple les pavillons d'oligophrènes dans les cliniques psychiatriques). Il est évident que le placement dans l'une ou dans l'autre catégorie d'établissements n'aura pas les mêmes effets sur le déficient, son développement, ses niveaux de performances et son avenir.

Ces différences qualitatives se retrouvent précisément dans l'utilisation différentielle des deux types d'institutions. Si l'on ne retient que les placements qui sont faits pendant l'âge correspondant à la période scolaire (âge au placement inférieur ou égal à 15 ans), on observe une relation nette entre la position de l'établissement dans la hiérarchie sociale des institutions et le niveau socio-économique des personnes handicapées placées à Perceval, comme l'illustrent les deux dernières colonnes de la table 1.

Ces différences qualitatives se retrouvent précisément dans l'utilisation différente des deux types d'institutions. Si l'on ne retient que les placements qui sont pendant l'âge correspondant à la période scolaire (âge au placement inférieur égal à 15 ans), on observe une relation nette entre la position de l'établissement et la hiérarchie sociale des institutions et le niveau socio-économique des personnes. En effet, 50% des handicapés des classes supérieures ont été placés à Perceval, contre

21,4% des enfants des classes moyennes et 11,8% de ceux des classes populaires. A l'inverse, les institutions moins dotées en moyens d'investissement pédagogique sont plus souvent les lieux de placement des enfants des couches populaires: Eben-Hézer recueille 27,5% des handicapés placés des classes populaires, 19,6% de ceux des classes moyennes et 10% des classes supérieures. La concentration des déficients de ces dernières classes sociales placés dans une seule institution (50% à Perceval) indique aussi le caractère sélectif de cette institution et la facilité d'accès pour les membres des classes supérieures. En revanche, la dispersion des placements faits par les autres milieux sociaux souligne leur situation plus aléatoire face aux problèmes de trouver une place pour leur enfant. Et quand une solution a été trouvée, les parents des classes populaires surtout ont l'impression, voire la conviction, que l'institution — plus souvent orientée vers le gardiennage ou le milieu de vie — ne propose pas tout ce dont leur enfant pourrait profiter. Le fait d'avoir observé la diminution des performances ou la régression affective renforce le sentiment d'inégalité et peut être à l'origine d'un abandon progressif³³. La difficulté de retrouver une place dans une autre institution, au cas où ils voudraient changer, ainsi que la crainte d'être de nouveau confrontés à une situation intenable au foyer familial influencent fortement la durée des placements et leur nombre.

En effet, si l'on tient compte des seuls placements spécialisés, les handicapés des classes populaires ont connu un seul placement dans une proportion de 63,2% des cas. Dans les couches moyennes et surtout supérieures qui disposent davantage de solutions alternatives, le premier placement revêt un caractère moins définitif, puisque 46%, respectivement 39,4% des handicapés de ces origines sociales n'ont eu qu'un seul placement. Ces différences sont confirmées lorsqu'on constate que la durée totale des placements (faits entre 0-16 ans) varie dans le même sens: 38,5% des handicapés d'origine populaire ont été placés pendant 10 ans et plus. C'est le cas de 29,1% des enfants des classes moyennes et 22,2% de ceux des classes supérieures.

Ces constatations mettent en évidence d'une part la marge d'action différente dont disposent les parents de conditions sociales différentes, pour corriger, ajuster, optimiser leurs investissements institutionnels, et d'autre part le degré de maîtrise correspondant qui permet de limiter les erreurs et les fausses orientations. Des écarts semblables sont donc observés, qu'il s'agisse des stratégies de placement, de la pédagogie familiale ou des rapports aux spécialistes de la déficience mentale en général.

4.2 Niveaux des performances

La primauté accordée par les membres des classes populaires et des fractions inférieures des classes moyennes à tout ce qui concerne l'activité professionnelle, et plus particulièrement le travail manuel, va de pair avec une insertion plus fréquente sur le marché du travail ou dans des ateliers de réadaptation. Inversément, des performances d'ordre intellectuel sont plus souvent mentionnées par les cadres supé-

³³ Sur les mécanismes de la relégation à l'intérieur des institutions médicales et psychiatriques: A. Chauvenet (1978) et F. Castel, R. Castel et A. Lovell.

rieurs et les membres des professions libérales, tandis que les ouvriers font part de la régression, ou du moins de leur crainte du recul, de ces performances³⁴. Ces données, obtenues par l'analyse du discours des parents et par l'étude de l'insertion professionnelle, pourraient faire penser que les handicapés des milieux populaires réussissent mieux dans des performances de type manuel, à l'opposé des déficients des classes supérieures qui se caractériseraient par des niveaux plus élevés dans des activités telles que lecture, écriture, langage, etc. Or, il n'en est rien. Les investissements pédagogiques, familiaux ou institutionnels produisent des différences systématiques, quelles que soient les activités sur lesquelles portent les évaluations des performances³⁵.

Les tableaux 4 à 7, qui mentionnent des proportions de certains degrés de performances et d'autonomie du déficient selon son appartenance sociale, mettent en évidence des différences systématiques, et étonnantes si l'on tient compte du niveau d'atteintes de ces personnes³⁶. Les performances varient de façon régulière selon la situation et les conditions sociales objectives de la famille, opérationnalisées ici par l'indicateur du niveau socio-culturel des parents, et par conséquent selon l'intensité et le type de pédagogie familiale ainsi que selon les cursus institutionnels³⁷.

³⁴ On sait par ailleurs que les acquis scolaires perdent chez les ouvriers et les employés subalternes en efficacité avec la distance prise du point de vue temps par rapport à l'Ecole et qu'ils déterminent de moins en moins des pratiques culturelles n'appartenant pas à leur univers social (P. Bourdieu et P. Darbel).

³⁵ S'agissant de handicapés plus atteints, les écarts observés, sans doute moins élevés que ce qu'on obtient dans un échantillon représentatif des déficients mentaux en général, sont d'autant plus démonstratifs des processus de socialisation et d'acculturation différenciels. Les données ne reflètent pas des mesures objectives des performances, elles représentent davantage les estimations que fait l'entourage des capacités du déficient. Il est donc probable que les différences réelles sont plus importantes que celles qui apparaissent – en tant que produits des évaluations des parents – dans les tableaux suivants, car il est probable que les milieux plus cultivés – dans les tableaux 4 à 7 – apprécieront plus facilement des productions plus faibles comme des capacités de niveau moyen, ainsi qu'on a pu le constater sur la base de quelques exemples cités.

³⁶ Les résultats obtenus par notre étude contredisent les affirmations fréquentes dans le champ de la déficience mentale qui soulignent l'homogénéité des performances des handicapés davantage atteints, comme si la seule appartenance à une catégorie d'atteintes éliminait toute différenciation (P.J. Mittler).

³⁷ On pourrait objecter que ces différences systématiques sur le plan des performances font que révéler les différences du degré du handicap selon l'origine sociale des déficients. L'argument serait grossièrement le même lorsqu'on s'avise d'expliquer les différences de la réussite scolaire par des écarts dans la répartition du quotient intellectuel selon les classes sociales. Quant à la population enquêtée, objet de notre étude, on constate effectivement que le pourcentage de handicapés profonds est plus élevé (25,6%) dans les classes populaires que dans les classes moyennes (18,7%) et dans les classes supérieures (15%). Inversément, la proportion du handicap modéré est respectivement 40%, 45% et 55%, et celle du handicap sévère de 34,4%, 36,3% et 30%. Même si les différences étaient plus grandes, elles n'expliqueraient pas les écarts des performances, puisque, fondamentalement, le degré du handicap, ainsi que les performances, sont produits d'investissements médicaux, pédagogiques (effectifs différents selon les situations objectives, stratégies et pratiques éducatives différentes elles aussi – comme nous allons le montrer).

Tableau 4. Proportion du degré de maîtrise corporelle selon les classes sociales.

	Continence partielle ou totale	n	Bonne motricité	n
Classes populaires	73,9	88	39,3	89
Classes moyennes	82,4	91	46,0	89
Classes supérieures	89,7	39	48,7	39

Tableau 5. Proportion du degré d'autonomie dans la gestion du corps.

	Se vêt seul	Se lave seul	Se nourrit seul	n
Classes populaires	53,4	31,1	72,5	90
Classes moyennes	50,5	35,2	79,1	91
Classes supérieures	57,5	57,2	87,5	40

Tableau 6. Proportion du degré d'autonomie dans certains actes de la vie quotidienne.

	(Individus de 16 ans et plus)					
	Transports publics: seul ou accompagné	Achats: seul ou accompagné	Cuisine: seul ou aidé	Restaurant: seul ou accompagné	Horaire: seul ou aidé	n
Classes populaires	51,3	29,7	31,1	62,2	31,5	74
Classes moyennes	54,4	36,8	38,6	71,9	36,8	57
Classes supérieures	72,4	62,1	41,4	75,9	51,7	29

Tableau 7. Proportion du degré de performances intellectuelles.

	(Individus de 16 ans et plus)				
	Parle assez bien	Lit assez bien	Ecrit assez bien	Calcule un peu	n
Classes populaires	39,2	5,4	4,0	5,4	74
Classes moyennes	59,6	12,3	7,0	15,8	57
Classes supérieures	58,6	17,2	13,8	17,2	29

En nous limitant à quelques exemples, on peut ainsi montrer que la continence partielle ou totale — effets des pratiques de correction contre les muscles bloqués ou faibles — est mentionnée par 73,9% des parents des classes populaires et par 89,7% de ceux des classes supérieures, les classes moyennes se situant en position intermédiaire. La même tendance s'observe pour la motricité. Certains indicateurs du degré d'autonomie révèlent des différences plus importantes. Il en est ainsi de l'indépendance en matière de toilette: se lavent seuls: 31,1% des handicapés de familles populaires, 35,2% de ceux originaires de familles d'employés, de techniciens

ciens et de petits indépendants et 57,2% des déficients des classes supérieures. L'importance accordée aux valeurs de la présentation de soi et à la conformité dans les rapports sociaux en général se répercute indéniablement sur le degré d'autonomie plus élevé des handicapés des classes supérieures dans des activités qui supposent précisément la gestion des relations sociales : utilisation des transports, achats, restaurants. Et, dans le domaine des activités intellectuelles, la même tendance prédomine : les handicapés des classes supérieures sont proportionnellement trois fois plus nombreux que les déficients des classes populaires à parler, lire, écrire et calculer assez bien³⁸.

Compte tenu de l'aspect systématique de ces variations, on ne peut les réduire à des données biologiques ou psychologiques qui, à elles seules, les expliqueraient.

5.3. Travail ou occupation créative

Ce n'est pas le lieu ici de rendre compte du débat sans fin concernant l'intégration sociale et professionnelle des handicapés mentaux. Nous avons déjà souligné certaines positions que prennent les parents selon leur représentation et leur vision du handicap. L'étude des mécanismes des placements a montré qu'il ne peut s'agir — à ce niveau non plus — de simples effets du degré de handicap. Les investissements éducatifs différentiels, l'inscription du handicapé dans les conditions économiques et sociales et dans l'univers culturel des groupes sociaux font que les déficients mentaux n'échappent pas aux processus qui orientent les carrières de l'ensemble des jeunes de leur classe, même si les mécanismes peuvent revêtir des formes particulières.

Tableau 8. Situation du handicapé adolescent ou adulte selon l'appartenance sociale au moment de l'enquête.

	Pré-formation	Activité rémunérée	Placement en institution	Chez les parents	T	N
Classes populaires	8,3	26,4	50,0	15,3	100,0	72
Classes moyennes	7,0	21,1	64,9	7,0	100,0	51
Classes supérieures	13,8	10,4	72,4	3,4	100,0	31

Les chances d'occuper un emploi rémunéré ou de se trouver chez les parents augmentent lorsque l'on descend dans l'échelle sociale. Il y a en effet deux fois plus de jeunes au travail dans les couches populaires que dans les couches supérieures, soit un individu sur quatre et un sur dix. En revanche, la probabilité de trouver en institution est plus élevée si on appartient aux classes supérieures.

³⁸ Ces écarts systématiques sur le plan des performances d'ordre cognitif et d'expression symbolique indiquent aussi d'une part les mécanismes différents selon les classes sociales, de l'acculturation des handicapés et d'autre part l'application aux déficients sociaux comparables à ceux dont les enfants normaux sont l'objet à travers le processus de socialisation. Concernant les rapports entre position dans les structures sociales et performances cognitives, voir H. Holling und D. Liepmann.

Différents facteurs spécifiques expliquent ces différences. En premier lieu, les investissements éducatifs dans les classes populaires sont davantage orientés vers l'acquisition — comme nous l'avons constaté — de savoir-faire manuels. En deuxième lieu, la contrainte économique qui s'exerce sur les parents ouvriers et employés subalternes, pour qui le handicap représente une lourde charge financière, amène ceux-ci à mobiliser des connaissances du même milieu social afin de trouver un encadrement adéquat pour l'emploi du handicapé qui fournit un salaire d'appoint, dont les membres des classes supérieures n'ont nullement besoin. En troisième lieu, alors qu'un emploi de manœuvre aux tâches ingrates et répétitives se situe encore dans le possible destin de classe, bien que peu valorisé, des couches populaires, il se trouve en total décalage par rapport aux chances objectives des enfants des couches supérieures et constitue un déclassement marqué dans les couches moyennes. Un tel type de travail ne présente aucune affinité avec l'univers et les valeurs des couches moyennes et supérieures et s'inscrit en rupture par rapport au type d'éducation antérieure. Valorisant fortement les activités créatrices qui permettent l'intérêt personnel, le développement et la réalisation de soi, les couches moyennes et supérieures considèrent un emploi non qualifié, aux tâches monotones et répétitives, comme aliénant et opposé à ce qu'elles recherchent pour leur enfant et ce qu'elles ont pu réaliser avec les placements spécialisés³⁹.

Aussi l'occupation d'un emploi rémunéré, même de bas niveau, signifie-t-elle la relative normalité du handicapé et constitue — aux yeux des ouvriers surtout — la réussite espérée et le démenti aux sombres prédictions des spécialistes, alors qu'il conduirait, pour les membres des classes supérieures, à la révélation et à la diffusion non contrôlable du stigmate.

Cette interprétation des faits est confirmée par les données relatives à la préformation professionnelle. Si on calcule le rapport entre cette dernière et la proportion de ceux qui exercent un emploi, on constate que tous les handicapés des classes populaires ayant suivi une préformation professionnelle travaillent par la suite. Mais c'est le cas de 83,2% des classes moyennes et de 25,0% seulement des

³⁹ On constate donc un décalage profond, parmi les membres des classes supérieures, entre leur discours sur l'intégration sociale et professionnelle des handicapés et leur propre pratique qui consiste avant tout à placer ces derniers en institutions fortement valorisées. Leur discours s'adresse principalement aux parents des classes populaires lorsqu'ils affirment la nécessité de l'insertion sociale. Car ils excluent le travail en atelier quand celui-ci revêt les caractéristiques d'activités répétitives et stéréotypées qui sont pratiquement toujours présentes dans ce domaine. L'extrait d'une conférence donnée à une réunion des leaders d'associations de parents critique le travail en atelier en vertu des valeurs fondamentales du déficient mental des classes supérieures : "épanouissement de la personnalité" et "le rayonnement de son être".
"Certains handicapés sont incapables d'un travail régulier et fixe. Faut-il insister, les obliger, les astreindre à ce travail d'atelier? Certainement pas si cette obligation doit nuire à leur épanouissement. Cette question d'épanouissement du débile est de toute première importance. Quels sont les signes qui nous font découvrir si un débile est vraiment épanoui? C'est une question délicate, mais je suggère que ce sera son ouverture par rapport à autrui, sa façon de s'insérer dans la communauté, sa capacité d'avoir des relations profondes, puis sa joie. Cet épanouissement se manifestera par le rayonnement de son être."

déficients des cadres, des professions libérales, qui sont à leur tour les plus nombreux (55,2%) à avoir accompli une préformation (contre environ 30% dans les autres milieux sociaux). Elle possède donc des fonctions et des significations très différentes.

Dans les couches populaires, le but principal de la préformation professionnelle est de préparer le handicapé au monde du travail en lui inculquant des exigences d'horaire, de discipline, d'assiduité et de rendement. Pour cela, elle suit directement l'éducation spécialisée: 52,4% la font à 15 ans ou même avant (ce qui n'est le cas que de 18,8% des handicapés des classes supérieures et de 38,9% de ceux des classes moyennes), et 80,9% ont le premier emploi avant l'âge de 18 ans (66,7% des classes moyennes et 25% des classes supérieures). A l'opposé, dans les couches supérieures, la préformation représente la continuation de l'éducation et du développement du handicapé conformément aux valeurs qui sous-tendent sa socialisation, sans déboucher sur un travail rémunéré qui serait contradictoire avec les objectifs fondamentaux. En effet, 37,5% de ces handicapés ont reçu leur préformation dans un internat spécialisé (contre 6 à 14% dans les autres milieux sociaux); la prolongation de la scolarité spéciale a pour effet de situer le début de la préformation plus tard: 62,4% le font à 16 ans ou après (mais seulement un tiers des adolescents des classes populaires); et trois quarts d'entre eux ont leur premier emploi à 19 ans et plus tard, ce qui est le cas d'un tiers des handicapés des classes moyennes et de 19,1% de ceux des classes populaires.

D'autres faits permettent une interprétation identique: par exemple, les institutions dans lesquelles les déficients adolescents ou adultes des classes supérieures sont placés de manière préférentielle organisent du travail représentant plus une façon créative de l'occupation (activités artisanales: tissage, poterie, macramé, mosaïque, etc.) et répondant aux besoins propres des handicapés mentaux, qu'une activité obéissant aux exigences externes de rendement et de conformité des produits par rapport aux critères industriels. Ces institutions se distinguent en outre des lieux de placement aménagés selon la logique des structures asilaires faites pour le gardiennage d'un grand nombre d'individus, originaires plus fréquemment des milieux d'ouvriers, de petits indépendants (artisans, commerçants) et d'employés subalternes.

* * *

L'étude des processus et des techniques d'acculturation des déficients mentaux auxquels les propriétés spécifiquement humaines ne sont pas d'emblée rentrées, ou sont déniées, a permis d'observer tout le travail de correction et de réparation visant à enlever les traits qui font le plus douter de leur appartenance au monde de l'humanité — qui donc les rapprochent de l'animal et du monstrum — à les doter des caractéristiques minimales qui satisfont aux critères des relations sociales de l'être humain. L'ensemble des inculcations et des tentatives de normalisation relève de l'œuvre de civilisation par laquelle la sauvagerie et la violence brute doivent être transformées et élevées au rang de la culture et de la raison. Puisque les catégories de pensée et les techniques d'action à l'égard du handicapé

— comme de toute personne qui se situe à la frontière entre l'humain et les manifestations incontrôlables des instincts naturels — découlent nécessairement des principes de base, différents selon les groupes sociaux, régissant l'éducation et l'instruction, les déficients mentaux incorporent les structures fondamentales de l'univers social et culturel de leur classe à la position que celle-ci occupe dans le système social.

S'il est vrai que les principes éducatifs différents et les inégalités devant les instances de la déficience mentale expliquent les différences observées quant aux projets, aux valeurs inculquées et aux trajectoires institutionnelles, il s'ensuit que les mécanismes à l'œuvre doivent pouvoir être repérés sur d'autres champs du système social où des déterminants d'ordre biologique ne sont pas invoqués comme explicatifs. Des nombreux processus homologues que l'on pourrait mettre en évidence, nous ne retiendrons que trois niveaux.

En premier lieu, les diverses filières de l'éducation spécifique des déficients mentaux, ainsi que les différentes stratégies d'investissement symbolique et social, constituent un cas particulier du travail pédagogique différentiel et des processus de sélection analysés dans les recherches sur l'éducation et le système d'enseignement. En se limitant au seul plan de la scolarité primaire, on observe, par exemple, que la relégation dans la division spécialisée est très inégale selon l'origine sociale : elle est sept fois plus probable pour les enfants d'ouvriers spécialisés que pour ceux de cadres supérieurs⁴⁰. Et, de façon générale, les enfants des couches inférieures ont quatre fois et demie plus de chances d'être mis dans ces filières d'abandon scolaire que ceux des couches supérieures. Des constatations analogues peuvent être faites à tous les niveaux d'un système de filières hiérarchisées. Il en est ainsi également de la médecine, qui comprend des services et des instances différemment positionnés dans la hiérarchie des filières de soins. Les plus basses d'entre elles — celles que Chauvenet appelle les filières d'abandon thérapeutique — recueillent avant tout des patients de milieux populaires, ainsi que ceux qui sont irrémédiablement définis comme cas chroniques à pronostic défavorable⁴¹. Nos recherches, menées plus particulièrement dans le champ psychiatrique, confirment étroitement ces données.

En deuxième lieu, les conditions objectives, ainsi que les systèmes de représentations, ne déterminent pas seulement des cursus institutionnels. Ils sont aussi au fondement des inculcations qui visent à doter les handicapés mentaux des dispositions et des propriétés considérées comme spécifiques de l'être humain défini selon les canons éthiques et esthétiques des groupes sociaux. Les investissements pédagogiques familiaux, scolaires, ou plus directement ajustés aux particularités du handicap, n'ont pas pour but unique de produire des performances directement ostentatoires et utilisables en tant que telles. Il s'agit bien plus d'engendrer comme chez tous les sujets sociaux — les structures élémentaires de l'*habitus de classe*⁴² qui fait du handicapé l'homme accompli à minima, propre à son groupe so-

⁴⁰ D. Felder.

⁴¹ A. Chauvenet.

⁴² P. Bourdieu (1974).

cial. Ainsi l'apprentissage de gestes professionnels standardisés doit-il déboucher, pour les membres des classes populaires, sur l'acquisition du "tour de main" dont l'application n'est pas limitée au seul domaine dans lequel il a été inculqué et routinisé, et dont l'accomplissement plus ou moins diversifié permet une relative autonomie financière et la reconnaissance sociale.

Plus fondamentalement, c'est au moyen des investissements symboliques qui ne se réduisent pas à leur dimension scolaire (goûts, intérêts, préférences, manières d'être) que les handicapés sont marqués des signes distinctifs de leur appartenance sociale. On trouve en effet, à peu de choses près, chez les déficients mentaux des différentes classes et fractions de classes la même structure des pratiques culturelles, des goûts, des préférences par exemple pour divers genres musicaux, des activités de loisirs, des expressions et de l'usage du corps que chez les membres de la collectivité en général⁴³. On peut ainsi repérer les mêmes oppositions entre, par exemple, la musique classique et la musique folklorique, les différentes sortes de sports et les usages ludiques du corps, les préférences pour le dessin, les activités artistiques ou les travaux de jardinage et de la mécanique. Les différents résultats que nous avons mis en évidence montrent par conséquent que la socialisation des handicapés, ou plus exactement leur acculturation, ne se limite pas au greffage d'un certain nombre de conduites conformes, mais opère par l'intériorisation de principes fondamentaux, le plus souvent rigides, qui sont à l'origine des pratiques, des attitudes et des représentations ordonnées et socialement correctes.

En troisième lieu, nous avons privilégié dans cette analyse d'une part les stratégies d'action sur le corps et, d'autre part, les systèmes de représentations par lesquels ce dernier est pensé, catégorisé, donc aussi maîtrisé et indexé par rapport à des classes d'action et de pensée. Les interventions sur le corps — surface et lieux intérieurs — n'ont pas pour seule fonction de rendre possible l'attribution de propriétés positives minimisant les traits honteux et détestables. Elles visent aussi à contrôler les relations entre les attributs repérés sur le corps et les propriétés de l'identité personnelle et sociale de celui qui en est porteur. Les discours des parents qui les représentent et par les différents professionnels de la déficience matériale — pour le classement adéquat des signes du handicap. Il en est ainsi lorsque des traits directement visibles (déformations du corps, dissymétries, manque de maîtrise des fonctions corporelles) sont éliminés en tant qu'éléments constitutifs et expressifs de la déficience. De plus, le postulat que tout handicapé recèle en même une personnalité au sens plein du terme, n'est pas simplement une croyance ou une croyance (selon le point de vue auquel on se place). Il constitue bien plus une des dimensions de la lutte pour l'appropriation d'une nouvelle figure de handicapé et pour l'imposition de celle-ci comme légitime et dominante. Ce renversement des significations habituellement admises (absence d'identité personnelle spécifique, anormalité, etc.) ne peut être opéré que par le surinvestissement du sens des traits qui sont censés attester la normalité de la personne (activités civiles).

⁴³ P. Bourdieu (1980).

trices, capacités d'intuition, performances semblables aux autres) et par l'interprétation laxiste des rapports entre traits extérieurs observables et signes intérieurs inférés (par exemple expressions de bonheur ou de malaise, compréhension des autres).

Nous avons constaté que ce sont les membres des classes supérieures ainsi que les professionnels du handicap mental qui tiennent le plus souvent ce discours; ils mettent en œuvre des pratiques par lesquelles cet objectif fondamental pourrait être réalisé, et possèdent donc les moyens matériels et symboliques capables d'affirmer et d'instaurer un nouvel arbitraire de l'identité sociale et personnelle du handicapé, pouvant servir d'échelon d'évaluation et de hiérarchisation sociale des déficients. S'il est vrai qu'un processus de destigmatisation est ainsi amorcé, il n'en reste pas moins qu'il se fait au prix de l'imposition de nouveaux critères auxquels les déficients d'autres groupes sociaux ne peuvent guère satisfaire. Ces derniers continueront à être marqués négativement, non plus en vertu de signes considérés généralement comme défavorables, mais par le fait qu'ils ne possèdent pas les propriétés à partir desquelles on pourrait conclure à l'existence d'une personnalité adéquate du handicapé mental. Ce processus de destigmatisation différencielle et de transformation des fondements des classifications des individus — problème posé indirectement dans tous les travaux sur la réhabilitation de différentes catégories de malades ou de déviants — met bien en évidence l'efficacité propre des croyances et des idéologies par lesquelles les détenteurs des positions dominantes instaurent et imposent des référentiels nouveaux qui constituent des variantes spécifiques des principes généraux de la domination symbolique.

BIBLIOGRAPHIE

- AUTREMENT, (1975-76) Guérir pour normaliser, l'arsenal thérapeutique pour rectifier les comportements (Paris).
- BOLTANSKI, L. (1968), "La découverte de la maladie" (Centre de sociologie européenne, Paris).
- BOURDIEU, P. (1974), Avenir de classe et causalité du probable, *Rev. fr. sociol.*, 15 (1974) 3-42.
- BOURDIEU, P. (1974), "Esquisse d'une théorie de la pratique" (Librairie Droz, Genève).
- BOURDIEU, P. (1978), Classement, déclassement, reclassement, *Actes Rech.*, 24 (1978) 2-22.
- BOURDIEU, P. (1980), "La distinction, critique sociale du jugement" (Ed. de Minuit, Paris).
- BOURDIEU, P. & DARBEL, P. (1969), "L'amour de l'art" (Ed. de Minuit, Paris).
- CASTEL, F.; CASTEL, R. & LOVELL, A. (1979). "La société psychiatrique avancée, le modèle américain" (Grasset, Paris).
- CHAUVENET, A. (1978), "Médecine au choix et médecine de classe" (Presses Univ. de France, Politiques, Paris).
- CLARKE, A.M. & CLARKE, A.D.B. ed. (1974) "Mental Deficiency, the Changing Outlook" (Methuen et Cie Ltd., London).
- CORDIER, J. (1965), Le rôle des facteurs économiques et culturels, *Esprit*, 11 No spécial (Nov. 1965).
- EIJAS, N. (1975), "La civilisation des mœurs" (Calman Lévy, Paris).
- FELDER, D. (1978), Des élèves à part. Données et questions sur la division spécialisée de l'enseignement primaire à Genève, *Cah. du Serv. rech. sociol.*, No 11. Genève.
- HÄCHER, W. (1976), La "déviance" et l'autonomisation du système des instances, *Rev. suisse sociol.*, 2-1 (1976) 93-123.

-
- FISCHER, W. (1980), Les self-care, la santé et le champ médical, *Cah. médico-soc.*, 23, 4 (1980) 229-239.
- FISCHER, W. (1980), Le Self-help - mécanismes de la transmission culturelle, *Cah. médico-soc.*, 24, 4 (1980) 239-250.
- FRASER, F.C. and LATOUR A. (1968), Birth Rates in Family Following Birth of a Child with Mongolism, *Am. J. Ment. Defic.*, 72 (1968) 883-886.
- GOFFMAN, I. (1975), "Stigmate, les usages sociaux des handicaps" (Ed. de Minuit, Paris).
- HERZLICH, C. (1969), "Santé et maladie, analyse d'une représentation sociale" (Mouton, Paris).
- HOLLING, H. & LIEPMAN, D. (1980), Zum Zusammenhang zwischen gesellschaftlicher Struktur und kognitiven Leistungen, *Kölner Z. Soziol. Sozialpsychol.*, 32 (1980) 484-507.
- KELLER, M. & GUYOT-NOTH, E. (1978), "Femmes, fécondité, quels avenir" (Ed. Delta SA, Vevey).
- MITTLER, P.J. (1974), Language and Communication, *Mental Deficiency, the Changing Outlook* (Clarke, A.M. and Clarke, A.B.D. Eds.) (Methuen, London) 540-543.
- MOELLER, M.L. (1978), "Selbsthilfegruppen" (Rowohlt, Stuttgart).
- MUEL, F. (1975), L'école obligatoire et l'invention de l'enfance anormale, *Actes Rech.*, 01 (1975) 60-74.
- MUEL, F. (1980), L'initiative privée. Le terrain de l'éducation spécialisée, *Actes Rech.*, 32-33 (1980) 15-49.
- NOACK, H. (ed.) (1980), "Medical Education and Primary Health Care" (Croom Helm, London).
- PINELL, P. & ZAFIROPOULOS, M. (1978), La médicalisation de l'échec scolaire. De la pédopsychiatrie à la psychanalyse infantile", *Actes Rech.*, 24 (1978) 23-49.
- POROT, A. (1974), "Manuel alphabétique de psychiatrie" (Presses Univ. de France, Paris).
- REVELLI, N. (1980), "Le monde des vaincus" (F. Maspéro, Paris).
- SIGLER, A.T. & al. (1967), Reproductive and Marital Experience of Parents of Children with Down's Syndrome, *J. Pediat.* 70 (1967) 608-614.
- STIMSON, G. & WEBB, B. (1975), "Going to See the Doctor, the Consultation Process in General Practice" (Kegan P., London).
- TIPS, R.L. & al. (1963), Genetic Counselling Problems Associated with Trisomy 21, Down's Disorder, *Am. J. Ment. Defic.*, 68 (1963) 334-339.

VERGENOSENSCHAFTLICHUNG IN KULTURSOZIOLOGISCHER SICHTWEISE Eine Studie zum Wiederaufleben abgesunkener Sinngehalte

Robert Hettlage

Unterer Batterieweg 143, 4059 Basel, Schweiz.

ZUSAMMENFASSUNG

Vom Beginn der Industrialisierung an bis zur Zwischenkriegszeit spielte der Begriff der "Vergenosenschaftlichkeit" in der Gesellschaftstheorie eine grosse Rolle. Heute ist er fast vergessen oder gehört jedenfalls nicht zu den "Forschungsnormalitäten". Selbst die etablierte Genossenschaftsforschung hat ihn aus den Augen verloren. Dennoch handelt es sich dabei um ein weitreichendes und möglicherweise "sensibilisierendes Konzept" (Blumer). Die vorliegende Studie greift darauf zurück, um eine Brücke zwischen der früheren und der aktuellen Diskussion um eine grundlegende Veränderung des (industriellen) Lebensstils zu schlagen. Denn in der diesem Konzept zugrundegelegten Weltinterpretation wird ausdrücklich ein dem herrschaftlichen "Gehäuse der Hörigkeit" (Weber) "alternatives" Modell der Gesellschaftsgestaltung vorgeschlagen. Allem Anschein nach werden gerade heute Teilespekte dieser Kulturperspektive unter dem Blickpunkt des Machtausgleichs und der Selbstverwaltung wieder aufgegriffen.

"Vergenosenschaftlichkeit" könnte hier als Kristallisierungspunkt dienen, u.a. auch um – gestützt auf die bisherigen Genossenschaftserfahrungen – zu zeigen, dass es kaum genügen kann, Veränderungen allein von strukturellen Eingriffen zu erwarten. Genossenschaftstypische Handlungschancen hängen auch eng mit den Deutungsmustern der Organisationsmitglieder zusammen. Die Bedingungen ihrer Wirksamkeit sind bis heute kaum untersucht. Sich darauf zu konzentrieren wäre ein durchaus lohnender Forschungsschwerpunkt einer in den Raum des "Normalen" gehobenen Genossenschaftssoziologie.

RÉSUMÉ

Dès le début de l'industrialisation jusqu'à l'entre-deux-guerres, la notion de la "coopérativation" ("Vergenosenschaftlichkeit") a eu un rôle important dans la théorie socio-logique. Aujourd'hui, ce concept est presque oublié ou, en tout cas, ne fait pas partie des "objets habituels de la recherche". Même la recherche sur les organisations coopératives, pourtant établie, l'a perdu de vue. Malgré cela, il s'agit ici d'un vaste concept présentant probablement "une composante sensibilisante" (Blumer). La présente étude s'y réfère en vue d'établir un lien entre le débat antérieur et la discussion actuelle concernant le changement fondamental du mode de vie (industriel). Car l'interprétation du monde sous-jacente à ce concept propose explicitement un modèle "alternatif" de la structuration de la société s'opposant ainsi à la "cuirasse d'obéissance" ("Gehäuse der Hörigkeit") dominante (Weber). Selon toute apparence, des aspects partiels de cette perspective culturelle sont repris à présent du point de vue d'équilibration de la domination et de l'auto-gestion.

La "coopérativation" pourrait servir ici comme point de cristallisation, entre autres, aussi pour montrer – compte tenu des expériences coopératives faites – qu'il n'est guère suffisant d'attendre des changements des seules interventions structurelles. Les chances de réussite des actions de type coopératif sont étroitement liées aux modèles d'interprétation des membres des organisations. Les conditions de leur efficience n'ont jusqu'à maintenant pas été étudiées. Il serait sans aucun doute bénéfique d'en faire le centre de gravité de recherches d'une sociologie des organisations coopératives situées comme problématique admise.

Man könnte beinahe versucht sein, das hier vorgelegte Thema mit einer Entzündigung einzuleiten, so sehr scheint es aus dem Standardrepertoire der Soziologie herauszufallen. "Vergenosenschaftlichkeit" und "Kultursoziologie" gehören – selbst wenn man die moderne Soziologie als multiparadigmatische Wissenschaft

verstehen sollte – gegenwärtig nicht zu den dominanten Forschungsinteressen so- genannt „führender“ Soziologengruppen oder – schulen, sind also nicht „Normal- wissenschaft“, sondern im wörtlichen Sinn ex-zentrisch.

Zum Teil hängt das daran, dass die Termini Kultur und Genossenschaft oft nur als vage definierte Bedeutungskonglomerate erscheinen, sich für ausserwissen- schaftliche, affektive Anmutungen besonders eignen, und daher von manchen Wis- senschaftlern bewusst beiseite geschoben werden.

Zum anderen dürfte die Ursache auch eine viel trivialere sein: die wissen- schaftliche Gemeinschaft der Soziologen hat ihre Aufmerksamkeit bisher einfach auf andere Gebiete konzentriert und diese implizit als „normal“ definiert. Demge- genüber ist die kulturosoziologische Perspektive des Genossenschaftswesens, aus dem Blick und in Vergessenheit geraten, so dass die nötige Klärungsarbeit bis heute noch aussteht.

Seit Th. S. Kuhn (1978, 123 ff), sind wir allerdings wieder sensibler dafür geworden, dass nicht alles, was von einer Spezialistengemeinschaft aus dem Strom der Forschung ausgefiltert wurde, deswegen auch schon ein Verdikt verdient hätte. Oft mag gerade das Gegenteil der Fall sein, wie die gelegentlichen Wahrnehmungs- verschiebungen, aus denen „wissenschaftliche Revolutionen“ geboren werden, zeigen. In der Tat mehren sich die Anzeichen für solche Wahrnehmungsverschiebun- gen, die allerdings – im Gegensatz zu Kuhn – durchaus ein *fudamentum in re* be- sitzen (Goudsblom, 1979, 139 ff).

1. TERMINOLOGISCHE PRÄLIMINARIEN

Nicht selten gleichen Begriffe Markenartikeln, deren Sympathiewert sich an die Stelle genauer Produktkenntnis gesetzt hat. Für die Vokabel „Kultur“ trifft das zweifellos zu. Sie ist positiv besetzt, aber inhaltlich nur erahnt. Bei „Vergeno- senschaftlichung“ ist hingegen die Lage nicht so eindeutig, denn zusätzlich zu allgemein geringen Kenntnis des *designatum* ist auch der Sympathiewert gruppenspe- zifisch sehr unterschiedlich. Zum Verständnis der Terminologie muss daher einige vorausgeschickt werden.

1.1. Die kulturosoziologische Sichtweise

Zweifellos gehört „Kultur“ zum facettenreichsten und schillerndsten, war die Soziologie zu bieten hat, weil es die Kultur höchstens als einen „lockeren Ver- bund von Themen, Werten und Handlungsfiguren, die in einer Gesellschaft wir- sam sind (gibt): einen Verbund, der soziale Prozesse und ihre Strömungen ebenso elastisch übergreift, wie er sie in Bewegung hält, ihnen entgegentritt, und ihnen amalgamiert“ (Lipp, 1979, 451). Das dürfte der Grund sein, warum einer der Väter der *Cultural Anthropology* Sir Edward B. Tylor (1871,1) mit seiner Defini- tion einen solchen, bis heute anhaltenden Erfolg hatte. Er machte sich die Sache nämlich ziemlich einfach und bezeichnet Kultur lediglich als „Ingebriff (com- plete) von Wissen, Glauben, Kunst, Moral, Gesetz, Sitte und allen übrigen Fak- teiten und Gewohnheiten, welche der Mensch als Glied der Gesellschaft sich ver-

eignet hat". Obwohl es sich eher um eine Verlegenheits-Konzeptualisierung gehandelt haben dürfte (Rassem, 1979, 23), hat sich sein Gebrauch nicht grundlegend geändert (vgl. Kroeber & Kluckhohn, 1952; Kroeber & Parsons, 1958, 582 ff Schneider & Bonfean, 1973; Peterson, 1979, 137). Die Untersuchung von vier Elementen steht im Vordergrund: Werte (Präferenzordnungen), Normen (Verhaltensregelungen), Weltanschauungen (*belief system*) und symbolische Ausdrucksformen (*material culture*).

Für unsere Zwecke weiterführender ist Max Weber. Mit der ihm eigenen konzisen Sprache bezeichnete er Kultur als "einen vom Standpunkt des Menschen mit Sinn bedachten Weltausschnitt" (Weber, 1973, 180). Hierin wird nicht nur deutlich, dass Kultur ein Identifikations- und Regulationsbegriff (*civilité, civilisation*), sondern zugleich Handlung und Gebilde, Prozess und System, Gestaltung und Gestalt ist (Rassem, 1979, 28 ff.). Zugleich zeigt sich Kultur immer als anthropogene, soziomorphe und generelle Wirklichkeit (Thurn, 1979, 439 f.):

(a) *anthropogen*, weil der Mensch als Bezugspunkt gesehen wird, der die Welt mit Bedeutungen überzieht, Sinn verleiht, dadurch seine Bedürfnisse und Antriebe vermittelt und normierend zur Realität Stellung nimmt.

(b) *soziomorph*, weil alle symbolischen Leistungen aus einem interaktiven Geflecht bestehen, dessen Konstellationen ständig in Bewegung sind und deren Wirkungen kurz- und langfristiger Art sind.

(c) *generell*, weil kein Bereich der Gesellschaft ohne diese Interpretationsleistungen erfahren wird und ohne sie auskommt. Das gilt für den politischen (*political culture*) ebenso wie für den rechtlichen (*jurisculture*), für den religiösen ebenso wie für den wirtschaftlichen Sektor (Weber, 1956, Hirschman, 1977).

Die kulturosoziologische Analyse eines Gegenstandsbereichs hebt also immer auf Bedeutungsmuster ab, "welche dem Handeln, explizit oder implizit, quer durch die Daseinsbereiche und Institutionen als Voraussetzung Halt und Sinn geben" (Lipp & Tenbruck, 1979, 395). Sie thematisiert weniger das faktische Handeln als institutionelle Handlungsmodelle (Verhaltensmuster), Normen und Werte, sofern sie als "kulturelle Selbstverständlichkeiten" Geltung besitzen und "somit jeweils typische Chancen für präferierendes menschliches Handeln eröffnen", (Mühlmann, 1964, 409) bzw. zur gesellschaftlichen Wirklichkeitsbewältigung beitragen.

Der kulturosoziologische Blick richtet sich folglich darauf zu wissen, wann, wo, wie und warum sich bestimmte Weltinterpretationen zur Rechtfertigung von Werten und Normen bilden, unter welchen Bedingungen neue existentielle Aussagen über das entstehen, "was die Welt im Innersten zusammenhält": welche symbolischen Formen diese *belief systems* annehmen und dabei die Gesellschaft (im Kulturvergleich) oder ihre Untergruppen (Subkulturen) widerspiegeln; welche offenen oder verdeckten Traditionen im Spiel sind und welche Macht sie über das Handeln des Einzelnen, ganzer Institutionen oder Gesellschaften ausüben (Lipp & Tenbruck, 1979, 395).

Diese Perspektive gewinnt immer dann an Aktualität, wenn eine Gesellschaft in eine Orientierungskrise gerät, Sinn zu einem "knappen Gut" wird und daher in-

tensive Bemühungen einsetzen, um als unbefriedigend erlebte Sozialbeziehungen durch alternative Denkformen, Lebensstile, Kommunikations- und Orientierungsmuster (*master symbols*) zu überwinden (Gerth & Mills, 1969, 287 f.). In unserer hochinstitutionalisierten Gegenwart sind diese Tendenzen nicht zu übersehen.

Es kommt nicht von ungefähr, dass das Genossenschaftswesen im vorigen Jahrhundert als Reaktion auf die Industrialisierung und der Boom zeitgenössischer Genossenschaftsbildungen als Reaktion auf die Folgen der Überindustrialisierung entstanden sind.

1.2. Vergenossenschaftlichung

Seit den frühen Anfängen des modernen Genossenschaftswesens steht auch der sprachlich höchst unelegante Begriff der "Vergenossenschaftlichung" im Raum. Da bisher kein besserer Ersatz gefunden wurde, soll er hier beibehalten werden, zumal er – terminologisch unmittelbar einsichtig – die nötige Brücke zur sozio-ökonomischen Organisationsform der Genossenschaft schlägt.

Genossenschaften haben sich immer als Gegenmodelle gegen andere Formen wirtschaftlichen Zusammenwirkens verstanden. Seit über 100 Jahren wird eine intensive Diskussion darum geführt. Entsprechend vielgestaltig waren die Bemühungen (auch von Soziologen), diese Eigenheiten konzeptionell sichtbar zu machen. Allerdings wurden sie jenseits der Grenzen dieser ganz spezifischen *scientific community* nur selten zur Kenntnis genommen.

Da die einzelnen Aspekte dieses Forschungsbereichs auch nicht annäherungsweise referiert werden können, muss es für das Verständnis unserer Problematik hier genügen, die Genossenschaft mit Hilfe von K. Ebert's Grundformel zu umschreiben. Demzufolge handelt es sich bei ihnen um einen "mit der Möglichkeit des jederzeitigen Ausscheidens verbundenen Zusammenschluss von Einzelwirtschaften, die bestimmte Funktionen ihrer Wirtschaften auf dem Wege der unmittelbaren, auf Dauer angelegten freiwilligen Zusammenarbeit gemeinsam verrichten und dadurch Erträge in Form von Leistungen und Nutzungen erzielen" (Ebert, 1966, 18).

In dieser Definition sind bei genauer Textinterpretation die wichtigsten Aspekte angesprochen, die in ihrer Kombination das Spezifikum von Genossenschaft ausmachen:

- (a) das Kooperativprinzip – die beständige Zusammenarbeit als Mittel und Ziel der Nutzensstiftung;
- (b) das Förderprinzip – das Streben nach Leistungen und Nutzungen (Bedarfsdeckung), nicht nach Geldertrag und Erwerb;
- (c) das Gemeinschafts- oder Sozialkapital, d.h. Gruppeneigentum am Reservefond, der der individuellen Disposition entzogen ist;
- (d) das Gleichberechtigungsprinzip, d.h. die aus dem personalbetonten Mergliedereinsatz (im Gegensatz zum sachbetonten Kapitaleinsatz) abgeleitete gemeinsame Willensbildung (*one man – one vote*) und Selbstverwaltung der Mergesgesamtheit.

Soziologisch von einiger Tragweite, und von bedeutsamen Soziologen

auch so verstanden (z.B. Gurvitch, 1950, 196; Oppenheimer, 1959, 340; Vierkandt, 1959, 191 ff), ist es, dass immer dann von Genossenschaft oder genossenschaftlich gesprochen werden darf, wenn wir es mit einem Fördererverband zur Erreichung gemeinsamer Ziele von Individuen oder Gruppen zu tun haben, die in ihrer Verfügungsgewalt gleichberechtigt sind, so dass die horizontale Gliederung der Sozialbeziehungen gegenüber der vertikalen dominiert. Gerade dieses Kriterium zeigt, dass wir uns einem Unternehmenstyp gegenüber sehen, der in sozialgeschichtlicher wie theoretischer Hinsicht als Partizipationsmodell gelten kann (Fürstenberg, 1970, 35; Andreae, 1974, 892).

Mit diesen Konstruktionsmerkmalen hat sich das Genossenschaftswesen auch bewusst von den klassischen Wirtschaftssystemen abgesetzt – von der kapitalistischen Marktwirtschaft durch die Betonung kollektiver Verfügungsberichtigung und von der staatskapitalistischen Planwirtschaft durch die freiwillige Selbstverwaltung und Selbstverantwortung (Weippert, 1950, 9 ff. und 1963, 174; Ziegenfuss, 1941, 115 ff, Schachtschabel, 1968, 268). Für diesen Anspruch eines eigenen, dritten Weges hat man den Begriff "Vergenossenschaftlichung" (Kooperativismus) geprägt.

Je nach angestrebter Reichweite bzw realistischer Selbstbeschränkung tritt Vergenossenschaftlichung in drei Ausprägungen auf:

- (a) als Versuch, eine *Organisation* nach genossenschaftlichen Prinzipien umzugestalten;
- (b) als Programm, nach dem eine *Gesellschaft* mit genossenschaftlichen "Geist"
- (c) und / oder mit Genossenschaftsunternehmen durchzogen werden soll.

Die kultursoziologische Seite jener Leitvorstellungen liegt darin, dass mit dem Anspruch, eine neue, gerechtere, sozial leistungsfähigere Wirtschafts- und Gesellschaftsordnung aufzubauen, auch eine andere *Kulturgestalt* angestrebt ist als diejenige, die bisher vom "Geist des Kapitalismus" oder "Geist des Etatismus" geprägt ist, eine "Wirtschaftskultur" also, in der

- (a) die Menschen sich als Gleichberechtigte und Gleichverantwortliche gegenüberstehen,
- (b) alte Herrschaftsformen und Abhängigkeiten aufgelöst werden,
- (c) die Ur-Sehnsucht nach solidarischen Sozialbeziehungen eine organisatorische Grundlage erhält und
- (d) dadurch die Möglichkeit näher rückt, humanere Umgangsformen zu praktizieren oder zu neuem Leben zu erwecken.

Mit Ver-Genossenschaftlichung wird also ein Zivilisationsmodell angesprochen, das von je her zum zentralen Ideen- und Motivationsbestand der Menschheit gehört: das distanzschwache Verflochtensein in einem möglichst akaphalen herrschaftsfreien Sozialverband. Aus diesem Grund stand in der frühen Genossenschaftsliteratur auch Tönnies' idealtypische Darstellung von "Gemeinschaft" im Zentrum der Überlegungen. In Anlehnung an diese Tradition, die unter stark interessendifferenzierten, "gesellschaftlichen" Zuständen immer wieder in neuen Geschäftsfeldern belebt wird, zeigt sich die kultursoziologische Perspektive der Genossen-

schaftsbewegung und speziell der Vergenossenschaftlichung in aller Klarheit. Das berechtigt uns auch, die fachspezifischen, kulturoziologischen Fragestellungen an dieses gesellschaftliche Ordnungsmodell zu richten, nämlich die Frage

- (a) nach der Entstehung, Tradition, Begründung und Ausgestaltung der Genossenschafts-“Ideologie”;
- (b) nach der Wirkkraft und kulturellen Selbstverständlichkeit der damit verbundenen Werte und Verhaltensmuster für einzelne Gruppen oder Gesellschaften überhaupt;
- (c) schliesslich nach der Bedeutung dieser Werte für eine künftige Gesellschaftsentwicklung.

Eine Antwort auf einen derartigen Problemkatalog hätte man am ehesten von den Genossenschaftstheoretikern und -praktikern selbst erwarten dürfen. Die Situation ist jedoch eine gänzlich andere.

2.. DIE BISHERIGE GENOSSENSCHAFTSFORSCHUNG

2.1. Die heutige Forschungslage

Wer die gegenwärtige Genossenschaftsforschung etwas überblickt, wird verwundert feststellen müssen, dass nicht nur die kulturoziologischen Fragestellungen, sondern auch ganz allgemein der gesellschaftspolitische Gehalt und Impetus von Vergenossenschaftlichung weitgehend in Vergessenheit geraten sind. Das soll nicht heißen, dass es keine intensive Genossenschaftsforschung gäbe oder dass die Genossenschaften in vielen Ländern, ja sogar im Weltmaßstab keine bedeutende Rolle in der Wirtschaftspraxis spielen würden. Im Gegenteil! Nach neuesten Schätzungen dürfte sich der Anteil der Genossenschaftsmitglieder gemessen an der Weltbevölkerung auf rund 10% belaufen! (Davidovic, 1975, 21f)¹. Überhaupt gelten Genossenschaften als “einer der wichtigsten Exportartikel gegenüber der Dritten Welt” (Kaiser, 1975, 2).

Umso interessanter (auch in kulturoziologischer Hinsicht!) ist es, dass sich die gängige Genossenschaftsforschung fast gänzlich auf juristische und ökonomische Problemstellungen von Genossenschaftsgründungen, Haftungsfragen, Aspekte der Marktbehauptung u.ä. beschränkt. Deren Wichtigkeit soll nicht verkennbar werden, nur scheint der eigentliche kulturtheoretische Atem ausgehaucht zu sein. Da wo es noch so etwas wie Genossenschaftstheorie im ursprünglichen Verständnis gibt, scheint sie sich überwiegend als *ökonomische Theorie* der Kooperation mit deutlicher Anlehnung an das Erklärungsprogramm der “Neuen Politischen Ökonomie” (Eschenburg, 1971; Boettcher 1974) zu verstehen.

Immerhin gibt es in jüngster Zeit Anzeichen für eine Tendenzwende. Ökonomen und Juristen beginnen, das Thema Selbstverwaltung in und durch Genossenschaften wiederzuentdecken und statt der bisherigen monistischen Sicht zumindest vom Aufbau her konträre Betriebstypen, den klassisch-hierarchischen und den pr

¹ Hierin sind allerdings die Zahlen der in kommunistischen Staaten praktizierten Zwei-mitgliedschaften in Genossenschaften eingeschlossen.

senschaftlich-egalitären, zu thematisieren (Buchanan, 1965, 1-14; Sauermann 1977; Backhaus 1979, 28 ff).

Etwas von der früheren Motivation der Anhänger einer Vergenossenschaftlichung scheint sogar wieder anzuklingen, seit Vanek's bahnbrechenden Studien zu den Existenz- und Entwicklungsbedingungen von *labor managed economics* eine eigene Forschungsrichtung etabliert haben (Vanek 1970, 1971, 1975).

Hingegen hält sich die Soziologie bisher, von wenigen Bannerträgern wie Matejko, Fürstenberg u.a. abgesehen, auffällig zurück. Für sie gilt das Thema immer noch als randständig, obgleich sich hieran exemplarisch und durch eine einzigartige Materiallage abstützbar ein so wichtiger sozialer Basisprozess wie der der Kooperation studieren liesse (Wössner, 1976, 207 ff). Bis heute fehlen sowohl eine Soziologie *der* Genossenschaft als auch eine Soziologie *in* der Genossenschaft. Allerdings gilt diese Feststellung nur für unseren Kulturkreis. In der Entwicklungs-forschung hat die Genossenschaft ihren festen Platz. Hier ist auch die Soziologie nicht untätig geblieben. Wo sozialer Wandel derart handgreiflich zum Thema wird, ist auch die kulturosoziologische Sichtweise nicht weit. Hieraus könnte auch ein Ansatz zur Neubesinnung in unseren Gesellschaftsformationen erwachsen.

2.2. Das traditionelle Forschungsinteresse

Der Bruch mit der Forschungstradition ist relativ jungen Datums. Bis in die Zwischenkriegs- und unmittelbare Nachkriegszeit hinein war die Situation eine ganz andere. Damals trat der kulturosoziologische Aspekt der Genossenschaftstheorie wesentlich deutlicher zu Tage. Genossenschaft und Vergenossenschaftlichung wurden wenigstens theoretisch durchaus als symbolische Führungsmodelle für eine zunehmende Humanisierung sozio-ökonomischer Handlungsabläufe und damit als Entwicklungskonzept unserer industrialisierten Gesellschaften interpretiert.

2.2.1. Genossenschaftstheorie als Theorie des Ursprungs von Gesellschaften

Als Ursprungstheorie von Gesellschaften hat die Konzeption der Vergenossenschaftlichung eine lange Tradition. F. Oppenheimer, A. Rüstow, M. Weber und vor allem A. Vierkandt (Vierkandt 1959, 191 ff) waren sich darin einig, dass herrschaftliche Sozialstrukturen mit ihrer ungleichen Verfügungsgewalt unter Individuen und Gruppen und ihrem hierarchischen Ordnungsgefüge als historisches Spätphänomen zu werten sind. Vorgängig vor aller Entwicklung zu ständischen oder klassenmässigen Machtdifferenzierungen von Grossgesellschaften war das gesellschaftliche Strukturierungsprinzip nach ihrer Auffassung ein genossenschaftliches. D.h. es orientierte sich an der Gleichverteilung der Macht, an Solidarität und subjektiv gefühlter, affektiver oder einfach traditionaler Zusammengehörigkeit – vornehmlich in kleinen Sozialgebilden wie Familien, Sippen, Stämmen. Dieser Bezug passt auch dem Terminus Genossenschaft heute noch unterschwellig an.

Erst in späteren Geschichtsepochen hat sich herrschaftliche Differenzierung und Staatengründung ereignet, sei es durch innere Differenzierung, sei es durch Überlagerung von aussen (Mühlmann, 1964, 422; Rüstow 1950). Dass wir heute am Rad der Geschichte nicht mehr zurückdrehen können, und uns ein Weg zum

urgenössischen Dasein verbaut ist, mag man bedauern, aber genossenschaftliche Sozialbeziehungen eben doch für *passé* oder höchstens noch in primärgruppenhaften, interessenhomogenen Beziehungsgeflechten für realisierbar halten.

Nun hat A. Gasser in einer Reihe von Studien (Gasser, 1976, 95 ff) gezeigt, dass eine solche puristische Auffassung irrig ist. Er kann belegen, dass die ganze Verfassungshistorie bis hinein in unsere Tage vom latenten Gegensatz zwischen genossenschaftlichen und herrschaftlichen Ordnungsvorstellungen durchzogen ist. Das beigezogene verfassungsrechtliche Material beweist, dass das Genossenschaftsdenken nicht nur in der geschichtlichen Frühzeit lebendig war und dann verschüttet wurde, sondern dass es sich oft unter anderer Terminologie als wesentliches Element moderner Rechtskultur erhalten hat (Riedel, 1974, 321 ff). Gasser belegt weiter, dass frühere und heutige Verfassungen im interkulturellen Vergleich inhaltlich nur adäquat erfasst werden, wenn sie als zentralstaatlich-herrschaftliche bzw. dezentral-föderalistisch-genossenschaftliche Varianten begriffen werden. Diese jeweils fundamental unterschiedlichen Denk- und Gestaltungstraditionen machen in Verbindung mit ihrem spezifischen Sozialisationsimpuls – deutlich, warum bestimmte Gesellschaften für autoritäre Staatsideologien auffällig empfänglicher waren als andere, oder umgekehrt: warum sich in eher genossenschaftlich geprägten Gebilden (etwa den sogenannten „altfreien Nationen“ wie Grossbritannien, Niederlande, Skandinavien, Schweiz) das demokratische Leben, die *participant culture* fester im politischen Alltag verankert hat (Almond & Verba, 1965, 1-44).

Dahinter scheint der kulturoziologische Anspruch auf, wonach die Besinnung auf genossenschaftliche Grundlagen der Gesellschaftsgestaltung wie lokale Selbstverwaltung, Bürgernähe und Betroffenheit die zunehmenden Steuerungsschwierigkeiten moderner „Pseudokomplexe“ (Mühlmann, 1981) steuern könnte. „Mit dem Postulat der Bürgernähe werden heute bereits alte Probleme der Verwaltungsreform auf einen neuen Begriff gebracht. Schon die Stein-Hardenbergsche Verwaltungsreform (seit 1806) verfolgte mit der Einführung der gemeindlichen Selbstverwaltung das Ziel, das aufstrebende Bürgertum in den monarchischen preussischen Staat zu integrieren. Durch das Prinzip der bürgerschaftlichen Mitteilung an kommunalen wie an staatlichen Geschäften sollte die Verwaltung belebt und der Gemeingeist der Bürger gestärkt werden. Mit dem Aufschwung des Liberalismus in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts wurde die kommunale Selbstverwaltung als Freiraum, d.h. als quasi-gesellschaftliche Instanz der Selbstgestaltung der lokalen Nahwelt durch die Bürgerschaft in Abgrenzung zur staatlichen Einheit betrachtet. Nunmehr galt die Kommune als ‘Bollwerk des liberalen Bürgertums’ gegen den monarchischen Staat. Nach der Liquidierung der Monarchie erschien die Kommune in der Weimarer Republik als besonders geeignete Instanz der Demokratie zu begründen und zu erhalten. Nunmehr wurde die ‘kommunale Selbstregierung Ausdruck der genossenschaftlichen Organisation des lokalen Verbändes’“ (Reuter 1976, 8) (Kaufmann [Hg.], 1979, 24).

2.2.2. Genossenschaftstheorie als Theorie zivilisatorischer Entwicklungsrichtungen
Vielleicht ist es viel zu wenig bekannt, dass sich die frühen, von Marx eingeführten

nannten "utopischen Sozialisten" sich eher als Solidaristen, denn als Sozialisten im heutigen Verständnis begriffen (Gide & Rist 1913, 697). Beinahe durchgängig waren sie Genossenschaftstheoretiker, auch wenn meist der Begriff Genossenschaft noch nicht auftaucht oder noch hinter der früher dafür gebräuchlichen "Association" zurücktritt. Von ihr erwarteten sie sich meist die künftige, alternative Mustergesellschaft. Dieses Ziel war auch der unmittelbare Antrieb zu den zahlreichen, wenn auch oft nur mässig erfolgreichen praktischen Versuchen, in verschiedenen Teilen der Welt Konsumvereine, Produktivgenossenschaften, Kommunen als Zellen für umfassendere genossenschaftliche Lebensräume aufzubauen.

(a) *Die genossenschaftlichen Monisten.* In der Frühzeit dieser Genossenschaftswegung waren die meisten der Gesellschaftsentwürfe monistisch geprägt. Vergenossenschaftlichung im nationalen oder gar internationalen Maßstab sollte über Genossenschaftsunternehmen erfolgen. Genossenschaftliche Lebens- und Arbeitsformen besäßen in sich eine solche Dynamik und zugleich eine solche Integrationskraft, dass sich in der Lage seien, das eben erst aufsteigende Industriesystem mit der ihm zugeschriebenen "industriellen Anarchie" schleunigst wieder aus den Angeln zu haben. Genossenschaften seien, die *unmittelbaren* Träger einer neuen Zivilisation.

Bei allen Unterschieden im Detail sahen die Solidaristen in den Genossenschaften *das Instrument*,

- um das von den schottischen Moralphilosophen in die Diskussion gebrachte neue Paradigma des Selbstinteresses (*Interest Will Not Lie*) zu attackieren;
- um die damit aufgezwungenen "schlechten Sitten" zurückzudrängen und das Wert- und Normensystem zu revolutionieren (Owen [1819] 1963, 148-155);
- um entfremdete Lebensweise auszuschalten und durch harmonische Gesellungsformen zu ersetzen (Vgl. Owens' New Harmony [1825-1828] oder E. Cabet's "icarische Gemeinschaften" [1848-1895]).
- um als industrielle "Phalanx" (Fourier's *phalanstères*, Vgl. V. Considerant 1972, 213 ff.) mit friedlichen Mitteln die Welt zu erobern, denn das "neue" System soll allen Erwartungen nach noch viel produktiver arbeiten als alles bisher Dagewesene (L. Blanc, 1972, 364 ff; W. Thompson, 1972, 436).

In der Tat ist dies ein wahrhaft ehrgeiziges Programm, für das uns der dazugehörige Optimismus abhanden gekommen ist. Von den heutigen Genossenschaftsforschern werden die Möglichkeiten einer Vergenossenschaftlichung denn auch viel bescheidener eingeschätzt.

(b) *Die genossenschaftlichen Pluralisten.* Die Genossenschaftsforscher dieses Jahrhunderts bis hinein in die 60er Jahre dachten keineswegs mehr monistisch. Zu sehr hatten sich die klassischen Wirtschaftssysteme etabliert und den scheinbar unaufhaltsamen Siegeszug des Genossenschaftswesens widerlegt, ihm oft sogar das Überleben schwer gemacht. Trotz allen hatte sich auch bei ihnen — allen voran die modernen Genossenschafts-"klassiker" wie Draheim, Weippert, Seraphim, Henzler u.a. — etwas von Impetus der Frühsozialisten erhalten. Denn durchweg bleiben sie davon überzeugt, dass Genossenschaften eine sozialreformerische

Qualität als Dritter Weg besäßen, sei es in Industrie- oder Entwicklungsländern. Denn im Gegensatz zur staatlich erzwungenen oder marktautomatisch erfolgenden handelt es sich hier um gruppenmäßig "vereinbarte" Handlungskoordinationen (Weippert, 1966, 174 ff.), um *agreements* vornehmlich zu sozialen Verteidigungs-zwecken.

Nur beanspruchen sie kein Gestaltungsmonopol mehr, u.a. auch deshalb, weil die Erfahrung gelehrt hatte, dass die Genossenschaften ihre grösste Dynamik immer dann entfaltet haben, wenn sie als Korrektur und Ergänzung eines bestehenden, und das heisst überwiegend des marktgesteuerten, Wirtschaftssystems auftraten.

Genossenschaften beschränken sich deswegen für die Anhänger der pluralistischen Version auf die Regulativfunktion einer "ergänzenden Gemeinwirtschaft" (Ritschl, 1964, 339), die die anderen Ordnungsformen korrigiert, ungestaltet und erweitert. Erreichbar scheint ihnen höchstens eine gemischte Wirtschaftsordnung, in denen die Genossenschaften eine starke Position innehaben. Trotz dieser Beschränkungen bleibt der Anspruch erhalten, es dem Prinzip nach mit einer Grundgestalt solidarischer Wirtschaftsbeziehungen (Seraphim, 1951, 9 ff; Messner, 1966, 1091) zu tun zu haben, mit einem unverzichtbaren sozialen Ventil und Reservoir, das sich aber freilich nicht als alleinige reale wirtschaftliche Gestaltungsform anbietet.

(c) *Marx' Genossenschaftsbegriff*. Von der einen wie von der anderen Variante hielten Marx und Engels ganz und gar nichts. Und dennoch sind auch sie unter die Vertreter von Vergenossenschaftlichung einzureihen. Besonders für den "späteren" Marx ist die juristische Genossenschaftsform kein erfolgversprechendes Element um die gesellschaftlichen Verhältnisse von Grund auf umzugestalten. Eine solche Annahme bleibt für ihn kleinbürgerlicher Irrtum und "Grossmäuligkeit" reformistischer Apostel (Marx, 1964, 343). Genossenschaften könnten die neue Gesellschaft nicht "aus sich erzeugen" (Engels, 1964, 667). Um die Revolution käme schliesslich niemand herum.

Aus der "Vogelperspektive" betrachtet gelten ihnen die Genossenschaften hingegen als einzige mögliche, weil einzig sinnvolle *Zielvorgabe* für die Zukunft, eine "konkrete Utopie", die sich dereinst in unbestimmbarer Zeitperspektive verwirklichen wird.

In diesem, und nur in diesem Sinn ist Marx Genossenschaftstheoretiker marxistischer Prägung. Und nur so kann man verstehen, warum er gleichzeitig ein vehementer Gegner und glühender Anhänger von Vergenossenschaftlichung ist. Erstes gilt für die Übergangszeit, letzteres für die "Endzeit". Hier ist für ihn genossenschaftlich mit kommunistisch identisch, nämlich mit der Idealvorstellung des "vollendeten Kommunismus" von freien Menschen, die mit gemeinwirtschaftlich organisierten Produktionsmitteln arbeitend ihre individuelle Arbeitskraft günstiger als gesellschaftliche Arbeitskraft verausgaben und somit eine einzige Grossgenossenschaft bilden können (Marx, 1962, 19). Im übrigen hätte Marx den Gegnern eines reformistischen Genossenschaftsprogramms keinen grösseren Dienst erweisen können, die bewusst oder unbewusst, jedenfalls ohne Unterscheidungsvermögen

sich an den Kommunismusverdacht gehalten haben und die Genossenschaften in Verruf brachten. Bis heute sind unterschwellige Ängste, Unterstellungen und Vorurteile diesbezüglich nicht ausgeräumt.

Immerhin deutet die Verschiebung der Genossenschaftsproblematik von der Konzentration von realen Organisationsformen auf ideale Gestaltungsprinzipien etwas an, das beinahe 100 Jahre später in ganz anderem Zusammenhang wieder aufgenommen werden sollte.

(d) *Das neue soziologische Genossenschaftsverständnis.* Sieht man von der gängigen theoretischen Durchdringung der Genossenschaftspraxis einmal ab, so hat sich in deren Schatten ein neues Verständnis von Genossenschaft zur Geltung gebracht. Es hat sich von der bisherigen Beschränkung auf die genossenschaftliche Unternehmensform gelöst und will Genossenschaft nun in einem viel umfassenderen Sinn als Realisierung des Selbstbestimmungsprinzips in seinen mannigfältigsten Formen verstehen.

Unabhängig voreinander dafür waren G. Eisermann (1955) und A. Tautscher (1955, 70) bahnbrechend. Für sie kann alles, was in der Tendenz auf Partizipation, Machtverteilung und Enthierarchisierung (*power equalization approach*) angelegt ist, als Versuch gewertet werden, das ursprüngliche, soziologische Verständnis von Genossenschaft (als Gegenkategorie zu Herrschaft) zu beleben. Daher können alle Experimente mit "Humanisierung des Arbeitslebens", die sich *tatsächlich* auf Machtabbau richten, als "genossenschaftlich im Trend" (Eisermann, 1955, 116) gewertet werden.

Wie immer man zu dieser Trendmeldung steht – und die bisherigen Erfolge etwa mit Selbstverwaltung sind keineswegs berauschend (Hettlage, 1981) – unbestreitbar wird hier Genossenschaft als basales, symbolisches Orientierungsraster, als *decision matrix*, Handlungslogik oder gar "Ethik und Logik des Denkens" (Nelson, 1977, 8) verstanden, die die heutige gesellschaftspolitische Auseinandersetzung prägt, ohne dass sie sich der gedanklichen Rückbindungen bewusst geworden wäre.

Wenn es wahr ist, dass wir Zeugen einer kategorialen Durchdringung des sozialen Lebens mit Ausdrucks-, Überzeugungs- und Organisationsstrukturen sind, die darauf gerichtet sind, Partizipationsgrenzen auszuweiten, Kommunikationsfähigkeit zu entwickeln (Vgl. Habermas, 1971, 101 ff), solidarisches Bewusstsein zu stärken und den Stellenwert von rationalisierender Lebensführung zurückzudrängen, dann können wir mit Nelson ohne weiteres von einem Wendepunkt der "Genossenschafts- und Bewusstseinskultur" (1977, 89) oder einer Art Revolution i.w.S. sprechen. Sie würde nach den bisherigen Darlegungen das Attribut "genossenschaftlich" verdienen.

VERGENOSSENSCHAFTLICHUNG IN KULTURSOZIOLOGISCHER PERSPEKTIVE

Vergenossenschaftlichung ist also ein in sich differenzierter Vorgang, der auf die juristische Unternehmensform Genossenschaft beziehen kann, aber

keineswegs darauf beschränken muss. Wenn man davon ausgeht, dass gar nicht primär die besondere Unternehmensform in den Blick genommen wird, sondern ein bestimmter Stil von Sozialbeziehungen und darauf gerichtete Bewusstseinsformen, Wertvorstellungen und Normen, dann hat Weippert recht, wenn er in der "Genossenschaft" immer auch eine Kulturform von umfassender Tragweite erblicken will (Weippert, 1953, 155 ff.).

Wenn nun Vergenossenschaftlichung also Institutionalisierung horizontaler Sozialbeziehung auf verschiedenen gesellschaftlichen Ebenen besagt, dann hat das umgekehrt auch seinen Rückbezug auf die genossenschaftliche Unternehmensform selbst. Denn auch und gerade die Genossenschaften müssen sich dann diesen Anforderungen in einem erhöhten Mass stellen.

3.1. Vergenossenschaftlichung von Genossenschaften und die kulturosoziologische Sicht.

Wie wir sahen, ist weder die soziologische Problematik in allgemeinen noch die kulturosoziologische im speziellen in der heutigen Genossenschaftsforschung auf einem hohen Entwicklungsstand. Das liegt nicht nur an einer immer noch verbreiteten Soziologiefeindlichkeit, sondern auch daran, dass sich die Soziologie selbst unnötigen Beschränkungen unterwarf, in dem sie den vorgezeichneten Spuren Max Weber's paradoxe gleichzeitig zu stark und zu wenig folgte.

3.1.1. Weber's Herrschaftssoziologie und die Genossenschaftssoziologie

Zu sehr verschrieb sich die Soziologie lange Zeit dem von Weber gewiesenen Forschungsprogramm in der Hinsicht, dass sie sich von dessen starken herrschaftssoziologischen "bias" nicht befreien konnte. Weber's Schlüsselbegriffe zum Verständnis westlich-moderner zivilisatorischer Komplexe sind bekanntlich Rationalität und Herrschaft.

Seiner Analyse zufolge ist der Zwang zur Zweck-Mittel-orientierten Lebensführung fast unausweichlich. Deswegen ist die Gesellschaft auch zwingend an die Ausbreitung eines spezifischen, unpersönlichen Herrschaftstyps gebunden. Zwar mag die Entpersönlichung der Machtausübung und deren Bindung an Legalität, Subjektionskonformität und Rationalität grosse Vorteile für den einzelnen haben, dafür ist man aber an die Herrschaft des Verwaltungsstaats und dessen Daseinsfürsorge unfassenderes, und auch wenn die Herrschaft legal ist, bleibt sie doch unabdinglich Minoritätenherrschaft. Für die Masse der Betroffenen und Verwalten ist Weber keinerlei Chancen für Machtausgleich, Machtverteilung und Machtkontrolle (Weber, 1956, 133 f, 615 ff, 633 ff). In der technisch-wissenschaftlichen Industriekultur ist legale, bürokratische Herrschaft die technisch adäquateste, effiziente und "formal rationalste Form der Herrschaftsausübung" (Weber, 1956, 125), aber eben auf hierarchische Über- und Unterordnung angelegt, unentzündbar und "durchstaatlicht" und damit eingeengt. Den eigentlich Betroffenen bleibt zumindest über dieser reibungslosen Monokratie kaum mehr als Gehorsam.

Aufgrund seiner hobbesianischen Prämissen des ewigen Kampfes aller um Machterhaltung und Machtsteigerung (Baumgarten, 1964, 157; Weiss, 1975, 96) hat Weber keinen Blick mehr für die Eröffnung neuer Partizipationschancen und die darin implizierte genossenschaftliche Kulturperspektive (Vgl. Nelson, 1977, 68).

Obwohl sich heute in der Soziologie neue Tendenzen ankündigen, war Weber's Einfluss doch so stark gewesen, dass sich demgegenüber eine eigentliche Genossenschaftssoziologie nicht entwickeln konnte. Überdies hat das Denken in herrschaftssoziologischen Kategorien kontinuierlicher, schematischer, berechenbarer und effizienter Steuerung auch in der Genossenschaftspraxis deutliche Spuren hinterlassen. Zweifellos stehen auch die Genossenschaften unter diesem Imperativen. Sie liegen im Interesse der Genossen, nur decken sie eben nur einen Teil von deren Interessenlage ab. Der andere Teil, nämlich gleichwohl eine genossenschaftliche Betriebsstruktur verwirklichen zu sollen, ist dabei oft auf der Strecke geblieben. Der kleinmütige Umgang mit den eigenen Modell hat viele Genossenschafter und Manager veranlasst, frühzeitig die Ambitionen herunterzuschrauben und der herrschaftlichen Durchdringung, die ja scheinbar so unausweichlich sein soll, keinen nennenswerten Widerstand mehr entkräftig mitzuwirken. Wen wundert es da, dass die Genossenschaften heute vor einem eigentlichen "Systemproblem", d.h. einem Widerspruch zwischen institutioneller Ordnung, kulturellen Ambitionen und Einsatz von Steuerungsmitteln stehen. Die heute vielfach beklagte *Identitätskrise* konnte nicht ausbleiben. An ihr zeigt sich, dass Genossenschaften selbst eine Vergenossenschaftlichung bitter nötig haben.

3.1.2. Weber's Kulturosoziologie und die "Struktursoziologie"

Ziemlich paradox mag es klingen, wenn ich die Ursache für die eben skizzierte Entwicklung teilweise auch darin sehe, dass die Soziologie und die Genossenschaftspraxis Weber's Spuren gleichzeitig zu wenig gefolgt sind. Er konnte Soziologie nämlich nie anders verstehen und betreiben als aus der Einsicht heraus, dass soziale Gebilde und Entwicklungen auch auf kulturelle Bedingtheiten, Begründungen und Bedeutungen verweisen. Wie Tenbruck sehr einleuchtend unterstreichen konnte, hat jedoch die moderne Soziologie lange Zeit hindurch eine ganz andere Wendung genommen (Tenbruck, 1979, 399 ff.):

Gemeint sind hier weniger ihr abstrakter Rigorismus oder ihre weithin unhistorische Grundauffassung (Goudsblom, 1979, 36 ff.) als die Auffassung, "die Gesellschaft (sei) durch jene äusseren Gliederungen bestimmbar, die überall am sozialen Leben ins Auge springen und heute summarisch als Struktur bezeichnet werden" (Tenbruck, 1979, 399). Zugleich wurde der Systemcharakter so in den Vordergrund gerückt, als sei Gesellschaft allein das Ergebnis sozialer Determinanten oder "Mechanismen" und damit eben beinahe einschränkungslos steuerbar. In einer so verstandenen "Struktursoziologie" müssen alle sozialen Erscheinungen hinter Organisation und Funktion, äusseren Zielen und Beziehungen verschwinden. Demgegenüber "versinken alle Wissensbestände, welche zumindest in früheren Zeiten als wirklich gegolten haben, bis nur das 'Gesellschaftliche' übrig

bleibt. Der Rest wird belanglos, Epiphänomen, Ideologie, Reflex, Überbau" (Tenbruck, 1979, 407).

Ganz im Gegensatz zu Weber hat solche Soziologie die Vieldimensionalität und relative Eigenständigkeit menschlicher Motivations- und Verständnislagen auf das "Strukturelle"² verkürzt und Kultur als Schein denunziert bzw Interessen zur eigentlichen Realität erklärt (Tenbruck, 1979, 408).

Aus all dem wird klar, dass sich damit auch das sehr weit gefasste Verständnis von Genossenschaft beträchtlich verengen musste. Das hat für die soziologische Erforschung von Genossenschaften einen wenig ruhmreichen Einfluss gehabt, weil sie zunehmend auf ihre juristische Besonderheit verkürzt, aber nicht mehr in ihrem kulturellen Antrieb erfasst wurden. Dementsprechend mechanistisch waren auch die Erwartungen an diese Betriebsstrukturen, so als ob es genügen könnte, innerlich dezentralisierte Gebilde hinauststellen, die sich dann wie von selbst mit dem entsprechenden kooperativen Geist und integrativen Leben füllen würden.

Das Scheitern konnte gar nicht ausbleiben. Gerade die z.T. kläglichen Fehlschläge genossenschaftlicher Entwicklungspolitik beweisen besser als vieles andere, dass sich Kulturtraditionen und -identitäten, verbürgte Lebensstile, Wertvorstellungen und Interpretationsleistungen nicht leichthin überspielen oder allein "strukturell" ausser Kraft setzen lassen.

Hier hat die kultursoziologische Perspektive in der Genossenschafts- und Partizipationsforschung noch ein grosses Terrain zurückzugewinnen. Für die Einschätzung von Vergenossenschaftlichungschancen hat das eine erhebliche Bedeutung.

3.1.3. Einige kultursoziologische Aspekte in der Genossenschaftsforschung
Genossenschaften eröffnen gerade wegen ihrer besonderen Strukturmerkmale für die Mitglieder spezifische Lernfelder und Handlungschancen, denn ihrem Charakteristikum zufolge wollen sie ja "das Gewicht der Willensbildung in die Basis statt in die Spitze" verlegen (Ziegenfuss, 1948, 113).

(a) *Genossenschaften als social culture of work*. Genossenschaft ruhen, obgleich nicht nur ausschliesslich sie) wegen ihrer selbst gesetzten Ansprüche auf einer besonderen, von Kumar in einem gänzlich anderen Zusammenhang so-nannten "Arbeitskultur" (Kumar, 1980, 5 ff). Ihre Organisation will nicht nur aus den Blickwinkel ökonomischer Rationalität gesehen, sondern zumindest gleichzeitig an "sozialen Produktionszielen" gemessen werden und ihnen dienen (Blumberg, 1968, 129). Sie ist wie alle Selbstverwaltung emanzipations-orientiert (Herrlage, 1981). Wie alle Partizipationsmodelle wollen sie aber nicht nur die Mitglieder von hypostasierten Machtvorrängen befreien, sondern gleichzeitig damit auch Entfremdungsercheinungen beseitigen. Genossenschaften behaupten von sich, eine Lösung für diese Probleme anbieten zu können, indem sie eine äussere und eine

² Natürlich soll nicht verkannt sein, dass es auch ein wesentlich umfassenderes Verständnis von Struktur gibt.

nere Bindung an das Betriebsgeschehen stimulieren. Ihren Mitgliedern versprechen sie in Anlehnung an Seeman (1959, 783 ff):

- statt Machtlosigkeit Gleichberechtigung in der Machtausübung; denn das demokratische Entscheidungsprinzip (*one man – one vote*) soll nicht Kapital- oder Statusunterschiede, sondern die Gleichgewichtigkeit jedes einzelnen Mitglieds als Person zur Geltung bringen. Führungspositionen werden nur treuhänderisch verwaltet und werden durch Abwahlmöglichkeiten kontrolliert.
- statt Sinnlosigkeit des Tuns das Erlebnis der persönlichen Verbundenheit; denn keiner ist nur Ausführungsorgan und kämpft daher mit den Gefühl der Bedeutungslosigkeit der Person und Sinnentleerung der Arbeit. Der einzelne ist vielmehr als Entscheidungsbefugter mit Dispositivrechten aufgewertet. Arbeit wird nicht fremdbestimmt, sondern ist Folge gegenseitiger Absprache.
- statt Isolation gemeinsame Verrichtung; der gemeinsame freiwillige Antrieb zur Genossenschaftsgründung und der Zwang zum gemeinsamen Handeln in selbstverwalteten, gemeinsamen Geschäftsbetrieb stärkt die Zusammengehörigkeit (meist ehemals sozial Benachteiligter) und wirkt als Integrationsfaktor (Fürstenberg, 1964, 243).
- statt Gewinninteresse Aufwandorientierung; denn Ziel aller Genossenschaften ist es, Erträge in Form von Leistungen und Nutzungen für alle Mitglieder zu erzielen. Dann gehört auch die *immaterielle* Förderung. Es gibt in der Tat wohl keine andere moderne Wirtschaftsform, die so sehr von "Bildungsimpulsen begleitet war wie die Genossenschaft" (Fürstenberg, 1970, 21 ff)

Alle diese Zielvorstellungen sind eng damit verknüpft, dass die Genossenschaftsgründer ganz verschiedener gesellschaftspolitischer Ausrichtung sich zumindest in einem minimalen Vergenossenschaftlichungsprogramm einig waren. Danach stand von Anfang an nicht nur eine reine Wirtschaftsform, sondern immer auch eine Lebensform auf dem Programm. Deshalb durfte der Förderungsauftrag nicht nur rein ökonomisch ausgelegt werden, sondern war – wie heute noch sichtbar – immer auch Bildungsauftrag gegenüber den Mitgliedern, den Mitarbeitern und der Öffentlichkeit. Allerdings soll nicht gelegnet werden, dass der Anstoss dazu oft ein von der Wirtschaftrealität erzwungener war: nämlich, dass nur über ein Bildungsprogramm die materiellen Aufgaben lösbar und die Einübung in eine neuartige Betriebspрактиk der Partizipation (Interessenartikulation, Langfristplanung, Selbstdisziplin etc) erfolgversprechend erschien.

(b) *Genossenschaften und die Perzeption von Handlungschancen.* Mit der Untersuchung der genossenschaftlichen Kulturidee ist es allerdings keineswegs geklärt, ob sie sich mit der strukturellen Sicht verbindet, diese stützt oder unterläuft. Hier ist eine offene, empirische Frage. Konzeptionen müssen sich Alltag beziehen. Hier bekommen sie ihre lebensweltliche Färbung und Interpretation, hier aber auch die Leistungsdefizite auf. Seit Schütz sind wir uns wieder deutlicher bewusst, dass Handeln auf der Grundlage des Wahrgenommenen, der Interpretation dieser Wahrnehmung und des

darauf folgenden Entwurfs von Handlungslinien geschieht (Schütz, 1974, 74 ff). Es genügt nicht, Handlungen irgendwelchen mechanistisch verstandenen Auslösungsfaktoren wie Bedürfnis-Dispositionen, Rollenerfordernissen, Regeln und Erwartungen allein zuzuschreiben. Vielmehr muss man, wie die symbolischen Interaktionisten sagen würden, "den Definitionsprozess des Handelnden erschliessen, um sein Handeln zu verstehen" (Blumer, 1973, 80).

Die Genossenschaft lebt wesentlich davon, wie die Genossenschaftsmitglieder ihre "Arbeitskultur" als Handlungschance wahrnehmen und die strukturelle Seite mit adäquater Interpretation füllen. Ob die Handlungschancen auch so interpretiert werden wie sie strukturell gedacht sind, lässt sich a priori nicht beantworten. Zu unterschiedlich sind die je einzelnen Wahrnehmungen und Erlebniswerte, die sedimentierten Vorerfahrungen ganzer Gruppen, die Antriebsrichtungen ganzen Generationen etc.

Zumindest lässt sich die Vermutung äussern, dass wegen unterschiedlich "rückerinnerter" Erwartungen und vorausblickender Erlebnisintentionalitäten (Husserl, 1950-1952, 145 f) mit genossenschaftsfreundlichen und feindlichen Lebenswelten zu rechnen ist, die ihren Einfluss auf die Genossenschaften in ihrem täglich Arbeitsvollzug nicht verfehlten. Eine reine "Struktursoziologie" muss diesen wichtigen Aspekt unterbewerten.

Eigene Untersuchungen können die Notwendigkeit kultursoziologischer Beobachtungsweise belegen (Giordano & Hettlage, 1979.). Unsere Untersuchung des Entwicklungspotentials sizilianischer Genossenschaften schien anfänglich sowohl zahlenmäßig wie organisatorisch und wirtschaftlich ein blühendes Genossenschaftswesen anzukündigen. Eine Analyse der typischen Denkinhalte und Verhaltensweisen der Mitglieder ergab aber, dass:

- die horizontalen Aufbauelemente beinahe durchgängig in vertikale Abhängigkeitsverhältnisse nach klientelärem Muster umgedeutet wurden;
- dass Selbsthilfeorganisationen zur Erwirtschaftung gemeinsamer Vorteile (*win-win-strategies*) wegen der allgegenwärtigen Vermutung, dass doch nur einer auf Kosten des anderen gewinnen könne (Nullsummenspiel; *win-lose-strategies*), von vorneherein als unattraktiv gelten;
- dass das Merkmal kooperativer, personaler Verbundenheit unter gemeinsamen Arbeits- und Lebensinteressen sich unter diesen Umständen und gegen die übermächtige sozio-kulturelle Wirklichkeit dyadischer Fragmentierungen und egozentrierter Netzwerke nicht durchsetzen konnte (Foster, 1961, 1173 ff).

Nach dem Thomas-Prinzip werden solche Interpretationsweisen, auch wenn objektiv gar kein Anlass dazu gegeben wäre, zur sich selbst erfüllenden Realität. Der genossenschaftliche Strukturansatz allein, muss ins Leere fallen. Liegen intentionale Bedeutungsgehalte und Erlebnisse quer zu den (genossenschaftlichen) Strukturanforderungen (etwa einer Basis-Demokratie), dann gelten letztere oft als irrelevant und illegitim (Vgl. French et al., 1960, 3 ff). Das wiederum zwingt die Mitglieder zu verstärkter Abwehrhaltung und spielt den traditionell Mächtigeren auch unter einem gänzlich anders gearteten Setting von neuem die Macht in die

Hände. Die Genossenschaft wird nun auch real von innen her ausgehölt. Und damit ist der Interpretationskreis in sich geschlossen und hat sich selbst bestätigt.

In diesem Zusammenhang möchte ich die Vermutung äussern, dass diese und ähnliche Vorgänge keinesfalls nur in "primitiven", "exotischen" o.ä. abqualifizierten Entwicklungsregionen anzutreffen sind, sondern auch in unseren Breitengraden zum Zug kommen. Es wäre interessant, derartige Forschungen in Grossgenossenschaften oder auch in anderen Unternehmens- und Organisationsformen durchzuführen. Bisher sind wir allzu sorglos davon ausgegangen, dass Organisationsmitglieder auf Leistungen ihrer Organisation prinzipiell nur drei Antwortmöglichkeit hätten: *exit, voice, loyalty* (Hirschman, 1972). Entweder seien sie zufrieden, dann könnte auch mangelnde Partizipation als Ausdruck generalisierter Zustimmung (*loyalty*) gedeutet werden. Oder sie seien unzufrieden und äusserten das durch aktives Engagement (*voice*) bzw bei unaufhebbaren Widerspruch durch Abwanderung (*exit*), (Hirschman, 1980; Klein, 1980). Die verbleibende und häufig praktizierte Möglichkeit des Stillhaltens (*silence*) als Ausdruck tiefliegender Unzufriedenheiten oder Loyalitätskonflikte (Kolarska & Aldrich, 1980) wurde in allgemeinen übersehen... auch bei Genossenschaften (Vgl. Boettcher, 1974, 157 ff).

Die Gründe, die zu innerer Emigration veranlassen und die in Form zirkulärer Verursachung Wesentliches zur Identitätskrise der Genossenschaften beitragen, sind sicher vielfältiger Art. Ein möglicher Weg, um ihnen auf die Spur zu kommen, führt über die Erforschung des alltäglichen, "lebensweltlichen" Organisationsverständnisses der Beteiligten, seiner thematischen Relevanz im Alltagsbewusstsein, seiner Bedeutung als Lebensraum. Hierzu darf das Partizipationsmodell nicht abstrakt definiert, sondern muss von der Vorstellung der Beteiligten her interpretiert werden: von ihrem Selbstverständnis als Mitglieder, ihrer Vorstellung von Selbsthilfe, Selbstverantwortung, Kooperativgeist etc. Auf diese Weise eröffnen sich für die künftige Genossenschaftssoziologie (aber auch für die Organisationssoziologie im allgemeinen) bislang brachliegende Forschungsfelder. Ohne solche Vorkenntnisse dürfte eine "Vergenossenschaftlichung von Genossenschaften" nicht zu leisten sein.

3.2. Vergenossenschaftlichung von Gesellschaften und die kultursoziologische Sicht.

Während also die genossenschaftsinterne Seite der kultursoziologischen Problematik bisher meist übersehen wurde, war man sich ihrer da, wo man die Vergenossenschaftlichung ganzer Gesellschaften in Betracht zog, wenigstens anfänglich durchaus bewusst. Heute, im Zuge einer als Strukturwandel kaschierten Ökonomisierung der Genossenschaften, ist auch hier die weiterreichende Perspektive verlorengegangen.

Mit der "sukzessiven Desillusionierung der modernen Gesellschaft (K. Löwith) ist in jüngster Zeit allerdings ein Punkt erreicht worden, der der Vergenossenschaftlichung als Gestaltungsprinzip neuen Rang verleihen könnte.

3.2.1. Eine Zeitenwende zur neuen Kulturgestalt?

Es ist heute durchaus nicht mehr ungewöhnlich, von einer "stillen Revolution" in Wertsetzungen und Lebensstil hochindustrialisierten Gesellschaften zu sprechen, einer Revolution, die auf gleiche Teilnahme vorher davon Ausgeschlossener, auf Selbstverwirklichung und Lebensqualität statt nur auf materielle Wohlstandsmehrung abzielt (Inglehart, 1971). Sie könnte eine Achsenverschiebung auslösen, die derjenigen des 12./13. Jahrhunderts gleichkommt, nur wenden sich die Zeiten nicht mehr *hin*, sondern *weg* von der Idee der instrumentellen Rationalität (Nelson, 1977, 84, 89, 91).

In beinahe allen Ländern der Welt mehren sich die Anzeichen, dass das "westlich rationalisierte Bewusstsein" (nicht selten personifiziert im *ugly American* als Sündenbock) unter Beschuss gerät. In ihren Konsequenzen soll die frühere Rationalisierungsrevolution wieder rückgängig gemacht oder gebremst werden. An ihrer Stelle beginnen sich andere Kulturgestalten mit anderen Schlüsselbegriffen wie Authentizität, Re-Sakralisierung, Emotionalisierung und daraus folgender veränderter Richtschnur für Meinen und Handeln einen Platz zu erobern und wenigstens in Mischformen (und auch gemischten Bewusstseinstypen) durchzusetzen.

(a) *Die Kritik an der Rationalität des Industriesystems.* Lange Zeit wurde von Kritikern der Industriegesellschaft der Eindruck erweckt, als seien die angeprangerten Methoden, Ziele und Fehlwirkungen "des Systems" typisch kapitalistische Erscheinungen, die mit dem scheinbar geschichtsmechanisch erfolgenden Untergang des "Spätkapitalismus" aus der Welt geschafft wären. Die erwartbare Kumulation von ökonomischen Output-Krisen, politischen Legitimationskrisen und kulturellen Motivationskrisen (Habermas, 1973, 66-73) würde ausdrücken, "dass sich die normativen Strukturen nach der ihnen innewohnenden Logik so verändern, dass die Komplementarität zwischen Anforderungen (des Steuerungs imperativs, R.H.) einerseits, den interpretierten Bedürfnissen und den legitimen Erwartungen der Gesellschaftsmitglieder anderseits gestört wird" (Habermas, ebenda 71). Schlüchter konnte ziegen, dass angesichts der "Ungleichzeitigkeit des Gleichzeitigen" (Mannheim 1928, 521), die Annahme eines synchronen, systembedrohenden Entwicklungsrhythmus der Teilstrukturen überaus vage erscheint und daher mit triftigen Argumenten nicht entschieden werden kann (Schlüchter, 1980, 180 ff.). Auch sind die Untergangspрогнosen bisher nicht eingetroffen. Jedoch ist ein Teil der Argumentationslinie beinahe zum Gemeingut geworden, dass nämlich das Produktionssystem ("Arbeit") überwiegend nur instrumentale, nicht aber kommunikative Werte ("Interaktion") zum Zug kommen lasse (Habermas, 1968, 150), also einen Teil der typisch menschlichen Wirklichkeit dem Rationalitätsimperativ opfere. Hiergegen wird immer stärker Sturm gelaufen.

In den vergangenen 5-8 Jahren hat sich die Thematik der Kulturkritik verlagert und auf einen hauptsächlichen Aspekt konzentriert: Seit den Aufsehen erregenden Thesen des "Clubs of Rome" von den "Grenzen des Wachstums" (Meadows, Blueprint for Survival, 1972) steht nämlich gar nicht mehr das Überleben des Kapitalismus, sondern dasjenige der Menschheit ganz generell zur Diskussion. Die Frage

nach dem Humanen (oder Überleben wird mit der gleichen Härte nun auch an den real existierenden Sozialismus gestellt (Bahro, 1977), dessen Krisenerscheinungen – auf einer anderen Wohlstandsebene freilich – keineswegs geringer sind.

Deswegen beginnt sich die Debatte auch langsam ihrer ökonomischen Schlagseite zu entledigen und eine umgreifendere kulturtheroretische Form anzunehmen. Das Grundproblem des "Raumschiffe Erde" ist nicht mehr nur ein ökonomisches, sondern ein ökologisches, sofern man darunter einen Appell zur Veränderung des Lebensstils und zum Neuüberdenken der Kriterien für lebenswerte Existenz verstehen will. Die Warnungen, dass das bisher vorherrschende Wachstumsethos so oder so an sein Ende komme, sind jedenfalls unüberhörbar. Die Frage scheint nur noch zu sein, ob "gegen unseren Willen in Form von Hungersnöten, sozialen Krisen, Epidemien und Kriegen, oder... mit unserem Willen in der Folge von durchdachten, humanen und angemessenen Veränderungen" (Fritsch, 1978, 343). Das war es auch, was Marcuse, allerdings noch in vorwiegend kapitalistischlastiger Argumentationsweise, zur grossen Verweigerung aufrufen liess (Marcuse, 1968, 147 ff).

Immerhin lässt sich festhalten, dass sich unser Zeitbewusstsein grundlegend geändert hat. Früher fraglos hingesetzte Zukunftseuphorie ist heute von einer Art Endzeitpessimismus überschattet, wonach wir uns am Rande der wahrscheinlich letzten grossen Existenzkrise bewegen und nichts dagegenzusprechen scheint, dass wir einmal das "Leitfossil der Gegenwart" abgeben könnten (Fritsch, 1978, 344). Weiteres Fortschreiten nach bisherigem Muster bedeutete Tritt ins Leere.

Es ist eigentlich folgerichtig, dass unter diesen Umständen die "Lehre vom Oikos als Lebensraum" (Greverus, 1979, 216) erhöhte Aktualität und existentielle Bedeutung erhält. Damit im Zusammenhang steht auch die Rückwendung auf öko-bewusste Kulturformen der vorindustriellen Zeiten. Die von Diamond geforderte "Suche nach dem Primitiven" ist unter diesem Aspekt nicht negativ, sondern positiv gemeint: als Ausdruck der Umkehr und Keim einer neuen Anthropologie vom Menschenmöglichen und Menschenwürdigen (Vgl. Diamond, 1976, 78, 126 ff), durch deren Integration allein wir über die Begrenzungen unserer Zivilisation hinausgelangen könnten. Ähnlich argumentiert Zijderveld, der hinter den Protestbewegungen eine Reaktion auf die zunehmend "abstraktere" Gesellschaft sieht (Zijderveld, 1972, 144 f).

Mag die "Zeitsignatur" auch noch unbestimmt sein (Gehlen, 1969, 89 ff) und mögen brauchbare Lösungen noch ausstehen, unverkennbar bleibt, dass eine "radikale", an die Wurzeln gehende Debatte um die Normalitätsgrundlagen unseres Lebens im Gang ist, die nicht auf den Streit um Wirtschaftssysteme, ja nicht einmal auf den Gegensatz von Ökonomie und Ökologie (i.e.S.) reduziert werden soll. Den Kern der Sache trifft es besser, wenn wir dahinter eine Auseinandersetzung zwischen zwei Grundtypen rationaler Lebensgestaltung sehen:

Auf der einen Seite steht die *zweckrationale* Kulturauffassung, in der die Ausweitung von Kenntnissen und Fertigkeiten immer effizienterer "rein technisch und Höchstmaß an Leistung vervollkommenbarer" (Weber, 1956, 128), berechneter Lebensbewältigung dominiert, und damit verbunden die wachsende Organi-

sation der Gesellschaft in Zweckverbänden unter instrumentalen, materiellen und machtmässigen Interessen (Weiss, 1975, 137; Müller, 1979, 157).

Davon hebt sich die *wertrationale* Weltinterpretations ab, die auf der "Bändigung, Verfeinerung und Milderung der Sitten (Elias), (auf) Lenkbarkeit und 'Domestikation' (Weber)" beruht (Mühlmann, 1964, 421 f), persönliche Identifikation auf dem Weg der Selbstbeschränkung und Sublimation gewährt, was seinerseits mit "Demokratisierung der Kultur" und "Emanzipation" bisher Benachteiligter verschrankt ist (Mühlmann, 1964).

(b) *Die Suche nach einer Alternativkultur.* Diese zweite Rationalitätsauffassung, die "soziologische" i.w.S., gewinnt gegenüber dem bisherigen Kontrastprogramm moderner Industriegesellschaften offensichtlich an Boden. Vorerst wird sie von der Alternativbewegung aufgegriffen, als Gegenkultur formuliert und somit exemplarisch übersteigert in die Öffentlichkeit getragen.

Oft mag es so sein, dass sich auch die Anhänger des alternativen Lebens nur durch ein *diffuses* Unbehagen an der bisherigen traditionellen Lebensauffassung von Fortschritt und Selbstentfaltung zusammenfinden. Und Zijderveld mag Recht haben, wenn er die Vorläufer für die heutigen "Aussteiger" in der älteren Jugendbewegung sucht, die ähnliche Züge gnostischer Rebellion gegen alle Formen von Institutionalisierung und Verdinglichung in einer "gegenständlich-rationalen Welt" zu erkennen gab (Zijderveld, 1972, 112 f). Obgleich das Bild der alternativen "Szene" weit davon entfernt ist einheitlich zu sein, kann ich mir trotzdem den Hinweis nicht versagen, dass der Zweifel am Fortschritt, an rationalistischen Aufklärung und gesellschaftlicher Machbarkeit ein klassisch-konservatives Thema (etwa E. Burke's "Reflections on the Revolution in France, 1790") ist. So kann in Zeiten des Umbruchs Tradition wieder progressiv werden.

Versucht man aber dennoch, die dahinter stehenden Vorstellungen genauer zu fassen und zu resümieren, dann kann man dem angedeuteten Rationalitätskonflikt durchaus noch detailliertere Züge abgewinnen. Einen gelungenen Versuch haben Tablocki & Kanter (1976, 283 ff) vorgelegt. Einige der von ihnen als Leitvorstellungen für eine "neue" Kultur herausgearbeiteten Gesichtspunkte, sind für uns von Bedeutung:

- die Rückbindung (*regression*) an frühere, weniger differenzierte Stadien der Lebensgestaltung, worunter alle Versuche fallen, die der Zweckrationalität entspringenden Teilungen in Arbeit und Freizeit, Privatheit und Öffentlichkeit, Disziplin und Kreativität etc. rückgängig zu machen;

- die anti-intellektualistische Tendenz ("etherealization"), diesen regressiven Lebensstil auch als Abwehr gegen die bisherige Wertschätzung von Verstandesaktivitäten, kohärenten Theoriegebäuden, wissenschaftlicher Erkenntnisweise und Wertabsolutismus zu verwenden. Weit wichtiger werden sollen Stilelemente wie Spiritualismus, Bewusstseinserweiterung, persönliche Begegnung (*encounter*) kosmische Einheitssuche etc.

- die Wiederbelebung von Solidaritätswerten (*community*) durch Zurückdrängen bisheriger Zwänge zweckrationaler Lebensführung und organisatorischer

Einordnung zugunsten freier Kommunikation (in lokalen "Diskurs-Universen"), Distanzabbau, schöpferischer Selbstdarstellung im Dienste erlebter Sozialintegration.

Der Begriff *community* scheint mir in diesem Zusammenhang aber zu stark vorbelastet und nicht genügend präzise zu sein. Es würde den Kern der Sache besser treffen, wenn nicht nur der Gegensatz Gesellschaft-Gemeinschaft, sondern auch der Aspekt des Herrschaftsabbaus betont würde. Tatsächlich scheinen die betonten Bemühungen um allgemeine Transparenz, Partizipation, Selbstverwaltung und Selbsthilfe darauf hinzudeuten. Nach dem bisher Gesagten, hielte ich es für fruchtbarer, wenn man im Gros der Alternativen Experimente erblicken würde, um den hoch industrialisierten Produktionsstil und seine darauf zugeschnittenen, laut Habermas "monologischen" sozialen Beziehungsformen durch eine neue Kulturfiguration (Elias, 1970, 139 ff), die man als Vergenossenschaftlichung bezeichnen könnte, zu ersetzen.

3.2.2. Vergenossenschaftlichung als Kulturkristallisation

Die Analogie zwischen Vergenossenschaftlichung und Alternativkultur ist keineswegs herbeigezwungen. Genossenschaft als soziale Beziehungsform griff immer über den reinen Wirtschaftsaspekt hinaus. Sie verstand sich wegen ihrer Betonung von *Selbsthilfe*, *Selbstverantwortung* und *Selbstverwaltung* nicht nur als alternatives Wirtschafts-, sondern auch als Gesellschaftssystem, in dem die gestaltverändernden Funktionen dieser sogenannten "Drei Selbst" zum Zug kommen so-ten. Das schien Weippert (1953, 159 f) ausreichend genug, um Genossenschaft als Kristallisierungsform von Kultur überhaupt, als "Genossenschaftskultur" zu interpretieren.

Wie immer man die Terminologie heute wählt, ob man nun *Self-Management*, *Labor-Management* (Vanek), Dezentralisierung (Gurvitch), Vergesellschaftung von unten (Watkins), Vereinbarung (Weippert) oder die saint-simonistische Assoziation in den Vordergrund stellt, um die heute gravierenden Probleme der Herrschaftskontrolle in den Griff zu bekommen, immer ist es der gleiche Grundgedanke der Vergenossenschaftlichung, der als die eigentliche "postindustrielle Ideologie" Geltung erlangen soll (Borgese-Mann, 1975, 116). Würde sich diese Denkund Handlungsweise durchsetzen, dann käme das – gemessen am Ausgangspunkt – tatsächlich einer Kulturrevolution gleich. Natürlich sind wir davon heute noch sehr weit entfernt und die Chancen einer solchen Umkehr sind auch gar nicht abzusehen. Immerhin könnte der Begriff "Vergenossenschaftlichung" ein brauchbares Analyseinstrument sein, um wesentliche Aspekte der heutigen sozialen Grundstimmung einzufangen:

(a) *Vergenossenschaftlichung als Ablehnungsbegriff*. In erster Linie ist Genossenschaft nämlich eine Distinktionskategorie gegenüber dem herrschenden, industriell geprägten Lebensstil. Sie bringt auf den Begriff, was vielen unterschwellig als unbehaglich erscheint, und projiziert dies auf einen anderen, durch solidarische Lebenswerte geprägten Hintergrund.

In diesem Sinn ist Vergenossenschaftlichung *gegenkulturell* inspiriert. Ihr Normensystem steht in direkter Opposition zur dominanten Kultur und ist eine Reaktion auf die sozialen Defizite anonymisierter Grossgesellschaften.

Das wird begreiflich, wenn wir uns vor Augen halten, dass Genossenschaft eben nicht ein primär ökonomischer oder juristischer Terminus, sondern ein soziologischer Ausdruck für eine Kultur- und Gesellschaftsform ist, in der das Bedürfnis nach "Individuation und selbstbestimmter Vergenossenschaftung" (Hildebrandt, 1973, 8) und Assoziation Vorrang vor herrschaftlichen Ordnungs- und Denkformen hat. Der Versuch, sich gegen bestehende Herrschaftsformen abzusetzen macht deutlich, dass damit ein fundamentaler Gegensatz in sozialen Gestaltungsprinzipien angesprochen ist.

Auch wenn dieser Anspruch als Gegenkultur zeitweilig verschüttet war, nie ist er prinzipiell aufgegeben worden. Und da dieses Verschüttet-sein im Wirtschaftsbereich und in der ökonomischen Debatte noch weitgehend der Fall ist, scheint es so, als würde sich der Kulturspruch von Genossenschaft mit erhöhten Druck im ausserökonomischen Bereich Geltung verschaffen.

(b) *Vergenossenschaftlichung als Identifikationsbegriff*. Gleichwohl wäre es zu einfach, ja geradewegs falsch, Genossenschaft nur als Negativhaltung zu interpretieren. Die Bemühungen um eine lebenswerte Sozialordnung waren auch immer praktisch-gestalterisch.

Viel spricht man heute zwar von der Notwendigkeit einer neuen Wirtschaftsordnung, einer neuen Gesellschaft, von einem neuen Humanismus etc., der die Identifikationskrise überwindet. Man denke nur an Illich's (1975) Appell an die "Konvivialität", d.h. an die technische Selbstbegrenzung zugunsten neuer Gemeinschaftserfahrung und die soziale Kontrolle der Werkzeuge bzw. der Organisationen, die nur menschengerecht seien, wenn sie dem Menschen nicht die Macht verweigerten (Illich, 1975, 14).

Das alles bleibt aber doch sehr abstrakt und artikuliert nur ein dumpfes Bedürfnis nach gesellschaftlichen Trauerarbeit und Umkehr. Wie die Gestalt des "Neuen" konkret auszusehen hat, scheint "heute nicht auszumachen zu sein" (Hoefnagels, 1979, 74 ff, 99 ff). Es herrscht angstgestimmte Ratlosigkeit, die den vorhandenen Elan so leicht in Defaitismus umschlagen lässt.

Meist ist nun nicht bekannt, dass die Genossenschaftstheoretiker ihre Alternative schon seit rund 150 Jahren propagiert und praktisch erprobt haben (wenn gleich mit wechselnden Erfolg).

Wohl hat sie als Bewegung immer eine andere Wertrangordnung und ein anderes Zivilisationsverständnis auf ihre Fahne geschrieben. Und das könnte durchaus einer der Gründe sein, warum Genossenschaft – wenn sie in ihrer ganzen perspektivischen Einbettung besser bekannt wäre – zum Identifikationsbegriff einer ganzen Epoche werden könnte. Der andere Grund aber wäre der, dass ihre Mitglieder und ihre Leitungsgremien gezwungenermassen grosse Realisten sein mussten, um sich in einer kritischen Umwelt überhaupt behaupten zu können, in einer Umwelt zumal, in der Knappheitsfaktoren von je her eine beherrschende Rolle

spielten. Deswegen haben sie sich auch nur selten von vollmundigen Ausblicken auf ein mögliches oder gar jetztzeitlich erwartbares "Schlechthin Anderes" beeindrucken lassen... und deswegen auch die totale Vergenossenschaftlichung meist als Utopie im Sinne eines praktisch unereichbaren Ziels ausgeschlossen.

Praktikabel und damit real alternativ erschien den Praktikern hingegen (wenn man von den ersten Utopisten absieht) immer der Weg, zuallererst einen Gleichrang mit anderen Unternehmensformen anzustreben. Sie pochten daher nicht auf ein ausschliessliches Gestaltungsmonopol, sondern vorrangig auf die Korrekturfunktion einer "ergänzenden Gemeinwirtschaft" und eines sozialen Regulativs gegenüber Entartungerscheinungen der industriellen Arbeitsweise. Primär betrachteten sie sich als Inseln eines möglichen dritten Weges (Ritschl, 1964, 339). Erst sekundär und langfristig verfolgten sie das Leitbild einer neuen Wirtschaftsverfassung durch laufend neuen Zugewinn an eigener Wirtschaftsmacht.

In diesem Sinn ist Vergenossenschaftlichung *subkulturell* geprägt, nicht gegenkulturell. Denn es geht ihr nicht darum, das motivierende Endziel unmittelbar im grossen Sprung zu verfolgen, sondern darum, die bestehende, dominante Kultur sukzessive einzugrenzen und deren Einfluss von innen her zu unterhören. Dabei bleiben auf längere Sicht, und mit allen Gefahren als Insel überspült zu werden, *integrative* Elemente mit dem umgebenden System zwangsläufig erhalten, weil:

- der *institutionelle Weg* der Vergenossenschaftlichung weiterhin auf einem nichtgenossenschaftlichen Unterbau selbständig verbleibender Einzelwirtschaften ruht, sofern man nicht den Weg über Produktivgenossenschaften oder vollintegrale Lebensgemeinschaften (mit den ihnen typischen Problemen) einschlägt;
- der *pädagogische Weg* der Vergenossenschaftlichung extrem hohe Anforderungen an Disziplin und Engagement, Solidarität und Risikobereitschaft eigentlich für das Funktionieren der Gemeinschaftsunternehmen a priori schon voraussetzt, aber erst durch *überaus lange* Lernprozesse wirklich verankert werden kann. Hierin liegt eine fundamentale Spannung aller Selbstverwaltungsbetriebe. Auch die Genossenschaften mussten sehr bald erfahren, dass es leichter war, Mitglieder zu werben, als die besagten Anforderungen an sie zu stellen oder sie gar dazu zu erziehen. Zumindest wurde deutlich, dass Vergenossenschaftlichung als Erziehungsbewegung nicht auf kurze Zeithorizonte angelegt ist (Weippert, 1953, 172);
- das *Genossenschaftsprinzip* nicht nur in der Genossenschaft als Unternehmensform, sondern auch in gänzlich anderem Rechtskleid auftreten kann – auch im privatkapitalistischen, wie sich anhand verschiedenster "genossenschaftlicher" Vermögensbildungspläne, Partnerschaftsmodelle, Führungsstile etc. zeigen lässt (Hettlage, 1979).

3.2.3. Chancen der Vergenossenschaftlichung der Gesellschaft

Ein Rückblick auf die bisher ausgebreitete Problematik erlaubt es, auch die Chancen von Vergenossenschaftlichung abzuschätzen.

(a) *Vergenossenschaftlichung auf dem Weg über die Ausbreitung genossenschaftlicher Unternehmensformen* hängt stark davon ab, ob die Genossenschaften

selbst mit den von ihnen proklamierten Prinzipien ernst machen. Wie wir sahen, ist der mögliche Erfolg solcher Anstrengungen kulturspezifisch unterschiedlich und daher auch nur gemässigt positiv zu beurteilen.

Die jeweilige soziale Umwelt wirkt zweifellos prägend auf den gelebten Genossenschaftsstil und auf die Einschätzung des Erfolgs neuer Genossenschaftsgründungen. Das gilt nicht nur für irgendwelche als traditional abqualifizierte Gesellschaftsstrukturen, sondern auch gleichermaßen für unsere "moderne" Lebensweise. Auch in ihr wirken die *Residuen* anderer Sozialstile weiter, und auch in ihr ist der dominante Lebensstil den genossenschaftlichen Denk- und Verhaltensweisen nicht gerade förderlich ("Ökonomisierung").

(b) *Vergenossenschaftlichung auf dem Weg über das Genossenschaftsprinzip* – gleich in welcher Organisationsform und in welchen gesellschaftlichen Sektor – scheint daher der folgenreichere Weg zu sein. Ohne Zweifel würden sich dadurch wesentliche, neue kulturoziologische Perspektiven innerhalb und ausserhalb des Bereichs der Wirtschaft eröffnen.

Nur darf man auch hier nicht übersehen, dass der Erfolg des ersten Weges nicht ohne Einfluss sein wird. Da wo es nämlich nicht gelingt, die Genossenschaften selbst zu vergenossenschaftlichen, dürfte der negative Lerneffekt im weiteren sozialen Umfeld nicht ausbleiben.

Und da, wo es nicht gelingt, die Probleme der Vergenossenschaftlichung im mikrosoziologischen Bereich (gleich welcher Art) zu verwirklichen, kann man wenig für den makrosoziologischen Bereich erwarten; denn die Prinzipien bleiben, die gleichen, nur das Handlungsfeld verändert und verkompliziert sich.

Ob wir nach diesem Abriss der kulturoziologischen Problematik optimistisch oder pessimistisch sein sollen, muss offen bleiben. Ansätze zu einer Vergenossenschaftlichung und zur kulturoziologischen Wende sind da. Ob sie zur *dominanten Kultur* werden, ist heute weder von den Sektoren noch von den Zeithorizonten her abschätzbar.

Jedenfalls eröffnen genossenschaftliche Unternehmen und das Genossenschaftsprinzip "alternative" Handlungschancen – nicht mehr, aber auch nicht weniger. Sie können nur *ergriffen* werden, wenn sie als solche *begriffen* werden.

BIBLIOGRAPHIE

- ALDRICH, H. (1980), siehe Kolarska, L.
- ALMOND, G. & VERBA, S. (1965), "The Civic Culture" (Boston/Toronto).
- ANDREAE, C.A. (1974), Die Genossenschaften: Stabilisierendes Element in Gesellschaft und Wirtschaft, *Die gewerb. Wirtsch.* 4 (1974) 888 ff.
- BACKHAUS, J. (1977), "Ökonomik der partizipativen Unternehmung" (Tübingen).
- BAHRO, R. (1977), "Die Alternative" (Köln/Frankfurt).
- BAUMGARTEN, E. (1964), "Max Weber. Werk und Person" (Tübingen).
- BLANC, L. (1972), *Die frühen Sozialisten* (Kool, F. & Krause, W., Eds.) (München) 2. 364-368.
- BLUEPRINT FOR SURVIVAL (1972) (London).
- BLUMBERG, P. (1968), "Industrial Democracy. The Sociology of Participation" (London) Aufl.).

- BLUMER, H. (1973), Der methodologische Standort des symbolischen Interaktionismus, *Alltagswissen, Interaktion und gesellschaftliche Wirklichkeit* (Arbeitsgruppe Bielefelder Soziologen, Eds) (Hamburg) 80-146.
- BOETTCHER, E. (1974), "Kooperation und Demokratie in der Wirtschaft" (Tübingen).
- BUCHANAN, J. (1965), An Economic Theory of Clubs, *Economica*, 32 (1965), 1-14.
- CONSIDERANT, V. (1972), Fouriers System der sozialen Reform. *Die frühen Sozialisten* (Kool, F. & Krause, W., Eds.) (München), 1 213-241.
- DAVIDOVIC, G. (1975), "Vers un monde coopératif" (Ottawa).
- DIAMOND, S. (1976), "Kritik der Zivilisation. Anthropologie und die Wiederentdeckung des Primitiven" (Frankfurt/New York).
- EBERT, K.H. (1966), Rechtsvergleichende Analyse des Genossenschaftsrechts, *Genossenschaftsrecht auf internationaler Ebene*, 1 (Marburg).
- EISERMANN, G. (1955), Wandlungstendenzen der modernen Gesellschaft. *Wirtschaft und Kultursystem*, (Eisermann, G., Ed.) (Erlenbach-Zürich/Stuttgart) 100-130.
- ELIAS, N. (1978), Über den Prozess der Zivilisation, 2 (Frankfurt, 5. bzw 6. Aufl.).
- ENGELS, F. (1964), Flüchtlingsliteratur V. Soziales aus Russland, *MEW* 18 (1960) (Berlin).
- ESCHENBURG, R. (1971), "Ökonomische Theorie der genossenschaftlichen Zusammenarbeit" (Tübingen).
- FOSTER, G.M. (1961), Dyadic Contracts, *Am. Anthropol.* 63 (1961) 1173-1192.
- FRENCH, J.P.R. et al (1960), An Experiment on Participation in a Norwegian Factory, *Hum. Relat.*, 13 (1960), 3-19.
- FRITSCH, B. (1978) Die gegenwärtige Krise und die neue Weltwirtschaftsordnung. Aspekte politischer Ökonomie, *Universitas*, 33 (1978) 4.
- FÜRSTENBERG, F. (1964), Die Genossenschaft als sozialer Integrationsfaktor, *Jahrb. Sozialwiss.*, 15-2 (1964) 243 ff.
- FÜRSTENBERG, F. (1970), "Genossenschaft und Bildung" (Sonderdruck Deutsche Genossenschaftskasse Frankfurt).
- GASSER, A. (1976), "Staatlicher Grossraum und autonome Kleinräume. Gemeindeautonomie und Partizipation" (Gesammelte Aufsätze, Basel).
- GEHLEN, A. (1969), "Die Seele im technischen Zeitalter" (Hamburg, 11. Aufl.).
- GERTH, H. & MILLS, C.W. (1969), "Character and Social Structure" (London, 4. Aufl.).
- GIDE, C. & RIST, C. (1913), "Geschichte der volkswirtschaftlichen Lehrmeinungen" (Jena, 2. Aufl.).
- GIORDANO, CHR. & HETTLAGE, R. (1979), "Persistenz im Wandel. Das Mobilisierungspotential sizilianischer Genossenschaften. Eine Fallstudie zur Entwicklungsproblematik" (Tübingen).
- GOUDSBLOM, J. (1979), "Soziologie auf der Waagschale" (Frankfurt).
- GREVERUS, J.-M. (1979), "Auf der Suche nach Heimat" (München).
- GURVITCH, G. (1950), "La vocation actuelle de la sociologie" (Paris).
- HABERMAS, J. (1968), "Erkenntnis und Interesse" (Frankfurt).
- HABERMAS, J. (1971), Vorbereitende Bemerkungen zu einer Theorie der kommunikativen Kompetenz, *Theorie der Gesellschaft oder Sozialtechnologie - Was leistet die Systemforschung?* (Habermas, J. & Luhmann, N.H., Eds.) (Frankfurt) 101-141.
- HABERMAS, J. (1973), "Legitimationsprobleme im Spätkapitalismus" (Frankfurt).
- HETTLAGE, R. (1979), "Genossenschaftstheorie und Partizipationsdiskussion" (Frankfurt).
- HETTLAGE, R. (1979), siehe Giordano, C.
- HETTLAGE, R. (1981), Befreite Kompetenz? Wissenssoziologische Einblicke in die neuere Selbstverwaltungsdiskussion. *Arch. Rechts- und Sozialphil.* (1981), 1, erscheint demnächst.
- HILDEBRANDT, W. (1973), "Das nachliberale Zeitalter" (Düsseldorf).
- HIRSCHMAN, A.O. (1972), "Exit, Voice, and Loyalty" (Cambridge/Mass).
- HIRSCHMAN, A.O. (1977), "The Passions and the Interests. Political Arguments for Capitalism before Its Triumph" (Princeton, N.J.).
- HIRSCHMAN, A.O. (1972), Exit, Voice, and Loyalty: Further Reflections and a Survey of Recent Contributions, *Health and Soc.* 58 (1980) 3: 430-454.
- HOEFFNAGELS, H. (1979), "Die neue Solidarität. Ausweg aus der Wachstumskrise" (München).
- HUSSERL, E. (1950-52), Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie, *Husserliana*, 3-5 (Den Haag, 1950-1952).

- ILLICH, I. (1975), "Selbstbegrenzung. Eine politische Kritik an der Technik" (Reinbek).
- INGLEHART, R. (1971), The Silent Revolution in Europe, *Am. Pol. Sci. Rev.* 65 (1971).
- KAISER, F. (1975), "Die Stunde des homo cooperativus? Zur politischen Integration der Genossenschaften" (Bonn, unveröffentlichtes Manuskript).
- KANTER, R. (1976), siehe Zablocki, B.D.
- KAUFMANN, F.X. (Eds) (1979), "Bürgerliche Sozialpolitik, Planung, Organisation und Vermittlung sozialer Leistungen auf lokaler Ebene" (Frankfurt).
- KLEIN, R. (1980), Models of Man and Models of Policy: Reflections on Exit, Voice and Loyalty. Ten Years Later, *Health and Soc.* 58 (1980) 416-430.
- KOLARSKA, L. & ALDRICH, H. (1980), Exit, Voice, and Silence: Consumers' and Managers' Responses to Organisational Decline, *Org. Stud.* 1 (1980) 1, 41-58.
- KROEGER, A.L. & KLICKHOHN, C. (1952), Culture: A Critical Review of Concepts and Definitions, *Harvard Univ. Peabody Museum Am. Archeol. Ethnol. Pap.* 47 (1952) 1.
- KROEGER, A.L. & PARSONS, T. (1958), The Concept of Culture and of Social System, *Am. Sociol. Rev.* 23 (1958) 582-593.
- KUHN, TH. S. (1978), "Die Struktur wissenschaftlicher Revolutionen" (Frankfurt), 2.
- KUMAR, K. (1980), Social Culture of Work: Work, Employment, and Unemployment as Ways of Life, *New Univ. Q.* 34 (1980) 1: 5-29.
- LIPP, W. (1979), Kulturtypen, kulturelle Symbole, Handlungswelt. Zur Plurivalenz von Kultur, *Kölner Z. Soziol. und Sozialpsychol.* 31 (1979) 3: 450-484.
- LIPP, W. & TENBRUCK, F. H. (1979), Zum Neubeginn der Kultursoziologie, *Kölner Z. Soziol. und Sozialpsychol.* 3 1 (1979) 3: 393-398.
- MANNHEIM, K. (1928), Das Problem der Generationen, *Wissenssoziologie*, (K.H. Wolff, Ed.) (Berlin/Neuwied) 509-565.
- MARCUSE, H. (1968), Bemerkungen zu einer Neubestimmung der Kultur, *Kultur und Gesellschaft* (Marcuse, H. Ed.) (Frankfurt) 147-171.
- MARX, K. (1962), Kritik des Gothaer Programms, *MEW* 19 (1967) 11-32.
- MARX, K. (1964), Der Bürgerkrieg in Frankreich, *MEW* 17 (1964) 313-362.
- MEADOWS, D. (1973), "Die Grenzen des Wachstums" (Reinbek).
- MESSNER, J. (1966), "Das Naturrecht. Handbuch der Gesellschaftsethik, Staatsethik und wirtschaftsethik" (Innsbruck/Wien/München) 5.
- MILLS, C. V. (1969), siehe Gerth, H.
- MÜHLMANN, W.E. (1964), Geschichts- und Kultursoziologie, *Handwörterb. Sozialwiss.* (Stuttgart/Tübingen) (1964) 408-425.
- MÜHLMANN, W.E. (1981), Zur Soziologie komplexer Gesellschaften, *Schweiz. Z. Soziol./Revue suisse sociol.* 7 (1981) (erscheint demnächst).
- MÜLLER, G. (1979), The Notion of Rationality in the Work of Max Weber, *Arch. Europ. Soziol.* 20 (1979) 1: 149-171.
- NELSON, B. (1977), Der Ursprung der Moderne" (Frankfurt).
- OPPENHEIMER, F. (1959), Machtverhältnis, *Handwörterb. Soziol.* (Vierkandt, A. Ed.) (Stuttgart) (1959) 2: 338-348.
- OWEN, R. (1819) (1963), An Address to the Working Class, Owen, R.: *A New View of Society and Other Writings*. (G.D.H. Cole Ed.) (London/New York 1963) 148-155.
- PETERSON, R.A. (1979), Revitalizing the Culture Concept, *Ann. Rev. Sociol.* 5 (1979) 137-166.
- RASSEM, M. (1979), "Stiftung und Leistung. Essais zur Kultursoziologie" (Mittenwald).
- REUTER, L-R. (1976), Kommunalpolitik im Parteivergleich, *Aus Politik und Zeitgeschichte Beil. Wochenzts "Das Parlament"* B 34/76.
- RIEDEL, K.G. (1974), Rechtskultur, *Handlexikon zur Rechtswissenschaft*. (Görlitz, A. Eds.) (Reinbek) 321-325.
- RÜSTOW, A. (1950), "Ortsbestimmung der Gegenwart" 1 (Zürich).
- SAUERMANN, H. (1977), "Ökonomische Theorie der Genossenschaft. Kritik des gegenwärtigen Standes und Skizze eines neuen Ansatzes" (Diplomarbeit Uni Konstanz)
- SCHACHTSCHABEL, H.G. (1968), Genossenschaften (III): Soziologisch-volkswirtschaftliche Problematik, *Handwörterb. Sozialwiss.* 4 (Stuttgart/Tübingen) 379-392.
- SCHLUCHTER, W. (1980), "Rationalismus der Weltbeherrschung, Studien zu Max Weber" (Frankfurt).
- SCHNEIDER, L. & BONJEAN, C. (Eds.) (1973), "The Idea of Culture in the Social Sciences" (Cambridge).

- SCHÜTZ, A. (1974), "Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt" (Frankfurt).
- SEEMAN, M. (1959), On the Meaning of Alienation, *Am. Sociol. Rev.* 24 (1959) 783-791.
- SERAPHIM, H.-J. (1951), "Vom Wesen der Genossenschaft und ihre steuerliche Behandlung" (Neuwied) 45-61.
- TAUSCHER, A. (1955), "Einkommenspolitik und Genossenschaftswesen" (Göttingen).
- TENBRUCK, F.H. (1979), Die Aufgaben der Kultursoziologie, *Kölner Z. Soziol. und Sozial-psychol.* 31 (1979) 3: 399-421.
- TENBRUCK, F.H. siehe Lipp, W. (1979)
- THOMPSON, W. (1972), Praktische Richtlinien für die Errichtung von Gemeinwesen, *Die frühen Sozialisten* (Kool, F. & Krause, W., Eds. (München), 2 426-439.
- THURN, H.-P. (1979), "Kultursoziologie – Zur Begriffsgeschichte der Disziplin, *Kölner Z. Soziol. und Sozialpsychol.* 31 (1979) 3: 422-449.
- TYLOR, E.B. (1871), "Primitive Culture" (London).
- VANEK, J. (1970), "The General Theory of Labor Managed Market Economies" (Ithaca, N.Y.).
- VANEK, J. (1971), "The Praticipatory Economy. An Evolutionary Hypothesis and a Strategy for Development" (Ithaca, N.Y.) (Dt. Ausgabe: 'Marktwirtschaft und Arbeiterselbstverwaltung, Frankfurt/New York, (1975).
- VANEK, J. (Ed.) (1975), "Economic Liberation of Man" (Harmondsworth).
- VIERKANDT, A. (1959), Die genossenschaftliche Lebensform der Naturvölker, *Handwörterbuch der Soziol.* (Stuttgart) (1959) 2 191 ff.
- WEBER, M. (1956), "Wirtschaft und Gesellschaft" (Tübingen) 4.
- WEBER, M. (1973), Die "Objektivität" sozialwissenschaftlicher und sozialpolitischer Erkenntnis. *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre* (Tübingen) 4 146-214.
- WEIPPERT, G. (1950), Genossenschaftswesen und soziale Marktwirtschaft, *Z. gesamte Genossenschaftswesen* (1950) 9-29.
- WEIPPERT, G. (1953), Die kulturellen Aspekte des Genossenschaftswesens. *Aktuelle Genossenschaftsprobleme* (Basel) 155-174.
- WEIPPERT, G. (1963), Vereinbarung als drittes Ordnungsprinzip, *Jahrb. Sozialwiss.* 14 (1963) 3: 169-178.
- WEIPPERT, G. (1964), "Jenseits von Individualismus und Kollektivismus. Studien zum gegenwärtigen Zeitalter" (Düsseldorf).
- WEISS, J. (1975), "Max Webers Grundlegung der Soziologie" (München).
- WÖSSNER, J. (1976), "Soziologie. Einführung und Grundlegung" (Wien/Köln/Graz) 7.
- ZABLOCKI, B.D. & KANTER, R.M. (1976), The Differentiation of Life-Styles, *Ann. Rev. Sociol.* 2 (1976) 269-298.
- ZIEGENFUSS, W. (1941), Eine dritte Wirtschaftsform. Die Genossenschaft im Gefüge der Wirtschaft, *Finanzarchiv*, N.F. 8 (1941) 115 ff.
- ZIEGENFUSS, W. (1948), "Die Genossenschaften" (Berlin).
- ZIJDERVELD, A. (1972), "Die abstrakte Gesellschaft. Zur Soziologie von Anpassung und Protest" (Frankfurt).

MILITÄR, MULTIS UND WIRTSCHAFT Eine international vergleichende Studie unter besonderer Berücksichtigung der Entwicklungsländer *

Erich Weede

Forschungsinstitut für Soziologie,
Universität zu Köln, Lindenburger Allee 15, 5000 Köln 41, Deutschland.

ZUSAMMENFASSUNG

Es geht um die Erklärung nationaler Unterschiede im Wirtschaftswachstum und in der Einkommensverteilung. Neben gesellschaftsinternen Determinanten, die hier nur als Kontrollvariablen verwendet werden, könnte auch der weltgesellschaftliche Kontext eine Rolle spielen. Nach dependenztheoretischer Auffassung ist vor allem das kapitalistische Weltwirtschaftssystem bzw. die Abhängigkeit der Entwicklungsländer von den Industrieländern für deren geringes Wachstum und zu grosse Ungleichheit verantwortlich. In Bornschiers Variante der Dependenztheorie, die hier allein berücksichtigt wird, hat vor allem die Penetration durch multinationale Konzerne negative Effekte auf Entwicklungsländer. Nach "militärsoziologischer" Auffassung gehen von der machtpolitischen Konkurrenz und unter Gefährung von Staaten günstige Impulse auf Wachstum und Verteilung aus. Operational ist der militärische Partizipationsgrad die entscheidende unabhängige Variable. In Regressionsanalysen haben sich beide weltgesellschaftlichen Erklärungsansätze bei der Einkommensverteilung nur marginal bewährt. Beim Wirtschaftswachstum und zwar vor allem bei Entwicklungsländern kann die militärsoziologische Perspektive mehr als Bornschiers Variante der Dependenztheorie zur Erklärung beitragen.

RÉSUMÉ

Il s'agit ici d'une explication des différences nationales au niveau de la croissance économique et de la distribution des revenus. En plus des déterminants internes à la société qui ne sont utilisés ici qu'au titre de variables de contrôle, le contexte du système mondial pourrait aussi jouer un rôle. Selon les théories de la dépendance, c'est tout d'abord le système économique capitaliste mondial, plus précisément la dépendance des pays en voie de développement par rapport aux pays industrialisés, qui est responsable de leur faible croissance et de leur trop grande inégalité. D'après la théorie particulière de Bornschier relative à la dépendance – qui seule est prise en compte ici – la pénétration par les multinationales a avant tout des effets négatifs sur les pays en voie de développement. Dans l'optique de la "sociologie militaire", la concurrence de la domination politique entre Etats et les menaces que ces derniers représentent, favorisent la croissance et la répartition économique. Du point de vue opérationnel, le taux de participation militaire représente la variable indépendante décisive. Les analyses de régression ont montré que les deux modèles tenant compte du système mondial expliquent seulement marginalement les répartitions des revenus. En ce qui concerne la croissance économique, et ceci tout particulièrement dans les pays en voie de développement, la perspective de la sociologie militaire peut davantage contribuer à une explication que la version que donne Bornschier de la théorie de la dépendance.

I. EINLEITUNG UND PROBLEMSTELLUNG

Die wirtschaftliche Situation eines Landes hängt immer auch vom internationalen Kontext ab. In unserer Zeit haben die OPEC und steigende Energiepreise das deutlich gemacht. Aber diese Art der Kontextabhängigkeit von Volkswirtschaften ist nicht das Problem dieser Studie. Stattdessen geht es um zwei andere Arten der Kontextabhängigkeit.

Unter Sozialwissenschaftlern weit verbreitet ist das dependenztheoretische¹

Forschungsprogramm. Ungeachtet aller Kontroversen im Detail besteht der Kern dieses Forschungsprogramms in der Annahme, dass wirtschaftliche Zustände und Missstände in der dritten Welt – also zu langsames Wirtschaftswachstum und zu grosser Ungleichheit der Einkommenverteilung – nicht nur oder vor allem durch interne Merkmale der betroffenen Gesellschaften und Volkswirtschaften erklärbar sind, sondern extern verursacht. Mit externer Verursachung können die Funktionsweise der kapitalistischen Weltwirtschaft, deren spezifische Arbeitsteilung, die Austauschbedingungen oder Modalitäten des Welthandels gemeint sein. Ich will hier aber nicht alle Varianten des dependenztheoretischen Forschungsprogramms auflisten oder gar diskutieren, wo sie einander ergänzen und wo sie mit einander konkurrieren. Stattdessen werde ich mich nur mit den Auffassungen des Schweizer Soziologen Volker Bornschier (1975, 1978, 1980a, 1980b, Bornschier and Ballmer-Cao 1979) auseinandersetzen.

Nach Bornschier leiden die Entwicklungsländer vor allem unter Abhängigkeit vom Auslandskapital bei der Finanzierung notwendiger Industrialisierungsinvestitionen. Abhängigkeit vom Auslandskapital läuft *de facto* meist auf Abhängigkeit von multinationalen Konzernen hinaus. Dabei will Bornschier nicht die kurzfristigen Wachstumsimpulse, die auch vom Auslandskapital ausgelöst werden können, bestreiten. Aber es geht ihm vor allem um die langfristigen Effekte der Abhängigkeit der Entwicklungsländer vom Auslandskapital und multinationalen Konzernen. Dazu behauptet Bornschiers Theorie folgendes: Je grösser die Abhängigkeit von Auslandskapital und Multis, desto geringer das Wirtschaftswachstum, desto ungleicher die Einkommensverteilung. Diese beiden Hypothesen werden bei Bornschier (1975, 1978, 1980a, 1980b; Bornschier and Ballmer-Cao 1979; Bornschier, Chase-Dunn, and Robinson 1978) sowohl theoretisch fundiert als auch empirisch gestützt.

Weniger verbreitet und theoretisch weniger ausgearbeitet als das dependenztheoretische Forschungsprogramm ist eine Alternative, die ich als das militärsoziologische² Forschungsprogramm bezeichnen möchte. Dessen Kerngedanke besteht in der Annahme, dass weltpolitische Gefährdung eines Staates und die daraus resultierende Ausweitung der Streitkräfte positive wirtschaftliche Effekte haben. Das dependenztheoretische und das militärsoziologische Forschungsprogramm stimmen insoweit überein, als beide weltgesellschaftliche Determinanten wirtschaftlicher Zu- oder Missstände suchen. Sie widersprechen einander insfern, als Dependenztheoretiker weltwirtschaftliche, „Militärsoziologen“ aber sicherheitspolitische Determinanten von Wirtschaftswachstum und Einkommensverteilung suchen.

Auf den ersten Blick mag es frivol, paradox und unplausibel erscheinen, dass dependenztheoretische und das militärsoziologische Forschungsprogramm gleichberechtigt neben einander zu stellen. Verglichen mit dem militärsoziologischen ist der dependenztheoretische Erklärungsansatz vertraut und etabliert. Es ist auch plausibel, negative Wachstumseffekte und negative Verteilungseffekte dem allgemein negativ bewerteten Zustand der Abhängigkeit zuzuschreiben. Der militärsoziologische Erklärungsansatz geht indessen von einer unplausiblen Annahme

aus : Der allgemein negativ bewertete Tatbestand der weltpolitischen Gefährdung soll positive Wachstums- und Verteilungseffekte haben. Die ganze Paradoxie dieser theoretischen Position kommt in folgender Bemerkung Herman Kahns (1979, S. 457) zum Ausdruck : „*One of the real difficulties that many developing nations labor under today is that they have no clear and present danger which they must face up to.*“ Ob solche Mutmassungen³ spontanes Verständnis und Sympathie auslösen, ist für die Wahrheitsfrage und damit für die Wissenschaft m.E. ziemlich belanglos.

Obwohl ich den militärsoziologischen Erklärungsansatz hier nicht in extenso darstellen will (dazu vor allem : Andreski 1954, auch : Jagodzinski und Weede 1980, Weede und Jagodzinski 1981), erzwingt die weit verbreitete Unkenntnis auch nur über die Existenz dieses Erklärungsansatzes einige Erläuterungen. In Anbetracht der bisher nur rudimentär entwickelten Theorie lässt sich dabei eine persönliche bzw. subjektive Interpretation des militärsoziologischen Erklärungsansatzes nicht vermeiden.

Weltpolitische Gefährdung setzt Gesellschaften unter erhöhten Leistungs- und Rationalitätsdruck. Der Preis für Fehler und Versagen kann sehr hoch sein. Das diszipliniert die herrschenden Eliten. Außerdem läuft äussere Gefährdung, jedenfalls solange es Massenarmeen gibt, auf eine steigende Bedeutung des Volkes bzw. der Wehrpflichtigen für die jeweils herrschenden Eliten hinaus. Die Eliten entwickeln ein Interesse am wirtschaftlichen Wohlergehen der Massen, machen deshalb Zugeständnisse bei der Einkommensverteilung. Der disziplinierende Effekt der äusseren Gefahr auf die Eliten ist direkt, auf die Massen indirekt. Der Wehrdienst bereitet auf Tätigkeiten in Industrie oder Bürokratie vor, weil der aus den Streitkräften Entlassene Disziplin schon mit einbringt. Leistungsdruck und Disziplinierung der gesamten Gesellschaft tragen dann zum Wirtschaftswachstum bei.

Als Indikator der weltpolitischen Gefährdung und damit als Hintergrundvariable von Wirtschaftswachstum und Egalisierung der Einkommensverteilung kann man – einem Vorschlag Andreskis (1954, S. 72) entsprechend – den militärischen Partizipationsgrad (MPR wie *military participation ratio*) verwenden. Dann impliziert der „militärsoziologische“ Erklärungsansatz folgende Hypothesen : Je höher der militärische Partizipationsgrad, desto grösser das Wirtschaftswachstum, desto grösser die Gleichheit der Einkommensverteilung. Empirische Unterstützung für diese Hypothesen findet man bei Garnier and Hazelrigg (1977), Jagodzinski und Weede (1980), Weede and Jagodzinski (1981).

2. DATEN UND UNTERSUCHUNGSPLAN

Die Hypothesen über die Effekte der Abhängigkeit vom Auslandskapital bzw. von den Multis oder des militärischen Partizipationsgrades auf Wirtschaftswachstum oder Einkommensverteilung sollen in einer multiplen Regressionsanalyse simultan getestet werden. Dabei wird berücksichtigt, dass sowohl die Einkommensverteilung (vgl. Kuznets 1963, 1976; Ahluwalia 1974, 1976a, 1976b; Cheney and Syrquin 1975; Paukert 1973; Weede 1980) als auch das Wirtschaftswach-

stum (vgl. World Development Report 1979, Bornschier 1980a) nicht monoton mit dem ökonomischen Entwicklungsniveau zusammenhängen. Denn Länder auf mittlerem Einkommensniveau haben sowohl höhere Wachstumsraten als auch ungleichere Einkommensverteilungen als Länder auf ganz niedrigem oder sehr hohem Entwicklungsniveau. Nur bei der Einkommensverteilung wird auch berücksichtigt, dass kommunistisch regierte Länder eine egalitärere Einkommensverteilung als andere Gesellschaften haben (vgl. Ahluwalia 1974, 1976a, 1976b).

Die vorliegende Studie bezieht sich auf einen zeitlichen Querschnitt aus den sechziger und siebziger Jahren und maximal 69 Gesellschaften. Sowohl die Auswahl des Zeitraums als auch die der Gesellschaften ist wesentlich durch Zugänglichkeit der Daten bestimmt. Abhängige Variablen sind entweder die Zuwachsrate des Bruttonsozialprodukts per capita 1960-1977 oder die Zuwachsrate des Bruttoinlandsproduktes 1970-1977 als Indikatoren für das Wirtschaftswachstum. Durch die Wahl dieser beiden Indikatoren und den Vergleich der Ergebnisse lässt sich feststellen, ob die für Bornschiers dependenztheoretischen oder das alternative militärsoziologische Forschungsprogramm relevanten Befunde unabhängig davon gelten, ob man implizit den Bevölkerungszuwachs berücksichtigt (bei BSPC-Zuwachsgraten) oder nicht (bei BIP-Zuwachsgraten), ob man einen Verzögerungseffekt bei der Analyse der Auswirkungen von Multi-Penetration oder militärischer Partizipation unterstellt (bei BIP-Zuwachsgraten 1970-77) oder nicht (bei BSPC-Zuwachsgraten 1960-1977). Indikatoren für die Einkommensverteilung sind alternativ der Einkommensanteil der oberen 20% und der Gini-Index, jeweils ca. Ende der 60er Jahre⁴. Auch hier interessiert die Frage, ob die Befunde vom betrachteten Verteilungsindikator unabhängig, also robust, sind oder nicht.

Das "militärsoziologische" Forschungsprogramm ist nur durch eine unabhängige Variable, den militärischen Partizipationsgrad 1965 (MPR), vertreten. Um die Verteilungsschiefe zu reduzieren, ist dieser Indikator einer logarithmischen Transformation $-\ln(MPR + 1)$ – unterzogen worden. Bornschiers dependenztheoretisches Forschungsprogramm wird alternativ durch einen von drei Indikatoren für Investitionsabhängigkeit vom Auslandskapital bzw. den multinationalen Konzernen 1967 (MNC-PEN) vertreten. Bei MNC-PEN1 und MNC-PEN2 bestimmt der Wert ausländischer Direktinvestitionen den Zähler, bei MNC-PEN1 das geometrische Mittel von Energieverbrauch und Bevölkerung den Nenner, bei MNC-PEN 2 das geometrische Mittel von Kapitalbestand und Bevölkerung den Nenner. MNC-PEN 3 berücksichtigt nur die Auslandsinvestitionen der 400 größten Konzerne.

Kontrollvariablen sind nur das Bruttonsozialprodukt per capita (BSPC) und die Dichotomie kommunistisch regiert (1) oder nicht (0). Datenquelle für die Wachstumsraten ist der World Development Report 1979 (World Bank 1979, S. 126-129). Datenquelle für fast⁵ alle anderen Variablen ist ein Datensatz, den mir Volker Bornschier in dankenswerter Weise zur Verfügung gestellt hat⁶. Der grösste Teil dieser Daten ist auch in Ballmer-Cao und Scheidegger (1979) enthalten und damit allgemein zugänglich.

3. DATENANALYSE

Tabelle 1 enthält die Ergebnisse von sechs Regressionsgleichungen, die die Zuwachsrate entweder des BSPC 1960-77 oder des BIP 1970-1977 auf das Ausgangsniveau des BSPC, den militärischen Partizipationsgrad (MPR) und Multi-Penetration (MNC-PEN) zurückführen. Betrachten wir die Kontrollvariable zuerst. Hier stützen die Regressionskoeffizienten und ihre Signifikanzniveaus eindeutig einen kubiklinearen Zusammenhang zwischen Ausgangsniveau und Wirtschaftswachstum. Für uns inhaltlich interessanter sind die Effekte von MNC-PEN und MPR. Bei der Erklärung der BSPC-Zuwachsrate 1960-1977 sind sowohl MPR

Tabelle 1. Regressionen von Wirtschaftswachstum auf Entwicklungsniveau, MNC-PENetration und militärischen Partizipationsgrad (MPR).

	BSPC-Zuwachsrate 1960-1977			BIP-Zuwachsrate 1970-1977		
InBSPC	5,06 0,01	5,09 0,01	4,05 0,02	8,47 0,00	8,34 0,00	7,76 0,00
(lnBSPC) ²	- 0,36 0,01	- 0,36 0,01	- 0,28 0,03	- 0,69 0,00	- 0,68 0,00	- 0,63 0,00
Beta zu b_1 (lnBSPC)						
$+ b_2$ (lnBSPC) ²	0,35	0,34	0,29	0,55	0,55	0,52
MNC-PEN 1	- 0,013 0,02 - 0,31	-	-	- 0,009 0,24 - 0,15	-	-
MNC-PEN 2		- 0,013 0,04 - 0,26			- 0,009 0,37 - 0,12	
MNC-PEN 3			- 0,011 0,08 - 0,20			- 0,010 0,31 - 0,12
ln(MPR + 1)	0,43 0,09 0,26	0,51 0,04 0,31	0,63 0,01 0,38	0,65 0,09 0,27	0,72 0,05 0,31	0,78 0,03 0,33
Konstante	- 14,5	- 14,8	- 11,8	- 21,2	- 21,0	- 19,3
N	69	69	69	67	67	67
berichtigtes R ²	0,32	0,30	0,29	0,23	0,22	0,22

Wo an erster Stelle in jeder Zelle (mit Ausnahme der 3. und der letzten Zeilen) der unstandardisierte Regressionskoeffizient steht, an zweiter das dazugehörige Signifikanzniveau, an dritter der standardisierte Regressionskoeffizient; die zusätzliche Einführung einer dichotomen Variablen zur Unterscheidung kommunistischer und anderer Länder überflüssig ist, weil diese nie auch nur auf dem 10% -Niveau signifikant ist.

als auch MNC-PEN immer zumindest auf dem 10% Niveau signifikant, bewegen sich auch die standardisierten Regressionskoeffizienten in ähnlicher Größenordnung. Dass MNC-PEN die BSPC-Zuwachsrate verringert, MPR aber erhöht, entspricht ja den theoretischen Erwartungen. Sich für einen bestimmten MNC-PEN-Indikator und die entsprechende Gleichung zu entscheiden und auf dieser Basis entweder MNC-PEN oder MPR die grösste Erklärungskraft zuzuschreiben, erscheint mir nicht ratsam.

Erfasst man das Wirtschaftswachstum nicht mehr durch die Zuwächse des BSPC 1960-77, sondern des BIP 1970-77, dann gewinnt das wirtschaftliche Ausgangsniveau (BSPC) an Erklärungskraft, dann bleibt der Effekt des militärischen Partizipationsgrades im wesentlichen gleich stark, aber die Abhängigkeit vom Auslandskapital und den Multis trägt nicht mehr signifikant zur Erklärung des Wirtschaftswachstums bei. Während also der Effekt von MPR robust gegenüber den Feinheiten der Wachstumsoperationalisierung ist, gilt das nicht für MNC-PEN. Natürlich könnte man Gründe für die Bevorzugung der einen oder anderen Operationalisierung nennen, aber ich möchte hier nur festhalten, dass Tabelle 1 den Schluss nahelegt, dass der militärische Partizipationsgrad jedenfalls nicht unwichtiger für die Erklärung des Wirtschaftswachstums ist als die Abhängigkeit von multinationalen Konzernen und Auslandsinvestitionen.

Tabelle 2 enthält die Ergebnisse der Regressionen der beiden Ungleichheitsindikatoren auf das ökonomische Entwicklungsniveau, KP-Herrschaft, militärischen Partizipationsgrad und Penetration durch multinationale Konzerne. Die Ergebnisse stützen eindeutig Kuznets' (1963, 1976) Hypothese über einen kurvilinearen Zusammenhang von Entwicklungsniveau und Ungleichheit. Sie replizieren auch Ahluwalia's (1974, 1976a, 1976b) Befund, dass kommunistische Regime eine egalitärere Einkommensverteilung als andere Gesellschaften haben⁷. Aber weder die dependenztheoretische Prädiktoren noch der militärische Partizipationsgrad erreichen jemals die 10% Signifikanzschwelle oder einen standardisierten Regressionskoeffizienten von 0,20. Soweit spricht Tabelle 2 sowohl gegen Bornschiers dependenztheoretischen als auch gegen den konkurrierenden militärsoziologischen Erklärungsansatz. Nur die Vorzeichen entsprechen beiden.

Überflüssige bzw. insignifikante Prädiktoren können den Effekt anderer unabhängiger Variablen verzerrn (Goldberger 1970). Das legt den Gedanken nahe, dieselben Regressionen wie in Tabelle 2 mal ohne MPR und mal ohne MNC-PEN durchzurechnen und die Folgen für die beibehaltene unabhängige Variable zu betrachten. Ohne die Ergebnisse dieser Regressionen im Detail zu erörtern, lässt sich sagen, dass in diesen Regressionen sowohl MPR als auch MNC-PEN zumindest auf dem 10%-Niveau signifikant werden, dass MNC-PEN beim Vergleich der Signifikanzniveaus nicht besser als MPR dasteht. Diese Äquivalenz von MNC-PEN und MPR kann m.E. allerdings nicht mehr erreichen als den leichten Vorsprung von MPR vor MNC-PEN in Tabelle 2 zu relativieren. Dort hatte MPR in 4 von 6 Gleichungen das günstigere Signifikanzniveau und den höheren standardisierten Regressionskoeffizienten. Die Zwischenbilanz zur Erklärungskraft von MNC-PEN und MPR für internationale Unterschiede in der Einkommensverteilung sollte

Tabelle 2. Regressionen von Ungleichheitsindikatoren auf Entwicklungsniveau, Gesellschaftssystem, MNC-Penetration und militärischen Partizipationsgrad (MPR).

	Gini mal 100			Einkommensanteil der oberen 20%		
lnBSPC	33,61 0,00	31,15 0,00	33,59 0,00	39,93 0,00	38,44 0,00	38,51 0,00
(lnBSPC) ²	- 2,65 0,00	- 2,48 0,00	- 2,69 0,00	- 3,15 0,00	- 3,05 0,00	- 3,08 0,00
Beta zu b_1 (lnBSPC) + b_2 (lnBSPC) ²	0,43	0,42	0,46	0,51	0,50	0,53
MNC-PEN 1	0,028 0,33 0,11	-	-	0,018 0,54 0,07	-	-
MNC-PEN 2	-	0,045 0,18 0,15	-	-	0,027 0,42 0,10	-
MNC-PEN 3	-	-	0,057 0,11 0,17	-	-	0,049 0,17 0,15
Dichotomie KP regiert oder nicht	- 17,93 0,00 - 0,49	- 17,14 0,00 - 0,47	- 16,44 0,00 - 0,45	- 15,54 0,00 - 0,42	- 15,09 0,00 - 0,41	- 14,05 0,00 - 0,38
ln(MPR +1)	- 1,27 0,30 - 0,13	- 1,16 0,32 - 0,12	- 1,43 0,18 - 0,14	- 1,86 0,16 - 0,18	- 1,81 0,15 - 0,18	- 1,78 0,12 - 0,18
Konstante	- 54,8	- 47,2	- 53,8	- 65,9	- 61,2	- 60,9
N	69	69	69	63	63	63
bereinigtes R ²	0,56	0,56	0,57	0,57	0,58	0,59

Wo an erster Stelle in jeder Zelle (mit Ausnahme der 3. und der letzten Zeilen) der unstandardisierte Regressionskoeffizient steht, an zweiter das dazugehörige Signifikanzniveau, an dritter der standardisierte Regressionskoeffizient.

deshalb sein: Jeder der beiden Prädiktoren kann über die Kontrollvariablen hinaus zur Erklärung beitragen. Gemeinsam in derselben Gleichung bewähren sich aber beide nicht mehr. Entweder Bornschiers Variante der Dependenztheorie oder die militärsoziologische Alternative kann zur Erklärung beitragen⁸, aber wir haben keine durchschlagenden Gründe, den einen oder anderen Erklärungsansatz zu bevorzugen.

Die Tabellen 1 und 2 haben den "militärsoziologischen" Erklärungsansatz mit den dependenztheoretischen Auffassungen vom Bornschier der 70er Jahre

konfrontiert. Inzwischen gibt es auch einen Bornschier (1980a, 1980b) der 80er Jahre. Danach sollen die negativen Effekte der Multi-Penetration auf die Einkommensverteilung auf die Entwicklungsländer beschränkt sein, sollen zumindest die 14 wohlhabendsten kapitalistischen Gesellschaften immun gegen die negativen Verteilungseffekte bei Multi-Penetration sein⁹. Bornschier selbst bevorzugt zur Überprüfung dieser Auffassung eine Regressionsgleichung, die wegen des quadrierten lnBSPC-Terms stellenweise Polynomregression, wegen eines Interaktionsterms der MNC-Penetration und der Wohlstandsdichotomie stellenweise Kovarianzanalyse ist. Soviel Komplikation auf einmal hat mich über die damit verbundenen Probleme und alternative Problemlösungen nachdenken lassen. Zunächst zu den Problemen :

1. Nach Allison (1977) tauchen bei Interaktionstermin in Regressionsgleichungen immer dann Interpretationsprobleme auf, wenn wir über weniger als Ratio-Skalen verfügen. Haben wir die ?

2. Nach Goldberger (1970) können überflüssige, d.h. nicht signifikante, Prädiktoren die Effekte anderer unabhängiger Variablen verzerrn. Bornschiers Vorgehen führt zu Regressionsgleichungen mit insignifikanten unabhängigen Variablen – z.B. der Wohlstandsdichotomie.

Es gibt eine denkbare Alternative zu Bornschiers Untersuchungsplan, die uns den Interaktionsterm erspart, gleichzeitig aber Bornschiers theoretischer Weiterentwicklung Rechnung trägt. Man berechnet einfach die Regressionen nur über sog. Entwicklungsländer, man eliminiert sowohl die reichsten kapitalistischen Gesellschaften als auch die kommunistisch regierten und analysiert dann die Verteilungseffekte von MNC-PEN und MPR. Beim Wirtschaftswachstum hat Bornschier (1980a, S. 207) ähnlich, wenn auch m.E. nicht ganz so dezidiert argumentiert, d.h. die negativen MNC-PEN-Effekte vor allem für Entwicklungsländer postuliert.

Tabelle 3 berichtet die Ergebnisse der Regressionen des Wirtschaftswachstums auf das Entwicklungsniveau, MNC-Penetration und den militärischen Partizipationsgrad bei nicht-kommunistischen Entwicklungsländern. Zwar hatte ich zunächst auch einen quadrierten lnBSPC-Term in der Gleichung, aber dieser war nie auch nur auf dem 10%-Niveau signifikant, ist in unserem Zusammenhang ohnehin nicht von theoretischem Interesse und wurde deshalb in Tabelle 3 fallen gelassen. Wie auch bei Tabelle 1 ergeben sich wieder beträchtliche Unterschiede zwischen den Gleichungen für die BSPC-Zuwachsrate 1960-77 und die BIP-Zuwachsrate 1970-77. Nur die BSPC-, nicht aber die BIP-Zuwachsrate sind nennenswert vom Ausgangsniveau (lnBSPC) abhängig¹⁰. MNC-Penetration trägt auf dem 10%-Niveau zwar signifikant zur Erklärung der BSPC-Zuwachsrate, nicht aber der BIP-Zuwachsrate bei. Das entspricht dem Befund in Tabelle 1, wo auch die wohlhabenden kapitalistischen und die kommunistischen Länder mit berücksichtigt gewesen sind. Wie bei Tabelle 1 ist auch in Tabelle 3 der Effekt des militärischen Partizipationsgrades ziemlich unabhängig davon, wie man Wirtschaftswachstum operational definiert. MPR ist immer auf dem 5%-Niveau und vier von

Tabelle 3. Regressionen von Wirtschaftswachstum auf Entwicklungsniveau, MNC-PENetration und militärischen Partizipationsgrad (MPR) in nicht-kommunistischen Entwicklungsländern.

	BSPC-Wachstumsrate 1960-1977			BIP-Wachstumsrate 1970-1977		
lnBSPC	0,72	0,72	0,74	- 0,28	- 0,32	- 0,18
	0,02	0,03	0,03	0,58	0,54	0,74
	0,34	0,34	0,35	- 0,10	- 0,11	- 0,06
MNC-PEN 1	- 0,013	-	-	- 0,004	-	-
	0,06			0,71		
	- 0,26			- 0,06		
MNC-PEN 2	-	- 0,013	-	-	- 0,003	-
		0,09			0,83	
		- 0,24			- 0,04	
MNC-PEN 3	-	-	- 0,016	-	-	- 0,012
			0,10			0,47
			- 0,23			- 0,12
ln (MPR + 1)	0,69	0,77	0,84	1,22	1,27	1,22
	0,03	0,01	0,00	0,02	0,01	0,01
	0,34	0,38	0,41	0,44	0,46	0,44
Konstante	- 2,07	- 2,30	- 2,58	4,75	4,76	4,29
N	49	49	49	47	47	47
bereinigtes R ²	0,37	0,37	0,36	0,14	0,13	0,14

Wo (von den drei letzten Zeilen abgesehen) die erste Eintragung einer Zelle den unstandardisierten Regressionskoeffizienten, die zweite dessen Signifikanzniveau, die dritte den standardisierten Regressionskoeffizienten angibt; die Ergebnisse der Polynomregression 2. Grades gegen eine kurvilineare Beziehung zwischen dem Entwicklungsniveau und dem Wirtschaftswachstum sprechen.

sechs mal sogar auf dem 1%-Niveau signifikant. Ein Blick auf die standardisierten Regressionskoeffizienten aller unabhängigen Variablen weist MPR als die dominante erklärende Variable von Tabelle 3 aus. Zumindest unter nicht-kommunistischen Entwicklungsländern und beim Wirtschaftswachstum sprechen die Daten jetzt eindeutig für die grössere Erklärungskraft des "militärsoziologischen" Forschungsprogramms verglichen mit Bornschiers Variante der Dependenztheorie.

In Tabelle 4 werden die Regressionen von Ungleichheit auf Entwicklungsniveau, MNC-Penetration und MPR berichtet. Auch wenn man nur nicht-kommunistische Entwicklungsländer betrachtet, bleibt der Zusammenhang zwischen dem Entwicklungsniveau und der Einkommensverteilung kurvilinear. Der Effekt des militärischen Partizipationsgrades ist in allen Gleichungen ähnlich, d. h. der standardisierte Regressionskoeffizient ist meist knapp unter 0,3, das Signifikanzniveau um 10%, d. h. 3 von 6 mal darüber. Bei MNC-Penetration dagegen kommt es auf die Operationalisierung an. MNC-PEN3 ist ungefähr ein genauso guter Prä-

Tabelle 4. Regressionen von Ungleichheitsindikatoren auf Entwicklungsniveau, MNC-Penetration und militärischen Partizipationsgrad (MPR) in nicht-kommunistischen Entwicklungsländern.

	Gini mal 100			Einkommensanteil der oberen 20%		
lnBSPC	60,06 0,00	51,55 0,01	53,26 0,00	64,31 0,00	60,28 0,00	58,44 0,00
(lnBSPC) ²	- 4,77 0,00	- 4,13 0,01	- 4,31 0,00	- 5,16 0,00	- 4,86 0,00	- 4,78 0,00
Beta zu b_1 (lnBSPC) + b_2 (lnBSPC) ²	0,51	0,43	0,43	0,52	0,48	0,47
MNC-PEN 1	0,011 0,77 0,05	- -	- -	0,017 0,65 0,08	- -	- -
MNC-PEN 2	- 0,31 0,19	0,046 -	- -	- -	0,033 0,44 0,14	- -
MNC-PEN 3	- - -	- 0,075 0,11 0,25	- -	- -	- -	0,080 0,08 0,28
ln (MPR + 1)	- 3,05 0,07 - 0,34	- 2,46 0,11 - 0,28	- 2,52 0,06 - 0,28	- 2,52 0,11 - 0,30	- 2,33 0,12 - 0,27	- 2,11 0,10 - 0,25
Konstante	- 131,8	- 106,7	- 111,0	- 137,3	- 125,1	- 118,9
N	49	49	49	46	46	46
bereinigtes R ²	0,25	0,27	0,29	0,28	0,29	0,33

Wo an erster Stelle in jeder Zelle (mit Ausnahme der 3. und der letzten Zeilen) der unstandardisierte Regressionskoeffizient steht, an zweiter das dazugehörige Signifikanzniveau, an dritter der standardisierte Regressionskoeffizient.

diktor wie MPR, die anderen beiden MNC-PEN-Varianten sind eindeutig nicht signifikant.

Würde man alle drei MNC-PEN-Varianten gleich bewerten, müsste man MPR den grösseren Erklärungserfolg zugestehen. Vergleicht man nur MNC-PEN3 mit MPR, dann bleibt die Frage offen. Die Frage, welcher Prädiktor besser oder schlechter ist, ist deshalb belangvoll, weil man den schlechtesten offensichtlich zuerst eliminieren sollte. Wer bereit ist, MPR den besseren Erfolg zuzugeben, folglich MNC-PEN von der Liste der unabhängigen Variablen zu streichen, wird dann eine Verbesserung der Signifikanz von MPR über das 2%-Niveau hinaus feststellen können. Wer auf symmetrischem Vorgehen besteht, wird bei der Streichung von MPR auch eine vergleichbare Verbesserung der Signifikanz von

MNC-PEN3 und eine Verbesserung der anderen MNC-PEN-Varianten konstatieren können.

In einer Zwischenbilanz möchte ich festhalten, dass weder MNC-PEN noch MPR eindeutige Bestätigung als Prädiktoren erfahren haben, dass beide aber auch nicht schlecht genug abgeschnitten haben, um die entsprechenden Hypothesen als falsifiziert gelten lassen zu können. Sowohl der "militärosoziologische" als auch Bornschiers dependenztheoretischer Erklärungsansatz bewähren sich zudem besser in der Isolation als in der Konkurrenz. Falls beide zur Erklärung der Einkommensverteilung beitragen können, müssen die Effekte schwach sein. Falls es nur einen "wahren" Effekt gibt, können wir noch nicht entscheiden, welcher es ist.

4. ABSCHLIESSENDE DISKUSSION

Unterschiede zwischen Nationen im Wirtschaftswachstum oder in der Einkommensverteilung gehen vermutlich sowohl auf innere als auch auf äussere, weltgesellschaftliche Determinanten zurück. Jedenfalls wäre es verfehlt, wollte man eine der beiden Erklärungsstrategien von vorneherein, ohne empirische Analysen ausschliessen.

Interne Determinanten sind in diesem Beitrag nur nebenbei, als Kontrollvariablen, verwendet worden. Von besonderer Bedeutung dabei ist das ökonomische Entwicklungsniveau, das über das Bruttonsozialprodukt per capita erfasst werden kann. Das BSPC hängt kurvilinear mit Wirtschaftswachstum und Ungleichheit der Einkommensverteilung zusammen, d.h. maximale Wachstumsraten und maximale Ungleichheit können wir auf mittlerem BSPC-Niveau beobachten. Es sieht allerdings so aus, als ob das Maximum an Ungleichheit einem niedrigeren BSPC-Niveau entspricht als das Maximum an Wirtschaftswachstum¹¹. Beim Wirtschaftswachstum ist das ökonomische Entwicklungsniveau die einzige hier verwendete Kontrollvariable gewesen, bei der Einkommensverteilung ist zusätzlich auch noch kommunistische Herrschaft (als Dichotomie) berücksichtigt worden.

Das zentrale Anliegen dieses Aufsatzes sind die externen oder weltgesellschaftlichen Determinanten von Wachstum und Einkommensverteilung. Dabei kann man zwei konkurrierende Forschungsprogramme unterscheiden. Nach dependenztheoretischer Auffassung hängen Stagnation und Verteilungsgerechtigkeit in der dritten Welt von deren Abhängigkeiten von den kapitalistischen Industriationen ab bzw. von der Einbeziehung der Entwicklungsländer in die kapitalistische Weltwirtschaft. Obwohl es eine Vielzahl dependenztheoretischer Hypothesen gibt, die einander teilweise ergänzen und teilweise mit einander konkurrieren, setze ich mich hier ausschliesslich mit einer Variante der Dependenztheorie, mit der Volker Bornschiers, auseinander.

Nach Bornschier leiden die Entwicklungsländer vor allem unter Abhängigkeit vom Auslandskapital, von den multinationalen Konzernen, die allzu grossen Einfluss auf die Investitionstätigkeit in der dritten Welt ausüben. Bei der Analyse weltweiter Datensätze, mit wohlhabenden Industrieländern und Entwicklungs-

ländern, konnten die negativen Wachstumseffekte von MNC-Penetration hier nur aufgezeigt werden, wenn man Wachstum als BSPC-Zuwachs 1960-77 operationalisiert, nicht aber wenn man Wachstum als BIP-Zuwachs 1970-77 auffasst. In der weltweiten Analyse erwiesen sich auch die negativen Verteilungseffekte von MNC-Penetration als schwach.

Seit 1980 behauptet Bornschier allerdings nicht mehr, dass MNC-Penetration überall auf der Welt gleichermaßen negativ wirkt, sondern postuliert nur noch für Entwicklungsländer negative Effekte. Wie in der weltweiten Analyse gilt auch bei der auf Entwicklungsländer beschränkten Analyse, dass sich negative MNC-Penetrationseffekte nur aufzeigen lassen, wenn man Wachstum über BSPC-Zuwächse operationalisiert, nicht aber bei BIP-Zuwächsen. Unter Entwicklungsländern lassen sich negative Verteilungseffekte nur dann aufzeigen, wenn man einen bestimmten MNC-PEN-Indikator wählt. Dieser berücksichtigt nicht alle ausländischen Direktinvestitionen, sondern nur die der grössten multinationalen Konzerne.

Eine abschliessende Bewertung der Bornschier'schen Variante der Dependenztheorie erscheint mir nicht sinnvoll. Der Erklärungsansatz hat sich nicht gut genug bewährt, um als empirisch gestützt gelten zu können, und nicht schlecht genug um als falsifiziert gelten zu können. Bei der Beurteilung des Erklärungserfolgs von Multi-Penetration für Wirtschaftswachstum hängt zuviel von der Operationalisierung des Wachstums ab. Bei der Beurteilung des Erklärungserfolgs von Multi-Penetration für die Einkommensverteilung hängt zuviel von der Operationalisierung der Multi-Penetration ab.

Wie die Dependenztheorie sucht auch das von mir als "militärsoziologisch" bezeichnete Forschungsprogramm nach weltgesellschaftlichen Determinanten von Einkommensverteilung und Wirtschaftswachstum. Beim "militärsoziologischen" Forschungsprogramm geht es allerdings nicht um weltwirtschaftliche Zusammenhänge, sondern um sicherheitspolitische und deren soziologische sowie psychologische Rückwirkungen auf Gesellschaften¹². Der militärische Partizipationsgrad (MPR) ist dabei die messbare unabhängige Variable, die positive Wachstumseffekte und positive Verteilungseffekte auslösen soll. Beim Wirtschaftswachstum lässt sich, unabhängig davon, ob man BIP- oder BSPC-Zuwächse betrachtet, der positive MPR-Effekt eindeutig aufzeigen. Das gilt verstärkt, wenn man nur Entwicklungsländer betrachtet. Bei der Einkommensverteilung ist das Bild diffuser. Die Ergebnisse dieser Studie *allein* legen es nahe zu sagen, dass MPR-Effekte zu stark sind, um als falsifiziert zu gelten, und zu schwach, um als empirisch gestützt zu gelten. Nimmt man andere empirische Studien hinzu (Garnier and Hazelrigg 1977, Kriesberg 1979, S. 379, Jagodzinski and Weede 1980, Weede and Tiefenbach 1981 a, 1981 b, Weede and Jagodzinski 1981), dann erscheint mir eine etwas positivere Bewertung auch der MPR-Verteilungseffekte gerechtfertigt.

Vergleicht man die Erklärungserfolge der Bornschier'schen Variante der relativ etablierten Dependenztheorie mit dem noch neuen militärsoziologischen Erklärungsansatz, so wird man erstaunt feststellen müssen, dass der militärsoziologische "Neuling" sich bei der Erklärung des Wirtschaftswachstums, vor allen

von Entwicklungsländern, eindeutig besser bewährt hat als Bornschiers Hypothesen über die negativen Effekte der Multi-Penetration. Beim Problem der Einkommensverteilung fällt eine eindeutige Bevorzugung des einen oder des anderen weltgesellschaftlichen Erklärungsansatzes schwer – zumindest im Rahmen dieser Studie.

Anderswo (z.B. Ahluwalia 1976a, 1976b; Bornschier 1980b; Weede 1981; Weede and Tiefenbach 1981a, 1981b, 1981c) sind noch weitere "interne" Determinanten von Wachstum und Einkommensverteilung berücksichtigt worden. Allerdings haben nur solche Beiträge, an denen ich beteiligt bin, neben internen Determinanten Multi-Penetration *und* den militärischen Partizipationsgrad gleichzeitig berücksichtigt. Die Einbeziehung zusätzlicher, interner Determinanten stellt die Überlegenheit des militärischen Partizipationsgrades über Multi-Penetration als Prädiktor von Wachstum und Einkommensverteilung nach meinen Erfahrungen nicht infrage, sondern verstärkt sie eher noch. Dennoch muss darauf hingewiesen werden, dass auch die bisher vollständigsten international vergleichenden Regressionsanalysen keine vollständige Erklärung im Sinne einer Annäherung an 100% erklärte Varianz aufweisen können. Deshalb bleibt denkbar, dass künftige Analysen neue Prädiktoren einführen, die zu einer positiven *oder* negativen Neubewertung der Erklärungskraft des militärischen Partizipationsgrades *und/oder* der Multi-Penetration zwingen.

Zum Abschluss noch einige Bemerkungen zum Verhältnis der beiden weltgesellschaftlichen Forschungsprogramme zu einander und zu Forschungsprogrammen, die auf gesellschaftsinterne Determinanten von Wachstum und Einkommensverteilung zielen. Die beiden weltgesellschaftlichen Forschungsprogramme, das dependenztheoretische und das militärsoziologische, schliessen weder einander noch gesellschaftsintern orientierte Forschungsprogramme aus. Es ist durchaus denkbar, dass interne *und* dependenztheoretische Variablen *und* der militärische Partizipationsgrad zur Erklärung von Wachstum und Verteilung beitragen können.

ANMERKUNGEN

*Volker Bornschier danke ich für die Zusendung eines Datensatzes, der diesem Aufsatz weitgehend zugrunde liegt. Horst Tiefenbach danke ich für die Durchführung der anfallenden Rechenarbeiten.

¹ Ich bezeichne alle Erklärungsansätze als Dependenztheorie, die Wachstumsdefizite oder Ungleichheit der Einkommensverteilung in Entwicklungsländern durch deren Abhängigkeit vom kapitalistischen Weltwirtschaftssystem und/oder den kapitalistischen Industrieländern erklären. Diese Definition vorausgesetzt, gibt es nicht eine, sondern viele Dependenztheorien.

² Das ist ein Definitionsverschlag. Bisher hat dieses Forschungsprogramm wohl deshalb noch keine Namen, weil es häufiger in Fußnoten und Nebensätzen anklingt als in systematischen Abhandlungen thematisiert wird. Der Klassiker des Forschungsprogramms ist Andreski (1954) mit seinem Werk "Military Organization and Society".

³ Ähnliche Auffassungen werden z.T. auch von Autoren vertreten, die Andreski oder Kahn ideologisch und politisch recht fern stehen. Eine ausführliche Zitatensammlung dazu enthält Weede and Jagodzinski (1981).

⁴ Die Korrelation unter diesen Indikatoren beträgt im zugrunde liegenden Datensatz 0,98.

⁵ Ausnahme ist der Einkommensanteil der oberen 20%. Quelle dazu: Ballmer-Cao und Scheidegger (1979).

⁶ Indirekt hat damit Volker Bornschier den Datensatz definiert, den ich zur Kritik seiner theoretischen Vorstellung verwende. Eine Auswahl von Gesellschaften zuungunsten seiner Theorie und zugunsten des militärsoziologischen Ansatzes ist deshalb unwahrscheinlich.

⁷ Man kann allerdings bezweifeln, ob die Ungleichheit der Geldeinkommen in Zentralverwaltungswirtschaften eine ebenso wichtige Dimension von Ungleichheit ist wie in Gesellschaften, wo die Marktwirtschaft eine stärkere Rolle spielt. Vielleicht wird größere Einkommensgleichheit im Osten durch größere politische Ungleichheit "kompensiert". Man kann sogar bezweifeln, ob Unterschiede in den Konsumchancen in Zentralverwaltungswirtschaften genauso eng mit dem Einkommen zusammenhängen wie in Marktwirtschaften.

⁸ Erstaunlicherweise ist die Korrelation zwischen MPR und MNC-PEN aber gering, je nach MNC-PEN-Indikator zwischen -0,02 und -0,40.

⁹ In einem Briefwechsel und Kommentar zu Weede und Tiefenbach (1981) hat Bornschier diesen Standpunkt glasklar und mit besonderem Nachdruck vertreten.

¹⁰ Dieses Ergebnis ist allerdings eine Eigentümlichkeit gerade dieses Datensatzes. Anderswo (Weede 1981; Weede und Tiefenbach 1981c) sieht es genau umgekehrt aus, so als ob das Ausgangsniveau die BIP-Zuwächse stärker als die BSPC-Zuwächse beeinflusst.

¹¹ Das kann man u.a. daran ablesen, dass der quadratische Term bei der Erklärung von Wachstum, nicht aber von Ungleichheit überflüssig wird, wenn man sich nur auf Entwicklungsländer beschränkt.

¹² Offensichtlich können positive ökonomische Nebeneffekte der machtpolitischen Konkurrenz unter Staaten, die im "militärsoziologischen" Forschungsprogramm und in diesem Aufsatz behauptet werden, diese Machtkämpfe nicht "rechtfertigen" – beim heutigen Niveau der Destruktionspotentiale weniger als zuvor in der Geschichte. Aber es ist vielleicht an der Zeit, über funktionale Äquivalente zum Disziplinierungsdruck nachzudenken, der von machtpolitischer Konkurrenz auszugehen scheint.

LITERATUR

- AHLUWALIA, M.S. (1974), Income Inequality: Some Dimensions of the Problem, Redistribution with Growth (Chenery H. et al., Eds.) (London: Oxford Univ. Press) 3-37.
- AHLUWALIA, M.S. (1976a), Income Distribution and Development: Some Stylized Facts, *Am. Econ. Rev.* 66 (1976) 128-135.
- AHLUWALIA M.S. (1976b), Inequality, Poverty and Development. *J. Dev. Econ.* (1976) 307-342.
- ALLISON, P.D. (1977), Testing for Interaction in Multiple Regression, *Am. J. Sociol.* 83 (1977) 144-153.
- ANDRESKI, S. (1954), Military Organization and Society, (Routledge and Kegan Paul, London) (2nd ed. 1968. Stanford, CA: Stanford Univ. Press).
- BALLMER-CAO, T.-H. & SCHEIDEGGER, J. (1979), "Compendium of Data for World System Analysis", (Soziol. Institut der Universität, Zürich).
- BORN SCHIER, V. (1975), Abhängige Industrialisierung und Einkommensentwicklung, *Schweiz. Z. Soziol.* 1 (1975) 67-105.
- BORN SCHIER, V. (1978), Einkommensungleichheit innerhalb von Ländern in komparativer Sicht, *Schweiz. Z. Soziol.* 4-1 (1978) 3-45.
- BORN SCHIER, V. (1980a), Multinational Corporations and Economic Growth, *J. Dev. Econ.* 7 (1980) 191-210.
- BORN SCHIER, V. (1980b), Dependent Industrialization in the World Economy (Paper presented at the Los Angeles Convention of the International Studies Association)
- BORN SCHIER, V., CHASE-DUNN, C. & RUBINSON, R. (1978), Cross-National Evidence of the Effects of Foreign Investment and Aid on Economic Growth and Inequality: A Survey of Findings and a Reanalysis, *Am. J. Sociol.* 84 (1978) 651-683.

- BORNSCHIER, V. & BALLMER-CAO, T.-H. (1979), Income Inequality: A Cross-National Study of the Relationships Between MNC-Penetration, Dimensions of the Power Structure and Income Distribution, *Am. Sociol. Rev.* 44 (1979) 487-506.
- CHENERY, H. & SYRQUIN, M. (1975), "Patterns of Development 1950-1970". (Oxford Univ. Press, London).
- GARNIER, M.A. & HAZELRIGG, L.E. (1977), Military Organization and Distributional Inequality: An Examination of Andreski's Thesis, *J. Polit. and Mil. Sociol.* 5 (1977) 17-33.
- GOLDBERGER, A.S. (1970), On Boudon's Method of Linear Causal Analysis, *Am. Sociol. Rev.* 35 (1970) 97-101.
- JAGODZINSKI, W. & WEEDE, E. (1980), Weltpolitische und ökonomische Determinanten einer ungleichen Einkommensverteilung – eine international vergleichende und quantitativ-empirische Studie, *Z. Soziol.* 9 (1980) 132-148.
- KAHN, H. (1979), "World Economic Development. 1979 and Beyond" (Croom and Helm, London).
- KRIESBERG, L. (1979), "Social Inequality" (Englewood Cliffs, NJ : Prentice Hall).
- KUZNETS, S. (1963), Quantitative Aspects of the Economic Growth of Nations. VIII: The Distribution of Income by Size, *Econ. Dev. and Cult. Change* 11 (1963) 1-80.
- KUZNETS, S. (1976), "Modern Economic Growth: Rate, Structure and Spread", 7th ed. (New Haven, Conn.: Yale Univ. Press.).
- PAUKERT, F. (1973), Income Distribution at Different Levels of Development: A Survey of Evidence, *Int. Lab. Rev.* 108 (1973) 97-125.
- WEEDE, E. (1980), Beyond Misspecification in Sociological Analyses of Income Inequality, *Am. Sociol. Rev.* 45 (1980) 497-501.
- WEEDE, E. (1981), "Dependenztheorien und Wirtschaftswachstum: eine international vergleichende Studie" (Manuskript).
- WEEDE, E. & JAGODZINSKI, W. (1981), "National Security, Income Inequality, and Economic Growth", *Eur. J. Sociol.* (forthcoming).
- WEEDE, E. & TIEFENBACH, H. (1981a), Some Recent Explanations of Income Inequality: An Evaluation and Critique, *Int. Stud. Q.* 25 (1981), forthcoming.
- WEEDE, E. & TIEFENBACH, H. (1981b), Correlates of the Size Distribution of Income, *J. Polit.* 43 (1981), forthcoming.
- WEEDE, E. & TIEFENBACH, H. (1981c), "Three Dependency Explanations of Economic Growth: A Critical Evaluation" (Manuskript).
- WORLD BANK (1979), "World Development Report" (Oxford University Press, London).

WELTWIRTSCHAFT, WACHSTUM UND VERTEILUNG Eine Replik zur Arbeit von Erich Weede in der SZfS

Volker Bornschier

Soziologisches Institut der Universität Zürich, Zeltweg 63, 8032 Zürich, Schweiz.

Arbeiten, die verschiedene theoretische Erklärungsansätze empirisch konfrontieren, halte ich für nützlich, weil sie einen Erkenntnisgewinn bringen können. Erich Weede hat mit seinem Aufsatz "Militär, Multis und Wirtschaft" einen solchen Vergleich versucht. Er untersucht als abhängige Variablen das Wirtschaftswachstum und die personelle Einkommensverteilung. Dabei stellt er seinen Indikator "Militärpersonal als Anteil der Bevölkerung in Arbeitsalter", den er als Operationalisierung für seine "militärsoziologische Erklärung" sieht, einem Indikator aus meiner "weltwirtschaftlichen Erklärung" gegenüber, nämlich dem Indikator "Grad der Penetration durch multinationale Konzerne". Zu seiner empirischen Analyse habe ich zunächst einige kritische Bemerkungen, die zu einer Reanalyse führen. In einem zweiten Schritt diskutiere ich kurz die Möglichkeit, dass Weedes Stütze für seine militärsoziologische Erklärung eine Scheinbeziehung ist.

1. KRITISCHE BEMERKUNGEN

Meine kritischen Bemerkungen zu Weedes Analyse, die mich zu einer Reanalyse veranlassen, sind folgende. Zuerst behandle ich das Wirtschaftswachstum, dann die personelle Einkommensverteilung.

1.1. Wirtschaftswachstum

1.1.1. Bei Indikatoren für das Wirtschaftswachstum stellt sich die Frage, was man genau messen will. Die jährliche Wachstumsrate des BSP *pro Kopf* misst den durchschnittlichen Wohlfahrtsgewinn (statistischer Durchschnitt). Diese Variable wird in meiner Theorie u.a. Thema. Die Wachstumsrate des BSP hingegen ist im Ländervergleich stark abhängig von Unterschieden im Bevölkerungswachstum, weswegen sie ein schlechter Indikator für den Wohlfahrtsgewinn ist.

Die beiden von Weede verwendeten Wachstumsindikatoren sind also *nicht äquivalent*. Um so mehr erstaunt, dass er beim BSP *pro Kopf* und bei seinem BIP zwei verschiedene Zeitperioden verwendet. Es ist auch nicht klar, warum er beim Einkommen *pro Kopf* das BSP und beim Gesamt-Einkommen hingegen das BIP verwendet.

Ein Vergleich der beiden alternativen Erklärungsindikatoren für wirtschaftliches Wachstum setzt voraus, dass das Bevölkerungswachstum kontrolliert wird, wenn man das Wachstum des Gesamteinkommens als abhängige Variable benutzt; denn zumindest mein Erklärungsansatz behauptet nicht, das Bevölkerungswachstum mitzuerklären. Verwendet man das Gesamteinkommen in der gleichen Pe-

riode mit dieser Kontrolle, so ist das Ergebnis, was nicht erstaunt, weitgehend mit dem für das Einkommen pro Kopf identisch.

1.1.2. Das Wachstum als abhängige Variable sollte nicht vor der Messung der unabhängigen Variablen eingeschlossen werden, was Weede beim BSP pro Kopf aber macht. Bei diesem Argument geht es nicht um kleine Unschärfen bei der Zeitspezifikation. Es ist aber logisch nicht möglich, dass das Wachstum zwischen 1960 und 1965 von den 1965 oder 1967 gemessenen unabhängigen Variablen beeinflusst wird.

1.1.3. Meine Theorie unterscheidet beim Wirtschaftswachstum den langfristigen Effekt des Grades der Beherrschung des wirtschaftlichen Geschehens durch die multinationale Konzerne und den kurzfristigen Effekt der neuen Investitionen der Multinationale. Diese wichtige Unterscheidung ist schon früh von mir herausgearbeitet worden (vgl. meinen Aufsatz in der ersten Nummer dieser Zeitschrift, 1975).

Um eine unverfälschte Schätzung des langfristigen Wachstumseffektes der Multinationale zu erhalten, sollte man den kurzfristigen Effekt der neuen Investitionen dieser Konzerne unbedingt kontrollieren (vgl. auch zusammenfassend Bornschier, 1980). Die neuen Investitionen haben nämlich zunächst immer einen günstigen Wachstumseffekt, und zwar unabhängig vom Grad der bereits erreichten Penetration.

1.1.4. Alle drei Indikatoren für den Grad der Penetration durch Multinationale, die Weede aus verschiedenen Phasen meiner Forschungen verwendet, sind zwar konzeptuell gleich konstruiert (was Weede nicht richtig berichtet), stellen aber in der Reihenfolge der Nummerierung bei Weede Verbesserungen dar, denn mit der Zeit wurden als vorläufig betrachtete Ersatzmasse ausgeschlossen und bessere Daten verfügbar.

Die Konzeption der Operationalisierung der Penetration durch Multinationale ist folgende (näheres vgl. auch Bornschier, 1980: 52, 133, 174, passim):

$$\text{Multi-Penetration} = \sqrt{\frac{\text{Kapital der Multis}}{\text{Gesamter Kapitalstock}} \cdot \frac{\text{Kapital der Multis}}{\text{Gesamte Arbeitskräfte}}}$$

Die Quadratwurzel wird gezogen, um die Schiefe infolge der Multiplikation zu verringern. Einige Extremwerte müssen dennoch rekodiert werden, damit lineare Methoden angewendet werden können.

Beim ersten Indikator (MNC-PEN 1 bei Weede genannt) wird eine der Bezugsgrößen, nämlich der gesamte Kapitalstock, ersatzweise durch den gesamten Energiekonsum gemessen. Dieser Indikator wurde 1976 entwickelt; und da uns seit 1978 direkte Schätzungen für den gesamten Kapitalstock zur Verfügung stehen, hat dieser MNC-PEN 1 Indikator nur noch einen historischen Wert und sollte für neue Untersuchungen nicht mehr verwendet werden.

MNC-PEN 2 und MNC-PEN 3 verwenden beide die neue direkte Schätzung für den Kapitalstock als eine der Bezugsgrößen, unterscheiden sich aber in der Weise,

wie das von den Multinationalen kontrollierte Kapital gemessen wird. Bei MNC-PEN 2 ist es der gesamte Bestand an Auslandsdirektinvestitionen und bei MNC-PEN 3 das Kapital der 400 weltgrössten Multinationalen in dem jeweiligen Land. Diese Zahlen für die beherrschenden Multinationalen sind erst spät verfügbar geworden. Unterstellt man, dass beide Schätzungen für das Kapital der Multinationalen einen vergleichbaren Schätzfehler aufweisen (was vorderhand noch unbekannt ist), dann ziehe ich im Rahmen meiner Theorie, die den monopolistischen Aspekt bei der Überschichtung durch Multinationale stark betont, den Indikator MNC-PEN 3 vor, der sich auf die grössten Multinationalen, die in der Weltwirtschaft sehr dominant sind, abstützt.

Bei meinen Reanalysen verwende ich deshalb diesen Indikator, der meinen theoretischen Vorstellungen bisher am besten entspricht. Diese Wahl ist legitim, weil ich sie begründen kann. Sie schafft auch keine durchgängige Verzerrung beim Vergleich mit Weedes Ergebnissen, weil er mit diesem Indikator einmal das schlechteste und einmal das beste Ergebnis erzielt hat.

1.1.5. Schliesslich ist nicht einzusehen, warum Weede bei der Erklärung des Wirtschaftswachstums ein Sample verwendet, das beträchtlich kleiner als die Datenverfügbarkeit ist. Er verwendet 69 bzw. 67 Länder, während für rund 20 weitere Länder genügend Informationen vorliegen. Benutzt man aber nicht alle Informationen, die zur Verfügung stehen, so muss man die Auswahl begründen, um sie kritisierbar zu machen.

In der Tabelle 1 wiederhole ich die Analyse von Weede und berücksichtige die fünf vorgetragenen Einwände. Ich kann hier mein bisher grösstes Testsample von 103 Ländern nicht realisieren, weil vorläufig noch Datenlücken bei MNC-PEN 3 bestehen wegen Datenlücken beim "Militärpersonal" und beim BSP (hier fehlen mir auch für die kurzfristig angesetzte Reanalyse die abgelöschten Daten nach 1975). Die Tabelle 1 verwendet ein Weltsample von 88 Ländern und ein Entwicklungsländersample von 73. Die Signifikanzberechnungen der Testvariablen werden, wie auch später in Tabelle 2, in einer zweiten Stufe ermittelt, bei der die beiden Terme von "In BSP pro Kopf" zu einer Funktion zusammengezogen werden, da es sich ja um eine zugrundeliegende Variable handelt (wichtig für die Freiheitsgrade).

Die Ergebnisse meiner Reanalyse in Tabelle 1 unterscheiden sich von Weedes Ergebnissen in folgenden wichtigen Punkten:

- Meine verbesserte Reanalyse ermittelt eine erheblich höhere Gesamterklärung für das Wachstum, sowohl beim BSP pro Kopf als auch beim BSP (wobei das letztere erwartungsgemäss sehr stark vom Bevölkerungswachstum abhängt).
- Die Variable "Multi-Penetration" ist viel signifikanter und ihr Erklärungsbeitrag ist viel höher als bei Weedes Analyse. Die neuen Investitionen sind ebenfalls signifikant, und zwar positiv, werden aber erst signifikant, wenn man den negativen Langzeiteffekt der Multinationalen (Multi-Penetration) in das Modell einführt.
- Auch für Weedes Variable "Militärpersonal" ermittele ich stärkere Effekte als Weede. Beide Erklärungsvariablen haben in bezug auf das Wachstum ziemlich genau das gleiche Gewicht.

1.2. Personelle Einkommensverteilung

Wie Weede richtig referiert, erwartet meine Theorie, dass die Multinationalen nur in Entwicklungsländern (präziser: in den Ländern der Peripherie im Rahmen der von Multinationalen dominierten Weltwirtschaft) mit mehr Einkommensungleich-

Tabelle 1. Regression des Wirtschaftswachstums auf verschiedene Prädiktoren.

Wachstum:

BSP pro Kopf: Durchschnitt der Jahr für Jahr berechneten realen prozentualen Wachstumsraten zwischen 1965 und 1977.

BSP: Durchschnitt der jährlichen realen prozentualen Wachstumsrate, nach Zinseszinsformel, zwischen 1965 und 1975.

Prädiktoren	Abhängige Variable: Wachstum des BSP pro Kopf				
		Alle Länder	Entwicklungs- länder	Alle Länder	Entwicklungs- länder
Multi-Penetration 1967, (MNC-PEN 3)	B β (t)	-.0303* .47 (5.41)	-.0334* .45 (4.82)	-.0257* .37 (4.08)	-.0284* .37 (3.75)
Neue Multi- Investitionen 1967-1973	B β (t)	.0089* .33 (3.87)	.0094* .34 (4.01)	.0097* .34 (3.95)	.0113* .39 (4.36)
Militärpersonal pro Bevölkerung im Arbeitsalter 1965, ln (MPR+1)	B β (t)	.9204* .47 (5.55)	1.1096* .49 (5.04)	.6627* .32 (3.25)	.8654* .36 (3.74)
Bevölkerungs- wachstumsrate 1965-1975	B β (t)			1.1746* .54 (6.08)	1.5615* .57 (5.72)
Funktion von: ln BPS pro Kopf 1967 (X)	B β (t)	1/* .29 (3.35)	2/* .26 (2.55)	3/* .35 (3.48)	4/* .41 (3.44)
Konstante		-12.85	-3.86	-12.85	4.15
N		88	73	88	73
R ² (korrigiert)		.46	.53	.45	.48
1/ F = 4.286 X - 0.310 X ² (t = 3.21) (t = 3.06)			2/ F = 1.108 X - 0.043 X ² (t = 0.46) (t = 0.22)		
3/ F = 4.093 X - 0.278 X ² (t = 2.62) (t = 2.27)			4/ F = -2.344 X + 0.274 X ² (t = 0.74) (t = 1.02)		

Bemerkungen:

- Multi-Penetration, Werte über 100 rekodiert unter Beibehaltung der Rangfolge (wie bei Weede der meine Daten und Rekodierungen verwendet).
- Neue Multi-Investitionen, Nettoneuinvestitionen zwischen Ende 1967 und 1973 in Mio, bezogen auf das BIP 1967 in Mrd. US-\$. Werte über 200 rekodiert unter Beibehaltung der Rangfolge.
- Die Korrelationen zwischen Multi-Penetration und Neuen Multi-Investitionen betragen .33 im Weltsample und .31 bei den Entwicklungsländern.

Signifikanz: * = signifikant, d.h. t ≥ 2.00.

heit in Zusammenhang stehen. Sie werden dort von einer ungleichen Machtverteilung angezogen, stützen diese und führen zu weiterer Machtkonzentration, was sich in einem grösseren Einkommensanteil der Oberklasse am Gesamteinkommen ausdrückt und die gesamte Einkommensverteilung ungünstig beeinflusst. Solche Zusammenhänge sind auch für die am Binnenmarkt orientierten Multinationalen günstig (Konsumkraft der Oberklasse). In den reichen Leitungssitzländern der Multinationalen hingegen, die gegenseitig von den Konzernen penetriert werden, ist eine gleichere Einkommensverteilung für die Vermarktungschancen der Konzerne günstig, weil infolge des sehr hohen Einkommens auch die Massen die Produkte der Multinationalen kaufen können; und die privilegierte Stellung dieser Länder in der Weltarbeitsteilung begünstigt in Zentrumsländern Klassenallianzen, die einer gewissen Unverteilung förderlich sind.

Die Kovarianzanalyse, die ich zur Prüfung meiner Erwartungen verwendet habe (z.B. Bornschier, 1980: 202), verwirft Weede mit nicht stichhaltigen Argumenten. Meine Variablen sind nämlich auf Ratio-Skalen gemessen, und eine Kovarianzanalyse, die auch den nicht signifikanten Effekt der Wohlstandsdichotomie einschliesst, verfälscht nicht die Schätzung der übrigen Parameter. Der grosse Vorteil der Kovarianzanalyse besteht darin, unterschiedliche Beziehungen im gleichen Gesamtsample zu testen, wobei das grosse Problem kleiner Subsamples vermieden wird.

In Tabelle 2 reanalysiere ich Weedes Untersuchung der personellen Einkommensungleichheit mit der gleichen Länderauswahl. Ich kontrolliere im Weltsample aber die Interaktion: Multinationale in reichen Ländern. Die sinnvolle Kontrollvariable "Art der Systemsteuerung" (bei Weede: Dichotomie KP regiert oder nicht) operationalisiere ich in meinen sonstigen Arbeiten mit dem Ausmass der Kontrolle des Staates über die gesamten Investitionen. Dies hat den Vorteil, dass es sich um eine Variable handelt, die z.B. auch im Rahmen der privatkapitalistischen Industrieländer den erwarteten Effekt zeigt (Bornschier, 1980: 211, Anm. 10). Diese Variable hat theoretisch und empirisch insofern einen vom Entwicklungsstand unabhängigen Einfluss auf die Verteilung, als bei privatkapitalistischer Systemsteuerung das stark ungleichverteilte Kapitaleinkommen zur gesamten personellen Einkommensverteilung beiträgt, während es bei vollkommen staatskapitalistischen Ländern dem Staat zufällt und nicht zur *personellen* Ungleichheit beiträgt (Bornschier, 1980: 199). Um mich vor dem Vorwurf zu schützen, dass die Verwendung der Variable "Systemsteuerung" die Ergebnisse in meinem Sinne beeinflusst, verwende ich hier die Dichotomie: zentralgelenkt versus nicht zentralgelenkte Wirtschaft. Jugoslawien (Marktsozialismus) wird hier als nicht zentralgelenkte Wirtschaft kodiert. Auf meiner hier nicht verwendeten kontinuierlichen Variable "Systemsteuerung" liegt dieses Land nur eine Standardabweichung über dem Mittelwert für alle Länder, während die zentralgelenkten zweieinhalb Standardabweichungen darüberliegen.

Die abhängige Variable ist bei mir einerseits, wie bei Weede, der Gini-Index (mal 100) als Mass für die gesamte personelle Einkommensungleichheit und andererseits, im Unterschied zu Weede, der Einkommensanteil am Gesamteinkommen, der auf die reichsten 5% entfällt. Weede verwendet neben dem Gini-Index den Einkommensanteil der reichsten 20%; dieser korreliert aber empirisch mit dem Gini-In-

Tabelle 2. Regression der personellen Einkommensungleichheit auf verschiedene Prädiktoren.
 Einkommensungleichheit : (abhängige Variable):
 Gini-Index (mal 100) : Mass für die gesamte personelle Einkommensungleichheit, um 1968.
 Top 5% : Einkommensanteil der reichsten 5% am Gesamteinkommen, um 1968.

Prädiktoren	Alle Länder		Entwicklungsänder	
	Gini	T 5%	Gini	T 5%
Multi-Penetration 1967, (MNC-PEN 3)	B .117* β .35 (t) (3.45)	.132* .45 (3.99)	.087* .29 (2.34)	.115* .43 (3.35)
Interaktion:				
Multi-Penetration mal reiche Länder	B -.163* β -.42 (t) (2.29)	-.138* -.42 (2.15)		
Dummy reiche Länder	B 9.45 β .37 (t) (1.56)	4.45 .20 (0.84)		
Militärpersonal pro Bevölkerung im Arbeitsalter 1965, ln (MPR +1)	B -1.095 β -.11 (t) (1.20)	-.482 -.05 (0.53)	-2.585* -.29 (2.40)	-1.420 -.18 (1.39)
Dummy Variable zentralgelenkte Wirtschaften	B -14.23* β -.36 (t) (3.63)	-6.52 -.19 (1.72)		
Funktion von : ln BSP pro Kopf 1967 (X)	B 1/* β .48 (t) (2.50)	2/* .52 (2.75)	3/* .41 (3.30)	4/* .34 (2.57)
Konstante	-33.57	20.86	-107.18	-19.51
N	69	69	50	50
R ² (korrigiert)	.59	.57	.33	.27

$$1/F = 27.078X - 2.256X^2 \quad 2/F = 4.253X - 0.592X^2 \\ (t=2.23) (t=2.34) \quad (t=0.40) (t=0.69)$$

$$3/F = 52.150X - 4.245X^2 \quad 4/F = 18.003X - 1.676X^2 \\ (t=3.15) (t=3.22) \quad (t=1.18) (t=1.38)$$

Signifikanz : * = signifikant, d.h. t ≥ 2.00.

dex nahezu perfekt (.99 und .98 für Entwicklungsänder) und bringt deshalb keine neue Information, während der Einkommensanteil der reichsten 5%, die ich abkürzt auch als Oberklasse bezeichne, nicht so stark mit dem Gini-Index für die gesamte Ungleichheit korreliert (.89 und .82 für Entwicklungsänder). Für meinen Ansatz ist der Einkommensanteil der Oberklasse neben der gesamten Einkommensungleichheit auch theoretisch gehaltvoll.

Die Ergebnisse meiner Reanalyse in Tabelle 2 weisen folgendes auf.

- Die Multi-Penetration steht signifikant mit mehr Einkommensungleichheit in Entwicklungsändern in Zusammenhang, dies ist noch ausgeprägter bei der Kon-

zentration des Einkommens auf die Oberklasse als beim Gini-Index. Diesen Effekt der Multinationals kann man im Gesamtsample mit Kovarianzanalyse und im Subsample der nicht zentralgelenkten Entwicklungsländer nachweisen.

– Die Interaktion: Multinationale in reichen Ländern ist signifikant negativ, d.h. die Multinationals stehen in diesen Ländern nicht mit mehr, sondern mit weniger Einkommensungleichheit in Zusammenhang (der *Netto* effekt, d.h. der Basiseffekt der Multi-Penetration plus die Interaktion, ist beim Gini-Index leicht negativ und beim Anteil der Oberklasse praktisch null).

– Weedes Variable "Militärpersonal" ist im Weltsample nicht signifikant. Bei den Entwicklungsländern ergibt sich eine signifikante Beziehung für den Gini-Index und keine signifikante Beziehung beim Anteil der Oberklasse.

Meine Schlussfolgerung ist folgende für die Einkommensungleichheit: Weede unterschätzt bei seinem Vergleich die bereits früher aufgewiesene Beziehung zwischen Multinationals und grösserer Einkommensungleichheit in Entwicklungsländern. Sein Indikator für eine alternative Erklärung schneidet bei der Einkommensverteilung schlechter ab.

Aufgrund der Reanalysen in Tabelle 1 und 2 stellen sich wichtige Schlussfolgerungen von Weede als *falsch* heraus,

– falsch ist 1., dass "der militärsoziologische 'Neuling' sich bei der Erklärung des Wirtschaftswachstums, vor allem von Entwicklungsländern, eindeutig besser bewährt hat als Bornschiers Hypothesen über die negativen Effekte der Multi-Penetration",

– und falsch ist 2., dass sich mein "Erklärungsansatz (...) nicht gut genug bewährt (hat), um als empirisch gestützt gelten zu können (...)"

2. ZUM SCHLUSS

Zum Schluss möchte ich noch kurz auf Weedes Indikator "Militärpersonal" eingehen. Dass dieser Indikator in signifikant positivem Zusammenhang mit dem nachfolgenden Wirtschaftswachstum steht, zeigt auch meine Reanalyse. Eine Beziehung dieser Variable mit geringerer Einkommensungleichheit ergibt sich nur, wenn man die Entwicklungsländer betrachtet und nur für den Gini-Index als Ungleichheitsmass, nicht für den Einkommensanteil der Oberklasse.

Ob die Zusammenhänge mit dem "Militärpersonal" eine Stütze für eine "militärsoziologische Erklärung" im Sinne von Weede sind, erscheint mir noch nicht sicher. Es könnte sich durchaus um Scheinbeziehungen handeln. Man könnte z.B. argumentieren: Im Weltsystem besteht eine Konkurrenz zwischen dem dominanten privatkapitalistischen und dem staatskapitalistischen System. Länder an der Grenze zum Warschaupakt und zur VR China stehen in Gefahr, dem dominanten System verlorenzugehen. Solche Länder weisen einerseits eine hohe militärische Mobilisierung auf, gleichzeitig führt die erhöhte Aufmerksamkeit des Zentrums andererseits dazu, dass diese Länder grosszügig Kredite, Hilfe und eine gewisse wirtschaftliche Vorzugsbehandlung erhalten. Ein Indiz dafür ist z.B., dass die Weltbank bis 1978 im Durchschnitt pro Land 465 Mio. \$ Kredite an Entwicklungsländer vergeben hat,

die *nicht* an der "Grenze" liegen, während die Länder an der Grenze im Durchschnitt 1118 Mio. \$ pro Land erhielten. Eine erhöhte Aufmerksamkeit seitens des Zentrums und mehr Ressourcen könnten das Wirtschaftswachstum begünstigen und den Verteilungskampf entschärfen (geringere Einkommenskonzentration). Nach diesem Argument wären die zusätzlichen Ressourcen und die Vergünstigungen Ursache für die günstigen wirtschaftlichen Effekte und *nicht* die Militarisierung.

In einem ersten Versuch habe ich eine solche Möglichkeit von Scheinbeziehungen überprüft, indem ich eine Dummy-Variable "Grenze" zum Warschaupakt und zur VR China in die Regressionen eingeführt habe. Diese Kontrollvariable "Grenze" bewirkt im Wachstumsmodell, dass der Einfluss der Variable "Militärpersonal" etwas geringer wird, er bleibt aber klar signifikant. Die einzige Signifikante Beziehung zwischen "Militärpersonal" und Einkommensungleichheit, nämlich die mit dem Gini-Index für Entwicklungsländer, verschwindet aber völlig mit der Kontrolle¹ (der Effekt der Multi-Penetration bleibt übrigens unberührt).

Diese zusätzlichen Analysen lassen vorläufig mindestens drei Erklärungen offen:

- (1) Die Militarisierung steht mit höherem Wirtschaftswachstum kausal in Zusammenhang, nicht aber mit der Einkommensverteilung.
- (2) Die von mir durchgeführte Kontrolle mit der Variable "Grenze" ist noch zu grob, eine bessere Kontrolle könnte zeigen, dass die Militarisierung keine kausalen Wachstumseffekte hat.
- (3) Die von mir vermutete Scheinbeziehung müsste genereller formuliert werden: Zusätzlich zur "Grenzlage" werden bestimmte Länder vom Zentrum mit erhöhter Aufmerksamkeit und mit entsprechenden Ressourcen bedacht, um für das Zentrum an verschiedenen, besonders aber an strategischen Orten des Weltsystems regionale "Ordnungsfunktionen" auszuführen. Ansonsten wäre die Argumentation wie vorher.

Das Ziel meiner Replik war zu zeigen, dass Weede bei seinem Vergleich den empirischen Gehalt meines theoretischen Ansatzes erheblich unterschätzt. Bei Weedes Erklärung hingegen müsste die Möglichkeit von Scheinbeziehungen ausgeräumt werden, und es müssten – wie bei meinem Ansatz weitgehend geschehen – die vermittelnden Mechanismen theoretisch erarbeitet und empirisch nachgewiesen werden.

¹ Dies spricht für eine *Scheinbeziehung*, allerdings noch nicht notwendigerweise für meine angeführte Begründung. Weitere Möglichkeit: Länder an der "Grenze" sind im wesentlichen asiatische Entwicklungsländer (asiatische Produktionsweise), deren Einkommensungleichheit im Sinne einer historischen Ausgangsbedingung tiefer liegt.

LITERATURANGABE

BORNSCHIER, (1980), "Multinationale Konzerne, Wirtschaftspolitik und nationale Entwicklung im Weltsystem" Campus Verlag, Frankfurt und New York. (Mit Beiträgen von Thanh-Huyen Ballmer-Cao, Gottfried Berweger, Christopher Chase-Dunn, Jean-Pierre H... Peter Meyer-Fehr und Richard Robinson.)

STATUS UND STATUSWANDEL DER FRAU
Eine Literaturauswahl (1970-1980)*

STATUT ET CHANGEMENT DE STATUT DE LA FEMME
Une bibliographie sélectionnée (1970-1980)*

THE EVOLUTION OF THE STATUS OF WOMEN
A Selective Bibliography (1970-1980)*

Robert Hettlage

Unterer Batterieweg 140, 4059 Basel, Schweiz

MITTEILUNG DER REDAKTION

Das Redaktionskomitee hat beschlossen, eine neue Rubrik in der Zeitschrift zu schaffen, nämlich Veröffentlichung von – wenn möglich kommentierten – Fachbibliographien, die den Stand der Forschung und der neueren Publikationen auf bestimmten Gebieten darlegen. Unser Ziel ist es, dem Leser ein Arbeitsinstrument zur Verfügung zu stellen, welches von verschiedenen Gesichtspunkten aus gesehen zweifellos nützlich ist. Das Komitee will somit die Möglichkeit bieten, Forschern, Lehrern und Praktikern systematisch zusammengestellte Bibliographien zu vermitteln, welche für verschiedene Zwecke erstellt wurden, z.B. Vorbereitungsphase eines Forschungsprojektes oder als Grundlage für Lehre und Ausbildung. Wir wenden uns deshalb an alle, die auf diese Art die gegenseitige Information auf dem Gebiete der Soziologie fördern können.

Das Redaktionskomitee

NOTE DE LA RÉDACTION

Le comité de rédaction a décidé d'ouvrir une nouvelle rubrique dans la Revue: la publication de bibliographies spécialisées et, si possible, commentées qui font état des recherches et des publications récentes dans des domaines spécifiques. Notre but est de mettre ainsi à la disposition des lecteurs un instrument de travail dont l'utilité est incontestée à tous les points de vue. Le comité veut donc offrir l'occasion de communiquer aux chercheurs, enseignants et praticiens des références bibliographiques constituées systématiquement pour divers objectifs, par exemple pendant la phase préparatoire d'un projet de recherche ou d'un enseignement. Nous faisons donc appel à tous ceux qui, par ce canal, peuvent favoriser l'information réciproque dans le champ sociologique.

Le Comité de Rédaction

EDITOR'S NOTE

The editorial committee has decided to include a new section in the Journal: the publication of specialised, if possible commented, bibliographies about research projects and recent publications in specific fields. Our aim is to give our readers a tool of unquestionable usefulness. Thus, the committee hopes to make available to research workers, teaching staff and workers in the field, bibliographical references, systematically assembled for specific subject areas, e.g. about the preparatory phase of a research or teaching project. We thus appeal to all those who, by these means, could promote an interchange of information in the sociological disciplines.

Editorial Board

*Erarbeitet im Auftrag der Eidg. Kommission gegen den Alkoholismus, Subkommission für wissenschaftliche Forschung.

1. BIBLIOGRAPHIEN
BIBLIOGRAPHIES
BIBLIOGRAPHIES

- 1.01 ASTIN, H.; PARELMAN, A. & FISHER, A. (1974), "Sex Roles: A Research Bibliography" (National Institute of Mental Health, Dept. HEW. Publ. No. ADM 7437, Washington, DC).
- 1.02 ASTIN, H.; SUNIEWICK, N. & DWECK, S. (1971), "Women. A Bibliography on their Education and Careers" (Human Service Press, Washington, DC).
- 1.03 BIGGAR, J.C. (1970), "Bibliography on the Sociology of Sex Roles" (Univ. of Virginia, Charlottesville).
- 1.04 BRUEMMER, L. (1970), The Condition of Women in Society Today: Annotated Bibliography, Part II, *J. Nat. Ass. Women Deans and Counselors* 33 (1970) 89.
- 1.05 CHISLER, L. (1972), "Women: A Bibliography" (New York).
- 1.06 KEIFFER, M. & WARREN, P. (1970) "Population Limitation and Women's Status: A Bibliography" (Educational Testing Service, Princeton, NJ).
- 1.07 RADCLIFFE INSTITUTE (1970), "Womenpower. Selected Bibliography on Educated Women and the Labor Force" (Cambridge, MA).
- 1.08 ROWBOTHAM, S. (1973), "Women's Liberation and Revolution. A Bibliography" (Falling Wall Press, Bristol).
- 1.09 SPIEGEL, J. (1969), "Sex Role Concepts. A Selected Annotated Bibliography" (Business and Professional Women's Foundation, Washington, DC).
- 1.10 SPIEGEL, J. (1970), "Women Executives. A Selected and Annotated Bibliography" (Business and Professional Women's Foundation, Washington, DC).
- 1.11 SPIEGEL, J. (1970), "Working Mothers. A Selected Annotated Bibliography" (Business and Professional Women's Foundation, Washington, DC).
- 1.12 TRACY, J.J. (1979), Feminist Periodicals. An Annotated Bibliography of Current Publications, *The Serials Librarian* 3-4 (1979) 387-406.
- 1.13 Univ. of London Goldsmiths Coll. Lib., Readers Services Dep. (1976), "Women's Studies: A Bibliography" (London).
- 1.14 WALKER, L.; BROWN, H. et al. (1979), Annotated Bibliography of The Remarried, the Living Together, and their Children, *Family Process* 18-2 (1979) 193-213.

2. ALLGEMEINE ÜBERBLICKSSTUDIEN ZUR SOZIALEN STELLUNG DER FRAU
ETUDES GÉNÉRALES CONCERNANT LA POSITION SOCIALE DE LA FEMME
GENERAL STUDIES ON THE SOCIAL POSITION OF WOMAN

- 2.01 ALDOUS, J.; CONDON, T.; HILL, R.; STRAUS, M. & TALLMAN, J. (1971), "Family Problem solving" (Dryden, Harsdale, IL).
- 2.02 ALLEMANN-TSCHOPP, A. (1979), "Geschlechtsrollen. Versuch einer interdisziplinären Synthese" (Bern).
- 2.03 ANGRIST, S.S. (1969), The Study of Sex Roles, *J. Soc. Issues* 25 (1969) 215.
- 2.04 BAHR, H.M. (1980), Changes in Family Life in Middletown 1924-1977, *Public Opinion Q.* 44-1 (1980) 35.
- 2.05 BARASH, D.P. (1980), Evolutionary Aspects of the Family, *Family: Evaluation and Treatment* (Hofling, C.K. & Lewis, J.M., Eds) (Brunner/Mazel, New York) 185.
- 2.06 BERNARD, J. (1973), My Four Revolutions: An Autobiographical History of the ASA, *Am. J. Sociol.* 78 (1973) 773.
- 2.07 BOTT, E. (1971), "Family and Social Network: Roles, Norms and External Relationships in Ordinary Urban Families" (Free Press, New York, 2nd ed.).
- 2.08 Bundesministerium für Jugend, Familie und Gesundheit (BMJFG) (1975), *Zweiter Familienbericht* (Bonn).
- 2.09 CHRISTENSEN, H.T. (1964), "Handbook of Marriage and the Family" (Rand McNally, Chicago).
- 2.10 FAIRBAIRNS, Z., Ed. (1975), "Women's Studies in the UK" (London Seminars, London).
- 2.11 FARBER, B. (1979), Family History as a Moral Science, *Sociol. and Soc. Res.* 63-3 (1979) 603-610.
- 2.12 FEINSTEIN, K.W. (1980), Kindergartens, Feminism, and the Professionalization of Motherhood, *Int. J. of Women's Stud.* 3-1 (1980) 28-38.

- 2.13 HOCHSCHILD, A.R. (1973), A Review of Sex Role Research, *Am. J. Sociol.* 78 (1973) 1011-1029.
- 2.14 LÜSCHEN, G. & LUPRI, E., Eds (1970), Soziologie der Familie, *Kölner Z. Sociol. Sozial-psychol., Sonderheft* 14 (1970).
- 2.15 MILLER, K. (1970), "Sexual Politics" (Doubleday, Garden City, NY).
- 2.16 New York Commission of Human Rights: Women's Role in Contemporary Society (1970), (Avon, New York).
- 2.17 NUSS, S., Ed. (1978), Sex-Roles in Modern Society, *Current Sociology – La Sociologie contemporaine, Sondernummer* (1978).
- 2.18 OTTO, L.B. (1974), Class and Status in Family Research, *J. of Marriage and the Family* 37 (1974) 315-332.
- 2.19 ROSENBAUM, H., Ed. (1978), Seminar: Familie und Gesellschaftsstruktur (Suhrkamp, Frankfurt).
- 2.20 SAFILIOS-ROTHSCHILD, C., Ed. (1972), "Towards a Sociology of Women" (Xerox College Publishing, Lexington, MA).
- 2.21 SELLS, L. (1973), "Current Research on Sex Roles" (Univ. of Calif. Berkeley).
- 2.22 SUELZLE, M. (1973), "The Female Sex Role" (Univ. of Ill. Press, Urbana).
- 2.23 WOLFF, J. (1977), Women's Studies and Sociology, *Sociology* 11-1 (1977) 155-161.
3. FRAUENSTATUS UND SOZIALER WANDEL (HISTORISCHE, LÄNDERVERGLEICHENDE UND LÄNDERSPEZIFISCHE STUDIEN)
 STATUT DE LA FEMME ET CHANGEMENT SOCIAL (ÉTUDES HISTORIQUES, COMPARAISONS ENTRE PAYS ET RECHERCHES NATIONALES)
 STATUS OF WOMEN AND SOCIAL CHANGES (HISTORICAL, INTERNATIONAL COMPARATIVE AND SPECIFIC STUDIES)
- 3.01 ALDOUS, J. (1974), Role Making and Family Change, *Family Coord.* 23 (1974) 24.
- 3.02 BARKER, D. & ALLEN, S., Eds (1976), "Sexual Divisions and Society: Process and change" (Tavistock, London).
- 3.03 BERNARD, J. (1972), "The future of marriage" (World, New York).
- 3.04 BLAKE, J. (1974), The Changing Status of Women in Developed Countries, *Sci. Am.* (1974) 136.
- 3.05 BLOCK, J.H. (1974), "Conceptions of Sex Role: Some Cross-cultural and Longitudinal Perspectives" (Moses, B., Memorial Lecture, Univ. of California, Berkeley).
- 3.06 BLUMBERG, R.L. (1974), "Structural Factors Affecting Women's Status: A Cross-Cultural Paradigm" (8th World Congress Int. Sociol. Ass., Toronto).
- 3.07 BOSERUP, E. (1970), "Woman's Role in Economic Development" (St. Martin's, New York).
- 3.08 DAHLSTRÖM, E., Ed. (1971), "The Changing Roles of Men and Women" (Beacon, Boston).
- 3.09 EHRENSBERGER, E. (1979), "Sexistischer Statusabstand und sozioökonomische Entwicklung. Eine explorative Studie zur Veränderung der Statuslage" (Lizenziatarbeit, Soziol. Inst. Univ., Zürich).
- 3.10 FERRISS, A.L. (1971), "Indicators of Trends in the Status of American Women" (Russel and Sage, New York).
- 3.11 GERHARD, U. (1978), "Verhältnisse und Verhinderungen: Frauenarbeit, Familie und Rechte der Frauen im 19. Jahrhundert" (Frankfurt).
- 3.12 GIELE, J.Z. & SMOCK, A., Eds (1977), "Women: Roles and Status in Eight Countries" (John Wiley & Sons, New York).
- 3.13 GIELE, J.Z. (1978), "Women and the Future. Changing Sex Roles in Modern America" (Free Press, New York).
- 3.14 HAAVIO-MANNILA, E. (1976), "Economic and Family Roles of Men and Women in Northern Europe" (Univ. of Helsinki, Research Report, 208, Helsinki).
- 3.15 HELD, T. & LEVY, R. (1974), "Die Stellung der Frau in Familie und Gesellschaft. Eine soziologische Analyse am Beispiel der Schweiz" (Huber, Frauenfeld).
- 3.16 HILL, R. (1979), Historical Change in Marriage and the Family: Where do we go from here?, *Sociol. and Soc. Res.* 63-3 (1979) 590-595.
- 3.17 HOLTER, H. (1971), Sex Roles and Social Change, *Acta Sociol.* 14 (1971) 2-12.

- 3.18 HUBER, J. (1973), "Changing Women in a Changing Society" (Univ. of Chicago Press, Chicago).
- 3.19 JACOBS, S. (1971), "Women in Cross-Cultural Perspective: A Preliminary Sourcebook" (Univ. of Illinois, Dpt. Urban and Regional Planning, Urbana, IL).
- 3.20 KAMERMAN, S.B. (1979), Work and family in Industrialized Societies, *Signs* 4-4 (1979) 632-650.
- 3.21 LASLETT, P. (1979), Family and collectivity, *Sociol. and Soc. Res.* 63-3 (1979) 432-442.
- 3.22 LIPMAN-BLUMEN, J. & TICKAMYER, A.R. (1975), Sex Roles in Transition: A ten year Perspective, *An. Rev. Sociol.* 1 (1975) 297-337.
- 3.23 MEAD, M. (1977), "Man und Weib. Das Verhältnis der Geschlechter in einer sich wandelnden Welt" (Hamburg).
- 3.24 MEDNICK, M. & TONGRI, S. (1972), New Perspectives on Women, *J. Soc. Issues* 28 (1972).
- 3.25 MITTERAUER, M. & SIEDER, R. (1977), "Vom Patriarchat zur Partnerschaft. Zum Strukturwandel der Familie" (Beck, München).
- 3.26 MORGAN, D.H.J. (1975), "Social Theory and the Family" (Routhledge, London).
- 3.27 ROSALDO, M. & LAMPHERE, L., Eds (1974), Women Culture and Society: Theoretical Overview, *Women Culture and Society* (Rosaldo M. & Lamphere L., Eds, Stamford) 17-42.
- 3.28 ROTHMAN, S.M. (1978), "Women's Proper Place: History of Changing Ideals and Practices, 1870 to the Present" (London).
- 3.29 SCHWEITZER v., R. & PROSS, H. (1976), Die Familienhaushalte im wirtschaftlichen und sozialen Wandel, *Teilber. Komm. wirtsch. und soz. Wandel* 98 (1976) (Göttingen).
- 3.30 SHORTER, E. (1975), "The Making of the Modern Family" (Basicbooks, New York).
- 3.31 SHUEY, W.A. (1980), From Renunciation to Rebellion: Female in Literature, *Evolving female* (Heckerman, C.L., Ed., New York).
- 3.32 SMITH, J.E. & LASLETT, B. (1979), Historical Change in Marriage and the Family. Introduction, *Sociol. and Soc. Res.* 63-3 (1979) 425-431.
- 3.33 STREIB, G.F., Ed. (1973), "The Changing Family: Adaptation and Diversity" (Addison Wesley, Reading MA).
- 3.34 SULLEROT, E. (1971), "Women, Society and Change" (McGraw-Hill, New York). Dt: "Die Frau in der modernen Gesellschaft" (Kindler, München).

4. STATUSDIFFERENTIALE MANN-FRAU (ARBEITSTEILUNG UND GESCHLECHTS-SPEZIFISCHE SCHICHTUNG)
DIFFÉRENCIATION DES STATUTS HOMME-FEMME (DIVISION DU TRAVAIL ET STRATIFICATION SELON LE SEXE)
DIFFERENTIAL STATUS OF MEN AND WOMEN (DIVISION OF LABOUR AND SEXUAL STRATIFICATION)
- 4.01 ARONOFF, J. & CRANO, W.D. (1975), A Re-examination of the Cross-cultural Principles of Task Segregation and Sex Role Differentiation in the Family, *Am. Soc. Rev.* 40 (1975) 12.
- 4.02 BECK-GERNSHEIM, E. (1980), "Das halbierte Leben. Männerwelt Bérf, Frauenwelt Familie" (Frankfurt).
- 4.03 BERNARD, J. (1971), The Paradox of the happy Marriage, *Women in a Sexist Society: Studies in Power and Powerlessness* (Gornick V. & Moran B.K., Eds, New York).
- 4.04 BRIM, O.G. (1976), Theories of the Male Mid-life Crisis, *Couns. Psychol.* 6-1 (1976) 2.
- 4.05 DELLA CAVA, F.A. (1979), Resistance to Sisterhood: The Case of the Professional Woman, *Int. J. of Women's Stud.* 2-6 (1979) 509.
- 4.06 CHAFETZ, J.S. (1974), "Masculine/Feminine or Human?" (Peacock, Ithaca, IL).
- 4.07 COLLINS, R. (1971), A Conflict Theory of Sexual Stratification, *Soc. Probl.* 19 (1971) 3.
- 4.08 DOMHOFF, G.W. (1970), The Feminine Half of the Upper Class, *The upper circles* (Random House, New York).

- 4.09 ECKERT, R., Ed. (1979), Geschlechtsrollen und Arbeitsteilung. Mann und Frau in soziologischer Sicht, *Beck'sche Schwarze Reihe* 206 (1979) (München).
- 4.10 ECKERT, R. (1979), Geschlechtsrollen im Wandel gesellschaftlicher Arbeitsteilung, *Geschlechtsrollen und Arbeitsteilung* (Eckert, R., Ed., München) 234-257.
- 4.11 EICHLER, M. (1974), The Double Standard as an Indicator of Sex-Status Differentials, *60th Ann. Meet. Am. Sociol. Ass.* (Montréal).
- 4.12 EISENSTADT, S.N. (1971), "Social Differentiation and Gratification" (Scott Foresman, Glenview, IL).
- 4.13 FISCHBACH, R. & ECKERT, R. (1979), Geschlechtsspezifische Arbeitsteilung im Vergleich von fünf Ländern unterschiedlicher politischer und wirtschaftlicher Ordnung, *Geschlechtsrollen und Arbeitsteilung* (Eckert, R., Ed., München) 202-233.
- 4.14 GRONSETH, E. (1971/2), The Husband Provider Role and its Dysfunctional Consequences, *Sociol. Focus* 5 (1971/2) 198-208.
- 4.15 HANSEN, K. (1976), Die Polarisierung der "Geschlechtscharaktere" zur Spiegelung der Dissoziation von Erwerbs- und Familienleben, *Sozialgeschichte der Familie in der Neuzeit Europas* (Conze, W. & Klett, Eds, Stuttgart) 363-393.
- 4.16 HORNER, M. (1968), "Sex Differences in Achievement Motivation and Performance in Competitive and Non-competitive Situation" (Diss. Univ. of Michigan).
- 4.17 HORNER, M. (1971), Femininity and Successful Achievement: a Basic Inconsistency, *Roles Women Play* (Garskoff, M.H., Ed., Belmont CA) 97-122.
- 4.18 KELLERHALS, J. (1974), Dimensions familiales de la stratification, *Rev. Fr. Sociol.* 15 (1974) 459-486.
- 4.19 KNUDSEN, D. (1969), The Declining Status of Women: Popular Myths and the Failure of Functionalism Thought, *Soc. Forces* 48 (1969) 183-193.
- 4.20 KOMAROVSKY, M. (1973), Cultural Contradictions and Sex Roles: The Masculine Case, *Am. J. Sociol.* 78 (1973) 873-884.
- 4.21 KÖNIG, R. (1974), Die Stellung der Frau in der modernen Gesellschaft, *Materialien zur Soziol. der Familie* (König R., Ed., Köln) 2, 252-319.
- 4.22 LLOYD, C.B., Ed. (1975), "Sex Discrimination, and the Division of Labor" (Columbia Univ. Press, New York).
- 4.23 McCARTHY, A. (1972), "Private Faces – Public Places" (Doubleday, Garden City, NY).
- 4.24 MILLER, J.; LABOWITH, S. & FREY, L. (1975), Inequities in the Organizational Experiences of Women and Men, *Soc. Forces* 54 (1975) 365-381.
- 4.25 OSTRANDER, S.A. (1980), Upper Class Women. Class Consciousness as Conduct and Meaning, *Power Structure Research* (Domhoff G. William, Ed., Sage Focus 17, London) 270.
- 4.26 PFEEL, E. (1975), Männliche und weibliche Rolle, *Soziol.* 4 (1975) 380-402.
- 4.27 PROSS, H. (1978), "Die Männer" (Rowohlt, Reinbek).
- 4.28 ROHMERT, W.; LUCZAK, H. & KUGLER, H. (1979), Geschlechtstypische Unterschiede aus der Sicht der Arbeitswissenschaft, *Geschlechtsrollen und Arbeitsteilung* (Eckert, R., Ed., München) 124-164.
- 4.29 ROSZAK, B. & T., Eds (1969), "Masculine/Feminine" (Harper Colophon, New York).
- 4.30 SAYERS, J. (1980), Biological Determinism, Psychology and the Division of Labour by Sex, *Int. J. of Women's Stud.* 3 (1980) 241-261.
- 4.31 TREIMAN, D.J. & TERRELL, K. (1975), Sex and the Process of Status Attainment. A comparison of working Women and Men, *Am. Soc. Rev.* 40 (1975) 174-200.
- 4.32 ZAHLMANN-WILLENBACHER, B. (1979), Kritik des funktionalistischen Konzepts geschlechtsspezifischer Arbeitsteilung, *Geschlechtsrollen und Arbeitsteilung* (Eckert, R., Ed., München).

5. FRAU UND FAMILIE (HAUSFRAUENROLLE, DEMOGRAPHISCHE PROBLEME)
FEMME ET FAMILLE (RÔLES MÉNAGERS, PROBLÈMES DÉMOGRAPHIQUES)
WOMEN AND FAMILIES (HOUSEWIVES' ROLE, DEMOGRAPHIC PROBLEMS)
- 5.01 BACON, L. (1974), Early Motherhood, Accelerated Role Transition, and Social Pathologies, *Soc. Forces* 52 (1974) 333.

- 5.02 BOLTON, F.J. (1980), "The Pregnant Adolescent: Problems of Premature Parenthood" (Sage, Londas/Beverly Hills).
- 5.03 BRAUN, H. (1976), Der Rückzug des Kindes aus dem Familienzusammenhang, *Problem Familie - Problemfamilie* (Braun, H. & Leitner, U. Eds, Frankfurt) 70.
- 5.04 CALHOUN, L.G. & SELBY, J.W. (1980), Voluntary Childlessness, Involuntary Childlessness, and Having Children: A Study of Social Perceptions, *Family Relations* 29 (1980) 181.
- 5.05 CHERLIN, A. (1980), Postponing Marriage: The Influence of Young Women's Work Expectation, *J. of Marriage and the Family* 42-2 (1980) 355.
- 5.06 COOMBS, L.C.; FREEDMAN, R.; FREEDMAN, J. & PRATT, W.F. (1970), Premarital Pregnancy and Status before and after Marriage, *Am. J. Sociol.* 75-5 (1970) 800.
- 5.07 CUNY, A., Ed. (1970), "Unterhalt und Versorgung der geschiedenen Ehefrau" (Frankfurt-Berlin).
- 5.08 DIEKMANN, K.T. (1977), "Die Familie in der Sowjetunion" (Frankfurt, New York).
- 5.09 EASTERLIN, R.A. (1973), Relative Economic Status and the American Fertility Swing, *Family Economic Behavior: Problems and Prospects* (Sheldon, E.B., Ed., Philadelphia, Lippincott) 170-205.
- 5.10 EASTERLIN, R.A. (1977), The Economics and Sociology of Fertility. A Synthesis, Historical studies of changing fertility (Tilly, C., Ed., Princeton Univ. Press, Princeton, NJ).
- 5.11 FELSON, M. & KNOKE, D. (1974), Social Status and the Married Women, *J. of Marriage and the Family* 36 (1974) 516-521.
- 5.12 FURSTENBERG, F.F. (1976), The Social Consequences of Teenage Parenthood, *Fam. Plann. Prospectives* 8-4 (1976) 148-164.
- 5.13 GLICK, P.C.; SPANIER & GRAHAM, B. (1980), Married and Unmarried Cohabitation in the United States, *J. of Marriage and the Family* 42-1 (1980) 19-30.
- 5.14 HENSHEL, A.-M. (1973), Swinging: A Study of Decision Making in Marriage, *Am. J. Sociol.* 78-4 (1973) 885-891.
- 5.15 HOFFMAN, L.W. & NYE, F.J., Eds (1974), "Working Mothers: An Evaluative Review of the Consequences for Wife, Husband and Child" (Jossey-Brass, San Francisco).
- 5.16 JOHNSON, M.N.; STOCKARD, J.; ACKER, J. & NAFFZIGER, C. (1975), Expressiveness Revaluated, *School Rev.* 83 (1975) 617-644.
- 5.17 JONES, A.P. & BUTLER, M.C. (1980), A Role Transition Approach to the Stresses of Organizationally induced Family Role Disruption, *J. of Marriage and the Family* 42-1 (1980) 367-377.
- 5.18 KOMAROVSKY, M. (1969), "Blue Collar Marriage" (Random, New York).
- 5.19 LAMOUSE, A. (1969), Family Roles of Women: A German Example, *J. of Marriage and the Family* 31 (1969) 145-152.
- 5.20 LANDLAW, K.A.; PUGH, M.D. & STOCKWELL, E.G. (1980), A Note on the Status of Women as a Factor in Population Growth in less Developed Countries, *Sociol. Focus* 13-1 (1980) 67-75.
- 5.21 LONG, L. & GLICK, P.C. (1976), Family Patterns in Suburban Areas: Recent Trends, *The Changing Face of the Suburbs* (Schwartz B., Ed., Univ. of Chicago Press, Chicago).
- 5.22 LOPATA, H.Z. (1971), "Occupation: Housewife" (Oxford Univ. Press, New York).
- 5.23 MANCINI, J.A. (1979), Social Indicators of Family Life Satisfaction: A Comparison of Husbands and Wives, *Int. J. Sociol. Family* 9-2 (1979) 221-232.
- 5.24 McNAMARA, M.L. & BAHR, H.M. (1980), The Dimensionality of Marital Role Satisfaction, *J. of Marriage and the Family* 42-1 (1980) 45-56.
- 5.25 MICHEL, A., Ed. (1971), "Family Issues of Employed Women in Europe and America" (Brill, Leiden).
- 5.26 MICHEL, A. (1973), Rôles masculins et féminins dans la famille. Examen de la théorie classique, *Inf. Sci. Soc.* 10 (1973).
- 5.27 MUÑOZ-PEREZ, F. (1979), Recent Trends in First Marriage in some European Countries, *Population* 34-3 (1979) 649-694.
- 5.28 NORTON, A.J. & GLICK, P.C. (1976), Marital Instability: Past, Present and Future, *J. of Soc. Issues* 32 (1976) 5-20.
- 5.29 NYE, I.F. (1974), Emerging and Declining Family Roles, *J. of Marriage and the Family* 36 (1974) 238-245.
- 5.30 OAKELEY, A. (1974), "The Sociology of Housework" (Martin Robertsch, London).

- 5.31 OAKELEY, A. (1974), "Housewife" (Allen Lane, London).
- 5.32 OPPENHEIMER, V.K. (1973), Demographic Influence on Female Employment and the Nature of Women, *Am. J. Sociol.* 78 (1973) 946-961.
- 5.33 OPPENHEIMER, V.K. (1979), Structural Sources of Economic Pressure for Wives to Work, Analytical Framework, *J. of Family Hist.* 4 (1979) 177-197.
- 5.34 PAPANEK, H. (1979), Family Status Production, The "Work" and "Non-Work" of Women, *J. of Women and Cult. in Soc.* 4 (1979) 775-781.
- 5.35 PROSS, H. (1975), "Die Wirklichkeit der Hausfrau" (Rowohlt, Reinbek).
- 5.36 RAINWATER, L. (1979), Mother's Contribution to the Family Money. Economy in Europe and the United States, *J. of Family Hist.* 4 (1979).
- 5.37 ROBERTS CHAPMAN, J. & GATES, M., Eds (1977), Women into Wives. The Legal and Economic Suspect of Marriage, *Sage Yearbooks on Women's Pol. Stud.* 2 (1977).
- 5.38 ROSENBLADT v., M. & B. (1972), Berufstätigkeit der Frauen, Gleichberechtigung und partnerschaftliche Familie, *Kölner Z. Soziol. und Sozialpsychol.* 24 (1972).
- 5.39 ROSS, H.L. & SAWHILL, J.V. (1975), "Time of Transition. The Growth of Families Headed by Women" (Urban Inst., Washington, DC).
- 5.40 SAFILIOS-ROTHSCHILD, C. (1969), Family Sociology or Wives Family Sociology? A Cross-Cultural Examination of Decision Making, *J. of Marriage and the Family* 31 (1969) 290-301.
- 5.41 SAFILIOS-ROTHSCHILD, C. (1971), A Cross-National Examination of Women's Marital, Educational and Occupational Options, *Acta Sociol.* 14 (1971) 96-113.
- 5.42 SCANZONI, J. (1970), "Opportunity and the Family" (Free Press, New York).
- 5.43 SCANZONI, J. & McMURRAY, M. (1972), Continuities in the Explanation of Fertility Control, *J. of Marriage and the Family* 34 (1972) 315-322.
- 5.44 SCANZONI, J. (1975), "Sex Roles, Life Styles and Childbearing: Changing Patterns in Marriage and Family" (Collier-Macmillan, London).
- 5.45 SCANZONI, J. (1976), Sex Role Change and Influences on Birth Intentions, *J. of Marriage and the Family* 38 (1976) 43-58.
- 5.46 SMITH, M.J. (1980), The Social Consequences of Single Parenthood: A Longitudinal Perspective, *Family Rel.* 29-1 (1980) 75-83.
- 5.47 SWEET, J.A. (1977), Demography and the Family, *An. Rev. Sociol.* 3 (1977) 363-405.
- 5.48 TALLMAN, I. (1969), Working Class Wives in Suburbia: Fulfillment or Crisis?, *J. of Marriage and the Family* 31 (1969) 65-72.
- 5.49 TOOMEY, D.M. (1971), Conjugal Roles and Social Networks in an Urban Working Class Sample, *Human Rel.* 24 (1971) 417-432.
- 5.50 VEEVERS, J.E. (1973), Voluntary Childless Wives: An Exploratory Study, *Sociol. and Soc. Res.* 57 (1973) 356-366.

6. BERUFSSTATUS, KARRIERE, DOPPELROLLE
STATUT PROFESSIONNEL, CARRIÈRE, DOUBLE RÔLE
PROFESSIONAL STATUS, CAREER, DUAL ROLES

- 6.01 Am. Sociol. Assoc. (1974), "The Status of Women in the Professions" (Washington, DC).
- 6.02 BECK-GERNSHEIM, E. (1976), "Der geschlechtsspezifische Arbeitsmarkt. Zur Ideologie und Realität von Frauenberufen" (Aspekte Verlag, Frankfurt).
- 6.03 BECK-GERNSHEIM, E. & OSTNER, J. (1978), Frauen verändern - Berufe nicht? Ein theoretischer Ansatz zur Problematik von "Frau und Beruf", *Soz. Welt* 29-3 (1978) 257.
- 6.04 BECKMAN, L.J. & Houser, B.B. (1979), More you have, the More you do. Relationship between Wife's Employment, Sex-Role Attitudes, and Household Behaviour, *Psychol. of Women* 4-2 (1979) 160.
- 6.05 BLAXALL, M. & REAGAN, B.B., Eds (1976), "Women and the Workplace" (Univ. Chicago Press, Chicago).
- 6.06 BODARD, S., Cath. (1973), Salon, Foyer, Bureau: Women and the Professions in France, *Am. J. Sociol.* 78-4 (1973) 836.
- 6.07 BOULDING, E. (1976), Familial Constraints and Women's Work Roles, *Woman and the Workplace* (Blaxall & Reagan, Eds, Chicago) 95.

- 6.08 BROTHUN, M. (1977), "Die Bedeutung der Berufstätigkeit von Frauen. Konfliktmanagement in komplexen Rollenkonfigurationen" (Opladen).
- 6.09 CHENOWETH, L.C. & MARET, E. (1980), The Career Pattern of Mature American Women, *Sociol. of Work and Occupations* 7-2 (1980) 222.
- 6.10 COSER, R.L. & ROKOFF, G. (1971), Women in the Occupational World: Social Disruption and Conflict, *Soc. Prob.* 18 (1971) 535.
- 6.11 EPSTEIN, C.F. (1970), "Man's World, Woman's Place" (Univ. of California Press, Berkeley).
- 6.12 EPSTEIN, C.F. (1970), Encountering the Male Establishment: Sex-status Limits on Women's Careers in the Professions, *Am. J. Sociol.* 75 (1970) 965-982.
- 6.13 EPSTEIN, C.F. (1971), "Women's Place: Options and Limits in Professional Careers" (Univ. of California Press, Berkeley).
- 6.14 FOGARTY, M.; RAPOPORT, R. & RAPOPORT, R. (1971), "Sex, Career and Family (including international Review of women's roles" (Beverly Hills, CA).
- 6.15 GALENSON, M., "Women and Work. An International Comparison" (Cornell University, Ithaca, NY).
- 6.16 GRANDJEAN, B.D. & TAYLOR, P.A. (1980), Job Satisfaction among Clerical Workers: "Status Panic" or the Opportunity Structure of Office Work, *Sociol. of Work and Occupations* 7-1 (1980) 33-54.
- 6.17 HAAVIO-MANNILA, E. (1972), Sex Roles in Politics, *Toward a Sociology of Women* (Safilios-Rothschild C., Ed., Lexington, MA) 154-172.
- 6.18 HARRINGTON, A., "Maintaining the Ascriptive Order: The Professional Mystique" (Univ. of Maryland, College Park, MA) (Thesis).
- 6.19 HECKMAN, N.A.; BRYSON, R. & BRYSON, J.B. (1977), Problems of Professional Couples: A Content Analysis, *J. of Marriage and the Family* 39 (1977) 323-330.
- 6.20 HEDLUND, R.D.; FREEMAN, P.K. et al. (1979), The Electability of Women Candidates. The Effects of Sex-role Stereotypes, *J. of Polit.* 41-2 (1979) 513-525.
- 6.21 HILLER, D.V. & PHILLIBER, W.W. (1980), Necessity, Compatibility and Status Attainment as Factors in the Labor-force Participation of Married Women, *J. of Marriage and the Family* 42 (1980) 347-355.
- 6.22 HOFFMAN, L.W. (1974), The Employment of Women, Education, and Fertility, *Merrill Palmer Q.* 21 (1974) 99-119.
- 6.23 HOLMSTROM, L. (1971), Career Patterns of Married Couples, *The Professional Woman* (Theodore A.; Schenkman, Eds, Cambridge, MA).
- 6.24 HOLMSTROM, L. (1972), "The two Career Family" (Shenkman, Cambridge, MA).
- 6.25 HUDIS, P.M. (1976), Commitment to Work and Family. Marital Status Differences in Women's Earnings, *J. of Marriage and the Family* 38 (1976) 267-278.
- 6.26 Int. Arbeitsamt, Eds (1974), "Chancengleichheit und Gleichbehandlung der berufstätigen Frau" (Genf).
- 6.27 JURCZYK, K. (1976), "Frauenarbeit und Frauenrolle" (Frankfurt).
- 6.28 KANTER, R.M. (1977), "Man and Women of the Corporation" (New York).
- 6.29 KELLER BROWN, L. (1979), Women and Business Management, *Signs* 5-2 (1979) 266-288.
- 6.30 LARWOOD, C. & WOOD, M.M. (1978), "Women in Management" (Farnborough, Lexington).
- 6.31 LEHR, U. (1969), "Die Frau im Beruf" (Frankfurt-Bonn).
- 6.32 LIPMAN-BLUMEN, J. (1973), Role De-differentiation as a System Response to Crisis: Occupational and Political Roles of Women, *Sociol. Inq.* 43 (1973) 105-129.
- 6.33 MACGILL, H. & H. (1979), Maid of all Work or Departmental Sister-in-law? The Faculty Wife Employed on Campus, *Am. J. Sociol.* 78-4 (1979) 767-772.
- 6.34 MEDNICK, M.T.S.; TANGRI, S.S. & HOFFMAN, L.W., Eds (1975), "Women and Achievement: Social and Motivational Analyses" (Wiley, New York) 441.
- 6.35 MICHEL, A. (1974), "Activité professionnelle de la femme et vie conjugale" (Paris).
- 6.36 MYRDAL, A. & KLEIN, V. (1956), "Women's two Roles: Home and Work" (Routledge and Keagan Publ., London). Dt. überarb. und erweiterte Neuauflage: "Die Doppelrolle der Frau in Familie und Beruf" (Köln, 1971).
- 6.37 OSTER, I. (1978), "Beruf und Hausarbeit. Die Arbeit der Frau in unserer Gesellschaft" (Frankfurt).

- 6.38 OSTERMANN, P. (1979), Sex Discrimination in Professional Employment. A Case Study, *Ind. and Lab. Rel. Rev.* 32 (1979) 451-464.
- 6.39 PAPANEK, H. (1979), Men, Women and Work. Reflections on the Two-person Career, *Am. J. Sociol.* 78 (1979) 852-872.
- 6.40 PEIKERT, I. (1976), Frauen auf dem Arbeitsmarkt. Rollentheoretische versus verwertungsstrategische Erklärungsansätze der Lage einer Arbeitsmarktpolitischen Problemgruppe, *Leviathan* 4 (1976) 494-516.
- 6.41 PERRUCCI, C.C. (1970), Minority Status and the Pursuit of Professional Careers. Women in Science and Engineering, *Social Forces* 49 (1970) 245-259.
- 6.42 PROSS, H. (1973), "Gleichberechtigung im Beruf? Eine Untersuchung von 7000 Arbeitnehmerinnen in der EWG" (Athenäum, Frankfurt).
- 6.43 RAPOPORT, R. & R.N. (1969), The Dual Career Family, *Hum. Rel.* 22 (1969) 3-30.
- 6.44 RAPOPORT, R. & R.N. (1971), "Dual Career Families" (Penguin, Harmondsworth).
- 6.45 RAPOPORT, R. & R.N. (1972), The Dual Career Family: A Variant Pattern and Social Change, *Toward Sociology of Women* (Safilios-Rothschild C.; Xerox, Eds, Lexington, MA) 216-244.
- 6.46 RAPOPORT, R. & R.N. (1976), Marriage and Career, *Contemporary Marriage: Structure, Dynamics and Therapy* (Grunebaum H.; Christ J., Eds, Boston) 87-102.
- 6.47 ROLAND, A. & HARRIS, B., Eds (1979), Career and Motherhood. Struggles for a new Identity (Human Sciences Press, New York) 212.
- 6.48 SANDAY, P.R. (1974), Female Status in the Public Domain, *Women, Culture and Society* (Rosaldo & Lamphere, Eds, Stamford) 189-206.
- 6.49 SEEAR, B-N. (1971), "Re-entry of Women in the Labour Market after an interruption in Employment" (Paris).
- 6.50 SHEA, J.; SPITZ, R.S. & ZELLER, F.A. (1970), "Dual Careers: A Longitudinal Study of Labor Market Experience of Women" (Cent. for Hum. Resour. Res., Ohio State Univ., Columbus).
- 6.51 STRICKER, F. (1980), Cookbooks and Law Books: Hidden History of Career Women in 20th Century America, *Women's Experience in America. Historical Anthology* (Katz, E. & Rapone A., Eds, Transaction Books, New Brunswick) 345-366.
- 6.52 SUTER, L. & MILLER, H.P. (1973), Income Differences between Men and Career Women, *Am. J. Sociol.* (1973) 962.
- 6.53 THEODORE, A., Ed. (1971), "The Professional Woman" (Schenkman, Cambridge, MA).
- 6.54 US Dep. of Lab., Ed. (1974), "Manpower Report to the President" (Washington, DC).

7. STATUS, SOZIALISATION, QUALIFICATION (STATUSWAHRNEHMUNG,
STEREOTYPE, GESCHLECHTSTYPISCHES VERHALTEN)
STATUT, SOCIALISATION, QUALIFICATION (PERCEPTION DU STATUT, STÉ-
RÉOTYPES, COMPORTEMENT TYPIQUE SELON LE SEXE)
STATUS, SOCIALISATION, QUALIFICATION (STATUS PERCEPTION, STEREO-
TYPES, TYPICAL SEX-ROLE BEHAVIOUR PATTERNS)

- 7.01 ACKER, J. (1973), Women and Social Qualification: A Case on Intellectual Sexism, *AJS* 78-4 (1973) 936.
- 7.02 ARDENER, S. (1975), "Perceiving Women" (Malaby Press, London).
- 7.03 BEATTIE, M.Y. & DIEHL, L.A. (1979), Effects of Social Conditions on the Expression of Sex-Role Stereotypes, *Psychol. of Women* 4-2 (1979) 241.
- 7.04 BELOTTI, E.G. (1975), "Was geschieht mit den kleinen Mädchen? Ein Beitrag zur rollenspezifischen Sozialisation" (München).
- 7.05 BOHAN, J.S. (1973), Age and Sex-differences in Self-concept, *Adolescence* 8 (1973) 379.
- 7.06 BROVERMAN, I.K. et al. (1970), Sex-Role Stereotypes and Clinical Judgements on Mental Health, *J. Couns. and Clin. Psychol.* 34 -Febr. (1970).
- 7.07 CHOMBART DE LAUWE, P.-H. (1964), "Images de la femme dans la société" (Paris).
- 7.08 CROSBIE, P.V. & KASUN, J. (1980), The New Sex Education, *The Public Interest* 58 (1980) 180.

- 7.09 DEGENHARDT, A. & TRAUTNER, R. (1979), "Geschlechtstypisches Verhalten: Mann und Frau in psychologischer Sicht" (München).
- 7.10 ECKERT, R. (1979), Geschlechtsspezifische Bedingungen der Frage nach den Geschlechtsrollen, *Geschlechtsrollen und Arbeitsteilung* (Eckert R., Ed., München) 9-14.
- 7.11 EHRLICH, C. (1971), The Male Sociologist's Burden: The Place of Women in Marriage and Family Tests, *J. of Marriage and Family* 33 (1971) 421-430.
- 7.12 FELDMAN, S.D. (1973), Impediment or Stimulant? Marital Status and Graduate Education, *Am. J. Sociol.* 78-4 (1973) 982-994.
- 7.13 FELDMAN, S.D. (1974), "Escape from the Doll's House: Women in Graduate and Professional School Education" (Carnegie Comm. on Higher Educ., New York).
- 7.14 FIDELL, U.S. (1980), Sex-Role Stereotypes and the American Physician, *Psychol. of Women Q.* 4-3 (1980) 313-330.
- 7.15 FLAKE-HOBSON, C.; SKEEN, P. & ROBINSON, B.E. (1980), Review of Theories and Research Concerning Sex-Role Development and Androgyny with Suggestions to Teachers, *Family Rel.* 29-2 (1980) 155-162.
- 7.16 FRAKLE KIRSCHNER, B. (1973), Introducing Students to Women's Place in Society, *Am. J. Sociol.* 78-4 (1973) 1051-1054.
- 7.17 FREEMAN, J. (1970), Growing up Girlisch, *Trans-Action* 8 Nov./Dec. (1970) 36.
- 7.18 GADPAILLE, W.J. (1976), Research on the Physiology of Maleness and Femaleness, *Contemporary Marriage: Structure, Dynamics and Therapy* (Grunebaum H. & Christ J., Eds, Boston) 127-164.
- 7.19 GINZBERG, E. (1966), "Life Styles of Educated Women" (Macmillan, New York).
- 7.20 GRAY-GARMANN, L. & PLANT, W.T. (1975), Personality, Academic Performance, and Educational Aspirations of very bright Women and Men Versus those of high Average Intelligence, *J. Genet. Psychol.* 126 (1975) 163-167.
- 7.21 HANSON-FREEZE, J. & RAMSEY, S.J. (1976), Nonverbal Maintenance of Traditional Sex-Roles, *J. Soc. Issues* 32 (1976) 133-141.
- 7.22 HARTNETT, O., Ed. (1979), "Sex-Role stereotyping" (Tavistock Publ., London) 241.
- 7.23 HARWAY, M. (1980), Sex Bias in Educational-vocational Counseling, *Psychol. of Women Q.* 4-3 (1980) 412-424.
- 7.24 HERLT, A.; KAUFMANN, F.X. & STROHMEIER, K.P. (1976), Oeffentliche Sozialleistungen und familiale Sozialisation, *Sozialisation und Lebenslauf* (Hurelmann K., Ed., Reinbeck) 243-260.
- 7.25 HILL, R. (1978), Introduction to: The Impact of Contemporary Trends in the Family on Socialization, *Major Social Issues. A multidisciplinary view* (Yinger, M. & Cutler, S., Eds, New York) 191-194.
- 7.26 KELLER, H. (1978), "Männlichkeit – Weiblichkeit" (Darmstadt).
- 7.27 LOCHMANN, R. (1974), "Soziale Lage, Geschlechtsrolle und Schullaufbahn von Arbeitertöchtern" (Weinheim, Basel).
- 7.28 LOPATA, H.Z. (1973), How Effect of Schooling on Social Contacts of Urban Women, *Am. J. Sociol.* 79-3 (1973) 604-619.
- 7.29 LUEPTOW, L. (1980), Consensus, Change and Stability in Sex-Role Orientation 1974-1977, *Sociol. Focus* 13-2 (1980) 125-142.
- 7.30 LUEPTOW, L. (1980), Social Structure, Social Change and Parental Influence in Adolescent Sex-Role Socialization: 1964-1975, *Am. J. of Marriage and the Family* 42-1 (1980) 93-104.
- 7.31 MACCOBY, E.E. (1978), Current Changes in the Family and their Impact upon the Socialization of Children, *Major Social Issues* (Yinger, M. & Cutler, S., Eds, New York) 195-207.
- 7.32 MACKIE, M. (1980), The Impact of Sex Stereotypes upon Adult Self Imaging, *Soc. Psychol. Q.* 43-1 (1980) 121-126.
- 7.33 MASON, K.O. & BUMPASS, L.L. (1974), U.S. Women's Sex-Role Ideology 1970, *Am. J. Sociol.* 80-5 (1974) 1212-1219.
- 7.34 MASON, K.O.; CZAIIKA, J.L. & ARBER, S. (1976), Change in U.S. Women's Sex-Role Attitudes 1964-1974, *Am. Soc. Rev.* 41 (1976) 573-596.
- 7.35 MEDNICK, M. (1975), Social Change and Sex-Role Inertia: The Case of the Kibbutz, *Woman and Achievement: Social and Motivational Analyses* (Mednick & Tangri & Hoffman, Eds, New York).

- 7.36 MEEKER, B.F. & WEITZEL-O'NEILL, P.A. (1977), Sex-Roles and Interpersonal Behavior in Task-oriented Groups, *Am. Sociol. Rev.* 42 (1977) 91-105.
- 7.37 MEYER, H. (1980), "Frau-Sein. Genetische Disposition und gesellschaftliche Prägung" (Wiesbaden).
- 7.38 NEUENDORFF-BUB, B. (1979), Stereotype und Geschlechtsspezifisches Verhalten, *Geschlechtsrollen und Arbeitsteilung* (Eckert R., Ed., München) 78-96.
- 7.39 OPPENHEIMER, V.K. (1968), The Sex Labelling of Jobs, *Ind. Rel.* 7 (1968) 219-234.
- 7.40 PARELIUS, A.P. (1975), Emerging Sex-role Attitudes, Expectations and Strains among College Women, *J. of Marriage and the Family* 37 (1975) 146-153.
- 7.41 RAUSCH, K. (1979), Geschlechtsspezifische Vorurteile gegenüber Frauen in Strafrechtswissenschaft und Justiz in der BRD, *Geschlechtsrollen und Arbeitsteilung* (Eckert R., Ed., München) 97-123.
- 7.42 REEVES, N. (1971), "Womankind: Beyond the Stereotypes" (Aldine, Chicago).
- 7.43 ROBY, P. (1972), Structural and Internalized Barriers to Women in Higher Education, *Toward a Sociology of Women* (Safilios-Rothschild C., Ed., Lexington, MA) 121-140.
- 7.44 SCHEU, U. (1977), "Wir werden nicht als Mädchen geboren, wir werden dazu gemacht. Zur frühkindlichen Erziehung in unserer Gesellschaft" (Frankfurt).
- 7.45 SCHNEIDER, K.C. & S.B. (1979), Trends in Sex-Roles in Television Commercials, *J. of Marketing* 43 (1979) 79-85.
- 7.46 SCHENK, H. (1979), "Geschlechtsrollenwandel und Sexismus. Zur Sozialpsychologie geschlechtsspezifischen Verhaltens (Beltz Monographien Psychologie)" (Weinheim/Basel).
- 7.47 SCULLY, D. & BART, P. (1973), A Funny Thing Happened on the Way to the Orifice: Women in Gynecology Textbooks, *Am. J. Sociol.* 78 (1973) 1045-1050.
- 7.48 WEISSTEIN, N. (1969), Kinder, Küche, Kirche as Scientific Law: Psychology Constructs the Female, *Motive* (March).
- 7.49 WILLIAM, J.E. et al. (1979), Sex-trait Stereotypes in France, Germany and Norway, *J. Cross-Cult. Psychol.* 10-2 (1979) 133-156.
- 7.50 YORBURG, B. (1974), "Sexual Identity" (Wiley, New York).

8. STATUS, MACHT, KONFLIKT
STATUT, POUVOIR, CONFLIT
STATUS, POWER, CONFLICT

- 8.01 ALZON, C. (1973), "La femme potiche et la femme bonniché. Pouvoir bourgeois et pouvoir mâle" (Maspéro, Paris).
- 8.02 BAHR, S.J. & ROLLINS, B.C. (1971), Crisis and Conjugal Power, *J. of Marriage and the Family* 33 (1971) 360.
- 8.03 BAMBERGER, J. (1974), The Myth of Matriarchy: When Men Rule In Primitive Society, *Women, Culture, and Society* (Rosaldo, M.Z. & Lamphere, U., Eds. Stamford) 263.
- 8.04 BERNARD, J. (1972), "The Sex Game" (Atheneum Press, New York), reprint.
- 8.05 CROMWELL, R.E. & OLSON, D.H., Eds (1975), "Power in Families" (Wiley, New York).
- 8.06 DREITZEL, H.P. (1972), Introduction: Family, Marriage and the Struggle of the Sexes, *Family, Marriage and the Struggle of the Sexes* (Dreitzel, H.P.; Macmillan, Eds, New York) 5-20.
- 8.07 GILLESPIE, D.L. (1971), Who has the Power? The Marital Struggle, *J. of Marriage and the Family* 33 (1971) 445-458.
- 8.08 GORNICK, V. & MORAN, B., Eds (1971), "Woman in Sexist Society: Studies in Power and Powerlessness" (Basic, New York).
- 8.09 HELD, T. (1978), "Soziologie der ehelichen Machtverhältnisse" (Neuwied, Luchterhand, Darmstadt).
- 8.10 KOSA, J. & COKER, R.E. jr. (1965), The Female Physician in Public Health: Conflict and Conciliation of the Sex and Professional Roles, *Sociol. and Soc. Res.* 49 (1965) 294-305.

- 8.11 LUPRI, E. (1970), Gesellschaftliche Differenzierung und familiale Autorität, *Soziologie der Familie* (Lüschen G. & Lupri E., Eds, Opladen) 323-352.
- 8.12 MEYER, J.W. & HAMMOND, P.E. (1971), Forms of Status Inconsistency, *Soc. Forces* 50 (1971) 91.
- 8.13 PATEMAN, C. (1980), Women and consent, *Polit. Theory* 8 (1980) 149-169.
- 8.14 RAPHAEL, D. (1975), "Being Female. Reproduction Power and Change" (Moriton, The Hague).
- 8.15 RAUSCH, H.L.; BARRY, W.A.; HERTEL, R.K. & SWAIN, M.A. (1974), "Communication, Conflict and Marriage" (Jossey-Bass, San Francisco).
- 8.16 RODMAN, H. (1970), Eheliche Macht und der Austausch von Ressourcen im kulturellen Kontext, *Soziol. und Sozialpsychol.* (Lüschen G. & Lupri E., Eds, Opladen) 121-143.
- 8.17 SAPIRO, V. (1979), Sex and Games on Oppression and Rationality, *British J. Polit. Sci.* 9 (1979) 385-408.
- 8.18 SCANZONI, J. (1972), "Sexual Bargaining" (Prentice Hall, Englewood Cliffs, NJ).
- 8.19 TICKAMYER, A. (1973), "Status Inconsistency of Married Women: Absolute, Relational and Comparative Models" (Univ. of Maryland, College Park, MA) (Thesis).
- 8.20 WOLF, W.C. & FLIGSTEIN, N.D. (1979), Sexual Stratification. Differences in Power in the Work Setting, *Social Forces* 58-1 (1979) 94-107.

9. STATUS, LEBENSLAUF, LEBENSOPHASEN
STATUT, BIOGRAPHIE, PHASES DE LA VIE
STATUS, LIFE CYCLE

- 9.01 CAMPBELL, P.B. (1976), Adolescent Intellectual Decline, *Adolescence* 11 (1976) 629.
- 9.02 CHEVAN, A. & KORSON, H.J. (1972), The Widowed who Live Alone: An Examination of Social and Demographic Factors, *Social Forces* 51-3 (1972) 45.
- 9.03 COLEMAN, J.S. (1973), Youth: Transition to Adulthood, *Rep. Panel on Youth of the President's Sci. Adv. Comm.* (Washington, DC).
- 9.04 DENNEBAUM, E.M. (1970), "Berufstätigkeit und Lebensphasen verheirateter Frauen" (Diss. Köln).
- 9.05 LEHR, U. (1978), Kontinuität und Diskontinuität im Lebenslauf, *Die menschlichen Lebensalter: Kontinuität und Krise* (Rosenmayr L., Ed., München) 315-339.
- 9.06 LEHR, U. (1978), Seniorinnen. Zur Situation der älteren Frau, *Praxis der Sozialpsychol.* 9 (1978) 142.
- 9.07 LEVY, R. (1977), "Der Lebenslauf als Statusbiographie. Zur Soziologischen Analyse biographischer Abläufe" (Enke, Stuttgart).
- 9.08 NEUGARTEN, B.L., Ed. (1968), Age, Sex-Roles and Personality in Middle Age. A Thematic Apperception Study, *Middle age and aging* (Univ. Press, Chicago).
- 9.09 PETROWSKY, M. (1976), Marital Status, Sex and the Social Networks of the Elderly, *J. of Marriage and the Family* 38 (1976) 749-756.
- 9.10 PLACE, H. (1979), Biographical Profile of Women in Management, *J. Occup. Psychol.* 52 (1979) 267-276.
- 9.11 RAPOPORT, R. & R.N. (1971), Early and Later Experiences as Determinants of Adult Behavior: Married Women's Family and Career Patterns, *British J. Sociol.* 22 (1971) 16-30.
- 9.12 ROBERTSON, F.F. (1977), Grandmotherhood: A Study of Role Perceptions, *J. of Marriage and the Family* 39 (1977) 165-174.
- 9.13 RUBIN, L.B. (1980), Women of Certain Age, *Society* 17 (1980) 68-77.
- 9.14 SLATER, P. (1970), "The Pursuit of Loneliness" (Beacon, Boston).
- 9.15 STEARNS, P.N. (1980), Old Women: Some Historical Observations, *J. of Family History* 5-1 (1980) 44-57.
- 9.16 STRATHERN, M. (1972), "Women in Between" (Seminar Press, New York/London).
- 9.17 URBERG, K.A. & LABONVIE-VIEF, G. (1976), Conceptualization of Sex-Roles: A Life Developmental Study, *Devel. Psychol.* 12 (1976) 15-23.
- 9.18 VAN DUSEN, R. & SHELDON, E.B. (1976), The Changing Status of American Women: A Life Cycle Perspective, *Am. Psychol.* 1 (1976) 106-116.
- 9.19 WEIL, M. (1973), An Analysis of the Factors Influencing Married Women's Actual or Planned Work Participation, *Am. Sociol. Rev.* 26 (1973) 91-96.

10. STATUS UND PSYCHOSOZIALER KONTEXT
 STATUT ET CONTEXTE PSYCHO-SOCIAL
 STATUS AND PSYCHOSOCIAL CONTEXT
- 10.01 ANDERSON, S. C. (1980), Patterns of Sex-Role Identification in Alcoholic Women, *Sex Roles* 6-2 (1980) 231.
- 10.02 DOHRENWEND, B.P. & DOHRENWEND, B.S. (1969), "Social Status and Psychological Disorder" (Wiley, New York).
- 10.03 DOHRENWEND, B.P. & DOHRENWEND, B.S. (1976), Sex Differences and Psychiatric Disorders, *Am. J. Sociol.* 81-6 (1976) 1447.
- 10.04 GOVE, W.R. (1972), The Relationship Between Sex-Roles, Mental Illness and Mental Status, *Social Forces* 51 (1972) 34-44.
- 10.05 GOVE, W.R. & TUDOR, J.F. (1973), Adult Sex-Roles and Mental Illness, *Am. J. Sociol.* 78-4 (1973) 812-835.
- 10.06 HECKERMAN, C.L. (1980), Mental Health Problems of Women: Social Roles and the Individual, *Evolving Female* (Heckerman, C.L. Ed., New York) 31-34.
- 10.07 HECKERMAN, C.L. (1980), "Evolving Female: Women in Psychosocial Context" (Human Sciences Press, New York).
- 10.08 HORNUNG, C.A. (1977), Social Status, Status Inconsistency and Psychological Stress, *Am. Soc. Rev.* 42 (1977) 623-638.
- 10.09 KUTNER, N.G. & BROGAN, D.R. (1980), Persistent Source of Sex-Role Related Stress among Women Medical Students, *Int. J. Women's Stud.* 3-1 (1980) 19-27.
- 10.10 LAING, R.D. (1971), "The Politics of the Family and other Essays" (Pantheon, New York) Dt: "Die Politik der Familie" (Köln, 1974).
- 10.11 LEMKAU, J.P. (1980), Women and Employment: Some Emotional Hazards, *Evolving Female* (Heckerman C.L., Ed., New York) 107.
- 10.12 LEVINE, A. & CRUMLINE, J. (1975), Women and the Fear of Success: A Problem in Replication, *Am. J. Sociol.* 80 (1975) 964-974.
- 10.13 MILLER, J.; SCHOOLER, C.; KOHN M. & MILLER, K. (1979), Women and Work: The Psychological Effects of Occupational Conditions, *Am. J. Sociol.* 85 (1979) 66-94.
- 10.14 PEARLIN, L.J. (1974), Sex-Roles and Depression, *Normative Life Crises* (Daton, N.; Ginsberg, L., Eds, New York) (Academic).
- 10.15 RICHTER, H.E. (1974), Konflikte und Krankheiten der Frau, *Familiensoziologie, Ein Reader als Einführung* (Claessens, D. & Milhofer, P., Eds, Frankfurt) (Athenäum) 293-308.
- 10.16 ROSEN, B.C. & ANESHENSEL, C.S. (1976), The Chameleon Syndrome: A Social Psychological Dimension of the Female Sex-Role, *J. of Marriage and the Family* 38 (1976) 605-617.
- 10.17 ROSENBERG, B.G. & SUTTON SMITH, B. (1972), "Sex and Identity" (Hold, Rinehart & Winston, New York).
- 10.18 SASSEN, G. (1980), Success Anxiety in Women: A Constructivist Interpretation of its Source and its Significance, *Harvard Educ. Rev.* 50 (1980) 13-24.
- 10.19 WARHEIT, G.J.; HOLZER, C.E.; BELL, R.O. & AREY, S.A. (1976), Sex, Marital Status and Mental Health: A Reappraisal, *Social Forces* 55 (1976) 459-470.
- 10.20 WEISS, R.S. (1973), "Loneliness: The Experience of Emotional and Social Isolation" (MIT Press, Cambridge, MA).
- 10.21 WELTZ, F.; DIEZINGER, A.; LULLIES, V. & MARQUARDT, R. (1978), "Aufbruch und Desillusionierung. Junge Frauen zwischen Beruf und Familie" (Göttingen).
11. VERÄNDERUNGSSTRATEGIEN (CHANCEGLEICHHEIT, WOMEN'S LIB)
 STRATÉGIES DE CHANGEMENT (ÉGALITÉ DES CHANCES, LIBÉRATION DE LA FEMME)
 STRATEGIES FOR CHANGE (EQUAL OPPORTUNITY AND WOMEN'S LIB)
- 11.01 BARROSO, C.; MELLO, G.; CAMPOS, M. & GOUVEIA, A. (1980), Perceptions of Control and Sex-Role Innovation, *Int. J. Women's Stud.* 3-1 (1980) 39.

- 11.02 DIXON, M. (1971), On Women's Liberation, *Radical Sociology* (Colfax, J.D.; Roach, J.L., Eds, New York/London) 376-387.
- 11.03 EPSTEIN, C.; GOODE, W.J., Eds (1971), "The Other Half: Roads to Women's Equality" (Prentice-Hall, Englewood Cliffs, NJ).
- 11.04 FIRESTONE, S. (1971), "Dialectics of Sex" (Morrow, New York).
- 11.05 FREEMAN, J. (1973), The Origins of the Women's Liberation Movement, *Am. J. Sociol.* 78-4 (1973) 792-811.
- 11.06 GARSKOF, M.H., Ed. (1971), "Roles Women Play: Readings Toward Women's Liberation" (Brooks/Cole, Belmont, CA).
- 11.07 GIELE, J.Z. (1979), Social Policy and the Family, *Ann. Rev. Sociol.* 5 (1979) 275-302.
- 11.08 HAAVIO-MANNILA, E. (1969), Some Consequences of Women's Emancipation, *J. of Marriage and the Family* 31 (1969) 123-134.
- 11.09 MORGAN, R., Ed. (1970), "Sisterhood is Powerful" (Vintage, New York).
- 11.10 NICHOLS, J. (1976), "Men's Lib - Die Emanzipation des Mannes" (Düsseldorf)..
- 11.11 PROKOP, U. (1976), "Weiblicher Lebenszusammenhang. Von der Beschränktheit der Strategien und der Unangemessenheit der Wünsche" (Suhrkamp, Frankfurt).
- 11.12 RAEBURN, A. (1976), "The Suffragette View" (David and Charles, Newton Abbot).
- 11.13 RANSOM, R. & SUTCH, R. (1977), "One Kind of Freedom: The Economic Consequences of Emancipation" (Cambridge Univ., Cambridge, MA).
- 11.14 ROBERTS CHAPMAN, J., Ed. (1976), Economic Independence for Woman. The Foundation for Equal Rights, *Sage Yearbook on Womens Pol. Stud.* 1 (1976) 320.
- 11.15 ROSSI A. (1968), Transition to Parenthood, *J. of Marriage and the Family* (1968) 26-39.
- 11.16 ROSSI, A., Ed. (1970), "Essays on Sex Equality" (Univ. of Chicago Press, Chicago).
- 11.17 ROSSI, A., Ed. (1973), "Academic Women on the Move" (Russel Sage, New York).
- 11.18 ROSSI, A., Ed. (1973), "The Feminist Papers" (Columbia Univ. Press, New York).
- 11.19 RUETHER, R. (1975), "New Woman/New Earth. Sexist Ideologies and Human Liberation" (New York).
- 11.20 SAFILIOS-ROTHSCHILD, C. (1974), "Women and Social Policy" (Prentice Hall, Englewood Cliffs, NJ).
- 11.21 SCHENK, H. (1980), Die feministische Herausforderung. 150 Jahre Frauenbewegung in Deutschland (Beck'sche Schwarze Reihe 213, München).
- 11.22 WACHOWIAK, D. & BRAGG, H. (1980), Open Marriage and Marital Adjustment, *J. of Marriage and the Family* 42-1 (1980) 57-63.
- 11.23 WALSHOK, M.L. (1971), The Emergence of Middle-Class Deviant Subcultures: The Case of Swingers, *Soc. Probl.* 18 (1971) 448-495.
- 11.24 WATT, J. (1980), Linkages between Industrial Radicalism and the Domestic Role Among Working Women, *Sociol. Rev.* 28-1 (1980) 55-74.
- 11.25 WILLIAMS, J.H. (1980), Equality and the Family, *Int. J. Women's Stud.* 3-2 (1980) 131-142.
- 11.26 WINDMÖLLER, E. (1971), "Ehen in Deutschland. Auf der Suche nach neuen Formen des Zusammenlebens" (Hamburg/Düsseldorf).

BUCHBESPRECHUNGEN BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

The Last Half-Century : Societal Change and Politics in America – Morris Janowitz

The University of Chicago Press, Chicago and London, 1978.

Ellen B. Hill, 6654 Cavagliano, TI.

In der Schweiz ist man sich sehr bewusst, wie gering die Teilnahme am politischen Prozess bei dem Durchschnittsbürger geworden ist, eine Tatsache die Politiker wie Sozialwissenschaftler beschäftigt, während auf der anderen Seite das Wachsen des Staatsapperates in diesem 6 Millionen Land gebremst werden soll. Ähnliches trägt sich in den Vereinigten Staaten zu, wo alles eine Generation früher stattfindet und die Ausmassen so gross sind, dass sich Quantität wirklich leicht in Qualität verwandelt. Wir glauben, dass das Werk von Janowitz grosses Interesse in allen westlichen Ländern finden muss, denn Technologie und Wertsysteme haben überall einen schweren Kampf zu bestehen. Wie man auch über die europäische Gemeinsamkeit denken mag, es ist nicht zu bezweifeln, dass die westliche Welt einen Zusammenhang spürt, der über den materiellen Lebensstandard und seine Bewahrung hinausgeht, umso mehr wenn ein Vergleich mit der Zweiten und Dritten Welt angestellt wird.

Das Besondere an Janowitz' Arbeit ist die theoretische Grundlegung, die er zum Ausgangspunkt seiner Beschreibung des sozialen Wandels macht. Bei dem jetzigen allgemeinen Konformismus auch unter den Wissenschaftern kann man ihm nur zu seinem Mut beglückwünschen, mit dem er es wagt von sozialer Kontrolle als einem Mittel zum zivilisierten Zusammenleben (*civilized conviviality*) statt von der sonst üblichen "Unterdrückung" zu sprechen. Wie sich der soziale Wandel auf die soziale Kontrolle in den letzten 50 Jahren ausgewirkt hat, ist der zentrale Inhalt dieses Buches. Es beschreibt nicht nur sondern versucht auch zu erklären und damit gelangt es zu Vorschlägen für die Zukunft, die sich nicht in moralischen Forderungen erschöpfen, wie das bei den meisten Utopisten der Fall ist, sondern sich auf empirischen Forschungsergebnissen rational aufzubauen.

Janowitz stützt sich auf Statistiken, die die Richtungen dieser Jahre weisen, zum Beispiel auf den folgenden Gebieten: politische Teilnahme und Identifizierung des Einzelnen mit den Parteien, politische Einstellungen und Anerkennung gegenüber gewählten Regierungsbeamten, wie auch die Entwicklung in der Verteilung der Arbeitnehmer in beruflichen Sparten. Änderungen in der Finanzierung von öffentlicher und privater Fürsorge, Einstellung zur Mitgliedschaft in den Gewerkschaften, Bevölkerungswachstum und der Einsatz von Massenmedien bei der politischen Information, aber auch der Gebrauch von Spirituosen und die Behandlung von Kriminellen durch amerikanische Gerichte. Diese Aufzählung von Tabellen zeigt auf welcher breiten Basis der Autor seine These anpackt und von welcher empirischen Fragestellung seine Analyse ausgeht. Sie verdeutlicht, dass Janowitz an quantitative Methoden und die Nützlichkeit von sekundären Daten glaubt und von soziologischen Erkenntnissen mit Sicherheit erwartet, dass diese durch ihre systematische Erklärung der Vorgänge bestehende Probleme lösen und den entsprechenden sozialen Wandel hervorbringen können.

Er versteht die soziale Kontrolle als Selbst-Regulierung in demokratischen Gesellschaften, und das Erstaunliche ist, dass heute die Wahlen von konkurrierenden Kandidaten noch lange keine funktionsfähigen Regierungen in den fortgeschrittenen Nationen garantieren. Eine ausgesprochene Mehrheit, die eine zielbewusste und energische Politik verfolgen kann, besteht nirgends mehr. Nach Ansicht unseres Autors sind die Verminderung von politischer Partizipation, der schnelle Wechsel in der sozialen Stratifikation und letztlich der steigende Mangel an Interesse an der militärischen Mitsprache für das Absterben der sozialen Kontrolle verantwortlich¹.

Die Ziffern auf die sich Janowitz bezieht verstehen sich nur für die letzten 50 Jahre in Amerika, aber es ist kaum zu bezweifeln, dass dieselben Ereignisse in den anderen westlichen Ländern auftreten, in einigen mehr, in anderen weniger, aber die Tendenz ist überall dieselbe. Ueberall kann man beobachten, wie sich die Wähler weniger bereitwillig zu einer Partei bekennen, wie der Wohlfahrtsstaat die soziale Stratifikation verändert hat und damit dem Einzelnen es immer schwieriger wird, sein persönliches Interesse zu erfassen. Ueberall sind die militärische und die zivile Welt auseinandergeklafft, da sich in Massengesellschaften das Militär nicht mehr auf den demokratischen Bürger stützt (obgleich das in der Schweiz noch relativ am meisten der Fall sein dürfte). Janowitz ist sich klar, dass die Massenmedien den industrialisierten Gesellschaften zu einem gewissen Konsensus verhelfen, während die Gerichtsbarkeit an Vertrauen verloren hat, weil sie sich eher für die Rechte des Verurteilten einsetzt als für das seiner Opfer². Gleichzeitig besteht ein Widerspruch, indem man sich gegen zuviel Bevormundung von Regierungsstellen wehrt aber auch von ihnen verlangt, dass sie im sozialen, volkswirtschaftlichen und nun auch im Umweltschutzbereich ihre Sache gut machen. Janowitz sieht auch, dass nach Jahren der Abwehr gegen jede soziale Kontrolle langsam eine negative Haltung gegen zuviel Disziplinlosigkeit einsetzt, weil man das Gefühl nicht los wird die erträglichen Grenzen überschritten zu haben.

Trotzdem Janowitz wohl kaum an die Rationalität menschlichen Verhaltens glaubt, denkt er dennoch, dass die Sozialwissenschaften die Entscheidungen verbessern könnten, weil sie in der Lage sind, Prioritäten von Zielen aufzustellen, mit denen eine höhere Lebensqualität in den entwickelten Ländern erreicht werden kann. Im Gegensatz zu vielen seiner soziologischen Kollegen erwartet er in erster Linie von dem Sozialwissenschaftler eine Klärung der Situationen und nicht eine direkte politische Führerrolle. Wie wir am Anfang dieser Besprechung meinten, hat dieses Buch Civilcourage, denn der Autor bleibt ganz ausserhalb der akademischen Modeströmmen.

Er kennt sie natürlich genau, was der Grund dafür sein wird, dass ein ganzes Kapitel der Entwicklung des Konzeptes der sozialen Kontrolle und der sich daraus ergebenden Theorie gewidmet ist. Er weist darauf hin, dass in manchen Kreisen, und wir würden hinzufügen: in den meisten, soziale Kontrolle dem erzwungenen und höchst unerfreulichen Kadavergehorsam gleichgesetzt wird, wogegen der Staat legitime Rechte vertritt in dem Fall wo das Nichtbestehen von solcher Kontrolle die politische und soziale Zielsetzung unmöglich macht. Daraus folgt logisch, dass die Alternative von Zwang und Ueberzeugen eine wesentliche Problemstellung für Soziologen bleibt.

¹ Militärstatistiken konnten von Janowitz bis einschliesslich 1975 gesammelt werden. Es scheint als ob wenigstens in den Vereinigten Staaten eine Veränderung im Sinne einer sererer Identifikation mit dem militärischen Komplex stattgefunden hätte, vor allem seit der Invasion von Afghanistan durch die Sowjets.

² Hier muss allerdings hinzugefügt werden, dass sich in letzter Zeit in einer Anzahl von Ländern spontan Gruppen gebildet haben, auch von Soziologen, denen es gelang diese Tendenz durch neue gesetzliche Vorschriften einzudämmen.

Die wesentlichsten Richtungen des sozialen Wandels in den Vereinigten Staaten bilden natürlich den zentralen Faktenanteil dieses Werkes. Unter der Bezeichnung von bürokratischen Institutionen fallen Änderungen in der Zusammensetzung der Arbeitnehmer, in dem Kapital über Wohnkonzentrationen lernen wir, wie sich die Siedlungsbereiche verändert haben, unter der Bezeichnung von Sozialisierung in der Gesellschaft sind das Handhaben von Masseneinflüssen und legitimem Zwang besprochen. Rationalität und die Formierung von Institutionen behandelt zwischenmenschliche Beziehungen und auch Experimente mit der allgemeinen Mitbestimmung und den Einfluss der politischen Eliten. Kurz gesagt, empfindet der Autor, wie viele andere, die bestehenden Strukturen keineswegs mehr fähig die sozialen und wirtschaftlichen Konflikte zu beheben, und lässt uns nicht vergessen, wie der Wohlfahrtsstaat einem unklaren Prinzip folgend nicht anders als enttäuschend für den Bürger sein muss.

Das Ganze, wie wir es beschrieben haben, sieht gewiss nicht vollkommen aus, aber hoffnungslos ist Janowitz in keiner Weise. Sein Werk verdient die respektvolle Beachtung, die es gefunden hat, nicht nur wegen seiner soliden wissenschaftlichen Grundlage sondern wegen seinen sehr persönlichen Schlussfolgerungen die auf der Basis von historischen Fakten Theoretikern und Politikern neue brauchbare Einblicke geben.

Santé et politique sociale — J.-P. Fragnière et P. Gilliard (éd.)

Droit et politique sociale — P. de Laubier et J.-P. Fragnière

Editions Delta, Vevey, 1980.

B. Duvanel, 1, rue du Parc, 2300 La Chaux-de-Fonds

De "symposiums" en "journées" et en "colloques", les rituels se suivent et se ressemblent. Essais répétés et régulièrement manqués de réflexion pluridisciplinaire, qui vient couronner une publication décevante.

Les deux derniers ouvrages de la collection "Politique sociale" illustrent parfaitement le genre. Ils regroupent, nous dit-on, des textes préparés pour la "Journée de politique sociale" de Genève (16 nov. 1979). Mais sur les 16 contributions regroupées dans ces volumes, 4 ont été publiées ailleurs antérieurement, dans un contexte (français) qui les conditionne largement, 2 autres reprennent partiellement les résultats de recherches particulières (l'une a été publiée en 1979 par l'Institut de science politique de Lausanne). Question formelle peut-être, mais qui pèse au chapitre de la cohérence de l'ensemble; et les contributions originales, aux niveaux d'approche et aux thèmes remarquables par leur diversité, n'aident guère à éclaircir la situation. Car enfin, à qui s'adresse-t-on? à des étudiants? au public averti? à des "spécialistes" de la politique sociale? La réponse pour le moins n'est pas évidente.

Pour les sociologues, les textes de M. Gottraux (logique sociale de la prévention), R. Müller (information et prévention), D. Castelnuovo (études sur immigration et maladie mentale), R. Knüsel et Fr. Zurita (origines de la politique sociale en Suisse) peuvent présenter quelques intérêt.¹

Mettre en évidence l'importance des choix socio-politiques en matière de prévention, et souligner le rôle d'occultation des différences sociales du modèle clinique courant est une bonne chose; on regrette que M. Gottraux, en essayant de construire un modèle alternatif de prévention totalisante, fasse de la sociologie-fic-

¹ Ajoutons-y la bonne information de J.-P. Fragnière sur la réforme sanitaire italienne.

tion (comme il le dit lui-même). Au niveau phantasmatique, l'évocation d'un pouvoir médical "pur" est certes intéressante. Mais partir du rapport immédiat du système de santé et du pouvoir médical à la logique du rendement, et des conséquences de cette logique économico-technocratique pour une prévention totalisante permettrait une approche plus solide.

R. Müller met en garde aussi contre les insuffisances et les "effets pervers" du modèle clinique; sa critique méthodologique rapide des études d'évaluation mériterait des développements — surtout au moment où ces prétendues études sont présentées un peu partout en Suisse comme la panacée universelle.

D. Castelnovo met en évidence le retard théorique (et chronologique) des études psychiatriques sur les immigrés réalisées dans notre pays; son chapitre général sur le sujet, par contre, n'apporte rien par rapport à ce qu'écrivait R. Bastide dans sa "Sociologie des maladies mentales".

R. Knüsel et Fr. Zurita se situent dans une perspective socio-historique intéressante; et, face aux timidités et aux prudences de beaucoup, ont le courage d'appeler un chat un chat : "...le système de sécurité sociale actuellement en vigueur en Suisse, de par ses lacunes, son morcellement et la faiblesse de ses prestations, parmi les plus basses de tous les pays capitalistes industrialisés, est encore bien en-deçà de ce que proposait la loi Forrer il y a bientôt un siècle."

Les contributions juridiques seront, nous dit-on, utiles aux étudiants suisses francophones. C'est certainement vrai. Cela admis, on ne voit pas en quoi la contribution de Ch. Ricq (sociologie de la sécurité sociale en Suisse) est vraiment "sociologique" et non juridique. On laisse à A. Berenstein, Ph. Bois et V. Degoumois le soin de réfléchir à l'aspect créatif de l'activité de la science juridique. Quant à l'appel de V. Degoumois aux travailleurs sociaux pour qu'ils collaborent pleinement et sans restrictions à l'activité des tribunaux, il nous rappelle opportunément qu'il existe un pouvoir judiciaire dont l'impérialisme est au moins aussi marqué que celui du pouvoir médical !

P. Gilliard affirme dans sa contribution (réapproprier la santé) que "...le problème [des coûts] ne se réglera pas par des incantations". A propos de ces publications, on peut se demander si l'académisme juridique, les appels flous à une gestion rationnelle ou le renvoi à des "enjeux" dont la nature n'est guère précisée ne constituent pas justement des pratiques incantatoires...

The Existential Sociology of Jean-Paul Sartre — Gila J. Hayim

University of Massachusetts Press, Amherst, 1980.
Jean-Pierre Keller, 25, Bd de la Cluse 1205 Genève

Sur la scène des sciences sociales, Sartre occupe une place singulière. Il est l'un des plus grands penseurs sociaux contemporains, et pourtant aucune recherche sociologique ne s'inspire directement de ses écrits et rares sont les enseignements qui mentionnent même son nom. Est-il exagéré de croire que cela est dû au fait que son œuvre constitue une manière de scandale ? Non du point de vue politique, ses conceptions en la matière n'étant guère éloignées de celles qu'affiche une frange importante de la profession, mais plutôt du point de vue philosophique.

En fait, la méthode phénoménologique n'a jamais eu droit de cité en sociologie, sinon dans la version édulcorée qu'en ont donné l'ethnomethodology de E. Goffman. La recherche des "essences", qui préoccupait Husserl, ou l'œuvre de Sartre et encore A. Schutz, s'est dégradée chez les Américains (qui n'avaient souvent de cette théorie qu'une connaissance de deuxième main) en de méticuleuses et souvent fascinantes descriptions de la vie quotidienne.

Or la puissance de la pensée sartrienne tient notamment au fait que, sans renoncer aux acquis philosophiques de ses origines, elle a opéré une profonde évolution qui l'a menée à s'affirmer comme une véritable théorie socio-historique. Une telle quadrature du cercle (penser le social en termes d'absolue liberté individuelle et réciproquement) explique pour une bonne part l'indéniable difficulté de l'œuvre et les réticences qu'elle suscite en milieu sociologique. C'est un des mérites de l'ouvrage de Gila Hayim que de ne pas escamoter cette difficulté. Sans être révélateur pour le connaisseur de Sartre, il constitue une synthèse qui vient à son heure.

L'auteur met à juste titre l'accent sur la continuité d'une œuvre qui s'articule de part en part sur l'opposition sujet/objet, s'exprimant en un premier temps en termes de "pour-soi" et "en-soi" puis, dans la *Critique de la raison dialectique*, de "praxis" et de "pratico-inerte". L'ouvrage a aussi le mérite de montrer la parenté d'une telle pensée avec la méthode compréhensive de Max Weber et avec les théories d'autres sociologues : la conception du Moi chez G. H. Mead ou celle de l'*other-directedness* chez D. Reisman.

En fait, dans sa complexité même, la *Critique* est un ouvrage qui aborde certains problèmes sociologiques élémentaires, mais en proposant des analyses originales. Qu'est-ce qu'un groupe ? La notion de "série", désignant chez Sartre l'état le moins organisé, le plus pauvre, du rassemblement humain, permet par antithèse d'y voir plus clair. Ou encore : d'où vient au groupe son identité ? Il est connu que l'identité se découvre de l'extérieur, aux frontières, par différence ou opposition. Mais là aussi, Sartre va plus loin. Comme le relève Gila Hayim, l'analyse du regard de l'Autre, développée dans *l'Etre et le néant*, conduit ici à une conception originale, dialectique, d'un groupe constitué simultanément de l'intérieur par ses interactions, ses projets, et de l'extérieur par les réactions que suscite sa praxis.

Que de telles questions ne soient pas purement académiques, l'exemple de l'antipsychiatre Ronald Laing le démontre. Ce dernier n'a-t-il pas puisé aux sources sartriennes une conception de l'homme qui, même fou, est toujours à comprendre comme une liberté se projetant vers ses propres fins ? Et les récentes théories sur la déviance, selon lesquelles c'est le discours de la normalité qui "créerait" le déviant, sont déjà annoncées en 1952 dans le *Saint Genet*, où Sartre décrit comment l'enfant Jean Genet, surpris en train de dérober quelque menu objet, voit son action "passer à l'objectif" dès lors qu'il est nommé "voleur".

Si les analyses sartriennes échappent à l'académisme dans la mesure où elles partent du concret (ou y aboutissent), peut-on en dire autant de leurs exégèses, et en particulier du livre qui vient de leur être consacré ? Cet ouvrage est sans doute le premier à envisager explicitement la pensée du philosophe comme une sociologie. Réjouissons-nous d'une reconnaissance certes tardive, mais voyons-en aussi les risques. Malgré l'immense travail qu'il a notamment voué à la vie et à l'œuvre de Flaubert, Sartre n'a jamais fait de la *recherche*, si l'on entend par là cette activité professionnelle consistant à cheminer laborieusement, par les voies hypothético-déductives, vers la réponse à certaines questions posées au départ. Sartre notait un jour que le propre du génie (il ne faisait pas allusion à lui-même) est de trouver la réponse avant d'avoir posé le problème. Est-il besoin de préciser que les conditions de la recherche sociologique s'opposent de fait à toute démarche de ce type, à toute pensée "latérale" ou privilégiant l'intuition ?

On est alors en droit de se demander si le livre de Gila Hayim ne contribue pas à replacer l'œuvre de Sartre dans un cadre qui lui reste étranger, à la normaliser en quelque sorte. A vouloir ainsi la réduire à des thèmes, à rappeler les sources, les analogies, les filiations, ne la reconduit-on pas à un schéma rassurant et académique qu'elle avait pourtant combattu sans discontinuer ? Comme toute œuvre révolutionnaire, celle de Sartre résiste aux exégèses.

**Weltgesellschaft und Sozialstruktur – Hischier Guido, René Levy
und Werner Obrecht (Hrsg.)**

Festschrift zum 60. Geburstag von Prof. Dr. P. Heintz

Diessenhofen: Verlag Rüegger, 1980, 764 Seiten, Fr. 48.-
Isidor Wallmann, Schule für Sozialarbeit, 4053 Basel.

Professor Heintz, dessen 60. Geburtstag wir in diesem akademischen Jahr feiern können, hat mitgeholfen, die Soziologie in der Schweiz auf festeren Fuss zu stellen. In relativ kurzer Zeit ist es ihm gelungen, eine recht grosse Anzahl von Soziologen seriös auszubilden, und sie (wie früher in Chile) auch schon während des Studiums dazu zu bewegen, sich sehr aktiv der soziologischen Forschung zu widmen. Zum 60. Geburtstag von Professor Heintz haben drei seiner ehemaligen "Schüler" eine grosse und sehr aufschlussreiche Festschrift herausgegeben. Diese Festschrift ist insofern ungewöhnlich, als sie auch eine gewisse menschliche Wärme ausstrahlt, die Ausdruck davon ist, dass viele der von Professor Heintz zu feiernden 60 Lebensjahre in einer freundschaftlichen Berufsgemeinschaft verbracht wurden. Es ist eine wohltuende Abwechslung, eine Festschrift zu lesen, die nicht bloss den Eindruck hinterlässt, dass für den zu feiernden Anlass kurz mal ein paar Beiträge zusammengestellt und hastig ein Vorwort geschrieben wurde. In den Beiträgen dieser Festschrift wird der zu vermittelnde soziologische Inhalt oft auf ganz persönliche Art und Weise mit Peter Heintz in Verbindung gebracht, indem man sich Anekdoten, Erinnerungen oder schlicht der Briefform bedient. So kommt es auch, dass man beim Lesen dieser Festschrift das gute Gefühl hat, sich mindestens ein Stück weit in die berufliche Laufbahn und die intellektuellen Milieus, dieses Soziologen einfühlen zu können. Die allermeisten Beiträge in dieser Festschrift sind denn auch von Sozialwissenschaftern geschrieben, die mit Professor Heintz über die Jahre hinweg zum Teil in engem Berufskontakt gestanden haben, von ihm ausgebildet wurden oder am selben Institut wie er eine Lehr- oder Forschungstätigkeit ausübten.

Weltgesellschaft und Sozialstruktur enthält 38 Beiträge, welche mit Einleitung und ausführlicher Bibliographie rund 760 Seiten umfasst. In ihrer Gesamtheit decken die Beiträge ziemlich genau diejenigen Gebiete der Soziologie ab, welchen auch Prof. Heintz über die Jahre hinweg seine Arbeitskraft zugewendet hat. Einigen Beiträgen liegt auch das theoretische Gedankengut von Professor Heintz zugrunde. Das Buch besteht aus vier Teilen, wobei jeder dieser Teile nochmals untergliedert ist.

Teil I ist betitelt mit "Weltgesellschaft: Abhängigkeit und Integration" (mit den Unterkategorien "Nationale Entwicklung: Autonom oder Heteronom?", "Internationale Beziehungen", "Modellierung des Gesamtsystems").

Teil II befasst sich mit der Entwicklung nationaler Strukturen (Unterkategorien: "Macht und Organisation von Interessen", "Lateinamerika", "Schweiz").

Zum Teil III gehören Beiträge, welche sich in die Kategorie "Sozialstruktur und individuelles Verhalten" einteilen lassen (Unterkategorien: "Familie", "Andere Verhaltensbereiche").

Teil IV widmet sich der Thematik "Entwicklung der Soziologie: Institutionalisierung und Problematisierung" (Unterkategorien: "Zur Politik einer soziologischen Theorie", "Probleme des Wissens und Suche nach neuen Grundlagen"). Es ist hier nicht möglich, auf den Inhalt und die zum Teil unterschiedliche Qualität einzelner Beiträge einzugehen. Im letzten Teil dieser Besprechung möchte ich deshalb mehr auf ein oder zwei Gesamteindrücke eingehen, welche ich beim Lesen dieses Buches erhalten habe.

Mehrere Beiträge befassen sich mit den Problemen der nationalen Entwicklung und der ungleichen Entwicklung zwischen Ländern, Kontinenten und Regionen, wie den damit zusammenhängenden wirtschaftlichen, sozialen und politischen Gegebenheiten. Die Autoren dieser Beiträge stammen aus dem "Zentrum" wie zum

aus der "Peripherie". Einige davon (in "Zenfrum" und "Peripherie") sind ehemalige "Heintz-Schüler", oder sind mit Professor Heintz' Arbeiten auf diesem Gebiet vertraut. Zum Teil beziehen sie sich auch direkt auf ihn, oder arbeiten sogar mit seinen theoretischen Ansätzen. Die Vertreter der "Peripherie" scheinen sich aber von ihren Kollegen im "Zentrum" recht stark zu unterscheiden. So beachten sie die ökonomisch-politische Abhängigkeit ihrer Länder kaum und untersuchen ihre eigene innenpolitische Lage in der Regel auch nicht etwa hinsichtlich dieser Aspekte. Die heute in den Ländern der Autoren herrschende autokratische Regierungsform wird in den Augen dieser Autoren vor allem als ein politisch-wirtschaftliches Gebilde angesehen, welches die Effizienz und die internationale Konkurrenzfähigkeit der nationalen Wirtschaft hemmt. Sie sehen deshalb die Lösung ihrer wirtschaftlichen, sozialen und politischen Probleme eher darin, dass diese Länder dem internationalen Kapital noch zugänglicher gemacht werden. Damit hofft man auch, wieder eine stabilere Basis für die Gründung pluralistischer Regime erhalten zu können. Vor allem, so glaubt man, würde dann das jetzt für Wirtschaftseingriffe benötigte politisch-administrative Gebilde mindestens zum Teil dahinfallen.

Den Autoren aus der "Peripherie" stehen diejenigen aus den "Zentrumsländern" entgegen. Sie sind es, die sich vor allem den Themen Abhängigkeit (ob wirtschaftlich oder politisch), ungleicher Austausch, multinationale Konzerne, und den Folgen einer marktmässigen, weltorientierten Produktion für die Entwicklungsländer annehmen und diese Aspekte betonen. Sie sind es auch, die den Leser darauf aufmerksam machen, dass eine stärkere Durchdringung der Entwicklungsländer mit vom "Zentrum" kontrolliertem Kapital für die Entwicklungsländer nicht unproblematisch ist.

Es besteht kein Zweifel, dass Professor Heintz' theoretische Ueberlegungen für die Forschung sehr viel "hergeben" können. Denjenigen, die in seiner Tradition gearbeitet haben, ist es deshalb inhaltlich und methodisch oft gelungen, ausgezeichnete Untersuchungen abzuschliessen, die sich auch im internationalen Vergleich behaupten können oder dabei sich sogar als von höchster Qualität erweisen. In der Festschrift untersuchen aber auch drei frühere "Heintz-Schüler", wie es mit der internationalen Rezeption der "Zürcher Soziologie" steht. Dabei zeichnen sie das Bild auf, dass die "Zürcher Schule" international eigentlich recht wenig Beachtung findet. Wo die Gründe dafür liegen könnten, geht in verschiedener Art und Weise aus den Beiträgen hervor. Ich möchte mich ganz kurz dieser Frage zuwenden, aber dabei weder unterstellen, dass soziologisches Gedankengut internationale Verbreitung finden muss, noch dass es nur etwas taugt, wenn es eine solche findet. Da "Zürcher Soziologen" dieses Thema selbst aufwerfen, finde ich es hier aber angemessen anzunehmen, dass man eine etwas internationalere Vertretung der "Zürcher Soziologie" für wünschenswert hält.

Professor Heintz' theoretische Ueberlegungen kommen besonders in Beiträgen von "Zürcher Soziologen" zur Anwendung oder zur Diskussion. Dabei fällt allerdings auf, dass eine international ausgerichtete theoretische Auseinandersetzung weitgehend fehlt. Andere, zum Teil international bekannte neuere und "klassische" Soziologen, haben sich, wenn auch zum Teil auf andere Art, auch mit Begriffen wie Macht, Legitimation, Status, sozio-ökonomischen Strukturen, strukturellen Spannungen, etc., befasst, mit solchen Begriffen theoretisch gearbeitet und auf verschiedensten Gebieten Forschung betrieben. Mir scheint, dass für die "Zürcher Soziologie" eine grosse Chance, sich international zu profilieren gerade darin besteht, dass sie sich theoretisch vermehrt in expliziter Art und Weise abzugrenzen beginnt. Dabei müsste sie wahrscheinlich aber auf einige Kräfte verzichten, die sonst zum Füllen der "soziologischen Black Box" der Schweiz (wie Professor Heintz die Soziologie-Situation in der Schweiz genannt haben soll) eingesetzt werden könnten. Wie dem auch sei, oder sein wird, Professor Heintz und der "Zürcher Soziologie" sei eine erfüllende und produktive Zukunft gewünscht.

SUMMARIES IN ENGLISH

Relationship Without Exchange: Couple Rituals as Observed through Popular Literature

F. Gretillat, J.P. Keller, J. Kellerhals et L. Vonèche

As a result of the movement towards the conceptualisation of the family as a private unit and the increasing importance of the couple relationship, it has become imperative to examine more closely the cultural models which underly this relationship today. On the basis of material gathered from a large sample of illustrated popular fiction (which is very similar to other forms of sentimental literature), this article attempts to define the normative dimensions which constitute the ideological "grammar" of a couple relationship. By means of a method linking a system of nomenclature and attitude systems as well as the "operators" of narrative development, the emphasis is put on such processes as abstraction, meaning as perceived within the couple, and on the forms of causality. These processes are drawn from very general ideological elements. Thus one can sketch in the striking analogy – in spite of apparent discrepancies – between the images of "*homo oeconomicus*" and of "*homo amans*". (page 1)

The Changes in Attitude and Behaviour of Couples after the Birth of the First Child

Ch. Ryffel-Gericke

There have been very different studies to this subject which consider the processes by which parental roles are undertaken. The following findings are based on a long period of research and analyse the intra-familial dynamic processes. This was done by comparing – with the aid of a quasi-panel – the attitudes and behaviour of the mother as revealed in the surveys of two different periods following the birth of the first child. The results allow one to assume that a longer postnatal period of maternity does not necessarily lead to the reinforcement of traditional representations of the maternal role, but it may tend to be linked more closely to the questioning of stereotyped images of maternity and to move away from the concept of traditional role orientation. (page 25)

How to Form Humans: Strategies for Normalisation and Class Destiny

W. Fischer and L. Gillioz

This article is intended as a contribution to differential analysis of individuals who are socially perceived and defined according to homogenous and generic characteristics. Even if it is true in certain cases that the mentally handicapped are distinguished by biological characteristics, it is not these characteristics which explain the differences observed here. It can be shown, in effect, that the objective conditions and the representation of a handicap determine the family strategies of correction and of normalisation, which themselves condition the institutional

practices and level of performance. In other words, the general principles of differentiation and of social hierarchisation apply — perhaps even more so — to the field of human marginality, which, far from being attached to alien mechanisms, follows the same fundamental logic. The study of a field “at the limits of the human” constitutes a strategic position from which to observe the action of social processes when they are concerned with the transformation of the raw material by acculturation, in order to achieve, at least, the minimal properties for the definition of human characteristics of different social groups. (page 41)

“Cooperatization” seen from the Perspective of Cultural Sociology

R. Hettlage

Since the beginning of industrialisation until the period between the two wars the notion of “cooperatization” has not held an important role in sociological theory. Today, the concept is almost forgotten, or in any case, is not one of the usual “objects of research”. Even research on cooperative organisation, established though it is, has lost sight of the concept. However, in spite of this, it is vast enough and probably presents “a sensitising component” (Blumer). The present study refers to the concepts with a view to establishing a connection between the past debate and the current discussion concerning the fundamental changes in life style (industrial). Since the interpretation of the “world” underlying this concept explicitly proposes an alternative model of the structuration of society, it is thus in opposition to the dominant “Gehäuse der Hörigkeit” (“armour of obedience”) (Weber). Accordingly, some partial aspects of this cultural perspective are re-examined from the standpoint of equilibration of domination and of self-management. Cooperatization may also be used here as a point of crystallization amongst others to indicate — taking into account cooperative experience — that it is hardly sufficient to expect changes only from structural interventions. The chances of success for actions of a cooperative type are closely allied to the models of interpretation of the members of organisation. The conditions for their effectiveness have not, until now, been studies. Without a doubt, it would be useful to make it the pivot of research for a sociology of cooperative organisations. (page 85)

The Military, the Multinational Corporations and the Economy: A Cross-National Study with Particular Reference to Developing Nations

E. Weede

This article is concerned with the explanation of crossnational differences in economic growth and income inequality. In addition to domestic determinants, which are used here as control variables only, the context of the world system may be of some importance. According to dependency theory, the capitalist world economy or the dependence of developing countries on industrialized countries is primarily responsible for slow growth and too much inequality. In Bornschier's version of dependency theory, which is my sole concern here, it is especially penetration by multinational corporations which has major negative effects on developing countries. According to a “military sociology” point of view, power development and competition between states positively contribute to growth and to the size distribution of income. Operationally, the military participation ratio is the decisive independent variable in the approach. In regression analysis, both world sys-

tem approaches to explanation of the size distribution of income received only marginal confirmation. As far as economic growth is concerned, particularly in the case of developing countries, the military sociology perspective may contribute more to an explanation than Bornschier's version of dependency theory. (*page 113*)

World Economy, Growth, and Distribution

V. Bornschier

Critical comments on E. Weed's paper in this issue. (*page 129*)

The Evolution of the Status of Women: a Selective Bibliography

R. Hettlage (*page 137*)

Book Reviews

(*page 151*)

Index to Volume 6 (1980)

~~(*page 173*)~~